

**Université Libre Internationale de Moldova
Universitatea Liberă Internațională din Moldova**

**Institut de Recherches Philologiques et Interculturelles
Institutul de Cercetări Filologice și Interculturale**

**LA FRANCOPLYPHONIE:
LANGUE ET CULTURE FRANÇAISES EN
EUROPE DU SUD-EST**

**FRANCOPOLIFONIA:
LIMBĂ ȘI CULTURĂ FRANCEZĂ ÎN
EUROPA DE SUD-EST**

**Annuar
Publication annuelle**

**L'organisation du colloque et la publication de ces actes ont été rendues possibles
grâce au soutien financier
*de l'Université Libre Internationale de Moldova (ULIM),
de l'Alliance française de Moldavie,
du Service culturel de l'Ambassade de France en Moldavie
et du Bureau Europe centrale et orientale de l'Agence universitaire
de la Francophonie***

**Organizarea colocviului și publicarea actelor au fost posibile grație
suportului financiar al
*Universității Libere Internaționale din Moldova (ULIM),
Alianței Franceze din Republica Moldova,
Serviciului cultural al Ambasadei Franței în Republica Moldova
și Biroului Europa centrală și orientală al Agenției universitare a Francofoniei***

Approuvé par le Conseil scientifique de l'Institut de Recherches philologiques et interculturelles (procès-verbal nr. 5 du 28 janvier 2009) / Recomandat spre publicare de Consiliul Științific al Institutului de Cercetări filologice și interculturale (proces-verbal nr. 5 din 2 ianuarie 2009)

Coordonnateurs scientifiques / Coordonatori științifici : **Pierre MOREL**, conf. univ. dr., ULIM
Elena PRUS, prof. univ. dr. hab., ULIM

Collège de rédaction / Colegiul de redacție

Catherine DURANDIN, INALCO, Paris

Luc BARBULESCO, Université Paris III Sorbonne Nouvelle, France

Raia ZAIMOVA, Académie bulgare des Sciences, Sofia

Sergiu PAVLICENCU, Université d'État de Moldova

Dumitru CHIOARU, Université Lucian Blaga, Sibiu, Roumanie

Constantin FROSIN, Université Danubius, Galati, Roumanie

Elena DRAGAN, Université Aleco Russo, Balti, Moldavie

Elena-Brandusa STEICIUC, Université Stefan cel Mare, Suceava, Roumanie

Ana GUȚU, Université Libre Internationale de Moldova

Elena PRUS, Université Libre Internationale de Moldova

Ion MANOLI, Université Libre Internationale de Moldova

Rédaction / Redactare

Pierre Morel, conf. univ. dr., ULIM

Elena Prus, prof. univ. dr. hab., ULIM

Ion Manoli, prof. univ. dr. hab., ULIM

Alexei Cenușă, conf. univ. dr., ULIM

Directeur de l'édition / Director de ediție : **Andrei GALBEN**, académicien, rector ULIM

ISSN1857-1883

© ULIM, 2009

© Institutul de Cercetări filologice și interculturale

TABLE DES MATIÈRES / CUPRINS

Avant-propos	5
Séance inaugurale	
Catherine DURANDIN , <i>La Francophonie et ses rivaux, mise en perspective</i>	9
Pierre MOREL , <i>Que faire du français en Europe du Sud-Est au XXIème siècle ?</i>	14
Ana GUȚU , <i>La création littéraire francophone en République de Moldova</i>	24
Influences et échanges / Espaces littéraires	
Maria ALEXE , <i>Impresii occidentale despre lumea balcanică</i>	39
Luc BARBULESCO , <i>Umbra ușoară a salcîmului - L'ombre légère de l'A/acacia.</i>	46
Ludmila CABAC , <i>Présences roumaines dans la Provence de Mistral</i>	51
Maria COTLĂU , <i>Conception d'un programme plurilingue sur objectifs spécifiques</i>	56
Dumitru CHIOARU , <i>Tristan Tzara - origini românești și franțuzești ale dadaismului</i>	60
Carolina DODU-SAVCA , <i>Quête de Soi, historiographie et temporalité dans l'essai historique yourcenarien</i>	65
Alin Mihai GHERMAN , <i>Aventurile lui Fénelon în cultura română</i>	71
Victor GHILAȘ , <i>Relații cultural-artistice ale dinastiei Cantemir cu Franța</i>	78
Ludmila LAZĂR , <i>Etică și deontologie în jurnalism: experiența franceză</i>	88
Mara Magda MAFTEI , <i>Un Cioran între Est și Vest. Scrierile sale franceze, prelungire a celor românești</i>	94
Ion MANOLI , <i>Anthologies littéraires, recueils de poèmes et morceaux choisis dans le contexte de la francopolyphonie moderne</i>	103
Maia MOREL , <i>La démocratisation par l'accès à l'art et à la culture. L'exemple de la France</i>	111
Ioana-Iulia OLARU , <i>Mitul românesc între confluența genezică și influența culturală</i>	116
Sergiu PAVLICENCU , <i>Franța ca intermediar în receptarea literaturii spaniole în spațiul cultural românesc</i>	121
Elena PETREA , <i>La réception de la poésie de Victor Hugo dans l'espace culturel roumain</i>	126
Elena PRUS , <i>L'incertitude, marqueur emblématique de l'écriture de Cioran</i>	140
Elena-Brandusa STEICIUC , <i>Irina Mavrodin ou la francophilie en héritage</i>	145
Olga ȚURCAN , <i>La promotion de la francophonie en Moldavie par la coopération décentralisée (franco-moldave)</i>	151
Diana VRABIE , <i>Michel Bénéard și spațiul valahofon</i>	161
Raia ZAIMOVA , <i>Les activités francophones de Krastju Kratchounov en Bulgarie (début du XXe s.)</i>	166

Langue et didactique

И.И.АРТЕМЬЕВА , <i>Французский язык в виртуальном общении в Интернете</i>	175
Nicoleta BAGHICI , <i>Reflectii asupra limbajului juridic modern (franceza/engleza)</i>	179
Elena DRAGAN , <i>La comparaison détaillée comme moyen de réalisation de la cohésion lexicale du texte</i>	184
Jean FIRICĂ, Manuel Cristian FIRICĂ , <i>Locul ocupat de limba franceză pe Internet</i>	191
Constantin FROSIN , <i>Trop de bruit pour rien !</i>	197
Valentin JITARU, Lucian JITARU , <i>Prezențe românești în dicționarele și enciclopediile franceze</i>	205
Constantin MLADIN , <i>Observations diachroniques sur l'influence de la langue française sur le lexique de la langue roumaine</i>	210
Mariana PITAR , <i>L'influence française sur la cuisine et le vocabulaire gastronomique roumain</i>	219
Nicolae SELAGE, Adriana VIZENTAL , <i>L'Internet – moyen universalisé d'immersion linguistique et culturelle dans la francophonie</i>	229
Inga STOIANOVA , <i>Language dilemma in France</i>	235
Angelica VÂLCU , <i>Le français sur objectifs spécifiques (FOS) et la formation des traducteurs professionnels</i>	241

Avant-propos

L'importance de l'influence française en Europe du Sud-Est est un fait historique connu. Héritage du XIX^{ème} siècle, elle s'affirme au début du XX^{ème} avant de connaître un certain déclin dans la seconde moitié du siècle. Cette présence a eu dans certains domaines – juridique et culturel par exemple, mais également linguistique - des effets qui en font aujourd'hui encore un facteur structurant des pays émergents du Sud-Est du continent au sein de l'Europe nouvelle.

La quatrième édition du colloque *Franco polyphonie*, organisé par l'Institut de Recherches philologiques et interculturelles de l'Université Libre Internationale de Moldova (ULIM) à Chisinau et dont le numéro présent de *La Franco polyphonie* présente le premier volume d'actes, visait à contribuer à la réévaluation nécessaire de la place et du rôle de la langue et de la culture françaises en Europe du Sud-Est.

Dans le domaine culturel, et en particulier en ce qui concerne la littérature, de nombreuses études ont permis d'explorer les relations qui se sont établies entre la France et les pays du Sud-Est européen. L'étape d'un bilan, d'une réflexion générale aussi sur la notion d'influence, était sans doute arrivée. Plusieurs groupes y travaillent : nous avons souhaité leur donner la parole.

Dans le domaine linguistique, le statut et les fonctions du français dans la région donnent lieu à la fois à des études spécialisées, en terminologie par exemple, et à des considérations plus générales de politique ou de géographie linguistique, à commencer par celles touchant au rôle que peut jouer la Francophonie. De nombreuses contributions sur ces différents sujets ont été proposées.

Toutes ces considérations s'inscrivent dans un contexte où les relations entre aires culturelles, entre local et global, se font chaque jour plus nombreuses et parfois plus âpres, ce qui a permis d'ouvrir également les travaux à des considérations plus générales liées aux divers domaines culturels touchés par ces évolutions.

Le colloque *La Franco polyphonie 4 - Langue et culture françaises en Europe du Sud-Est* s'inscrit dans le cadre des activités de l'Institut de Recherches philologiques et interculturelles, dont il constitue un temps fort, et fait suite aux colloques *Franco polyphonie 1 - La Franco polyphonie comme vecteur de la communication* (mars 2006), *Franco polyphonie 2 - La Franco polyphonie : langues et identités* (mars 2007) et *Franco polyphonie 3 : les valeurs de la Francophonie* (mars 2008).

Le comité d'organisation du colloque

SÉANCE INAUGURALE

La Francophonie et ses rivaux, mise en perspective

Catherine DURANDIN

Institut National des Langues et Civilisations Orientales (INALCO)

Paris, France

Réfléchir sur les enjeux de la francophonie contemporaine en Roumanie et en Moldavie incite à remonter le temps, à retrouver l'histoire, les clichés qu'elle laisse en héritage et les données qu'elle offre à l'analyste.

Sans aller jusqu'aux moments intéressants mais surtout marqués par des aventures individuelles et ponctuelles de l'époque napoléonienne qui vit quelques Français s'installer à Iassi et à Bucarest comme précepteurs et conseillers, situons-nous en pleine époque romantique, celle des « quarantuitards ». Ce mouvement des voyages et études en France de la génération des frères Bratianu, de Vasile Alecsandri, de Balcescu et de Kogalniceanu est connu, a été orchestré dès les années 1846, étudié dans l'entre-deux-guerres, analysé de nouveau dans les années 1960, par les historiens et critiques littéraires de la Roumanie de Ceausescu. Quelques fils de famille - les pères sont grands propriétaires, administrateurs des princes -, originaires de Moldavie et de Valachie se retrouvent à Paris, comme « roumains » et non pas « moldovalaques », étudiants/ auditeurs au Collège de France pour suivre les conférences de Jules Michelet et de son ami Edgar Quinet. Ils sont les lecteurs du livre « Le Peuple » de Michelet, sorti en 1846. Les exilés russes, Alexandre Herzen par exemple, connaissaient et appréciaient cet ouvrage. Dimitru Bratianu est entré en correspondance de disciple admiratif avec son maître Michelet. Dimitru écrit en français à Michelet, de longues missives où la France de Michelet est vue comme une sorte de pôle de rayonnement des Lumières¹. Les étudiants roumains montent une société dont Lamartine est le parrain, fréquentent les salons de l'hôtel de Lambert où ils côtoient les exilés polonais, très en vogue en France depuis qu'ils ont fui la répression russe de 1830. En deux ans à peu près, ces jeunes militants vont construire un projet politique révolutionnaire qu'ils essaient d'exporter en Valachie en juin 1848. Après avoir manifesté à Paris lors des journées révolutionnaires de février, organisé une aide et des secours pour les blessés français de ces journées, ils repartent vers Iassi et, surtout, Bucarest. La conspiration révolutionnaire à Iassi se solde par un échec piteux qu'Alecsandri a raconté dans une lettre pleine d'humour et de colère adressée à sa cousine Zulnia. Par contre, à Bucarest et aux alentours, il faut l'intervention de troupes russes et ottomanes pour casser l'insurrection. Les révolutionnaires valaques avaient vainement tenté de négocier avec Constantinople, non pas l'indépendance, mais une autonomie substantielle.

Deux textes majeurs de cette rencontre franco-roumaine sont demeurés : la « proclamation d'Islaz », bourgade proche de Bucarest, et les « Légendes Démocratiques du Nord » de Michelet, sorties en 1852. La « proclamation d'Islaz » est un programme touffu et long, une expression idéalisée de l'avenir de la Roumanie à travers les aspirations des jeunes militants pétris de la culture française de 1848 : les élans

fraternels lamartiniens, les projets égalitaires des socialistes utopiques, les réminiscences de 1792 dans la représentation du rôle du peuple souverain fondateur de l'Etat/Nation, s'y côtoient. Les jeunes roumains ont même inséré quelques lignes concernant l'égalité des femmes, lignes peut-être inspirées par les rencontres avec George Sand qui fréquentait le Collège de France. Ce texte apparaît comme un pot-pourri, calque de tous les éléments de la pensée révolutionnaire française en un tracé qui va de 1789 à 1848. De son côté, Michelet a été mobilisé par C. Rosetti et Vasile Alecsandri qui, effondrés par la répression qui frappe les capitales européennes en 1849, demandent au maître d'intégrer les Moldo-Valaques dans le grand livre d'appel à la liberté qu'il rédige, à la hâte. « Les Légendes Démocratiques du Nord » sont voulues par un Michelet, déçu de 1848 et bouleversé par les journées de combats dans les faubourgs parisiens en juin 48, comme un bréviaire de la démocratie et des libertés des peuples en Europe. L'ouvrage est marqué au sceau de l'anti-russisme romantique. Les peuples évoqués sont donc les Russes écrasés par le despotisme de leur tsar et de ses bureaucrates, les Polonais et les Roumains. Pour mettre en scène la Roumanie souffrante sous le joug des Russes et des Ottomans, Michelet a utilisé la biographie de l'un de ses disciples, C. Rosetti, dont la femme accouche d'une petite fille Liby, Libertate, en juin 1848. Sur cet événement, il greffe les documents fournis par Vasile Alecsandri, références au Danube, aux légendes, aux doinas, à une poésie supposée populaire. L'ensemble est un peu chaotique mais des images fortes vont rester : celle de la Roumanie comme femme souffrante, victime et rebelle. Celle d'une Roumanie latine éprouvée, une Roumanie sentimentale qui pleure... Les souvenirs de ces thèmes reviendront chez les Français, diplomates et experts, lors du congrès de Versailles en 1919. L'épreuve roumaine écrite par Michelet deviendra le martyr de la Roumanie, abandonnée par les Russes, leurs alliés, qui quittent la guerre à l'appel de Lénine et entrent en révolution. Ces images de la trahison russe puis de la menace bolchevique entrent dans la mobilisation française contre l'expansion bolchevique, en 1919/1920. A cette date, nombre d'experts français se passionnent pour la cause roumaine : ce fut le cas du géographe Emmanuel de Martonne qui séjourne bientôt à Cluj, à de nombreuses reprises, pour participer à la « roumanisation » de l'université, ex hongroise, avec des collègues de Bucarest.

Le moment 1848 fonde une tradition et nourrit relations et discours franco-roumains. Le parcours est ainsi ouvert de 1848 aux années du Second Empire. Vasile Alecsandri évolue de la révolte romantique vers un pragmatisme diplomatique. Il devient le porte-parole des Roumains auprès de la cour des Tuileries, il a - pour toucher Napoléon III- l'oreille de Jérôme Bonaparte et d'une parente de l'empereur, Madame Cornu. La France est influente au temps de la guerre de Crimée contre la Russie. Les lobbyists pro-roumains et roumains se montrent actifs lors du congrès de Paris de 1856, puis en 1858. Elu comme prince des deux principautés unies en 1859, Ion Cuza est un ancien de 1848. Qu'il s'agisse de Cuza, prince moderne et assez audacieux en ses réformes, qu'il s'agisse du prince Charles de Hohenzollern qui prend la relève après le renversement de Cuza en 1866, le suivi de la destinée politique et géopolitique des principautés importe à Paris. Les principautés sont au carrefour de l'histoire de la Question d'Orient, les liens noués en 1846/1848 demeurent. Les frères Bratianu ont conservé des amis influents en France tel que le publiciste Paul Bataillard.

Il semblerait que si la question du poids de l'influence française, en rivalité avec les affinités prussiennes de Charles de Hohenzollern, se pose, celle de l'utilisation de la langue française, instrument de la diplomatie et des échanges culturels ne se pose pas. Comme si l'usage du français par les élites politiques et culturelles était une donnée naturelle, non remise en question. Et pourtant, dès le début des années 1860, autour du groupe d'une nouvelle droite conservatrice conduite par le philosophe et politique Titu Maiorescu, le problème est énoncé : quelle est la langue, quelle est la culture spécifique du peuple roumain ? Les hommes de 1848 n'ont-ils pas imposé en Roumanie un modèle étranger à la tradition locale, des formes sans fond, selon la formule de Maiorescu ? Cette interrogation pose la vraie question du rapport d'une culture à des influences étrangères, de l'espace juste, adéquat où situer l'influence culturelle française. Certains analystes voient dans le mouvement de réflexion de Maiorescu et de son groupe, nommé « Junimea » (la Jeunesse), l'éviction de l'influence française par les débuts de l'hégémonie allemande. Maiorescu est, il est vrai, marqué par la lecture de Kierkegaard. Mais il étudie également Auguste Comte, lit Zola, est informé des nouveautés du théâtre de boulevard à Paris. Les contacts avec Berlin et Vienne sont nourris dans les années 1880 : n'est-ce pas simplement le fait de la défaite française de 1870 et des difficultés de la Troisième République à s'installer au moins jusqu'en 1877, c'est-à-dire du déclin de la puissance française ? Le mouvement « Junimea » est à comprendre dans le contexte local de rivalités entre groupes politiques et culturels qui entendent investir le Parlement, les chaires des universités de Bucarest et de Iasi, les grandes revues : l'objectif de « Junimea » est de se poser sur le terrain et de s'interroger sur les modalités d'un développement national, au-delà des mimétismes, des imitations des modèles étrangers. La légitimité, pour l'intellectuel, réside dans la captation du public roumain et non dans le suivisme de modèles extérieurs, que ces derniers soient français ou allemand.

L'un des premiers péchés des agents de l'influence française en Roumanie, pour cause de compétition forte avec la Prusse puis avec l'Empire allemand, est de n'avoir pas pris la mesure des aspirations identitaires locales, roumaines. De leur côté, les acteurs roumains de 1848 à Paris auprès de Michelet ont ainsi gommé l'appartenance de leur pays à l'orthodoxie. Ils se sont présentés comme déistes ou, pour certains, se sont engagés dans la Franc-Maçonnerie. « Cet évitement » leur sera reproché par les fondateurs de « Junimea » et, surtout, par les philosophes et intellectuels des droites roumaines du début du XX^e siècle et de l'entre-deux-guerres. De N. Iorga qui recherche les repères de la culture roumaine dans son héritage byzantin, à Nae Ionescu ou Nichifor Crainic jusqu'à Noica qui posent l'être de la Roumanie dans le « neam » orthodoxe, tous condamnent la trame libérale francophone et francophile issue de Michelet relisant 1789. Ce n'est pas la puissance allemande qui entame, en concurrence, l'influence française, c'est une France post-révolutionnaire et héritière de l'Empire et de la Troisième République qui ne saisit pas, ne conçoit pas une culture autre. L'on peut dire schématiquement que la vision de l'Occident et de son déclin que propose O. Spengler, dont l'œuvre fut très influente, est à la racine du recul de l'attraction de la démocratie française. La force de l'Allemagne des années trente sera de récupérer à son profit la philosophie des droites roumaines orthodoxes, de s'attacher la loyauté

pro-hitlérienne d'un Nae Ionescu et d'un Crainic. Avec le règne de Carol II, puis avec le régime conduit par le maréchal Antonescu, si influence française il y a, elle s'inscrit alors dans la vision allemande de la Nouvelle Europe anti-bolchevique. Les élites distinguées du Bucarest des années 1940 parlent français, sans doute, et allemand aussi. Mais au profit d'un message dénaturé qui s'est moulé dans les pas de la propagande allemande. L'usage de la langue française se maintient dans une ambiance dominée par une vision allemande de l'avenir de l'Europe.

De ces épisodes historiques, des affinités électives romantiques, des habitudes de correspondance, de la tradition élitiste qui est devenue celle du « parler » français, que retenir ?

Un correctif, en premier lieu. Une ouverture pour le futur, en second point.

La proposition selon laquelle le « parler » français est élitiste doit être nuancée. Rappelons, en effet, que les diplomates du temps de Ceausescu, les agents d'influence au service des intérêts de la Roumanie communiste, ont - lorsqu'ils travaillaient sur un champ européen - parlé parfaitement français. Soit parce que ces porte-parole de la Roumanie communiste appartenaient à une grande bourgeoisie recyclée en nomenclatura, soit parce qu'ils avaient été bien formés via l'Institut Stefan Gheorghiu et ses annexes. Le grand leurre des enthousiasmes francophones dans la relation de Paris avec Bucarest, durant les années 1960, leurre qui trouve son apogée lors du voyage de de Gaulle en Roumanie en mai 1968, a été de croire ou de vouloir se persuader que s'exprimer en français de la part de nos interlocuteurs supposait de reconnaître les valeurs de la démocratie française et de la Cinquième République. Quel glissement plein d'orgueil ! En tant qu'historienne française amenée à des contacts avec les directeurs de revues roumaines telle que « Pages d'Histoire », instrument de la propagande du régime, je n'ai jamais supposé que le simple usage et maniement parfait de ma langue impliquait une rencontre fusionnelle avec mes principes de la part des représentants du régime de Ceausescu. L'usage du français aidait à la diffusion de la propagande de ce régime. Après tout, n'oublions pas qu'Ho Chi Min parlait parfaitement français ! Si la Roumanie de Ceausescu a maintenu l'usage du français, c'est pour deux raisons. D'un côté, les familles ex bourgeoises s'accrochaient à un style et à une culture occidentale d'avant-guerre et s'efforçaient de conserver cet héritage pour leurs enfants qui les distinguait socialement. De l'autre, les apparatchiks de la propagande communiste avaient mesuré l'importance de la pénétration des milieux économiques et intellectuels français. Cette francophonie fut savamment entretenue et jouée. Elle fut, notamment, un bon outil pour le vol et les transferts des technologies de la France vers le bloc de l'Est.

Quand il s'agit de penser le futur, de cerner le sort de la francophonie des temps post-1989, et des années à venir, la question devient plus complexe. En effet, si les écrivains et intellectuels - soudain libres en 1990 - se sont beaucoup retrouvés en langue française, pour avoir été des ex bourgeois ou des ex nomenclaturistes cultivés, reconvertis à la démocratie libérale après les journées de décembre 89, c'est que le débat culturel, la brève passion éditoriale pour leurs œuvres qui saisit les grandes maisons d'édition de ces premières années de la décennie 1990, se joue avant tout dans l'espace européen et dans les cercles parisiens. L'Autre Europe rejoint l'Europe

occidentale de Maastricht, largement dominée par le couple France Allemagne. Il y eut une vogue de traduction des textes français à Bucarest, une mode éphémère de traduction des romanciers roumains en France.

Très vite cependant, la réalité de la globalisation et de l'exercice de la puissance et du besoin de sécurité à l'Est, alors que la Russie gère un chaos nationaliste et que l'ex Yougoslavie est en guerre civile, s'est imposée avec le mouvement d'intégration dans l'OTAN. Dès 1994, la Roumanie signe le partenariat pour la paix. Le président Ion Iliescu évolue vers la demande d'intégration euro-atlantique. La candidature de la Roumanie à l'OTAN est posée au sommet de Madrid en juillet 1997. L'OTAN parle anglais, l'UE suit dans un mouvement d'élargissement synchronique de celui de l'OTAN, en anglais.

Face à cette force du rouleau compresseur, s'agit-il de se plonger dans la plainte, dans la réprobation, dans des propos ahurissants qui feraient de la culture anglo-saxonne une sous-culture, de considérer l'extension de l'usage de l'anglais comme une perte de civilisation au profit d'une homogénéisation bas de gamme ? En aucun cas. Il importe d'évaluer la puissance qui est, pour l'Europe, euro-atlantique, aujourd'hui : sécurité, économie et culture sont liées. C'est à Berlin en juillet 2008 qu'Obama, alors candidat à la présidence, a prononcé son discours/programme de politique étrangère. Avec cette interpénétration, et du fait de la puissance des Etats-Unis, en dépit de la crise présente, la langue de circulation, de communication d'urgence est l'anglais. Il s'agit « d'un parler » de survie des échanges. Sur ce terrain, le français a depuis longtemps perdu pied. La langue française est une langue de culture : cette exigence de niveau dans l'emploi du français explique pourquoi des locuteurs maladroits tant en anglais qu'en français, choisissent de recourir à l'anglais dont tout le monde accepte une expression approximative et malhabile.

Nous ne devrions pas avoir pour objectif de combattre en un pugilat perdu d'avance avec l'anglais de communication minimale. Tentons de faire une distinction entre langue et culture, d'accepter que l'accès à la connaissance de la culture française passe par le roumain, par le roumain et par le russe en Moldavie, afin que le goût de l'étude de la langue française soit entretenu et développé. Lire Marguerite Duras en roumain me semble d'un grand bonheur. Pourquoi ne pas diffuser des textes d'auteurs français traduits en audio-cassettes ? Cette transmission créerait un espace d'imaginaire qui peut déboucher sur l'envie de connaître, ensuite, le son et la tonalité de la langue française. Travailler sur la diffusion de la chanson française me semble, dans cet esprit de mise en familiarité musicale, essentiel. Cette musicalité crée un environnement de plaisir, et pourquoi pas, de désir. Il en est de même pour les films distribués en langue française, avec sous-titres. Et perdons enfin cet orgueil d'ex puissance à vocation universelle qui fait de nous des auditeurs impatientes, sinon méprisants, face à des locuteurs étrangers qui ne maîtrisent pas tout à fait notre langue. Rappelons ce fait : Dimitru Bratianu écrivait en français à Jules Bratianu : il commettait des fautes que Michelet ne lui a pas reprochées.

Notes

1 Sur cet épisode, Catherine Durandin, *Révolution à la française ou à la russe*, PUF 1989

Que faire du français en Europe du Sud-Est au XXI^{ème} siècle ?

Pierre MOREL

Université Libre Internationale de Moldova, Chisinau

Les relations entre la France et la Roumanie (au sens large) font parfois penser à une histoire d'amour qui tourne à l'aigre. En vérité, les liens qui se sont établis entre les deux pays au milieu du XIX^{ème} siècle et qui auront duré plus de cent ans, s'ils ne sont sans doute pas uniques dans les annales, ont quelque chose d'exceptionnel. Comment les qualifier autrement que de fraternels, ou sororaux plutôt ? Grande sœur, petite sœur, non sans nuages, sans révoltes parfois, mais profondément. Le colloque *Francopolyphonie* en est à sa quatrième édition et chaque année l'Institut reçoit des contributions mettant en évidence tel ou tel aspect plus ou moins méconnu de cette relation. Ajoutons que le romantisme nationaliste n'a pas manqué d'exalter cette amitié en de vibrants hommages, la transformant en une sorte d'idéal de compagnonnage intellectuel et spirituel.

Depuis vingt ans pourtant la situation a bien changé. En 1989, les Roumains se sont étonnés de ne pas trouver dans la France le secours qu'ils attendaient si avidement : ne pouvait-elle faire pour la Roumanie ce que l'Allemagne de l'Ouest avait fait pour l'Allemagne de l'Est ? Où était donc la France généreuse et protectrice ? Les Français, quant à eux, après s'être émerveillés de ce qui pour nombre d'entre eux était la découverte d'un pays authentiquement francophone (et sans aucune trace de remords colonialiste), se sont assombris de voir la Roumanie devenir une grande nation indépendante. En particulier, ils ont assisté impuissants au développement fulgurant d'une véritable américanolâtrie qui, dans le domaine linguistique, rend difficile l'usage même du roumain (ne parlons pas du français) pour un étranger tant on s'obstine en tous lieux et en toutes circonstances à s'adresser à lui en anglais. Sans doute sur ce dernier point les Roumains pourraient-ils répondre que les Français sont les premiers à manifester en de nombreuses occasions une préférence injustifiée pour la langue anglaise, mais ce serait là oublier que rien n'interdit de critiquer chez les autres ce que l'on pratique soi-même.

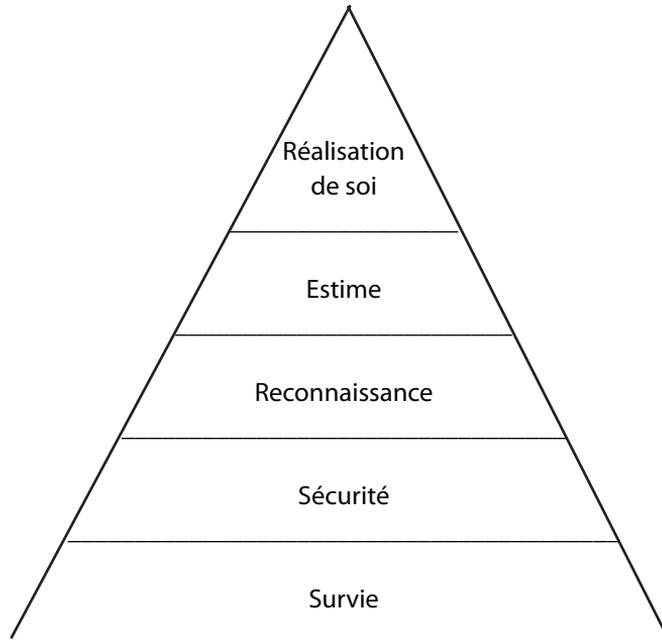
Même si, comme le rappelle le Professeur C. Mladin dans sa communication, l'influence de la langue française sur le roumain est loin d'avoir disparu, les rapports entre les deux pays ont donc bien évolué, au point que l'on s'interroge parfois sur l'avenir de la langue française en Roumanie et dans la région en général. Quels sont donc les arguments qui peuvent aujourd'hui faire pencher en faveur de l'étude du français en Europe du Sud-Est ? En quoi le français répond-il à certains besoins ?

Lorsqu'on évoque la notion de besoin, on songe souvent à l'échelle de motivation de Maslow¹, usuellement présentée sous forme de pyramide (même si son auteur

1 A. H. Maslow. (1943). « A Theory of Human Motivation. » *Psychological Review*, 50, 370-396. Republié in *Classics in the History of Psychology*. <http://psychclassics.yorku.ca/Maslow/motivation.htm> (consulté le 20-09-2009).

n'a pas utilisé cette représentation). Cette échelle met en évidence une règle de base : il existe une hiérarchie des besoins et un besoin donné ne peut apparaître que si ceux qui sont plus importants que lui ont reçu une réponse satisfaisante. Le premier de ces besoins correspond aux exigences physiologiques de survie, et avant tout la nécessité de se nourrir afin d'assurer sa subsistance. Il est suivi par le besoin de sécurité. Ce qui signifie qu'un être humain pourra mettre sa sécurité en danger pour se nourrir. Après les besoins de survie et de sécurité viennent les besoins de reconnaissance, c'est-à-dire le fait d'être considéré comme faisant partie d'un groupe, le besoin d'estime, créé par la reconnaissance positive et qui permet de s'attribuer une certaine valeur, et le besoin de réalisation personnelle, qui correspond à l'accomplissement conscient d'un destin original et unique.

L'échelle de Maslow n'est évidemment qu'une généralisation et un point de repère. On pourra ainsi citer de nombreux exemples de personnes, artistes en particulier ou adeptes de telle croyance ou religion, qui ont fait passer leurs besoins spirituels ou de création avant leurs besoins essentiels, mais le fait qu'on les mentionne indique justement le caractère exceptionnel de leur conduite.



La pyramide de Maslow²

Dans le contexte qui est le nôtre, les besoins essentiels touchent avant tout à la nécessité de trouver un emploi qui permette d'assurer une vie décente. Cet aspect de l'utilité des langues est d'ailleurs souvent mis en avant dans les argumentaires en faveur de l'enseignement de telle ou telle langue. Un rappel de la place qu'occupent les pays francophones ou partiellement francophones européens dans le commerce extérieur de la Moldavie et de la Roumanie pourra ici nous être utile. On trouvera en

2 D'après <http://www.psychotherapeutes.net/pyramide-de-maslow.htm> (consulté le 20-02-2009).

annexe :

- Le récapitulatif des importations par pays de la Moldavie en 2008 avec indication de l'évolution par rapport à 2007, en milliers de dollars US (1^{ère} colonne), en pourcentage (2^{ème} colonne) et en degré d'influence sur la variation (annexe 1).

- Le récapitulatif des exportations par pays de la Moldavie en 2008 avec indication de l'évolution par rapport à 2007, en milliers de dollars US (1^{ère} colonne), en pourcentage (2^{ème} colonne) et en degré d'influence sur la variation (annexe 2).

- Le récapitulatif des importations par pays de la Roumanie dans la période du 1^{er} janvier au 30 novembre 2008 (annexe 3).

- Le récapitulatif des exportations par pays de la Roumanie dans la période du 1^{er} janvier au 30 novembre 2008 (annexe 4).

La consultation de ces tableaux appelle quelques remarques :

- La France est un partenaire commercial important pour la Roumanie mais elle n'arrive que très loin dans la liste des partenaires de la Moldavie.

- Si les ressortissants d'un pays devaient apprendre prioritairement la langue des partenaires commerciaux de ce pays, l'allemand, le turc et le russe figureraient au programme de tous les établissements d'enseignement. Il est clair que l'anglais s'est imposé comme langue de communication (du moins de premier contact) dans les relations commerciales internationales et que nulle autre langue ne peut sur ce plan le concurrencer dans la région. Sans doute s'agit-il là d'un usage rudimentaire de la langue mais il correspond bien à sa fonction et nous ne pensons pas qu'il y ait matière à s'en indigner.

- Il ne suffit pas qu'une entreprise soit française pour qu'on y utilise le français. C'est d'ailleurs un reproche qui est souvent fait aux entreprises françaises, notamment les multinationales, que de délaisser leur langue d'origine. Au demeurant, ajoutons que l'on sait très peu et très mal ce qui se passe réellement du point de vue linguistique dans les entreprises (ainsi arriver à un poste de responsabilité sans connaître le français reste-t-il probablement très difficile).

- La problématique de recherche d'emploi doit également prendre en compte le facteur « délocalisation » à savoir la recherche de travail à l'extérieur du pays par de potentiels émigrants. À cet égard, la France continue d'attirer de nombreux Roumains ou Bulgares, désormais ressortissants de l'Union européenne. Si en Moldavie elle apparaît comme un pays fermé, le Canada en revanche, et particulièrement le Québec, qui a sa propre politique d'immigration, attire - comme dans l'Est de l'Europe en général - de nombreux candidats.

Ajoutons deux autres facteurs qui ont dans les dernières années considérablement changé la carte linguistique régionale.

La mondialisation, et particulièrement la mondialisation politique et culturelle, a largement répandu l'usage de l'anglais. Comme l'écrit David Graddol dans *English next*³, mondialisation et diffusion de l'anglais sont étroitement liées : « L'anglais com-

3 David Graddol. (2006). *English next*. Londres: British Council. 22. Disponible sur <http://www.britishcouncil>.

me langue globale accélère la mondialisation. D'autre part, la mondialisation accroît l'usage de l'anglais. » Encore conviendrait-il d'introduire quelques correctifs. Le terme « culturel » désigne plutôt ici tout ce qui relève du divertissement, et, même dans ce domaine, les répercussions de la mondialisation ne sont pas nécessairement linguistiques : « par exemple, l'importation d'émissions américaines doublées en français est peut-être *problématique* sur le plan culturel, mais elle ne l'est pas sur le plan linguistique. »⁴ En revanche, l'anglicisation de l'enseignement supérieur et de la recherche au niveau mondial est bien une réalité.

L'Europe, malgré ses pétitions de principe en faveur de la pluralité linguistique, impose de facto un monolinguisme anglais.

De fait on a l'étrange impression, lorsque l'on observe la politique et la pratique de l'Europe dans le domaine des langues, de se trouver en présence d'un double langage permanent. Officiellement l'Europe se présente comme la championne de la diversité linguistique. Ceci tient avant tout à la politique de langues officielles de l'Union européenne. La pluralité des langues officielles est en effet inscrite dans le règlement n° 1 du 15 avril 1958 de l'Union et a toujours été réaffirmée depuis, garantissant l'égal accès des citoyens au droit et aux financements communautaires. Un certain nombre de faits conduisent pourtant à s'interroger sur le caractère effectif de ces prises de position. On pourra en citer comme exemple l'arrêt Geoffroy qui a condamné la France alors qu'elle voulait exiger un étiquetage en français pour les produits commercialisés sur son territoire.

L'arrêt Geoffroy de septembre 2000 établit que la réglementation hexagonale forçant l'usage du français en matière d'emballage est illégale en vertu du droit européen. En effet, ce dernier s'oppose à « ce qu'une réglementation nationale impose l'utilisation d'une langue déterminée pour l'étiquetage des denrées alimentaires sans retenir la possibilité qu'une autre langue facilement comprise par les acheteurs soit utilisée ou que l'information de l'acheteur soit assurée par d'autres mesures » (Bergerat et Meynier, 2003).

Selon Bergerat et Meynier (2003), la « Commission se montre ainsi favorable à l'acceptation de la diffusion d'informations commerciales auprès des consommateurs dans une langue qui pourrait également ne pas être la langue officielle du pays de diffusion ». En fait, « la fin de l'utilisation de la langue indigène sur les étiquettes, que marque l'arrêt Geoffroy, revient simplement à faire passer la libre circulation des marchandises au-dessus de la Constitution [française] et des lois nationales »⁵.

Dans la pratique, en effet, la situation européenne est très loin d'évoluer vers un multilinguisme généralisé et nul ne doute à l'heure actuelle que l'on s'achemine vers une Europe dont l'anglais sera l'unique langue de travail et peut-être de communication. Cet aspect est particulièrement sensible dans un domaine qui, au-delà

org/learning-research-english-next.pdf (consulté le 20-02-2009). « English as a global language is accelerating globalisation. On the other, the globalisation is accelerating the use of English. » (nous traduisons)

4 Réjean Roy. (2007). Avec la collaboration de Pierre Georgeault. *Français, diversité culturelle et diversité linguistique*. Québec: Conseil supérieur de la langue française. 22.

5 Réjean Roy. *Op. cit.* 4.

de tout ce qui est législatif et réglementaire, intéresse la vie de nombreux citoyens, et en particulier des milieux universitaires : les programmes. Qui en effet ose encore – en France même – rédiger un projet européen dans une autre langue que l'anglais ? L'information en anglais est privilégiée, l'ensemble des utilisateurs est persuadé, à tort ou à raison, que présenter un projet dans une autre langue revient pratiquement à le condamner et, en quelques années, l'anglais s'est imposé comme langue presque unique.

Dans le domaine de l'enseignement des langues, on doit également constater que, si cet enseignement fait l'objet, de la part de l'Union européenne comme du Conseil de l'Europe, d'une attention particulière, l'Europe est impuissante face à l'extension de l'anglais. On ne doit pas oublier en effet que l'enseignement est du domaine de compétence des pays ou des entités régionales et que son action est donc nécessairement limitée. Quant à l'objectif – devenu une sorte de mot d'ordre européen – de l'apprentissage de deux langues étrangères à l'école, le rapport sur *La diversité de l'enseignement des langues dans l'Union européenne*⁶ remis en septembre 2007 à la Direction générale Éducation et Culture de la Commission européenne fait bien apparaître une progression de l'enseignement des langues, notamment au niveau de l'enseignement primaire, mais inégalement répartie selon les pays, en relevant le fait que cette augmentation touche surtout l'anglais. Constat que l'on retrouve dans l'édition 2008 des *Chiffres clés de l'enseignement des langues à l'école en Europe*⁷ :

L'anglais est la langue la plus apprise dans pratiquement tous les pays [...]. De plus, tant au niveau primaire qu'au niveau secondaire, le pourcentage des élèves qui l'apprennent est en augmentation, et ce particulièrement dans la plupart des pays d'Europe centrale et orientale ainsi que dans les pays latins du sud de l'Europe [...]. Dans ces derniers pays, cette tendance est particulièrement marquée au niveau primaire où l'enseignement obligatoire d'une langue étrangère, voire de l'anglais lui-même, comme matière imposée, s'effectue de plus en plus tôt [...].

Le destin des langues que la technocratie européenne appelle désormais les FLOTE (Foreign Languages other than English) est-il donc de vivre à l'ombre d'une langue hégémonique ? On peut se le demander dans un contexte où domine une approche fonctionnelle et utilitaire des langues, souvent liée à des espoirs, individuels ou collectifs, de gains économiques.

Notons au passage que cette tendance est loin d'être l'effet d'une évolution qui serait en quelque sorte naturelle, mais qu'elle correspond à la défense et à l'expansion d'intérêts économiques clairement identifiables. Pour la seule Europe, le rapport remis en septembre 2005 par François Grin, professeur à l'université de Genève, au Haut Conseil français de l'évaluation de l'école sur *L'enseignement des langues étrangères comme politique publique*⁸ estime le gain net que réalise le Royaume-Uni du fait de la domination actuelle de l'anglais à 10 milliards d'euros, et à 17 ou 18 milliards si l'on

6 http://ec.europa.eu/education/policies/lang/doc/divlang_fr.pdf (consulté le 20-09-2009).

7 Bruxelles : Agence exécutive Éducation, Audiovisuel et Culture, 2008. 11. http://epp.eurostat.ec.europa.eu/cache/ITY_OFFPUB/978-92-9201-003-4/FR/978-92-9201-003-4-FR.PDF (consulté le 20-09-2009).

8 http://cisad.adc.education.fr/hcee/documents/rapport_Grin.pdf (consulté le 20-09-2009).

tient compte des sommes libérées qui peuvent être investies ailleurs, sans oublier les profits symboliques importants qu'apporte le fait d'être locuteur natif de la langue hégémonique. On imagine ainsi le profit global que peut représenter pour les pays anglophones la puissance de leur langue.

Faut-il en conclure que le français, non plus qu'aucune autre langue, ne peut résister à cette hégémonie ? Bien sûr que non. D'abord parce que le paysage linguistique mondial est en constante évolution, au point que David Graddol considère dans son rapport que l'anglais est aujourd'hui à son apogée et devrait à présent laisser leur place à d'autres langues, et d'autre part parce que chaque langue a quelque chose à apporter qui lui est propre et que les besoins humains sont loin de se limiter au monde économique ou à celui du divertissement.

Dans le premier domaine – le partage du territoire – il faut admettre que le français reste une langue parmi les plus importantes : langue officielle de nombreux pays, langue de travail de l'ONU, de l'Union européenne, etc. le français reste utilisé et appris (car ce qui fait l'importance d'une langue est le fait qu'elle soit apprise par des allophones tout autant que son nombre de locuteurs natifs) par un nombre considérable de personnes. Il est donc loin d'être inutile et il est parfois indispensable, y compris dans le domaine économique.

En ce qui concerne les besoins « non-essentiels » de l'homme, et nous revenons ici à la pyramide de Maslow, la langue française occupe également une place enviable. La production culturelle en français reste d'une richesse et d'une originalité irremplaçables et elle constitue probablement l'un des attraits les plus puissants de cette langue. On doit ici se garder de deux écueils.

Le premier est l'élitisme, la complaisance douce-amère dans une sorte de fraternité secrète d'une langue qui ne tolérerait que l'excellence. Cet élitisme est un trait récurrent de certains défenseurs du français :

Qu'on le veuille ou non, écrit ainsi Marc Fumaroli⁹, au XXI^e comme au XVIII^e siècle, qui-conque de par le monde veut secouer la chape de plomb du conformisme et de la communication de masse, quiconque découvre qu'il veut avant de mourir prendre part à une conversation civilisée, image sur terre de nostra conversatio quae est in caelis, se met au français, et certainement pas au français dont se contentent les consommateurs du système de communication néo-français et que les publicitaires se sont mis eux-mêmes à dédaigner en lui préférant l'anglais.

L'autre écueil se situe à l'opposé et représenterait ce que rejette précisément Marc Fumaroli, à savoir la copie, le calque, la singerie d'une production anglo-saxonne. Bien évidemment, les productions en français participent de la culture mondialisée et il est normal qu'elles comprennent ce qui pourra se retrouver à l'identique, à la langue près, dans le monde entier. Mais l'histoire a également conduit à la constitution d'un capital culturel en langue française qui représente un terreau dont la fertilité reste exceptionnelle. Ce terreau est divers et il s'est enrichi des innombrables contacts qu'ont occasionnés les conquêtes, les échanges, les rencontres, tout un capital *en français* d'où est née la langue d'aujourd'hui. Dans cette histoire l'Europe de l'Est a une place

9 (2001). *Quand l'Europe parlait français*. Paris: Ed. de Fallois. 21.

bien à elle et c'est pourquoi le français, qui a pu acquérir à une certaine époque une dimension presque identitaire en Roumanie, n'y est pas une langue comme les autres, et qu'il y répond à des attentes spécifiques. C'est là ce qu'il faut bien appeler une force de la langue française puisque, comme nous le rappelle opportunément Luc Barbulesco ici même, si le français a connu une telle fortune en Roumanie au XIX^{ème} siècle c'est à la force d'expansion des valeurs qu'il portait qu'il le doit, et non à un quelconque caractère d'universalité.

Dans le mouvement perpétuel qui veut que nous nourrissions la culture qui nous nourrit, nous sommes, tous ici, directement impliqués dans l'histoire de cette langue, et c'est en l'utilisant et en la faisant vivre que nous nous enrichissons nous-mêmes. Que ce soit donc l'occasion pour nous, en conclusion, d'émettre ou de renouveler un vœu qui nous tient à cœur : que la langue française se fasse réellement celle de la francophonie en accueillant plus largement les productions venant d'autres horizons que les seuls horizons français, européens ou québécois. Ce n'est sans doute qu'à ce prix qu'elle réussira sa mondialisation et pourra continuer d'apporter au monde sa contribution originale.

Annexe 1. Moldavie. Importations en 2008 et évolution par rapport à 2007, en milliers de dollars US (1^{ère} colonne), en pourcentage (2^{ème} colonne) et en degré d'influence sur la variation.

	2008		Pondereca, %		Gradul de influență a țărilor la creșterea (+), scăderea (-) importurilor, %	
	mil. dolari SUA	în % față de 2007	2007	2008	2007	2008
IMPORT - total	4898,9	132,8	100,0	100,0	37,0	32,8
din care:						
Ucraina	839,0	122,1	18,6	17,1	6,3	4,1
Federația Rusă	666,1	133,6	13,5	13,6	3,0	4,5
România	590,8	131,6	12,2	12,1	3,8	3,8
Germania	364,5	114,2	8,7	7,5	3,9	1,2
China	325,5	160,4	5,5	6,6	3,2	3,3
Italia	306,2	113,7	7,3	6,3	2,7	1,0
Turcia	231,9	139,1	4,5	4,7	2,0	1,8
Belarus	199,1	167,7	3,2	4,1	1,6	2,2
Polonia	121,3	136,2	2,4	2,5	0,6	0,9
Franța	103,4	109,0	2,6	2,1	1,2	0,2
Statele Unite ale Americii	93,3	199,3	1,3	1,9	0,4	1,3
Japonia	83,6	190,3	1,2	1,7	0,8	1,1
Austria	74,6	de 2,0 ori	1,0	1,5	0,5	1,0
Ungaria	69,3	149,4	1,3	1,4	0,5	0,6
Regatul Unit al Marii Britanii și Irlandei de Nord	61,7	161,3	1,0	1,3	0,2	0,6
Republica Cehă	57,5	131,8	1,2	1,2	0,5	0,4
Olanda	49,5	120,3	1,1	1,0	0,8	0,2
Bulgaria	45,1	89,4	1,4	0,9	0,6	-0,1
Coreea de Sud	42,7	110,2	1,0	0,9	0,5	0,1
Suedia	40,9	150,4	0,7	0,8	0,5	0,4
Israel	38,0	de 2,6 ori	0,4	0,8	0,2	0,6
Spania	35,0	138,1	0,7	0,7	0,3	0,3
Belgia	33,9	90,3	1,0	0,7	0,0	-0,1
Grecia	31,3	142,6	0,6	0,6	0,2	0,3
Elveția	27,1	143,4	0,5	0,6	0,1	0,2

Source : Statistica Moldovei. *Activitatea de comerț exterior a Republicii Moldova în anul 2008*, 09-02-2009, p. 2
<http://www.statistica.md/print.php?l=ro&idc=168&id=2497> (consulté le 20-02-2009)

Annexe 2. Moldavie. Exportations en 2008 et évolution par rapport à 2007, en milliers de dollars US (1^{ère} colonne), en pourcentage (2^{ème} colonne) et en degré d'influence sur la variation.

	2008		Pondereca, %		Gradul de influență a țărilor la creșterea (+), scăderea (-) exporturilor, %	
	mil. dolari SUA	în % față de 2007	2007	2008	2007	2008
EXPORT - total	1597,3	119,0	100,0	100,0	27,6	19,0
din care:						
România	335,8	159,0	15,7	21,0	5,3	9,3
Federația Rusă	318,4	136,8	17,3	19,9	4,8	6,4
Italia	167,1	119,2	10,5	10,5	2,2	2,0
Ucraina	142,8	85,1	12,5	9,0	3,7	-1,9
Belarus	92,8	113,2	6,1	5,8	0,8	0,8
Germania	63,8	74,0	6,4	4,0	3,3	-1,7
Polonia	56,1	116,1	3,6	3,5	0,9	0,6
Regatul Unit al Marii Britanii și Irlandei de Nord	52,3	153,2	2,5	3,3	0,6	1,4
Kazahstan	44,5	97,7	3,4	2,8	2,0	-0,1
Elveția	39,7	175,8	1,7	2,5	0,8	1,3
Turcia	33,4	104,2	2,4	2,1	0,3	0,1
Bulgaria	22,3	81,9	2,0	1,4	1,3	-0,4
Franța	21,4	86,3	1,9	1,3	0,1	-0,3
Ungaria	18,5	de 3,6 ori	0,4	1,2	-0,9	1,0
Statele Unite ale Americii	15,1	99,6	1,1	0,9	-0,1	0,0
Olanda	13,2	91,4	1,1	0,8	0,5	-0,1
Austria	12,5	40,4	2,3	0,8	1,7	-1,4
Belgia	9,6	86,1	0,8	0,6	-0,3	-0,1
Grecia	9,0	93,5	0,7	0,6	0,4	0,0
Suedia	8,7	de 11,5 ori	0,1	0,6	0,1	0,6

Source : Statistica Moldovei. *Activitatea de comerț exterior a Republicii Moldova în anul 2008*, 09-02-2009, p. 3
<http://www.statistica.md/print.php?l=ro&idc=168&id=2497> (consulté le 20-02-2009)

Annexe 3. Roumanie. Importations dans la période du 1^{er} janvier au 30 novembre 2008.**5. TOPUL PRINCIPALELOR ȚĂRI PARTENERE¹⁾ LA IMPORT ÎN PERIOADA 1.I - 30.XI 2008**
TOP OF MAIN PARTNER COUNTRIES¹⁾ AT IMPORT IN THE PERIOD 1.I - 30.XI 2008

Poziția Position	Țara Country	1.I-30.XI 2008 1.I-30.XI 2008		Pondere în total importuri % Weigth in total imports %	1.I-30.XI 2008 in % față de 1.I-30.XI 2007 (la valori exprimate în lei) 1.I-30.XI 2008 in % as against 1.I-30.XI 2007 (from values expressed in lei)	1.I-30.XI 2008 in % față de 1.I-30.XI 2007 (la valori exprimate în euro) 1.I-30.XI 2008 in % as against 1.I-30.XI 2007 (from values expressed in euro)
		mil.lei mil.lei	mil.euro mil.euro			
	Total	192914,3	52760,6	100,0	124,1	112,7
1	Germania Germany	31532,5	8612,4	16,3	117,7	106,7
2	Italia Italy	21744,1	5934,4	11,3	109,1	98,8
3	Ungaria Hungary	14243,2	3889,4	7,4	130,7	118,5
4	Federația Rusă Russian Federation	11940,1	3276,5	6,2	123,8	112,6
5	Franța France	10880,4	2970,9	5,6	110,2	99,9
6	Turcia Turkey	9674,6	2653,3	5,0	114,7	104,4
7	Austria Austria	9368,5	2558,5	4,9	125,1	113,5
8	Kazahstan Kazakhstan	8943,0	2456,1	4,6	310,3	282,7
9	R.P.Chineză China, People's Republic of	8145,6	2236,5	4,2	161,9	147,2
10	Olanda Netherlands	7130,9	1946,8	3,7	127,4	115,6
11	Polonia Poland	6682,9	1826,6	3,5	125,7	114,1
12	Republica Cehă Czech Republic	4864,3	1328,4	2,5	129,4	117,4
13	Belgia Belgium	3848,8	1050,5	2,0	127,4	115,5
15	Spania Spain	3807,3	1039,4	2,0	120,7	109,5
14	Regatul Unit al Marii Britanii și Irlandei de Nord United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland	3735,9	1020,1	1,9	125,1	113,6
16	Bulgaria Bulgaria	3283,9	897,8	1,7	177,2	160,8
17	Slovacia Slovakia	2913,3	796,1	1,5	141,7	128,6
18	S.U.A. U.S.A.	2733,7	748,8	1,4	129,0	117,3
19	Grecia Greece	2694,7	736,0	1,4	113,0	102,5
20	Ucraina Ukraine	1777,0	488,2	0,9	100,1	91,3

¹⁾ Țara de expediție pentru importuri intracomunitare și țara de origine pentru importuri extracomunitare. / Consignment country for intracommunity imports and origin country for extracommunity imports.

Source : Institutul National de Statistica, Bucurest. *Buletinul statistic de comerț internațional*, n° 11. p. 18.
www.insse.ro/cms/rw/resource/bsci.pdf?download=true (consulté le 20-02-2009)

Annexe 4. Roumanie. Exportations dans la période du 1^{er} janvier au 30 novembre 2008.

4. TOPUL PRINCIPALELOR ȚĂRI PARTENERE ¹⁾ LA EXPORT ÎN PERIOADA 1.1 - 30.XI 2008 TOP OF MAIN PARTNER COUNTRIES ¹⁾ AT EXPORT IN THE PERIOD 1.1 - 30.XI 2008						
Poziția Position	Țara Country	1.1-30.XI 2008 1.1-30.XI 2008		Pondere in total exporturi % Weigth in total exports %	1.1-30.XI 2008 în % față de 1.1-30.XI 2007 (la valori exprimate în lei) 1.1-30.XI 2008 in % as against 1.1-30.XI 2007 (from values expressed in lei)	1.1-30.XI 2008 în % față de 1.1-30.XI 2007 (la valori exprimate în euro) 1.1-30.XI 2008 in % as against 1.1-30.XI 2007 (from values expressed in euro)
		mil.lei mil.lei	mil.euro mil.euro			
	TOTAL Total	115909,7	31690,2	100,0	128,1	116,3
1	Germania Germany	19083,4	5210,8	16,5	123,5	112,0
2	Italia Italy	17892,8	4887,1	15,4	115,1	104,3
3	Franța France	8579,9	2342,5	7,4	123,6	112,2
4	Turcia Turkey	7810,1	2142,4	6,7	123,6	112,3
5	Ungaria Hungary	5968,1	1631,1	5,1	114,1	103,6
6	Bulgaria Bulgaria	4814,5	1316,7	4,2	174,1	158,2
7	Regatul Unit al Marii Britanii și Irlandei de Nord United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland	3837,5	1047,8	3,3	100,4	91,0
8	Olanda Netherlands	3338,0	913,5	2,9	179,1	162,8
9	Ucraina Ukraine	2897,5	794,9	2,5	182,2	166,0
10	Spania Spain	2656,4	726,4	2,3	128,1	116,3
11	Austria Austria	2619,5	714,8	2,3	110,7	100,4
12	Polonia Poland	2342,3	639,3	2,0	118,7	107,5
13	Federația Rusă Russian Federation	2154,9	590,6	1,9	163,9	149,1
14	Grecia Greece	2110,3	576,0	1,8	137,9	124,8
15	R. Moldova Moldova, Republic of	1940,6	532,5	1,7	139,7	127,3
16	Belgia Belgium	1913,1	522,3	1,7	133,3	120,8
17	S.U.A. U.S.A.	1843,7	505,3	1,6	101,3	92,2
18	Republica Cehă Czech Republic	1842,4	502,8	1,6	146,8	133,2
19	Serbia Serbia	1580,0	432,3	1,4	169,3	153,9
20	Slovacia Slovakia	1554,6	425,2	1,3	188,9	171,8

¹⁾ Țara de destinație. / Destination country.

Source : Institutul National de Statistica, Bucarest. *Buletinul statistic de comerț internațional*, n° 11. p. 17.
www.insse.ro/cms/rw/resource/bsci.pdf?download=true (consulté le 20-02-2009)

La création littéraire francophone en République de Moldova

Ana GUȚU

Université Libre Internationale de Moldova, Chișinău

La francophonie en tant qu'espace institutionnalisé existe depuis les années quatre-vingts du siècle passé, mais la langue française en tant qu'univers généreux pour les esprits créateurs a été depuis longtemps un refuge de prédilection pour les poètes et écrivains, toujours à la recherche d'un monde meilleur qui soit capable d'assouvir leur soif éternelle de liberté, leurs désirs irrésistibles d'incarner en art la beauté, l'amour et la félicité.

Il n'y a jamais eu de présence géopolitique française dans les Balkans au cours des siècles, la culture française, exportée par le biais de la langue française, bénéficiant plutôt d'une marque de noblesse vers laquelle se lançaient les esprits créateurs des savants, hommes de culture, politiciens, philosophes, peintres et sculpteurs.

Les hommes de culture roumains qui ont greffé une formation linguistique en français ou bien ont quitté la Roumanie pour s'installer en France sont nombreux. Leurs noms sont devenus des symboles de référence pour l'universalité du génie créateur : Mircea Eliade, Nicolae Iorga, Tristan Tzara, Hélène Vacaresco, Marthe Bibesco, Constantin Brancusi, Emil Cioran, Panait Istrati et autres.

La Bessarabie, terra grata, a donné de remarquables intellectuels qui ont poussé la Roumanie sur la voie du progrès du patrimoine idéatique roumain. Ainsi, les noms de Bogdan Petriceicu Hasdeu, ressortissant du Sud de la Bessarabie, est bien connu par l'ampleur de ses activités culturelles, politiques, scientifiques et créatrices. C'est surtout sa fille que nous allons mentionner dans notre dossier **écrivains-poètes**, même si elle est née à Bucarest et non pas en Bessarabie.

Iulia Hasdeu (1969-1988), la fille du savant, a vécu seulement 19 ans, mais elle est considérée un véritable génie, car douée et talentueuse (polyglotte, parlant à part le roumain, le français, l'allemand, l'anglais dès l'âge de 8 ans), elle a laissé deux volumes d'œuvres poétiques posthumes « Les Bourgeons d'avril : Fantaisies et rêves » et « Chevalerie : Confidences et canevas ». En lisant les poèmes de Julie nous découvrons un sens profond dans la perception des lumières, des éclats, du rayonnement des eaux et des paysages (Bogdan, Gusic: <http://www.dutae.univartois.fr/biennale/biennale1995/bogdan.html>). La mondovision poétique de Julie Hasdeu est transie de tristesse, de nostalgie, imprégnée de rhétorique existentielle, sa poésie est pure, vierge, romantique, révélatrice :

*Pauvre feuille perdue. Ah! ton destin nous retrace
Notre propre destin, notre propre disgrâce :
Nous naissons sans savoir où Dieu nous jettera.
Que sommes-nous? - Secret. Où courons-nous? -
Mystère.*

Et que deviendrons-nous en quittant cette terre?

Oh! Nul jamais ne le saura.

(La feuille, Paris, 1986).

Ses travaux, très divers, appartenant à des formes d'expression variées - elle a écrit des œuvres poétiques et en prose, des œuvres de dramaturgie, des réflexions, des épîtres, des contes et des nouvelles, des recueils folkloriques - font preuve d'une profondeur de pensée, d'une élévation du message spirituel tout à fait exceptionnels, et pas seulement à son âge. Le genre lyrique y est représenté, ainsi que le genre épique et chevaleresque, le reportage de voyage, les confidences, et partout la noblesse des pensées et des sentiments éblouit le lecteur.

Nous quittons le XIX-e siècle qui a constitué pour la Bessarabie une longue étape de dénationalisation après la terrible année 1812, quand la Bessarabie a été annexée à la Russie. Par l'intermédiaire de la religion un long processus de russification a commencé dans ce territoire séparé de la Roumanie par le Prout.

L'histoire plus récente nous montre que la création littéraire francophone dans l'espace entre le Dniestr et le Prout, isolé de la matrice linguistique-identitaire roumaine, n'a pas connu une prolifération importante lors du régime d'occupation soviétique. Le rôle croissant de la langue russe en tant qu'instrument de communication de l'empire a entraîné la coercition sociétale de cette langue et l'oppression barbare des langues des autres républiques de l'empire. Pratiquement le russe était devenu une seconde langue maternelle, la langue de l'éducation, la langue de traduction des œuvres littéraires autochtones, la langue d'appropriation, avec laquelle on s'appropriait la culture, la littérature, la civilisation, les attitudes et les comportements. Entre temps, le roumain en Roumanie a bénéficié du patrimoine partagé du français, phénomène qui a été à la portée de tous les locuteurs et qui a contribué au développement harmonieux de la langue roumaine dans son apanage latin naturel.

Le français en Moldavie transproutienne, hélas, devenait uniquement une troisième langue étrangère, étudiée à l'école et dans les universités. Comme les intellectuels de Bessarabie ont été contraints à se réfugier en Roumanie après 1945, la classe intellectuelle de Bessarabie a été complètement évincée. Cette épuration, due aussi aux déportations en masse vers les terres sibériennes, a laissé la République pratiquement sans intellectuels. Ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale que le processus très lent de rétablissement de la classe des intellectuels commence. La guillotine brutale opérée sur l'intellectualité bessarabienne, malheureusement, se fait sentir même aujourd'hui.

La situation spécifique due à la coercition de la langue russe (Gutu, 2008 : p.26-33), à sa mise en circulation dans les cercles des écrivains, a orienté les préoccupations civilisatrices, au moins celles officielles, exclusivement vers l'est. La Bessarabie était devenue la ligne de démarcation entre l'Ouest et l'Est, les intérêts scientifiques en matière de langue française et littérature francophone étant traités surtout à partir des positions des écoles scientifiques russes/soviétiques, profondément idéologisées. Et même aujourd'hui les vestiges de cette prédilection donnent des fruits, c'est vrai que leur importance est autre : pas mal de poètes et écrivains traduisent les chef-d'œuvres des écrivains russes en roumain pour les faire circuler en Roumanie. Les hommes cul-

tivés de la République de Moldavie continuent d'exercer leur mission – connecter le monde de la culture slave au monde latin.

Qu'est-il, donc, devenu des littéraires francophones de Bessarabie ? Comme le français n'était que la seconde langue étrangère (après le russe) à l'école et une langue de formation en faculté de langues étrangères, le nombre de personnes parlant de manière courante le français (dans la mesure du possible à cette époque d'isolement total de l'Ouest) était très restreint. Dans la plupart des cas c'étaient les professeurs de français - des lycées et des universités. C'est le fonds inestimable qui a su garder et promouvoir la véritable francophonie, y compris la francophonie institutionnelle et celle créative.

Une conclusion qui s'impose c'est que les écrivains bessarabiens dans l'anthologie récente qui ont rédigé leurs œuvres directement sans la médiation de la traduction en français (c'est tout un sujet à part) sont des **universitaires**, savants, chercheurs en matière de sciences de la langue française (linguistique, grammaire, lexicologie etc). Le patrimoine écrit de ces ouvrages n'est pas volumineux, car la vocation des universitaires réside tout d'abord dans le processus d'enseignement et de recherche. Dans la plupart des cas ces écrits littéraires se résument à des poèmes. Voici quelques noms d'écrivains d'expression française déjà connus dans l'espace littéraire très récent de la République de Moldavie : **Victor Banaru, Simion Railenu, Georges Reabtov, Ana Gutu**.

« Lacan a pu définir quatre types de discours qui se partagent notre société : les discours de l'hystérique, de l'universitaire, du maître et de l'analyste. » (cité d'après Kristeva, 1985 : p. 85). Comme nous pourrions le voir, le discours universitaire francophone est très présent en République de Moldavie. Les écrits scientifiques en français sont assez répandus. La dispense de l'enseignement en français dans différentes disciplines, telles qu'économie, gestion, médecine, informatique, technologies alimentaires est assez présente en République de Moldavie. Les missions d'enseignement et d'assistance linguistique, effectuées par les professeurs spécialistes en Algérie, au Maroc, au Burkina Faso et dans d'autres pays francophones pendant l'époque soviétique ont formé toute une communauté de professeurs universitaires qui aujourd'hui œuvrent au profit des filières francophones institutionnalisées dans les universités moldaves. Plus encore, ils rédigent leurs travaux didactiques et scientifiques en français. Citons quelques noms : **Alexandru Gribincea, Mihai Bradu, Georges Ciumac, Victor Şontea, Ion Moldovanu, Valentina Vorobjit**. Et, bien sûr, les linguistes de Moldavie qui publient leurs travaux également en français - **Ion Gutu, Elena Prus, Anna Bondarenco, Ana Gutu, Ion Manoli, Ion Moldovanu** et autres.

Victor Banaru (1941–1997). Professeur universitaire, savant linguiste, écrivain et traducteur, il a essayé de conceptualiser le monde (le terme lui appartient) dans son unique recueil de nouvelles, dont trois ont été écrites en français. « *Son style connotatif-associatif, parfois ironique-allusif imprégné de coloris poétique voltairien est le résultat de...ses quêtes bibliques, mythologiques, symboliques, historico-littéraires, civilisatrices. C'est aussi la représentation de son ego spirituel* » (Gutu, 2002 : p.10).

Emilian Galaicu-Paun. Ecrivain, poète, essayiste, éditeur, traducteur prolifique

du français en roumain. Auteur de trois essais de critique littéraire publiés en France.

Musata Matei, étudiante à l'Université de Cambridge, fille de l'écrivain Valeriu Matei, écrit des poèmes en français. Elle a obtenu trois prix dans des concours littéraires nationaux et internationaux.

On dit qu'en Bessarabie il n'y a pas un seul homme qui n'ait pas écrit un poème. Or, « [l]a poétique est l'essai de penser le continu dans le discours. Elle tente d'atteindre, à travers ce que disent les mots, vers ce qu'ils montrent mais ne disent pas, vers ce qu'ils font, qui est plus subtil que ce que la pragmatique contemporaine a cru mettre au jour. » (Meschonnic, 1999 : p.140).

Nous allons examiner plus en détails la création poétique de Monsieur **Simion Raileanu**, docteur ès-lettres, maître de conférences, professeur universitaire, qui a publié deux recueils de vers en roumain : «Rasarit si apus de soare, versuri », et « Eternitatea dragostei ».

En 2004, à l'âge de 68 ans, après plusieurs années de doutes et d'incertitudes, il a publié en français le recueil de poèmes « **La tendre rosée du matin** ». Pour lui cela a été un véritable acte de courage, car, étant professeur, il a profondément cru dans sa vocation d'enseignant, sans oser s'attribuer par modestie le statut de poète. Les poèmes recueillis ont été écrits dans différentes périodes de sa vie, plus particulièrement lors de son séjour en Algérie, où il avait travaillé comme traducteur dans les équipes de géologues (comme j'ai déjà remarqué, c'était une ancienne tradition soviétique d'envoyer des professeurs, spécialistes en différents domaines, travailler dans les pays nord-africains, où le régime rêvait de construire le communisme).

D'une sensibilité fine et débordante, Simion Raileanu apparaît comme le produit spirituel d'une identité plurielle – d'un côté c'est l'identité roumaine d'obédience bessarabienne, et, d'un autre côté, c'est l'identité francophone, bâtie sur l'expérience algérienne. La deuxième a comme pré-condition la langue française acquise en formation universitaire, à laquelle s'est greffée une formation scientifique complémentaire – le doctorat. La trajectoire de ces formations est assez ingrate du point de vue phénoménologique : faire une recherche scientifique en langues romanes dans un pays slave. Je dois noter cette expérience qui était obligatoire pour tous les chercheurs à l'époque. Toute une génération d'universitaires a suivi ce trajet. Cela ne veut pas dire que je diminue l'importance des écoles scientifiques russes en matière de langues romanes.

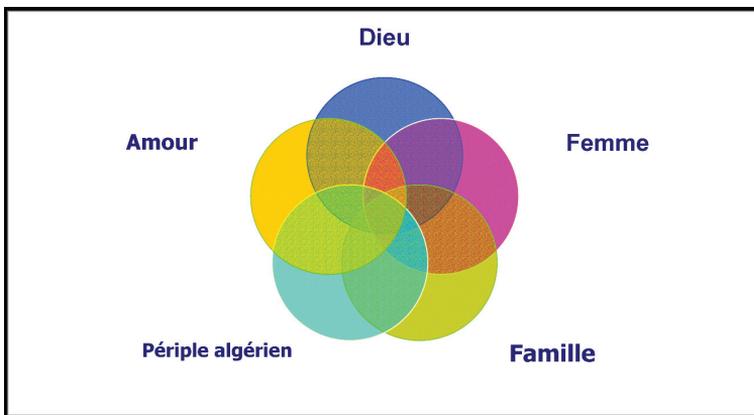
Pourquoi des poèmes ? « Si la narration vit de la sève du passé, du fait accompli et raconté, en revanche, le poème instaure le présent et il s'ouvre vers l'avenir. » (Miclău, 2001 : p. 13).

Le déclenchement de l'acte créateur en français chez Simion Raileanu a été dû surtout à sa présence professionnelle dans un milieu francophone maghrébin, quoique la période de sa formation ait eu aussi un rôle à jouer dans le lancement des premières poésies. Comme tous les universitaires, Simion Raileanu est un homme modeste qui a pris du temps pour publier ses vers. Les doutes qui le rongeaient de l'intérieur l'ont fait accumuler tous ses poèmes durant des années pour les imprimer à peine en 2004 dans un recueil où, certainement, pas mal de poésies ne se retrouvent pas. Il ne se croit point poète, il ne prétend même pas à ce titre très pompeux pour lui :

*Je ne suis ni Eminescu, ni Alecsandri,
 (Mon Dieu, aurais-je le droit d'y penser au moins ?)
 Mais tout bonnement un simple amateur de poésie,...
 Rien qu'un griffonneur ardent de prose en poésie.
 (Moscou, 1973)
 (Raileanu, 2004 : p.40).*

La poésie bessarabienne constitue une source inépuisable de créativité, originalité, marquée par la quête éternelle de l'idée nationale. „Citind acum cele mai frumoase poezii scrise de poezii basarabeni în ultimul secol, constatăm că populația luată prizonieră, cu teritoriul cu tot, de Uniunea Sovietică n-a dispărut - așa cum înclinăm din egoism să credem, ca să considerăm cazul închis. Dovezi că n-a dispărut ne tot parvin, după 1989, însă poezia constituie cea mai convingătoare și expresivă dovadă.” (Ștefănescu, 2004: p.267-268) – « En lisant les plus beaux poèmes écrits par les poètes bessarabiens lors du dernier siècle, nous constatons que la population rendue prisonnière, et son territoire avec, par l'URSS n'a pas disparu, comme nous le croyions par égoïsme, pour classer le dossier. A partir de 1989 les preuves ne cessent pas de parvenir, mais la poésie en est la preuve la plus convaincante et la plus expressive ». (traduction A.G.).

Les poèmes de Simion Raileanu sont précédés d'aphorismes, à ce niveau pré-textuel l'auteur nous communique en fait le leitmotiv de chaque création poétique à part, pour rassurer une fois de plus son lecteur dans les supposés du décodage du texte poétique. Les créations poétiques de Simion Raileanu peuvent être attribuées au genre moderne, malgré leur altérité créative dans le temps. Nous nous rallions à l'opinion de Paul Miclău qui affirme : « ...le poème moderne est avant tout un poème de l'espace. Selon certains chercheurs, cette spatialité est l'attribut essentiel du poème moderne, vidée en large part de la nature événementielle. » (Miclău, 2001 : p. 9). Rapportée à l'univers idéatique de Simion Raileanu, cette affirmation semble cadrer parfaitement avec les isotopies que nous avons identifiées dans les poèmes de Simion Raileanu. Tous ses poèmes – une soixantaine au total – couvrent cinq isotopies magistrales : **amour, famille, femme, périple algérien, Dieu.**



Les poèmes ne sont pas présentés dans le recueil en ordre chronologique (car l'auteur mentionne également l'année de l'écriture de tel ou tel poème), mais par faisceaux thématiques.

Il est bien connu que « [l]a charge émotionnelle est une des caractéristiques sémantiques de la poésie. C'est elle qui fait le lyrisme, autrement dit la présentation par le poète de sa propre image, l'épanchement de ce qu'il y a eu en lui de plus subjectif... La poésie lyrique est celle qui, à l'origine, est accompagnée de la lyre. Mais le poète est un homme de langage et doit livrer combat à sa langue natale pour la plier à ses sentiments intimes. » (Milly, 1992 : p.225-226). Simion Raileanu livre le combat non pas à sa langue maternelle native, mais à sa langue maternelle par acquisition – le français – qui, élevée au rang d'une passion professionnelle, sert d'apanage naturel pour ses sentiments, ses histoires, ses expériences.

Le discours poétique de l'auteur est suffisamment transparent. Sans tomber dans la platitude, l'auteur a la plume sincère, son recueil de poèmes pourrait être surnommé « journal poétique ». Le « je » narratif devient chez le poète la parabole inévitable de mise en valeur de son micro-univers. Ce « je » transparait même dans les titres : *J'aime la vie, Je reste ton esclave, Je t'aime, Je te pardonne, Je t'en prie, Je pars, J'espère.*

Dans ce sens je citerai Paul Miclău, et notamment le passage de son livre où il parle du poème de Baudelaire *Rêve parisien*, la parabole convenant très bien pour caractériser la totalité des poèmes de M.Raileanu : nous constatons « [l]a matrice du je du poète vers l'éternité du présent... , autrement dit, il s'agit d'une extension, d'une massification du je dans le (s) poème(s). » (Miclău, 2001 : p. 14). Il est à noter que l'invocation du « je » est surtout présente dans les poèmes regroupés en deux isotopies : **amour** et **femme**.

Le premier type de « je » c'est celui personnalisé, faisant renvoi aux expériences personnelles dans l'amour, les séparations de la personne aimée:

Isotopie femme

Combien de fois je m'expose à ton passage,...
Combien de fois je t'attends à la même place,...
Combien de jours et de blanches nuits
Je resterai encore inaperçu de Toi...
(Combien de fois..., Moscou, 1973)

Isotopie périple algérien

Je suis très loin de votre noble métier...
Toujours puis-je vous dire tout franchement...
Je vous verrais longtemps courbés...
C'est à vous que je parle mes « Beaux Sires »...
(Réflexions sur mon contact avec mes géologues, Skikda, Algérie, 1971)

Parfois Simion Raileanu se détache du « je » personnalisé, il prend de la distance

par rapport à ses propres sentiments vécus, à ses histoires d'amour pour se poster en conseiller et précepteur, invoquant son expérience personnelle, mais au profit d'une sentence universalisante. Ce deuxième type de « je » est un « je » détaché, selon les propos de Todorov, dans ce cas « [l]e narrateur peut dire « je » sans intervenir dans l'univers fictif, en se représentant non comme un personnage, mais un auteur écrivant le livre. » (Todorov, 1968 : 1968 : p.64).

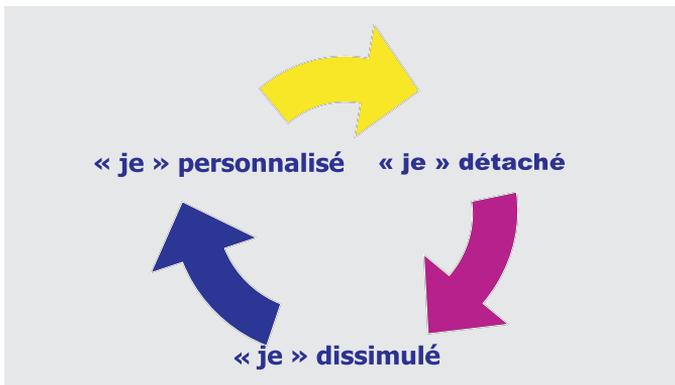
Isotopie Amour

*On peut à tout s'accoutumer,
Et comme preuve, faisons-en l'étude,
Je suis certain, vous le verrez,
Que l'on va prendre l'habitude.*
(La force de l'habitude, Chisinau, 2000)

Un troisième type de « je » dans les poèmes de Simion Raileanu c'est le « je » dissimulé de l'auteur ; alors, comme dirait Todorov « [l]e narrateur véritable, le sujet de l'énonciation du texte où un personnage dit « je », n'en est que plus travesti. Le récit à la première personne n'explicite pas l'image de son narrateur, mais au contraire, le rend plus implicite encore. Et tout essai d'explicitation ne peut mener qu'à une dissimulation du sujet de l'énonciation. » (Todorov, 1968 : p. 66).

Isotopie Dieu

*Je vous demande mes frères, amis :
Etes-vous nés de Quoi ? De Qui ?
Quelle serait pour vous la Lumière
Et la Parole dans votre vie ?
Tellement brève et singulière ?*
(Au début était la parole, Chisinau, 2004)



Si on pouvait catégoriser l'intentionnalité de l'écriture poétique, sans doute, on arriverait à la même conclusion que Benedetto Croce qui affirme: « Le poète mimétise trois classes de choses et objets : les choses comme elles ont été et comme elles sont, les choses comme on dit qu'elles sont ou comme elles semblent être et les choses comme elles doivent être. » (cité d'après Portuondo, 1972 : p. 95, traduction de l'espagnol A.G.). Nous croyons que Simion Raileanu structure ses poèmes autour des deux premières options. La nature joue le rôle principal pour expliciter l'inamovibilité des choses pérennes. Dans l'exemple qui suit nous pouvons percevoir des accents aleksandriens, la mélodie pastorale des poèmes chantant le paradis de la nature:

*Le soleil s'enfonce doucement dans la terre.
L'horizon rougeoyant s'éteint comme un feu
Dans l'eau noire encore frissonnante de la mer,
Caressée d'un dernier rayon lumineux.*
(Soir d'été, Alger, 1970)

L'amour comme isotopie plastique fondamentale dans les poèmes de Simion Raileanu fusionne vers la fin du recueil avec l'isotopie Dieu, car c'est cette conclusion finale que l'auteur veut faire entendre au lecteur : l'amour c'est Dieu. Cette conclusion résonne comme une sagesse absolue à laquelle est venu l'auteur des poèmes :

*L'amour c'est la force motrice de la vie,
Le besoin impérieux et doux de l'âme,..
Vive l'amour
Avec sa divinité...*
(Amour, force divine, Chisinau, 2003)

*Qui n'aime, peut-on se dire heureux ?
O, Amour, la Sainte Divinité –
Les Ecritures nous sollicitent :
Il faut aimer !*
(Le bonheur d'aimer, Chisinau, 2003)

La poésie francophone de Simion Raileanu est une condensation d'un discours universitaire riche en expérience professionnelle, mais c'est aussi la manifestation d'une identité seconde, acquise par formation, une identité à l'origine de laquelle se trouve inévitablement le phénomène de la langue française. Le poète réussit à transposer le monde idéatique intérieur dans un moule autre que celui de la langue maternelle roumaine. Cette appropriation transversale d'une identité seconde s'est produite non pas grâce à un séjour en France (comme c'est l'exemple de l'exil roumain), mais grâce, premièrement, à la formation linguistique professionnelle (dans ce cas – dans un milieu russe) et à une expérience professionnelle dans un pays francophone autre que la France – l'Algérie.

Dossier exil. Eleonora Hotineanu.

Née en Bessarabie, études à Bucarest et Paris, auteur d'une thèse de doctorat soutenue à Bucarest en roumain « La lyrique interbellique de Bessarabie et la poésie française moderne », Bucarest, Atos, 2001 (<http://www.contrafort.md/2002/90-91/323.html>). Dans la préface du livre Dan Grigorescu écrit : « Le livre de Mme Hotineanu, travaillé avec beaucoup d'acribie, verse de la lumière sur une zone moins connue de la poésie roumaine entre les deux guerres, découverte surtout dans les volumes et les revues de Bessarabie, étudiés pour la première fois. Cette poésie est placée avec une dextérité naturelle et surprenante dans le paysage de notre poésie moderne. La corrélation avec la poésie française débouche vers un horizon européen, car l'auteur de l'ouvrage réussit pleinement à révéler non seulement la signification des sources occidentales, mais aussi le lien profond avec la latinité dans son ensemble » (traduction A.G.) (Trifan, <http://www.contrafort.md/2002/90-91/323.html>). Eleonora Hotineanu publie des études de critique littéraire à Paris, élaborant sa deuxième thèse de doctorat, elle rédige ses articles en français, son sujet d'intérêt scientifique étant la poésie bessarabienne et les influences de la poésie française sur le patrimoine littéraire bessarabien. L'auteur collabore avec la revue littéraire « Europe ».

Dossier traduction vers le français.

L'exercice de la traduction vers la langue étrangère n'est pas recommandable aux professionnels de la traduction. « La contrainte de traduire vers une langue étrangère est due au degré de faible diffusion de certaines langues sur la terre » (Gutu, 2008 : p.65). L'exercice du thème est plutôt un instrument didactique, mais, dans le cas de la République de Moldavie, c'est un phénomène justifiable, car le besoin d'exporter les valeurs dans d'autres langues que celle maternelle est un élan propre à l'esprit humain érudit. Plutôt que de laisser des œuvres littéraires inédites renfermées dans l'égoïsme d'une nation, il serait judicieux de les traduire afin de leur assurer une circulation internationale. Il existe des cas inverses, où la traduction vers la langue étrangère fait renaître les œuvres d'un écrivain dans son propre pays : nous pourrions citer à ce propos le cas de Paolo Coelho, qui au Brésil était quasi-inconnu, mais après la traduction de ses œuvres littéraires du portugais dans d'autres langues, il a été pratiquement redécouvert dans son pays natal.

Ludmila Cebotarenco (1930). Professeur universitaire de français, docteur ès lettres, 30 ans d'expérience à l'Académie des Sciences de Moldavie, mais aussi dans les universités moldaves, professeur de Grigore Vieru à l'Institut Pédagogique « Ion Creanga » de Chisinau, traductrice. Elle a traduit en français des poèmes de Mihai Eminescu, Gr.Vieru, Nicolae Dabija, Ion Hadarca. Trois pièces de théâtre de Ion Druta : *Cervus Divinus*, *Apôtre Paul*, *Souper chez le camarade Staline*, ont été traduites en français et ont été mises en scène à Paris. Les traductions ne sont pas réunies dans un recueil à part, cette initiative est en voie de parution.

Je suis revenu tard chez nous,
 Que dirais-tu ?
 J'ai dîné peu de tout,
 Et bien, que dirais-tu ?
 Une fille m'a souri dans la rue,
 Que dirais-tu ?
 Je me suis fait disparu une fois,
 Et tout ça
 Pour voir ce que tu diras.
 Au fond de la mer je suis descendu,
 Que dirais-tu ?
 Avec des pierreries j'en suis revenu,
 Que dirais-tu ?
 Pâle tel un citron je suis devenu,
 Que dirais-tu ?
 Je voudrais le premier mourir
 Et tout ça
 Pour voir ce que tu diras !
(Toi, gr.Vieru)

Victor Banaru - traducteur de contes populaires moldaves, de récits pour les enfants. **Vsevolod Grigore** - Docteur ès lettres, professeur et diplomate de carrière, a traduit les contes populaires moldaves. **Ana Gutu**, docteur ès lettres, professeur universitaire, autotraduction d'écrits scientifiques, publicistes (2000, 2005, 2006, 2007, 2008) et poétiques (**Poésies pour les petits, 2003, Fascination, 2008**).

Sous la direction de **Valeriu Rusu**, professeur à l'Université d'Aix-en-Provence, France, ont été traduites plusieurs créations poétiques de poètes bessarabiens tels que Vasile Romanciuc, Grigore Vieru, Nicolae Dabija, mais aussi des exégèses et critiques littéraires, telle que Mărul de aur / La pomme d'or, București, Prut Internațional, 2001 par Mihai Cimpoi.

Dossier traduction du français vers le roumain. La traduction en Bessarabie lors de l'époque soviétique a été un phénomène assez intéressant, car tous les chefs-d'œuvres de la littérature universelle ont connu un détour par la langue russe. Ainsi la censure réussissait-elle à maintenir sous contrôle toute la masse de livres publiés en ex-U.R.S.S. Cet empire a été le plus prolifique en matière de traduction. Les ouvrages littéraires universels passaient par la langue russe avant d'être traduits dans les 130 langues de l'U.R.S.S. Pourtant, il y avait des traducteurs qui connaissaient les langues étrangères et qui ont lassé un patrimoine solide et fiable grâce à leur activité. Ce sont surtout **Alexandru Gromov**, écrivain, journaliste, polyglotte (a traduit les romans de Flaubert et Simenon) et **Vasile Vasilachi**, écrivain, traducteur (a traduit parmi d'autres œuvres *Les Misérables* de Victor Hugo).

„Un aspect al beneficii lucrării a traducerilor valoroase în suflete și inteligențe receptive ținea de valorizarea anumitor experiențe istorico-estetice noi, care prin activitatea celor mai buni poeți traducători, accelera înprospătarea și asumarea acestor

practici în propria lor operă.” / « Un aspect de l’influence bénéfique des traductions éminentes sur les récepteurs aux esprits intelligents était aussi la valorisation de certaines expériences historico-esthétiques, qui grâce à l’activité des meilleurs poètes-traducteurs accélérât le rajeunissement et la mise en œuvre de leurs propres ouvrages. – trad.A.G.» (Butnaru, 2004: p.12).

Nous présenterons les noms les plus éloquents des personnalités littéraires de la République de Moldavie qui ont contribué vastement à la circulation des chefs-d’œuvres littéraires universels dans la langue d’Eminescu. **Emilian Galaicu-Paun**, traducteur, membre de l’Union des écrivains de RM et de Roumanie, il a traduit en roumain des romans des auteurs français contemporains: Jean-Michel Gaillard, Anthony Rowley, *Istoria continentului european*, Editura Cartier, Chisinau, 2001; Robert Muchembled, *O istorie a diavolului*, Editura Cartier, Chisinau, 2002; *Tirania si tiranicidul*, Editura Cartier, Chisinau, 2003; Michel Pastoureau, *O istorie simbolica a Evului Mediu occidental*, Editura Cartier, Chisinau, 2004; Michel Pastoureau, *Albastru. Istoria unei culori*, Editura Cartier, 2006; Michel Pastoureau, *Ursul. Istoria unui rege decăzut*, Editura Cartier, 2007.

Chiriță Georges – traducteur d’œuvres littéraires de français en roumain, dont *Salvador Dali, Viața secretă a lui Salvador Dali*, Chișinău, Cartier, 1996. **Igor Cretu** – traducteur en roumain des poèmes de Baudelaire, gagnant du Prix littéraire 2002 pour la meilleure traduction en roumain du *Petit Prince* d’Antoine de Saint-Exupéry. C’est de lui que notre exégète Mihai Cimpoi disait: „Artiste sacrifié au nom de la culture” (Cimpoi, 1997: p. 172). **Paul Mihnea**, poète, traducteur des poèmes de Verlaine et Paul Valéry. **Petru Cărare**, poète, a traduit les poèmes de Villon. **Vasile Romanciuc**, poète, traducteur des poèmes de Ronsard et Chénier. **Vlad Druc**, poète, a traduit des poèmes de Prévert. **Dumitru Matcovschi**, poète, a traduit les poèmes d’Apollinaire.

En guise de conclusion nous pourrions affirmer que la création littéraire francophone en République de Moldavie, quoique émergeant, n’est pas un phénomène de masse, nous pourrions lui attribuer plutôt le qualificatif d’« élitiste », ledit phénomène se situant à présent surtout dans le discours poétique des universitaires sur les trois axes décrits: création poétique, traduction vers le français et traduction du français. Ce phénomène bénéficie d’une dimension créatrice ascendante avec les nouvelles ouvertures vers le patrimoine universel, y compris celui francophone. Cette ouverture est survenue tardivement à cause du détour par la coercition de la langue et la culture russes lors du régime soviétique, coercition ressentie de manière beaucoup plus grossière qu’en Roumanie, par exemple, où l’expression poétique francophone n’a pas été si opprimée pendant le régime communiste. Les nouvelles opportunités de mobilités académiques feront sans doute naître de nouvelles créations en français, abstraction faite des écrits scientifiques francophones qui en Moldavie paraissent avec régularité, vu la réalité francophone dans les milieux universitaires.

Sources bibliographiques :

Bogdan C., Gusic V.I. « L’œuvre de Julie Hasdeu – une voie de la spiritualité roumaine ouverte vers la francophonie ». In : <<http://www.dutae.univ-artois.fr/biennale/biennale1995/bogdq.n>>.

htm> Consulté le 25.10.2008.

Cimpoi M. *O istorie deschisă a literaturii române din Basarabia*. Chișinău, Editura Arc, 1997.

Groupe μ. *Rhétorique de la poésie*. Paris, Editions du Seuil, 1990.

Guțu A. « Coerciția limbii – expresia falsului intenționat ». In: *Româna ca limbă străină – între metodă și impact cultural. Simpozion internațional*. Iași, 23-24 octombrie 2008. pp.26-33.

Guțu A. *Introduction à la traductologie française*. Chișinău, ULIM, 2008.

Guțu I. « Dimensiunea umană complexă a universului banarian ». In: *Conexiuni și perspective în filologia contemporană*. Chișinău, USM, 2002.

Kristeva J. *La révolution du langage poétique*. Paris, Editions du Seuil, 1985.

Butnaru L. « Un șoim, o furtună, un cântec imens ». In: *Literatura din Basarabia în secolul XX. Trădători din poezia universală*. Chișinău, Arc, Știința, 2004.

Meschonnic H. *Poétique du traduire*. Paris, Editions Verdiers, 1999.

Miclau P. *Le poème moderne*. Editura Universitatii din Bucuresti, 2001.

Milly J. *Poétique des textes*. Paris, Editions Nathan, 1992.

Portuondo J.A. *Concepto de la poesia*. La Habana, Instituto cubano del libro, 1972.

Raileanu S. *La tendre rosée du matin*. Chisinau, Pontos, 2004.

Ștefănescu A. « Poezia basarabeană emoționează, deci există ». In : *Literatura din Basarabia*. Sec. XX. Poezie. Chișinău, Arc, 2004.

Todorov T. *Poétique*. Paris, Editions du Seuil, 1968.

Trifan C. « Variațiuni pe o temă ». In: *Contrafort*, 2002, No 90-91. <http://www.contrafort.md/2002/90-91/323>, consultat la 25.10.2008.

**INFLUENCES ET ÉCHANGES /
ESPACES LITTÉRAIRES**

Impresii occidentale despre lumea balcanică

Maria ALEXE

Universitatea de Arte din București

Asociată cu multe clișee negative, ingnorând descendența sa bizantină, integrată mai ales în Orient sau în Turcia, lumea balcanică a fost puțin cunoscută de occidentali. Această zonă a pătruns în mentalul occidental în primul rând datorită scrisorilor și jurnalelor de călătorie publicate de cei care au străbătut regiunea. Impresiile occidentale despre Peninsula Balcanică sunt diferite, în funcție de epocă și de motivația celui care le scrie.

În acest demers critic sunt analizate câteva păreri și atitudini pe care le-am socotit semnificative, pentru a dovedi modul diferit în care a fost receptată cultura din această zonă de către Occident. Nu ne-am propus să analizăm diferitele clișee și frustrări care au împiedicat timp de mai mulți ani înțelegerea și definirea realistă a profilului cultural al țărilor balcanice, ci să arătăm care este percepția Occidentului despre Balcani, cu alte cuvinte cum au văzut această regiune și aceste culturi cei care au călătorit în regiune. Așa cum se va vedea, viziunea lor nu este unitară și citorul contemporan are ocazia să observe în aceleași perioade istorice păreri entuziaste față de pitorescul și originalitatea culturilor balcanice, atitudini ironice în fața prezentului ce nu este demn de trecutul glorios al antichității (mai ales în cazul Greciei), sau negarea totală a culturii acestei regiuni care nu ar avea altceva de făcut decât să renunțe la moștenirea ei culturală și să adopte fără rețineră și selecție formele culturii occidentale.

Începutul secolului XX aduce în mod brusc, chiar violent, pe scena europeană colorata și diversă lume balcanică. Asasinarea arhiducelui austriac, dincolo de multe alte implicații politico-istorice, a întărit imaginea de loc nesigur, generator de conflicte și a adăugat imaginii deja negative a zonei clișeu „Balcanii - butoiul de pulbere al Europei” prin care erau identificate aceste țări. Chiar înainte de izbucnirea primului război mondial care are drept consecință redesenarea hărții europene, Occidentul și Orientul (în care era inclusă și regiunea balcanică) se aflau pe poziții antagonice, primul reprezentând progresul, cultura rafinată, într-un cuvânt civilizația, în timp ce Balcanii, văzuți ca o parte a Orientului, reprezentau înapoierea, lipsa de cultură, violența.

Modelul civilizației occidentale văzută ca o civilizație superioară s-a născut în Europa iluministă și a dus la conturarea unor sub-continente imaginare - Europa Centrală, Europa de Sud-Est și Balcanii. Sunt denumiri care par să aparțină unor entități geografice concrete [Mitu, p. 31], de fapt spații culturale. Începând cu Epoca Luminoasă, Occidentul se autodefinește ca singurul reprezentant al lumii civilizate. Locuitorii țărilor balcanice vor contribui ei înșiși la această imagine negativă. În dorința lor de a se rupe de Orient, de a recupera distanța față de civilizația occidentală, ei renunță la tot ceea ce ține de vechea lor cultură și adoptă cu repeziciune formele occidentale. Preluarea se face uneori haotic, generând ceea ce Titu Maiorescu numește *teoria formelor fără fond*. Unii scriitori români ajunși autori cunoscuți în lumea occidentală și-au exprimat tranșant disprețul față de Balcani. Iată ce scria în anii '40 Eugen Ionescu,

cel pe care literatura franceză îl consideră printre autorii remarcabili ai secolului XX. Analizând fenomenele sociale din perioada premergătoare celui de al II-lea Război mondial, atribuie apariția Gărzii de Fier unor trăsături negative datorate balcanismului. Iată ce scrie Ionescu: „[...] o cultură balcanică originală și autentică nu poate fi cu adevărat europeană. Spiritul balcanic nu este european ci asiatic, n-are nimic de a face cu umanismul occidental. Balcanicii nu cunosc mila. Fenomenul Garda de Fier nu e ceva trecător, ci ceva profund balcanic, e într-adevăr expresia durtății sufletului balcanic fără rafinament” [1993, p 94].

Atitudinea negativă a locuitorilor țărilor balcanice este remarcată și de occidentalii care vizitează România. John Reed, corespondent de front la București în timpul primului război mondial, notează că este suficient să consideri România un stat balcanic pentru a înfuria pe mulți români [Todorova, p.79]. Ziaristul englez observă că *a fi balcanic* este o trăsătură înjositoare.

Dihotomia Orient–Occident se datorează unor realități istorice care au divizat lumea europeană încă de la începutul Evului Mediu. Cele două părți ale Imperiului Roman au avut o soartă diferită, în timp ce partea apuseană va dispărea definitiv din istorie după o scurtă perioadă de timp, partea răsăriteană care preia vechea denumire a coloniei grecești, Bizanț, continuă să existe încă aproape o mie de ani. Se vor dezvolta două lumi diferite, civilizații înrudite, adică „doua Europe”. Dacă între secolele al V-lea și al X-lea Constantinopole este centrul lumii civilizate, un loc în care se produc operele de artă cele mai importante și o literatură rafinată, treptat acest centru se mută spre Occident și în Epoca Luminilor, Europa Occidentală își afirmă definitiv superioritatea asupra întregii lumi. Analiza din perspectiva istorică a evenimentelor care au generat de-a lungul istoriei această dihotomie este necesară pentru a înțelege cum două tipuri de culturi având o rădăcină comună, antichitatea greco-romană, au ajuns să se afle în conflict. Sunt diferențe profunde pe care generosul cadru al Uniunii Europene nu a reușit să le înlăture, dar va reuși poate să le facă mai puțin agresive prin conceptul de unitate în diversitate.

De-a lungul istoriei falia se adâncește. Vor contribui la acest lucru mai multe evenimente istorice importante pe care le amintim în ordinea lor istorică: invazia slavilor, schisma religioasă și expansiunea imperiului otoman, în mod deosebit cucerirea Constantinopolului, ce devine capitala noului imperiu sub denumirea de Istanbul. Marea schismă de la 1054 este evenimentul cel mai important din punct de vedere ideologic, cel care va duce la accentuarea diferențelor datorită deosebirilor religioase. Europa apuseană este zona catolică, în timp ce coeziunea Europei de Sud-Est este menținută prin religia ortodoxă.

Timp de secole, când lumea cunoscută era mai „mică” decât lumea de azi, partea aceasta a Europei, care azi este Peninsula Balcanică, reprezenta răsăritul în opoziție cu Occidentul. Înainte de primul război mondial locuitorii ei se considerau ei înșiși mai aproape de Orient, raportat la spațiul pe care îl numim în mod curent Occident. Herbert Vivian scria în 1904 „peste tot în Balcani se obișnuiește să se spună despre a trece la nord de Dunăre și de Sava „*a merge în Europa*” [apud Todorova p. 45]. Această realitate culturală este menționată și de Elias Canetti, în romanul său autobiografic *Limba salvată*: „Restul lumii se numea acolo Europa și când cineva pleca pe Dunăre-n sus la

Viena, se spunea că pleacă în Europa. Europa începea acolo unde se sfârșise cândva Imperiul Otoman” [Canetti, p. 16].

În perioada medievală cavalerii cruciați care au ajuns la Constantinopol, capitala imperiului bizantin aflat deja pe o pantă descendentă, au fost uimiți de frumusețea și bogăția construcțiilor și de strălucirea vieții cotidiene. Unul dintre cavalerii cruciați ajunși acolo în anul 1204 notează: „Niciodată de când există această lume, nici în timpul lui Alexandru cel Mare sau al lui Carol cel Mare, înainte de aceștia sau după ei, în cele patruzeci de orașe bogate ale lumii, nu a văzut cineva sau a stăpânit vreodată atâta bogăție strălucitoare câtă poate fi găsită la Constantinople.”³ Uimirea cavalerului cruciat nu este aceea a unui creștin care descoperă orașul lui Constantin cel Mare, cel care oficializase religia creștină și transformase orașul într-un centru spiritual al creștinătății, e mai ales uimirea în fața bogățiilor fascinante ale Orientului.

Frământările din secolul XX au provocat restructurarea zonei care a început să se diversifice și să se afirme în cadrul Europei. În a doua parte a secolului XX, perioada comunistă, existența „cortinei de fier” a adâncit încă odată falia dintre cele două Europe. Parcursul UE a schimbat oarecum împărțirea tradițională în Est și Vest. Grecia, țară balcanică și ortodoxă diferită structural de Occident, a fost admisă fără mari probleme în Uniune. Nu trebuie să se uite că ea nu a fost o țară comunistă și a reprezentat în mod simbolic leagănul civilizației occidentale. Prin tradiția bizantină și prestigiul religios al Muntelui Athos, Grecia este profund legată și de est, și de ortodoxie.

Lumea sud-est europeană, atât de diversă etnic și lingvistic, a cunoscut numeroase „fețe”, rezultate din multiple prefaceri. Relatările călătorilor, felul în care apare în scrierile lor imaginea „celuilalt”, constituie dovada faptului că în ciuda unor prejudecăți și a circulației stereoptipurilor un dialog al culturilor a existat întotdeauna. Decantările operate de sensibilitatea omului modern conduc la o imagine a cărei complexitate se datorează felului în care balcanicii au privit Occidentul și acesta a privit Balcanii, pe parcursul diferitelor epoci istorice.

În anul 1636, Henry Blout, călător occidental prin Balcani scrie în cartea sa *Voyage into the Levant* că s-a hotărât să nu se lase influențat de gândirea stereotipă a epocii și să descrie această regiune, este vorba de partea europeană a Turciei, obiectiv: „Felul de a fi turcesc care apare absolut barbar, așa cum suntem lăsați să înțelegem sau mai curând reprezintă un alt fel de civilizație, diferită de a noastră, dar nu mai puțin trufașă.”¹. Această afirmație nu este doar o încercare laudabilă de a descrie otomanii în propriul lor context, ci și o dovadă a felului în care Occidentul percepea Turcia ca o parte integrantă a Levantului, denumire folosită adeseori în trecut pentru a denumi Peninsula Balcanică.

Interesantă este și opinia lui Montesquieu care face o analiză a vieții politice din epoca sa și identifică în organizarea Imperiului Otoman o formă perfidă de putere, despotismul oriental. Eruditul francez consideră această formă de manifestare a puterii vinovată de letargia vieții politice, de lentoarea orientală care se reflectă în atitudinea apatică a populației. Este de fapt filozofia lui „ca și cum” ce s-a perpetuat până azi și pe

1 Această atitudine este comentată de Maria Todorova în cartea sa „Balcanii și balcanismul”, carte scrisă în limba franceză, dar care analizează Balcanii din perspectiva unui locuitor al zonei. În această carte o parte a societății românești este acuzată de faptul că refuză moștenirea culturală balcanică [2002, p. 146]

care unii autori balcanici, spre deosebire de Montesquieu o consideră un dar, fiindcă este cea care conferă balcanicului o mare libertate interioară îmbinată cu capacitatea de a pune frână dezamăgirii.

Este regretabil faptul că analizele occidentale au pus semnul egalității între balcanism și valori negative ca: lipsa de coerență, haosul, minciuna, lipsa de seriozitate. Imaginea stereotipică a Balcanilor a fost folosită cu scop satiric de G. B. Shaw în piesa sa *Pleasant and Unpleasant*. Fără să cunoască de fapt țările balcanice, scriitorul preia anumite stereotipuri prin care încearcă să își plasticizeze imaginea, poate să obțină succes prin folosirea unor elemente exotice și șocante. Personajele piesei participă la Războiul sârbo-croat plasat în geografia balcanică. Întrebat cine este eroul piesei, el spune „Oricine este erou în Bulgaria”. Domnul Gould va întruchipa cavalerismul Balcanilor.” Conținutul piesei la care s-a adăugat atitudinea șovină față de țările balcanice, a stârnit reacții imediate în epocă și autorul a fost acuzat de cinism și vulgaritate [Todorova- p. 179].

Cam în aceeași perioadă, Agatha Cristie scrie romanul *The Secret of Chimneys*. Chiar dacă numele țării și ale personajelor sunt inventate, țara se numește Herțoslovia, orașele sunt și ele imagine, este vorba evident de Balcani. Piesa înfățișează o țară a cărei populație e formată în majoritate din tâlhari. O carte celebră a aceleiași autoare *Crima din Orient Express*, folosește ca fundal imaginea pitorească a Balcanilor. Autoarea nu poate fi acuzată că descrie sau că se referă la imaginea violențelor și a instabilității pe care le sugera regiunea. Titlul induce ideea misterului prin aluzia la Orient și deși trenul străbate regiunea balcanică, scriitoarea ignoră aspectul real al zonei.

Epoca romantică, în comparație cu epoca Luminilor, aduce o schimbare în raportul Occident-Orient. Romantismul a însemnat o manifestare oficială a simpatiei Occidentului, în special a Marii Britanii față de est, simpatie exprimată în plan ideologic, politic, dar mai ales cultural [Mitu, p. 117]. Este evidentă în toată literatură engleză, simpatia pentru Grecia, văzută nu ca o țară balcanică, ci ca leagăn al civilizației europene, țară pe care britanicii o sprijină în mod decisiv să-și obțină independența. Epoca victoriană cu prosperitatea și progresul ei tehnic reprezintă începutul turismului de masă cu destinația Grecia. Însemnările de călătorie din secolul XVIII, publicarea poemului lui Byron *Child Harold's Pilgrimage*, sunt alte elemente care trezesc interesul public și un număr mare de englezi pleacă să viziteze Grecia, țară care se află doar la o zi de mers cu vaporul distanță de Anglia.

Cei care fac această călătorie văd de fapt două țări diferite. Pe unii Grecia epocii moderne îi dezamăgește și astfel apare un conflict de imagine între trecutul glorios reprezentat de Grecia antică, măreția epocii lui Pericle, frumusețea templelor de pe Acropole și decadența prezentului, lipsa drumurilor practicabile, sărăcia populației, indolența orientală a autorităților turcești. Sunt și dintre aceia care sunt impresionați de lupta pentru libertate a poporului grec, de crunta asuprire otomană sau de amestecul pitoresc dintre sobrietatea vestigiilor antice și elementele pline de culoare ale Orientului [Mitsi, p. 53]. Britanicii nu sunt însă conștienți de faptul că lupta patrioților greci se regăsește în aproape fiecare țară din Balcani și că toate aceste „părți” ale imperiului otoman au propria lor identitate.

Prezența unui număr mare de călători occidentali are și o consecință literară, se

scriu și se publică multe jurnale de călătorie. Unele dintre ele sunt azi aproape ilizibile, dar au meritul incontestabil de a fi reușit să trezească interesul britanicilor pentru țările din Balcani și să îi facă pe englezi să se îndrepte în număr din ce în ce mai mare spre Grecia. De la simple notații ce amintesc de jurnalele de bord ale vapoarelor, se ajunge la comentarii și la încercări de a prezenta aspecte din viața cotidiană a Greciei contemporane, nu doar ruinele antice. Ceea ce observam citindu-le e o țară reală ce începe să se formeze și care este atât de diferită de imaginea Greciei din antichitate așa cum și-o imaginau călătorii britanici din epoca victoriană, cititori ai ghidului *Murray Handbook for Travellers in Greece*, folosit între anii 1845-1900. Vizitând Grecia în anul 1906, tânăra prozatoare Virginia Woolf insistă asupra necesității ca toți cei care călătoresc în această țară să încerce să treacă dincolo de paginile abstracte și schematice ale unui ghid turistic, oricât de precis ar fi acela.

În secolul XX, la zece ani după terminarea primului Război mondial, un ziarist francez, Jules Chopin, face o călătorie în Europa de Sud-Est. Scopul său declarat este acela de a observa modul în care se definesc în raport cu contextul european și cu propria lor istorie țările și națiunile care și-au câștigat independența în urma tratatului de la Trianon. Cartea urmărește călătoria efectuată cu trenul prin Cehoslovacia, Ungaria, România (numită pe tot parcursul România Mare), Iugoslavia (regatul Serbiei, Croației și Sloveniei) și se încheie în vechea capitală a imperiului Austro-Ungar, capitala noului stat Austria: Viena. Traseul ales nu este cel al unei călătorii de plăcere. Alegerea urmărește să evidențieze evoluția noilor state în contextul Europei moderne.

Jules Chopin observă de la începutul cărții, că acest spațiu (Europa Centrală) caracterizat prin plurilingvism este un spațiu lingvistic preponderent slav și romanic (latin), dar a fost prezentat lumii sub o aparență germanică. Autorul remarcă în mod corect că unele din aceste state aparțin în egală măsură și Balcanilor și Europei Centrale². Din această motiv el găsește denumirea de Europa Centrală limitativă și în neconcordanță cu realitatea din regiune și încadrează unele țări în spațiul cultural balcanic [Chopin, p.8]. Ziaristul observă pe parcursul călătoriei efortul de occidentalizare al țărilor din Balcani, chiar dacă unele orașe i se par încă orientale. Bucureștiul pe care îl vizitează este un oraș în plină transformare. Ziaristul francez este plăcut impresionat de eforturile de occidentalizare și notează: „dans sa périphérie, dans ses faubourgs, la grande métropole roumaine garde encore ce caractère de cité orientale (...) le marché a l'allure des bazars d'Orient. Marchands ambulants de tapis, Juifs, Grecs ou Arméniens, paysannes en costumes brodés, paysans balançant des paniers des fruits ou des légumes suspendus à un arc de bois” [Chopin, p. 128].

Elias Canetti² este un cunoscător al lumii balcanice în mijlocul cărei și-a petrecut copilăria, dar cu care a avut puține contacte în perioada maturității. Canetti a evocat în repetate rânduri imaginea copilăriei petrecute pe malul Dunării, în umbra Balcanilor, ca o lume multiethnică, impresionantă prin varietatea și în același timp prin unitatea sa culturală. „Așezat pe Dunărea inferioară, Rusciucul unde am venit pe lume, era un oraș minunat pentru un copil și, când spun că se afla în Bulgaria, dau o informație

2 Născut în Balcani, la Ruse, Elias Canetti a trăit cea mai mare parte a vieții sale în Occident, s-a impus în conștiința cititorilor ca un scriitor de limbă germană, a luat premiul Nobel pentru literatură pentru opera sa scrisă în Occident în limba germană și de aceea poate fi considerat un exponent al Occidentului.

neîndestulătoare, pentru că acolo trăiau oameni de cele mai diferite origini – într-o zi puteai auzi șapte sau opt limbi. În afară de bulgari, care veneau adesea de la țară, existau încă mulți turci, care aveau un cartier al lor, vecin cu cartierul nostru al sefarzilor. Existau greci, albanezi, armeni, țigani. De pe malul celălalt al Dunării veneau români, doica mea, de care nu îmi amintesc, a fost româncă. Pe alocuri puteai întâlni și ruși.” [Canetti, p. 15]. Locuind de câțiva ani la Viena, scriitorul se gândește la această lume balcanică pe care și-o imaginează apoape fabuloasă prin bogăția ei pitorească și aerul misterios. „Ca port – Rusciucul - atrăgea oameni de pretutindeni și Dunărea era un subiect permanent de discuție. Existau numeroase istorii despre iernile deosebite în care Dunărea înghețată, despre călătorii cu săniile pe gheață de partea cealaltă, în România; despre lupi, care se țineau pe urmele câinilor de la sănii [Canetti, p.16]

Cultura care s-a format în Balcani a fost de la început o cultură de sinteză ce a cunoscut de-a lungul secolelor influențe diverse generatoare de schimbări importante prin care a ajuns să își dobândească originalitatea [Alexandrescu, p. 25]. Când se vorbește despre cultura de tip balcanic, majoritatea cercetătorilor au în vedere trei criterii: moștenirea bizantină, stăpânirea otomană și apartenența la Europa de Est comunistă. Cum se poate observa, aceste criterii îmbină aspectele culturale cu cele geopolitice și analizează mai puțin fondul comun existent în zonă. Indiferent care au fost factorii care au dus la delimitarea acestui spațiu cultural, el a impresionat întodeauna prin diversitate. Mircea Muthu remarcă existența unor „etape istorice ale conceptului” [Muthu, p.12], care a evoluat de la un adjectiv cu sens peiorativ la definirea unei atitudini culturale și la nevoia de studiu morfologic al literaturilor sud-est europene.

În cartea sa *Criza lumii moderne*, René Guénon consideră civilizațiile orientale, în care include parțial și balcanismul, păstrătoare ale tradițiilor, deci superioare din acest punct de vedere Occidentului. [Guenon- 2008, 48].

Una dintre cele mai nuanțate opinii despre cultura balcanică îi aparține lui Roman Herzog, citat de Mircea Cărtărescu în eseuul său despre imaginarul balcanic *Medicul și vrăjitorul*. Acesta analizează în mod obiectiv situația Balcanilor la sfârșit de mileniu. Concluzia sa este tulburătoare pentru orice persoană preocupată de studiile culturale. Herzog afirmă: „după eșecul tuturor mijloacelor politico-militare, rămâne cooperarea culturală a comunităților din zonă” [apud Cărtărescu, p. 223]. Roman Herzog crede în funcția culturii ca vector al înțelegerii, dar se întreabă în mod retoric dacă popoarele din Balcani au conștiința forței benefice a culturii.

Este greu să se tragă o concluzie în ceea ce privește modul în care Occidentul privește Balcanii, fiindcă există o multitudine de puncte de vedere influențate de factori diverși ce se datorează modului în care conceptele de diversitate, plurilingvism sau toleranță au evoluat în ultimul secol. Balcanii au fost priviți pe rând ca un ținut al vrăjitoarelor, un loc al continuării tradiției bizantine sau un ținut exotic.

Există desigur multe alte mărturii ale ziaristilor și scriitorilor occidentali, decât cele analizate aici. Acestea sunt doar câteva dintre cele care dovedesc de-a lungul timpului că nu pentru toți spiritul balcanic înseamnă neapărat ortodoxie, nici non-euroopenism, nici levantinism sau o atitudine retardată. Au existat întotdeauna oameni care au avut răbdare să descifreze componentele unui spirit specific unei regiuni, așa

cum sunt Balcanii. Balcanismul trebuie înțeles ca un mod specific de a vedea lumea, o formulă culturală, altfel decât cea a Europei de Vest, dar cu o tradiție la fel de bogată, în nici un caz inferioară.

Înțelegerea trebuie să vină din partea Occidentului care începe să renunțe la atitudinea superior-paternalistă, atitudinea lui Roman Herzog este o dovadă în acest sens. Dar oamenii din Balcani trebuie să înțeleagă în primul rând ei-înșiși specificul cultural al zonei. Cultura balcanică în general, literatura balcanică în particular nu sunt forme de limitare a manifestărilor artistice, nu sunt semne ale unui statut cultural inferior, ci ale unui anumit tip de cultură prin care atât de moderna formulă a unității în diversitate este pe deplin ilustrată.

Bibliografie

1. Alexandrescu, Sorin, *Paradoxul românesc*, Univers, București, 1988,
2. Boia, Lucian, *Occidentul o interpretare istorică*, Humanitas, București, 2007
3. Cărtărescu, Mircea, *Medicul și vrăjitorul*, In *Pururi tânăr înfășurat în pixeli*, Humanitas, București, 2003
4. Canetti, Elias, *Limba salvata – Istoria unei tinereți*, Dacia, Cluj-Napoca, 1984
5. Chopin, Jules, *De L'Elbe aux Balans*, Baudinière, Paris, 1929
6. Mitsi, Efterpi, *Women Travellers and Modern Tourism*, In *The European English Messenger*, XII, Issue1, Spring 2002
7. Guénon, René, *Criza lumii moderne*, Humanitas, București, 2008
8. Mitu, Sorin, *Europa centrală, Răsăritul, Balcanii*, Internațional Book Access, Cluj, 2007
9. Muthu, Mircea, *Balcanismul literar românesc*, Dacia, Cluj-Napoca, 2002
10. Todorova, Maria, *Balcanii și balcanismul*, Humanitas, București, 2000
10. Zamfirescu Ion, *Spiritualități românești*, Vivaldi, București, 2001

Umbra ushoară a salcîmului L'ombre légère de l'A/acacia

Luc BARBULESCO

Université Paris III Sorbonne Nouvelle, France

Les valeurs portées par la langue française sont-elles universelles ? La réponse à cette question semble aller de soi : oui, puisque la langue qui en est le véhicule est elle-même universelle. Mais cette « universalité » de la langue française – le mot lui-même, on le sait, fut proposé par Antoine de Rivarol, il y a deux siècles de cela – n'est-elle pas, à son tour, celle d'une présence bi-séculaire de la France aux quatre coins du monde ? Universalité de fait, spontanément perçue dans la conscience des francophones comme un trait essentiel, co-extensif semble-t-il à la langue française elle-même – et ce, bien que l'histoire du français soit bien plus ancienne. Les romans de Chrétien de Troyes, par exemple, trouvaient des lecteurs bien au-delà de la cour de Champagne, mais personne ne songeait à lier cette fortune du romancier, cette extension de l'espace de la langue française, à un autre facteur que celui de la beauté intrinsèque et la force d'expression d'une langue et d'une culture particulières.

Universel de fait, donc, se formulant en termes spirituels/abstraites : « Si l'on me demandait, disait Napoléon III, quel intérêt la France avait dans ces contrées lointaines qu'arrose le Danube, je répondrais que l'intérêt de la France est partout où il y a une cause juste. » (note 1)

Il en est de la langue française comme du catholicisme, et cette analogie est assez paradoxale, si l'on songe à certaines de ces « valeurs françaises » que nous évoquerons tout à l'heure, comme l'anti-cléricalisme. La catholicité, elle-même héritière de la vision romaine d'Empire universel, aura marqué l'Europe d'une empreinte gréco-latine, mais cette affirmation souvent triomphale et splendidement baroque était déjà contestée par un Erasme, critique souriant et subtil de Jules II. Ce sont les Lumières qui proposeront une autre universalité, substitut à la catholicité (ou plus exactement : au catholicisme), et de fait les témoins attentifs de la dernière décennie du XVIIIème siècle auront pu croire que, les âges de la superstition révolus – disons plutôt : révolutionnés –, le genre humain entrait désormais dans une nouvelle ère, dont les idéaux s'exprimaient en langue française.

1800 – 1914 : c'est la durée du long XIXème siècle – que l'on pourrait d'ailleurs avec plus de précision faire débiter au 18 Brumaire 1799, et clore en 1913, au moment des guerres balkaniques –. C'est aussi au cours de ces quelque cent années que se sont véritablement formulées, cristallisées, ces valeurs que leur portée universelle n'empêche pas d'être avant tout françaises, d'expression et d'origine.

Nous nous proposons ici de les passer en revue, en nous appuyant sur un passage du roman de Claude Simon, *l'Acacia*, paru à la fin du XXème siècle (note 2), mais dont les références et les structures fondatrices plongent dans l'humus de ce long XIXème siècle. Le chapitre III du livre, intitulé d'une simple date : 27 août 1914, reprend, à partir de la vision, en image fixe, de la mort au front du père du narrateur, toute l'histoire des générations antérieures. Cette histoire est moins celle des événements et

des changements de régimes politiques que celle des idées-forces qui auront, littéralement, fait vivre et mourir ces générations successives.

Le narrateur évoque d'abord le village du Jura – « un petit hameau de montagne » - où son père était né, et avait passé son enfance. Afin de permettre au lecteur de s'identifier, même partiellement, à son personnage, il ne donne aucun nom propre, ni toponyme, ne mentionne par son nom aucun personnage historique, mais il ne s'agit pas pour autant d'une *Utopia*, il s'agit, indubitablement, d'un pays particulier, et d'une époque particulière, la France des années 80 du XIX^{ème} siècle. Le père du jeune garçon - l'aïeul du narrateur, donc -, un paysan, se voit proposer par « le principal du collège de la ville voisine » une bourse qui permettra à son fils de passer le baccalauréat, « afin qu'il soit à même de poursuivre des études supérieures. » Il accepte cette proposition, animé qu'il est, à l'instar des classes rurales de cette époque, du désir de « mettre ses enfants en mesure d'atteindre à une condition qui placera définitivement le nom de la famille à l'abri des orages de grêle, des sécheresses, des doryphores, de l'ergot du seigle ou de la cochylis qui, périodiquement, anéantissaient en quelques heures ou quelques jours le fruit de la sueur et de la fatigue dépensées en une année. »

Au demeurant, ses deux sœurs aînées sont déjà institutrices, et ce sont elles qui vont l'élever, après la mort du père. Plus tard, lorsque leur frère sera devenu aspirant officier, à l'école militaire de St-Cyr, elles lui enverront des mandats, de façon à ce qu'« une même chair que la leur poursuivît les phases d'une mutation qui (...) constituait une promotion sociale – en tout cas la garantie d'une existence définitivement à l'abri de ce que leurs père, mère, grands-pères, grands-mères, arrière-grands-pères, arrière-grands-mères et elles-mêmes avaient enduré, continuaient d'endurer. »

Première « valeur française », donc : l'école, comme instrument d'élévation sociale, comme moyen d'accéder à un statut bourgeois et à un mode de vie plus confortable.

Les deux sœurs du père du narrateur – ses tantes donc, dont il parlait déjà au premier chapitre du même livre – sont présentées comme des vierges fortes, « irréprochables et impolluées », entièrement dédiées à leur mission d'institutrices rurales et à l'éducation de leur jeune frère ; elles sont pétries de « cette orgueilleuse soif de justice, de décence et de dignité, [de] cet esprit d'intraitable insoumission » qui caractérise les classes populaires, émancipées, en principe, par la Révolution, mais toujours en attente, quatre-vingts ans plus tard, d'une libération véritable de toutes les servitudes attachées à leur condition. Le démonstratif (*cette* soif de justice, *cet* esprit) marque ici, comme chez Balzac, la connivence du narrateur avec son lecteur, la certitude de partager, implicitement, des valeurs associées à une histoire commune ; or cette histoire est nationale, elle n'est pas « universelle », comme l'était celle qui fait l'objet du *Discours* de Bossuet.

« C'était une famille élevée dans une tradition rigide et austère ». Les deux femmes vivent dans la frugalité, tenant à « faire en tout des économies », « à ne rien devoir [à personne] ». Elles éprouvent, instinctivement, une « confuse mais farouche adhésion aux idées qu'avait vu naître et se développer le siècle en train de s'achever », ces idées de « théoriciens barbus aux têtes de maîtres d'école ou d'ouvriers typogra-

phes » - allusion probable à Proudhon -.

Nous retrouvons là ces valeurs tout aussi fondamentales, d'ailleurs liées à l'école, que sont la référence à la Grande Révolution, et à ses immortels principes – ravivés et actualisés au moment du centenaire de 1889, en plein triomphe des Républicains dits modérés, lesquels n'étaient pas modérément républicains -, mais aussi la méfiance instinctive et raisonnée tout à la fois, à l'égard de l'argent, de la spéculation, de la capitalisation, et partant, l'adhésion – « confuse et farouche », instinctive là aussi – aux idées socialistes, d'inspiration proudhonienne et saint-simonienne plutôt que proprement marxiste. On retrouvera tout cela (la soif de justice, les origines paysannes, le patriotisme et le socialisme) chez un Charles Péguy, mort en même temps, et de la même façon (d'une balle en plein front) que le personnage à la fois fictif et réel évoqué par le narrateur de *l'Acacia*.

A côté des bancs de l'école, il y a les bancs de l'église, où ni le père du narrateur ni ses tantes ne vont jamais s'asseoir, car elles associent les prêtres – « ce clergé à rabats, barrettes et surplis resurgi à la Restauration » - aux « propriétaires de la fabrique, un peu plus bas sur le cours de la rivière », et à bien d'autres choses encore : « [elles mêlaient] dans une même terreur l'ivrognerie, les vipères, la boue, les prêtres et la tuberculose. » Dans cette association de l'Eglise catholique au capitalisme, à l'exploitation, à l'arriération et à l'obscurantisme, et plus généralement à la droite conservatrice, on reconnaît sans peine la thématique anti-cléricale, qui court tout au long du XIX^{ème} siècle, et ne disparaît – mais a-t-elle vraiment disparu ? – qu'au milieu du XX^{ème} siècle. A noter que cet anticléricalisme s'appuie souvent sur un nationalisme ombrageux, le moindre reproche adressé au « parti-prêtre » n'étant pas d'avoir toujours pactisé avec l'étranger, lorsque les intérêts supérieurs de l'Eglise étaient en jeu, par exemple au moment de la Restauration, reproche qui reconduit le soupçon déjà formulé sous l'Ancien Régime à propos des Jésuites, trop ultramontains pour être de loyaux serviteurs de leur Roi et de leur pays. Tout se passe comme si l'universalisme proclamé de la culture française devait au préalable, avant de s'affirmer comme tel, écarter ce rival plus ancien et plus prestigieux qu'est le catholicisme.

Les valeurs nationales, de leur côté, se réalisent dans le système des Grandes Ecoles, qu'il s'agisse de Polytechnique ou de Saint-Cyr, où le personnage entre comme en un « ordre laïque [permettant] l'accession aux privilèges du labeur et du savoir ». L'institution militaire est associée à l'excellence intellectuelle et à la promotion sociale, tout autant qu'au patriotisme. Plus en amont, ce thème militaire renvoie à l'image semi-légendaire de la Grande Armée, et à la figure de Bonaparte, figure essentiellement ambivalente. Le personnage, par son ascendance rurale, est issu de ces « paysans qu'un ogre dévorait par bataillons entiers ou envoyait mourir au fond de steppes glacées. » Par cette évocation de la campagne de 1812, le narrateur nous reconduit au début du siècle, et achève le dessin de la parabole dont les deux limites sont marquées par Brumaire an VIII et Août 14. L'école de la République mène aux concours, qui mènent à la carrière militaire, qui mène à la guerre ; c'est donc la guerre qui apparaît comme *ultima ratio* de la République, laquelle avait d'ailleurs commencé par là.

La guerre aussi bien peut prendre diverses formes, et l'on sait qu'à l'épopée des soldats de l'An II – dans la continuité desquels se trouve malgré tout Napoléon ; ceci

est magnifiquement montré dans un autre roman de Claude Simon : les *Géorgiques*, au travers du personnage de St.-M., général d'Empire, aïeul du narrateur, lui aussi, mais du côté maternel –, succéderont les combats moins glorieux du Second Empire, puis, à partir des années 80, dans l'attente fiévreuse de la « revanche », les campagnes coloniales. Le père du narrateur aura connu les sortilèges et les immenses fatigues des territoires lointains, conquis et pacifiés par une France républicaine, progressiste et expansionniste. Et c'est toujours cette âpreté, cette volonté de puissance de la « grosse Nation » (note 3) qui se devine derrière le chatoisement exotique et rimbaldien des pages par lesquelles se clôt le chapitre. « ...comme si d'un peu partout, arraché de place en place à la surface de ces continents qu'elles parcouraient par procuration (suivant sur la carte la marche des paquebots dont les panaches de fumée s'étiraient et se dissolvaient sur des océans de papier bleu pâle, doublant les caps, franchissant les détroits entre des îles, des terres colorées de safran ou d'amande) parvenait aux deux femmes [les sœurs du père du narrateur, désormais officier d'infanterie de Marine] sous forme de flèches, de lances, de porcelaines, d'émaux, de paravents brodés d'oiseaux-paradis, de soyeux chrysanthèmes, et d'une succession de suaves visages féminins, l'hétéroclite butin arraché à des mondes barbares, en même temps que peu à peu, photographie après photographie, elles pouvaient voir l'ancien gamin achever sa métamorphose, comme barbare lui-même à présent, avec ses yeux de plus en plus clairs dans son visage brûlé par le soleil, sa barbe sauvage, ses moustaches de brigand ou de corsaire, comme ces conquérants peu à peu assimilés par leurs conquêtes... »

Une traduction grecque de ce livre a été publiée récemment (note 4), qu'il peut être instructif de consulter. La lecture de ce chapitre III, en particulier, produit une impression assez curieuse : la version est tout à fait exacte et fidèle, certes, mais cette acribie ne va pas sans une sorte de décalage, de « tremblé ». Le texte grec, lu seul, est difficilement compréhensible, il ne prend sens que rapporté à l'original. En outre, certaines traductions sont contestables, ainsi celle de « prêtres » – dans l'énumération citée plus haut – par le mot *papadhes*, dont les connotations sont tout à fait différentes de celles du mot français, du fait de l'absence en pays orthodoxes de cette particularité française qu'est l'anti-cléricalisme militant. Le traducteur aurait pu choisir un terme plus neutre comme *ierefs* (pluriel : *ieris*), mais il semble avoir choisi le terme plus populaire et courant pour mieux suggérer cette impression d'univers dense et cohérent qui se dégage si puissamment du texte français. Or il se trouve que la présence de « popes » dans cet univers pétri de valeurs républicaines et anti-cléricales paraît quelque peu décalée. Ce décalage à son tour jette un doute sur l'authenticité des valeurs patriotiques et progressistes portées par le contexte, et dont on sait par ailleurs qu'elles se sont largement diffusées dans l'Europe du Sud-Est, par le véhicule de la langue française.

Cette incapacité de la traduction à produire un texte qui puisse vraiment tenir, qui ait son autonomie – c'est là le critère d'une version réussie –, n'est-elle pas la preuve indirecte de ce que ces valeurs dites universelles le sont en fait assez peu ?

A vrai dire, ces valeurs sont françaises, elles s'enracinent dans une histoire singulière, et le fait qu'elles soient proposées au monde – à l'humanité tout entière – comme modèle à suivre et imiter révèle, bien davantage que leur caractère intrinsèque d'universalité, la force d'expansion qui est à leur origine. Plus qu'un message adressé

au monde, c'est le dessin d'un rêve particulier, et par là même remarquable et précieux, qui se trouve projeté sur le blanc de la page, comme l'ombre légère d'un acacia.

Note

1 : cité in Eric Anceau *Napoléon III*, Tallandier, 2008

2 : le livre est paru aux Editions de Minuit, en 1989, quatre ans après l'attribution du prix Nobel à son auteur.

Les passages cités se trouvent aux pp. 62 à 83

3 : l'expression allemande traduit la «grande Nation», dont les hommes de la liberté auront porté l'idée partout dans le monde, les Allemands se trouvant les premiers - après les Egyptiens, certes - à s'y trouver exposés. V. à ce sujet J.Godechot: *La «grande Nation», l'expansion révolutionnaire de la France dans le monde 1789 - 1799*, Aubier, Paris 1983

4 : *I Akakia* - éditions Hestia - Athènes 2002

Présences roumaines dans la Provence de Mistral

Ludmila CABAC

Université Alecu Russo, Bălți, Moldavie

L'art ne fait que des vers, le cœur seul est poète.

André Chénier

Dou grand pouèto Alecsandri

La Prouvènço aclamo la glori.

Rose et Danùbi t'an sourri,

O grand pouèto Alecsandri.

Chapoli Guillibert

Frédéric Mistral n'a pas besoin de présentation. L'histoire mistralienne se confond avec celle du renouveau de la langue d'oc et de sa poésie.

« Un grand poète épique est né... Il y a une vertu dans le soleil. Un vrai poète homérique... un poète de 25 ans qui, du premier jet, laisse couler de sa veine, à flots purs et mélodieux, une épopée agreste... L'Homère de Provence ...

Son poème c'est lui, c'est son pays, c'est la Provence aride et rocheuse, c'est le Rhône jaune, c'est la Durance bleue, c'est cette plaine basse, moitié cailloux, moitié fange ... la Camargue.

Mireille, c'est la transfiguration de la nature et du cœur humain, en poésie, dans toute cette partie entre Alpilles, Avignon, Arles, Salon et la mer de Marseille.

Sur chaque page de ce livre de lumière, il y a une haleine du matin qui souffle, il y a une jeunesse de l'année qui respire, il y a un rayon qui jaillit, qui chauffe, qui égaye jusque dans la tristesse de quelques parties du récit. [...]

O poète de Maillane, tu es l'aloès de la Provence ! ... ton âme poétique parfume Avignon, Arles, Marseille, Toulon, Hyères et bientôt toute la France mais, plus heureux que l'arbre d'Hyères, le parfum de ton livre ne s'évaporerait par dans mille ans » [Lamar-tine in : Mistral, Frédéric, *Mireille*, p. 518].

Le vaste mouvement de la mise en valeur de la culture et de la langue provençales, les fêtes latines de Forcalquier¹, s'est cristallisé par la réunion de 7 érudits provençaux – Mistral, Roumanille, Aubanel, Brunet, Mathieu, Giéra et Tavan – les futurs Félibres².

1 Camille Arnaud propose de réunir tous les Lettrés provençaux et internationaux amoureux de la latinité pour un concours historique, littéraire et philologique. En 1875, pendant les fêtes qui se déroulent à Forcalquier, on prend la décision de se rencontrer tous les 5 ans pour des Jeux dits Floraux au cours desquels les personnes de tous âges pourraient concourir pour la défense de la latinité dans un esprit fraternel. Les Jeux Floraux se déroulent à Montpellier (1878), Cannes (1879), Béziers (1881), Forcalquier (1882)

.2 Le Félibrige a pour objectif la sauvegarde et la promotion de l'identité des peuples de langue d'oc dont le provençal fait partie, la défense de la langue en tant que témoin d'une civilisation, d'une culture dans la diversité de ses dialectes et sa diffusion dans le peuple. Voir à ce sujet G. Pacotto, *L'Astrado, revue bilingue di Prouvènço*, n. 3, SNIP, Toulon, 1967, p. 38, « L'exemple de Mistral est la démonstration la plus haute de

Frédéric Mistral, le fondateur du Félibrige, a redonné par ses œuvres, par ses travaux linguistiques, par son action, par ses discours, sa vaste correspondance, son Museon Arlaten, ses lettres de noblesse à la langue d'oc, en la ramenant au tout premier rang des plus grandes langues littéraires. Frédéric Mistral a laissé une littérature provençale de langue d'oc bien vigoureuse et de nombreux disciples qui s'occuperont de la défense et du développement d'une littérature et d'une culture qui ne devront pas périr, mais vivre et se développer harmonieusement sur ces terres où « il fait bon vivre, Dieu le sait », comme chantaient les troubadours.

Les rapports qui se sont établis entre la Roumanie et la Provence ont été très chaleureux et plus multiples qu'on le suppose aujourd'hui. Deux personnalités roumaines surtout ont exercé leur attirance sur les esprits provençaux. D'abord Vasile Alecsandri, parce qu'il était un peu le symbole vivant de la renaissance roumaine et aussi la grande voix de la Latinité. Et en deuxième place c'était la Reine Elizabeta, parce qu'elle était d'une certaine manière l'héritière orientale des Cours d'Amour provençales. « Pour un peu, les Félibres, provençaux, eussent proclamé Carmen Sylva³ impératrice⁴ d'Arles ... » [Marieton, Paul, p. 25]. Les poètes l'ont chantée en lui consacrant des sonnets et des poèmes⁵. En avril 1883, Carmen Sylva est honorée par le Diplôme de Maître ès Jeux de l'Académie des arts Floraux, la plus ancienne académie littéraire de l'Europe, elle est saluée comme une incarnation moderne de Clémence Isaure⁶, la patronne mythique de cette école. En 1901, au moment de la nomination d'Axel Duboul, Mainteneur des Jeux Floraux, on lui a souhaité la bienvenue de la part de Clémence Isaure et Carmen Sylva.

Les deux pays se sont rapprochés par les voies de la poésie, par l'amitié qui naît entre les écrivains, les artistes et les gens simples. Anna de Brancovan, la future Anna de Noailles, écrivait à Mistral : « Laissez-moi vous dire seulement que j'ai toujours eu dévotion spéciale à votre saine et sublime poésie, à votre royaume de Provence et au souverain béni dont je suis de tout cœur, cher Maître, l'humble et admirative sujette... » [Astrado, revisto bilengo de Prouvenço, N° 3, p. 28].

Mistral et Alecsandri, le Homère de la Provence et le Colomb de la poésie populaire roumaine se sont rencontrés dans le pays des « hommes de la Louve ». C'est dans ces idées. Que serait la littérature provençale, née du peuple indépendamment de la tradition des Troubadours, si Mistral, et Aubanel, et Joseph d'Arbaud, et Sully-André Peyre, n'étaient des grands poètes, qui par la pureté et l'authenticité de leur poésie justifient la langue qu'ils n'ont pas arbitrairement choisie, mais qui tout naturellement, au moment de leur création poétique, a chanté sur leur lèvres comme l'unique forme expressive possible de leur inspiration ? Le Capoulié (le premier a été Mistral, remplacé en 1884 par Roumanille) prend toutes les décisions : convocation du Consistoire, l'organe directeur du Félibrige, nominations, signature des diplômes. Il est le gardien de la célèbre Coupe, symbole de la permanence de la culture par la poésie et la fraternité. L'emblème du Félibrige c'est l'étoile à sept rayons.

3 La reine de la Roumanie Elizabeta (en littérature - Carmen SYLVA), bien que née allemande - Elisabeth de Wied -, voue elle-même à la France une véritable passion. [Conrad, Jean-Yves, pp. 171, 201, 305].

4 La Reine est choisie pour 7 ans par le poète lauréat des Jeux. La première reine a été l'épouse de Mistral. Tout en incarnant la féminité, la Reine témoigne de la volonté des Félibriges de maintenir vivantes les règles de la chevalerie des siècles passés. Voir à ce sujet *Les Fêtes latines de Forcalquier et de Gap*, « Imprimerie Félibréenne de J. C. Richaud », Gap, 1882 : « La femme sera Reine toujours, [...] et le jour qui verrait déchoir cette dernière puissance [...] verrait la fin de la société polie, élégante et chevaleresque de la France ».

5 Louis Astruc, A. De Gagnaud, J. H. Huot et d'autres.

6 Restauratrice de la poésie occitane au XV^e siècle.

ce pays, la Ginta Latina, qu'ils sont devenus frères. Vasile Alecsandri décrivait la forte impression de sa première rencontre avec le premier Capoulié du Félibrige : « Mistral est une personnalité marquante en Provence, et il le serait partout grâce à son génie poétique. Il a une belle prestance, front large, couronné de mèches grises, sourire attractant et allure franche et de bon aloi. Nous nous sommes vus comme si nous nous connaissions depuis vingt-cinq ans, et nous nous sommes quittés bons amis ».⁷

Le parallélisme du destin de Vasile Alecsandri et de Frédéric Mistral est étonnant. Tout en s'ignorant au début, les poètes cherchent à sauver leur langue. En se tournant instinctivement vers le peuple, l'héritier naturel et le seul gardien du génie national, ils choisissent dans un même esprit des voies identiques qui devaient se rejoindre inévitablement. Les liens qui vont les unir uniront de la même façon la Provence et la Roumanie.

A Mircesti comme à Maillane c'est aux « pâtres et aux gens de la terre »⁸ qu'on s'adresse pour demander les mots et les gestes révélateurs du génie. Car les paysans et les bergers sont par essence les mainteneurs des valeurs traditionnelles. Les vraies racines d'une littérature saine et florissante sont conservées par la fidélité des humbles.

Les deux écrivains se pénètrent et se fortifient des histoires et des chants de leurs mères ou de leurs nourrices. Les jolis contes murmurés dans leur sommeil se mêlaient avec des rêves charmants. Ils ont eu une heureuse influence sur leur imagination dès leur tendre enfance en contribuant à leur formation comme poètes.

Partant du folklore moldave, l'œuvre de Vasile Alecsandri prend des dimensions européennes et se couronne par le *Chant de la gent Latine*, en occupant une place bien méritée dans l'Empire du Soleil⁹ de Mistral. La Latinité, d'après le grand poète de Maillane, c'est une tradition de civisme et de liberté, c'est un ordre, une loi, une vision équilibrée de l'homme devant ses devoirs et ses droits : c'est Tacite et Sénèque, c'est Caton et Trajan.

En 1878, Vasile Alecsandri est couronné aux Fêtes du Félibrige à Montpellier pour la poésie « Chant de la gent latine ». Le prix attribué par la Société des Langues Romanes de Montpellier pouvait contribuer à une meilleure connaissance de la Roumanie dans le monde. « Je t'avoue, écrivait-il à un ami, que je me suis grandement réjoui de ce triomphe d'autant plus qu'il a contribué à éveiller de nouveau les sympathies de nos confrères latins à l'égard de notre pays » [Astrado, p. 60]. Le « Chant de la gent latine » a connu plusieurs traductions, il a été mis en musique par le compositeur italien Marchetti.

Dans la lettre adressée à Frédéric Mistral, Vasile Alecsandri attribuait, de nouveau, tout l'honneur à son peuple : « Je m'abstiens, cher Monsieur et confrère, de vous remercier de la part bienveillante que vous avez prise au jugement dont j'ai été favorisé : vous serez, j'en suis sûr, plus sensible en apprenant que la Roumanie a tressailli de joie en voyant ses sœurs latines lui envoyer, sous la forme d'un succès littéraire, la manifestation inappréciable de leurs sympathies dans les circonstances où elle se

7 Alecsandri, Vasile, Lettre à Ianco Alecsandri, Gap, 16 mai, 1882, Bibliothèque de l'Académie Roumaine, corresp. N. 27504.

8 Mistral, *Mireille*, chant 1, Marcel Petit, C.P.M., 1994, p. 5.

9 *L'Empire du Soleil*, c'est une vision poétique de Mistral dans laquelle sont réunis tous les peuples latins.

trouve » [Astrado, revisto bilengo de Prouvenço, N° 3, p. 61]. Charles d'Ille, le secrétaire des Fêtes latines, notait dans le compte rendu détaillé des Jeux floraux en Provence « l'expression de la sincère amitié que le grand patriote Alecsandri a su inspirer aux Français pour le peuple vaillant qu'il représente ». [Astrado, p. 60]

Le meilleur artisan de cette amitié provençalo-roumaine a été Frédéric Mistral lui-même. La poésie « A la Roumanio » écrite à Maillane le 18 mars 1880 en est la meilleure preuve.

« ...E li raço latino
A ta lengo argentino
An couneigu l'ounour que dins toun sang i'avié ;
E t'apelant germano
La Prouènço roumano
Te mando, o Roumanio, un rampau d'oulivié.¹⁰ »

Vasile Alecsandri est avec certitude une des figures exceptionnelles de la littérature roumaine. Aujourd'hui il continue à être un écrivain populaire dans la plus noble acception du terme. Dans sa poésie nous trouvons transformés des forêts et des rivières, des champs, des étoiles et des prairies, un pays entier. Aussi comme pour Mistral *le pays est devenu un livre*.

Et ce prince des poètes, toujours jeune et bienheureux,
Faisant chanter les feuillages, éveillant les contes bleus
Et les flûtes des complaintes : le joyeux Alecsandri.
Il enfle mille perles sur un blond rayon d'étoile.
Tantôt survolant les siècles tel un clair flambeau astral,
Tantôt, à travers les larmes, souriant à sa Dridri.¹¹

La situation exceptionnelle de Vasile Alecsandri est également déterminée par le fait que très peu de littérateurs ont réussi, comme lui, à exprimer le caractère spécifique de l'âme nationale roumaine. Ce trait a été remarqué et souligné par un grand nombre de Roumains mais aussi par de nombreux étrangers. En 1848, le journaliste H. Desprez lui a consacré des articles dans la « Revue des Deux Mondes ». Jules Michelet lui réserve un chapitre dans son livre « Légendes démocratiques du Nord ». Les Français Prosper Mérimée¹², Frédéric Mistral, Mario Rocque, l'Anglais Stanley, l'Italien Vegezzi-Ruscalla entre autres, lui écrivent des lettres et lui consacrent des études. Ce trait de son œuvre a déterminé la diffusion et le retentissement dont la création d'Alecsandri

10 « ...Et les races latines,
A ta langue argentine
Ont reconnu l'honneur qu'il y avait dans ton sang ;
Et t'appelant « ma sœur »,
La Provence romane
T'envoie, ô Roumanie, un rameau d'olivier. »

11 Fragment des « Epigones » de Mihai Eminescu, traduction D. J. Suchianu.

12 Voir la correspondance avec P. Mérimée, 11 octobre 1855 : « ... Je viens de lire avec le plus grand plaisir vos ballades roumaines. Je n'ai qu'un scrupule : Le traducteur a-t-il été fidèle ? N'a-t-il pas mis de la poésie là où il n'y en avait guère ? J'ai peine à croire, je vous l'avoue que vos bergers des Carpathes inventent tous (sic) seuls « la petite bergerie » et quelques autres pièces ? N'auriez-vous pas agi à l'égard de vos poètes populaires comme Virgile à l'égard d'Ennius ? »

a bénéficié, à un certain moment, en Europe. C'était une recommandation, une voie ouverte pour toute la littérature roumaine, si peu connue en Occident jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Tout au long de sa vie, Vasile Alecsandri subit l'influence romantique française qui se manifeste pleinement dans son œuvre, dans son amour des voyages qui le fit suivre, au moins en observateur, l'état-major à Sébastopol, à Magenta, à Solferino et qui lui inspire de beaux vers. Vasile Alecsandri se servira du français dans sa correspondance personnelle. Son dernier poste a été : Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Roumanie près du Gouvernement de la République Française. En 1848, après l'échec de la révolution roumaine, il est obligé de quitter la Roumanie et d'émigrer, de nouveau, en France.

En habitant la France, il ne s'est jamais trouvé loin de son pays. Les étapes les plus heureuses de sa vie si sereine et si royalement belle étaient liées à la France. En 1853, les Français ont eu la possibilité de connaître ses poésies grâce aux traductions faites par Voinesco – « Doïnas » - et Antonin Roques¹³ – « Légendes » (1864). Le poète est apprécié par ses amis de Provence même après sa mort. Le nom d'Alecsandri est inscrit dans le ciel des bons génies de Provence, comme il l'est au panthéon des plus pures gloires latines et des immortels fondateurs de la nationalité roumaine [Mistral, Frédéric, Lettre à Paulina Alecsandri].

Bibliographie :

1. Actes du Colloque international « Ginta Latina et l'Europe d'aujourd'hui » organisé par Valérie Rusu, Université de Provence, 2002.
2. Alecsandri, Vasile, *Lettre à Ianco Alecsandri*, Gap, 16 mai, 1882, Bibliothèque de l'Académie Roumaine, corresp. N. 27504.
3. Bertrand, M., *Histoire secrète de la Provence*, Ed. Albin Michel, Paris, 1997.
4. Clébert, Jean Paul, *La Provence de Mistral*, Edisud, La Calade, Aix-en-Provence, 1980.
5. Lamartine in : Mistral, Frédéric, *Mireille*, chant 1, Marcel Petit, C.P.M., 1994.
6. Les Fêtes latines de Forcalquier et de Gap, « Imprimerie Félibréenne de J. C. Richaud », Gap, 1882.
7. Mistral, *Mireille*, chant 1, Marcel Petit, C.P.M., 1994.
8. Mistral Frédéric, *Lettre à Paulina Alecsandri*, Maillane, 12 septembre, 1890, Bibliothèque de l'Académie Roumaine, S. 115/LX.
9. Rusu, Valeriu, *Le Roumain. Langue, culture, civilisation*. Ed. Ophrys, Gap, 1992.
10. *Astrado*, revisto bilengo de Prouvenço, N° 3, Toulon, Ed. SNIP, 1967.

13 Les publications d'Antonin Roques ont joué un rôle important dans le mouvement littéraire franco-roumain. Antonin Roques a écrit des anthologies franco-roumaines, *Leçons et modèles de littérature française suivis de Modèles de littérature roumaine*, augmentés de *Légendes et Doïnes, chants roumains, imités des recueils de Vasile Alecsandri*. C'était un ouvrage d'une importance énorme à cette époque pour les Pays Danubiens. Parmi les poètes roumains, Antonin Roques appréciait particulièrement Vasile Alecsandri. Il a traduit en français beaucoup de ses poèmes. A cette occasion, afin de confirmer ses affinités avec le peuple roumain, avec la culture roumaine, il a romanisé son nom en s'appelant Rocaresco. Ses traductions de Vasile Alecsandri ont été publiées à Paris en 1864 et ont connu plusieurs éditions.

Conception d'un programme plurilingue sur objectifs spécifiques

Maria COTLĂU

Université d'État de Moldavie, Chişinău

De nombreux métiers dans le commerce, le tourisme, la diplomatie, le droit des affaires s'exercent de plus en plus couramment en plusieurs langues. De même à l'intérieur de l'Union Européenne il y a une mobilité des Européens qui s'expriment en beaucoup de langues nationales. La question que se posent les enseignants de langues étrangères c'est comment faire parler ces Européens pour qu'ils se comprennent. Le défi à surmonter consiste en ce qu'il leur revient de trouver des solutions permettant de contourner l'obstacle des langues. En didactique des langues depuis une dizaine d'années apparaissent et se développent des cours plurilingues sur objectifs spécifiques dans des pays tels que la Suisse et le Canada où le plurilinguisme est inscrit dans la tradition et dans la culture universitaire.

Il y a plus d'une décennie le Conseil Supérieur de la langue française s'est proposé de mobiliser un certain nombre de spécialistes européens sur ce thème: besoins, finalités, possibilités et conditions de la maîtrise de la compréhension de l'écrit et de l'oral. Chercheurs linguistiques, didacticiens spécialistes de la formation professionnelle se sont prononcés sur les aspects théoriques, méthodologiques et expérimentaux.

Il est revenu à Claire Blanche-Benveniste (Université de Provence) de présenter l'expérience la plus spectaculaire en cours, celle concernant quatre langues d'origine commune et dont l'objectif est de fournir une méthode de compréhension par écrit et par oral de trois autres langues. Ce programme d'une durée de quarante à soixante heures s'appuie sur la parenté des langues, sur la possibilité d'établir des règles de passage et sur la mise à jour des récurrences textuelles qui facilitent la lecture.

A l'Académie diplomatique de Vienne on a élaboré un séminaire intitulé « *Kommunikation in der UE* » pour les jeunes diplomates en formation du ministère des Affaires étrangères, et mené en trois langues: anglais, français, allemand. Ce séminaire n'est pas un cursus de formation linguistique à proprement parler, c'est plutôt un module d'introduction aux discours plurilingues européens qui examine les phénomènes du contact des langues, d'interculturalité, tout comme la notion de genre pour l'exploration et la production de discours adéquats dans chaque langue. Mais la première légitimation d'une approche réellement plurilingue est le cours pour jeunes diplomates d'Europe Centrale et de l'Est qui est centré sur l'acquisition d'une compétence partielle, la compréhension écrite en français, au niveau débutant. Le cours « *Comprehensions skills in French* » part de l'anglais comme langue de travail et applique des techniques d'intercompréhension élaborées par l'équipe de Claire Blanche-Benveniste pour les langues romanes et par les travaux d'Euro Com Rom, en les présentant sous une autre forme pour se servir de l'anglais comme langue de base pour la compréhension écrite en français. Ce cursus est axé sur la communication professionnelle, les valeurs européennes, les règlements et les usages liés à la situation multilingue en vigueur dans

les institutions européennes, une expérimentation des langues en contact dans une négociation sous la forme d'une simulation menée conjointement en anglais et en français.

Le plurilinguisme est privilégié dans la didactique du français sur objectifs spécifiques à l'Académie de Vienne après l'analyse des besoins des apprenants et des discours plurilingues, sous la commande des milieux professionnels et sous l'incitation des recherches européennes sur l'intercompréhension et la didactique du plurilinguisme. Chantal Cali a fait une esquisse de quelques axes permettant d'intégrer l'expertise plurilingue étudiante dans l'enseignement et d'ouvrir la classe de français aux autres langues. Dans ce contexte, il conviendra de modifier les programmes et les supports existants, ainsi que les façons d'enseigner le FOS relations internationales. Ces principes fondamentaux proposés aboutiraient à susciter l'activité métalinguistique sur la langue et entre les langues non seulement voisines ou apparentées, mais aussi entre les familles indo-européennes, par la construction et l'exploration de passerelles. Il serait fort important de développer l'activité métadiscursive et métapragmatique ayant pour point d'appui la comparaison de types de textes ou d'interactions produites dans les communautés langagières professionnelles plurilingues en milieu international dans ses aspects culturels; il est nécessaire de différencier l'apprentissage selon la langue maternelle et les langues apprises ensuite.

De même, il faudrait prévoir des moments d'échange en cours des bonnes pratiques entre apprenants au niveau des stratégies d'apprentissages plurilingues et intégrer le travail sur les représentations de la langue et de l'apprentissage multiple pour expliciter la démarche de didactique plurilingue auprès des apprenants.

Nous allons présenter quelques réflexions sur ce sujet particulier de l'enseignement du français et de l'anglais, langues étrangères sur objectifs spécifiques domaine des relations internationales, car l'hétérogénéité des pratiques et des demandes nécessite une redéfinition du champ, ainsi qu'une adaptation des outils didactiques.

Il faut préciser que parmi les nombreuses appellations pour désigner l'enseignement du français langue étrangère (FLE) à des fins utilitaires et / ou professionnelles nous avons opté pour le terme « français sur objectifs spécifiques » (FOS). La définition prise du Dictionnaire de didactique du FLE et S, d'après laquelle le FOS est né du souci d'adapter l'enseignement du FLE à des publics adultes souhaitant acquérir ou perfectionner des compétences en français pour une activité professionnelle ou des études supérieures, nous semble la plus appropriée pour le milieu académique de notre pays.

Alors, pour répondre à la demande croissante des formations réussies en deux / trois langues européennes sur objectifs spécifiques, nous nous sommes proposé de mettre en place un cours plurilingue français-anglais-roumain des relations internationales. Pourtant, l'élaboration de ce cursus pose beaucoup de problèmes. Premièrement, les visées et les pratiques des deux langues étrangères citées sont très diversifiées; quant au roumain sur objectifs spécifiques, il n'existe presque pas de didactique élaborée.

La mise au point de notre projet se base sur le principe que dans une vision d'apprentissage plurilingue une unification complémentaire de ces pratiques est pos-

sible. De même, notre programme s'attache à suivre les recommandations formulées par le Cadre Européen Commun de Référence pour les langues, indexé au niveau B1.

Ainsi, en élaborant des cours de français sur objectifs spécifiques (FOS) et des modules pour l'anglais « *English for specific Purposes* » (ESP) domaine des relations internationales nous avons constaté que les deux courants ne se confondent pas. Le FOS est centré sur l'apprenant et ses besoins. Un déclencheur sous la forme d'un document authentique est suivi d'une focalisation sur un point cible (lexical, grammatical, discursif, etc.) qui est ensuite l'objet d'un réemploi guidé pour devenir une production, un jeu de rôles. Cette pratique d'enseignement paraît traversée par les questions de découpage et de mise en ordre des contenus à enseigner; la matière à transmettre est décomposée en multiples sous-objectifs de plus en plus hétérogènes et ensuite ramassés en une progression globale. L'enseignement, l'apprentissage et l'évaluation du FOS est en rapport avec l'art de mettre en place des démarches curriculaires rigoureuses.

L'ESP suit une tendance plus intégrative et synthétique qui est en lien avec les évolutions de la didactique de l'anglais général. Ces pratiques placent l'apprentissage au centre de la conception de modules de cours et insistent sur la motivation, l'implication et l'autonomisation. Les didacticiens de l'anglais ont mis en place des syllabi centrés sur ce que les étudiants doivent savoir durant leur formation, ensuite ils ont adopté des syllabi dans lesquels des tâches sont distribuées aux apprenants. Les approches par résolution de tâches et celles par résolution de problèmes se trouvent au centre de la façon d'enseigner dans les cours d'ESP. On distribue aux étudiants des tâches telles que: rechercher des informations, interviewer des professionnels, rapporter des objets, des photographies personnelles à la leçon ou bien trouver des solutions dont les réponses sont ignorées du professeur lui-même. Pour résoudre le problème les apprenants sont tenus de faire le lien entre des informations anciennes connues et des informations nouvelles recueillies sur le terrain. Donc, l'ESP définit le contenu en termes de tâches à accomplir et de problèmes à résoudre, plutôt qu'en termes d'unités langagières.

Il n'existe pas d'opposition essentielle entre les deux modes d'enseignement du FOS et de l'ESP sur le plan du matériel pédagogique, en revanche il y a un décalage en matière de conduite de cours. Le professeur formé à la tradition française, c'est-à-dire habitué à une progression soigneusement rédigée, assemblée en un bloc d'objectifs planifiés déroulés dans une unique salle de cours, se trouve devant une situation peu habituelle quand son statut d'enseignant est bousculé. Des pratiques comme les allers-retours de la salle de cours, les tutorats par Internet, les sorties sur le terrain, le fait de confier ses expériences ou de divulguer des histoires de sa vie personnelle peuvent poser des problèmes à l'enseignant de français langue étrangère en général, et à celui de FOS en particulier.

Dans les faits, la conception d'un programme plurilingue sur objectifs spécifiques nécessite une complémentarité qui réalise la synthèse des démarches analytiques du FOS et de l'actionnel de l'ESP. Donc, ce cours doit intégrer les traditions didactiques françaises, y compris celles récentes (simulations globales, étude de cas), et

les mises en situations problématiques des démarches par résolution des didactiques anglo-américaines.

Bibliographie :

1. Blanche-Benveniste C. (2001) *Compréhension multilingue et connaissance de sa propre langue. Actes du Colloque Pour une modernisation de l'apprentissage simultané de plusieurs langues voisines ou apparentées*. Nice : Editions de l'Université de Nice-Sophia Antipolis.
2. Cali C. (2006) « Didactique des langues tierces, didactique du plurilinguisme : une nouvelle approche pour optimiser l'enseignement / l'apprentissage des langues et maintenir la diversité linguistique en Europe ». *Synergie Europe*, no 1.
3. Doyé, P. (2005) *L'intercompréhension. Guide pour l'élaboration des politiques linguistiques éducatives en Europe – de la diversité linguistique à l'éducation plurilingue. Étude de référence, Division des Politiques linguistiques*. Strasbourg : Editions du Conseil de l'Europe.
4. Lehnmann D. (1993) *Objectifs spécifiques en langue étrangère: les programmes en question*. Paris : Hachette.
5. Mangiante J.-M., Parpette C. (2004) *Le Français sur Objectifs Spécifiques: de l'analyse des besoins à l'élaboration d'un cours*. Paris : Hachette.
6. Meissner F.-J., Meissner C., Klein H.G., Stegmann T.D., EuroComRom, *Les sept tamis: lire les langues romanes dès le départ. Avec une introduction à la didactique de l'eurocompréhension et un cédérom*. Aix-la-Chapelle: Shaker.
7. Mourlhon-Dallies F. (2004) « Vers des programmes plurilingues sur objectifs spécifiques ». *FDM* no 348: p. 25-28.
8. Rastier F. (2007) « Plurilinguisme et sciences de la culture ». *Intertext* no 3-4/2007: p. 13-26.
9. Wilkinson R., Geerlings T., *Language teaching for specific purposes within a problem-based learning curriculum*. dans Barrueco S., Hernandez E., Sierra L. (1994) *Lenguas para fines especificos (III). Investigacion y ensenanza*. Universidad de Alcala.

Tristan tzara – rădăcinile românești ale dadaismului

Dumitru CHIOARU

Universitatea „Lucian Blaga”, Sibiu, România

Critica și istoria literară văd fie continuitate, fie ruptură în relația dintre revolta dadaismului și rădăcinile românești ale lui Tristan Tzara. Când vorbim de rădăcinile românești, avem în vedere, poemele scrise în anii 1913-1915, rămase după plecarea lui Tzara în grija prietenului său Ion Vinea și publicate de acesta în diferite reviste avangardiste, în special *Contimporanul*, mai puțin cele de factură simbolistă apărute în revista *Simbolul*, editată de cei doi sub alte nume în patru numere la sfârșitul anului 1912, care au fost ulterior repudiate chiar de autor. După mai bine de 10 ani de la “explozia” Dada în Cabaretul Voltaire din Zürich, Eugen Lovinescu, în **Istoria literaturii române contemporane**, îl așează pe Tristan Tzara în fruntea “curenților extremiste”, semnalând că poeziile românești din revistele de avangardă sunt “de aceeași factură” cu cele scrise de “inventatorul dadaismului” în franceză, cu mențiunea că acestora “nu li se poate nega o influență asupra poezilor mai tineri”⁽¹⁾. Zece ani mai târziu, în ediția revizuită a **Istoriei** sale, Lovinescu, deși nu uită a-l pomeni pe Tzara ca “inventator al dadaismului”, trece sub tăcere poemele scrise în limba română pe care, între timp, Sașa Pană le-a editat în placheta cu titlul **Primele poeme ale lui Tristan Tzara**, în 1934, la editura *unu*. În acest interval de timp însă, manifestările “extremiste” ale altor avangardiști români au fost sancționate de personalități de popularitatea lui Nicolae Iorga care, în **Istoria literaturii românești contemporane** din 1934, îl amintește ca model al tuturor rebelilor pe “șarlatanul Tristan Tzara, de europeană vîlvă”⁽²⁾, după ce obscurul critic Const. I. Emilian, în cartea **Anarhismul poetic**, premiată de Academia Română în 1932, îl respinge în numele exigențelor estetice și etice academice pentru “asociații ciudate și neprevăzute de cuvinte sau imagini” și “stilizări ilogice, reduse la simple jocuri lexicale”, preferînd “acestei faze de celebritate europeană faza de înmugurire de la *Simbolul*”, cu argumentul că “cel puțin atunci se întrevedea un simț al muzicalității demn de prețuit, cu tot manierismul și superficialitatea lui”⁽³⁾. Acestor judecăți de valoare reținute sau chiar negative li se mai adaugă în perioada interbelică unele pozitive formulate de George Călinescu care, în **Istoria literaturii române de la origini pînă în prezent**, notează că “presimțirea dadaismului e în aceea că, ocolind raporturile ce duc la o viziune realistă, poetul asociază imagini neînchipuit de disparate surprinzînd conștiința”⁽⁴⁾, dovedind o receptare a metodei dadaiste într-un limbaj critic adecvat, poziție păstrată și reformulată mai laconic în “compendiul” din 1963: “Presimțirea dadaismului stă în eterogenitatea imaginilor puse laolaltă”⁽⁵⁾.

În primele decenii de comunism, numele lui Tristan Tzara, ca și al celorlalți avangardiști români plecați din țară sau nealiniați realismului socialist, deși aparține unui militant al stîngii politice și membru al PCF, mai era vehiculat doar pentru a exemplifica, așa cum procedeaă Ion Vitner în eseul cu acest titlu, “decăderea culturii burgheze”, susținînd că “dadaismul nu era decît o diversiune ideologică menită nu să

răstoarne concepția despre literatură și artă, dar prin complecta detașare a artistului de realitatea socială și prin oarba lui supunere unui mecanic hazard, să sustragă adevăratei revolte o serie întregă de intelectuali avizi de ceva nou, de răsturnări, de schimbări a ceea ce era vechi, făcându-i să se agite în jurul unei pure inutilități”⁶. Abia ca urmare a dezghețului ideologic marcat de destalinizarea politică din anii '60, când Tristan Tzara deja murise (1963), critica și istoria literară angajată într-un program de revalorizare a ceea ce avangarda detesta mai mult, tradiția/ moștenirea culturală, regăsește un ton normal și un limbaj corespunzător pentru a judeca un fenomen devenit istoric.

Schimbarea coincide cu traducerea în 1965 a poemelor românești ale lui Tzara în limba franceză de către Claude Sernet (numele de scriitor francez al avangardistului român Mihail Cosma), prilejuind în critica occidentală numeroase analize comparative. Chiar Claude Sernet, în prefața versiunii franceze a poemelor românești, susține că “Tristan Tzara nu numai că a avut presentimentul unei revoluții necesare, ci s-a și înarmat în taină pentru ea”⁷. După încă un deceniu, în 1974, criticul francez Serge Fauchereau, care făcuse o nouă traducere a acelorași poeme, apreciază că “poemele dadaiste existau înainte de dada”⁸, răspunzând negativ în prefața cărții, ca și Claude Sernet la rîndul său, întrebării dacă “explozia” dadaistă ar fi fost posibilă în România.

Tot în această perioadă, Sașa Pană reeditează placheta din 1934 la Cartea Românească în 1971, însoțită de **Insurecția de la Zürich**, postfața sa fiind completată de un post-scriptum din care aflăm că, la data primei ediții, Tristan Tzara i-a trimis o scrisoare în care a optat pentru titlul **Primele poeme** și a respins cealaltă propunere, **Poeme dinainte de dada**, argumentînd persuasiv în favoarea continuității: “Le titre **Poèmes d’avant dada** laisserait supposer un espèce de rupture dans ma personne poétique, si je puis m’exprimer ainsi, d’ue à quelque chose qui se serait produit en dehors de moi (le déchainement d’une croyance simili-mystique, pour ainsi dire: dada) qui à proprement parler n’a jamais existé, car il y a en continuité à-coups plus ou moins violents et déterminants, si vous voulez, mais continuité et entre-pénétration quand-même, liée au plus baut degré à nécessité latente”⁹. Noua ediție a poemelor românești apărea după ce critica românească eliberată de dogmatismul ideologic se fixase, analizînd cazul lui Tzara în cadrul avangardei autohtone, pe două poziții ireconciliabile: de o parte, Ion Pop, în **Avangardismul poetic românesc**, consideră că Tzara se numără, alături de Urmuz, printre precursorii avangardei românești, apreciînd că aceste poeme “anunță dadaismul și mișcările foarte puțin reverențioase față de tradiție”¹⁰, iar de altă parte, Matei Călinescu, într-o notă la esul **Evoluția avangardei literare în România**, afirmă categoric că “mi se pare interesant de subliniat că, deși evoluția este evidentă, nu se poate vorbi de o soluție de continuitate între versurile juvenile în românește ale lui Tristan Tzara și cele în franceză, ulterioare așa numitei <insurecții de la Zürich>”¹¹

Criticii și istoricii literari se grupează de atunci, chiar dacă și cu nuanțe, pe aceste două poziții: pentru continuitate, se pronunță Ov.S.Crohmălniceanu în **Literatura română între cele două războaie mondiale**, susținînd că “aceste texte sînt, neîndoios, predadaiste chiar atunci cînd păstrează o anumită coerență”¹², apoi Marin Mincu cel care, în studiul introductiv al antologiei **Avangarda literară românească**, exagerează importanța acestor prime poeme în “de-convenționalizarea tuturor arti-ficiilor și clișeeilor”¹³, citindu-le ca pe niște texte dadaiste, Mircea Scarlat, pentru care

primele poeme ale lui Tzara dovedesc că “avangarda românească are origini autohtone”⁽¹⁴⁾ și, recent, Paul Cernat, care apreciază etapa românească a lui Tzara drept “o repetiție generală pentru aventura Dada”⁽¹⁵⁾, iar pentru ruptură, în istoriile lor literare, Ion Negoïtescu, concluzionînd că „deși nu lasă cu nimic să se prevadă într-însele revoluționarul poeziei universale de mai tîrziu, se înscriu, de bună seamă, ca poezie adevărată în patrimoniul literaturii noastre”⁽¹⁶⁾ și Nicolae Manolescu, declarînd sceptic că “e greu de prevăzut în ele spiritul destructiv al dadaismului”, socotindu-le poeme “ironice” prin intermediul cărora autorul “mai curînd reciclează motive și nuclee tradiționale sau simboliste decît le aruncă în aer”⁽¹⁷⁾.

Demersul meu critic, bazat pe lectura comparativă a **Primelor poeme** și a volumului **Vingt-cinq poèmes**, nu dă dreptate nici uneia dintre cele două poziții ale criticii și istoriei literare. Volumul **Vingt-cinq poèmes**, publicat în 1918 la Zürich cu gravuri de Hans Arp, “reprezintă – așa cum, pe bună dreptate, spune Nicolae Ţone, traducătorul și editorul lor în limba română în ediție bilingvă – esența literaturii realizate de Tristan Tzara în perioada Dada”⁽¹⁸⁾. Structura acestor poeme, în care se amestecă versuri ce imită poezia africană cu versuri ce reprezintă transcrierea în franceză a unora memorabile din poemele românești, indică o interesantă dialectică între continuitate și ruptură. Iată, ca exemplu concludent, poemul **Pélamide**: “a e ou o youyouyou i e ou o/ youyouyou/ drrrrdrrrrdrrrrgrrrrgrrrr/ morceaux de durée verte voltigent dans ma chambre/ a e o i i i e a o u ii ventre/ montre le centre je veux le prendre/ ambran bran bran et rendre centre des quatre/ beng bong beng bang/ ou vas-tu iiiiiiipft/ machiniste l’océan a o u ith/ a o u ith i o u ath a o u ith o u ith/ les vers luisants parmi nous/ parmi nos entrailles et nos directions/ mais le capitaine étudie les indications de la boussole/ et la concentration des couleurs devient folle/ cigogne lithophonie il y a ma mémoire [et l’ocarina dans la pharmacie/ sériculture horizontale des bâtiments pélagoscopiques/ la folle du village couve des bouffons pour la cour royale/ l’hôpital devient canal/ et le canal devient violon/ sur le violon il y a un navire/ et sur le bâbord la reine est parmi les émigrants [pour mexico”, transpus de Nicolae Ţone în românește, cu titlul **Pălămidă**, astfel: “a e ou o youyouyou i e ou o/ youyouyou/ drrrrdrrrrdrrrrgrrrrgrrrr/ fărâme de timp verde-n zig-zag în camera mea/ a e o i i i e a o u ii pânțele/ arată centrul vreau să-l iau/ ambran bran bran și să redai centrul cifrelor patru/ beng bong beng bang/ unde mergi iiiiiiupft/ mașinist oceanul a o u ith/ a o u ith i o u ath a o u ith o u ith / licurici printre noi/ printre măruntaile noastre și drumurile noastre/ dar căpitanul citește indicațiile busolei/ și concentrația culorilor devine amețitoare/ barză lithofanie există memoria mea [și ocarina în farmacie/ sericultură orizontală de nave pelagoscopice/ nebuna satului clocește bufoni pentru curtea regală/ spitalul devine canal/ și canalul devine vioară/ pe vioară alunecă un vapor/ și la babord se află regina printre emigranți [pentru mexico”. Recunoaștem în aceste ingenioase jocuri fonetice și lexicale voința declarată în cel **Șapte manifeste Dada** de spontaneitate creatoare absolută care trebuie să facă, mai întii, din poezie o *tabula rasa*, dezarticulînd limbajul prin abolirea legăturilor sintactice/ logice și golirea cuvintelor de sensul lor familiar și punîndu-l astfel într-o libertate creatoare de noi semnificații. Textul este un colaj ce pare a reproduce delirul verbal al unui copil cocoțat pe un căluț de lemn (*dada*, în franceză, de unde – a spus-o chiar Tzara – și-ar trage originea termenul care denumeste curentul avangardist), din care

răzbat din cînd în cînd și versuri de o stranie coerență, cum este și “la folle du village couve des bouffons pour la cour royale”, reminiscență a versului românesc “nebuna satului clocește măscărici pentru palat” din poemul **Tristețe casnică**, tradus cu mici modificări în limba adoptivă. Dar acesta nu-i singurul exemplu, căci tot din **Tristețe casnică**, versul “gîndurile mele se duc – ca oile la păscut – în nesfîrșit” a devenit mot à mot în franceză “mes pensées s’en vont - au pâturage les moutons - vers l’infini”, în poemul **Amer aile soir (Amară aripă seara)**. Iar versul francez “souvenir senteur de propre pharmacie vieille servante” din **Le domteur de lions de souvient (Dresorul de lei își amintește)** transpune în scriitură dadaistă distihul românesc “Amintire cu miros de farmacie curată/ Spune-mi servitoare bătrînă...”, unde încă mai păstrează urmele unei scriituri tradiționale.

Toate aceste exemple dovedesc că inserția celor mai frumoase versuri românești în contexte noi prin schimbarea limbii și a scriiturii reprezintă, ca și continuarea diacroniei în sincronie, o practică asumată de autor într-un moment de ruptură declarată cu tradiția. Cred că o asemenea voință, mai puțin violentă, se poate citi și în poemele românești care tratează ironic convenția poeziei tradiționaliste și simboliste de la începutul secolului 20, îndreptățind observația lui Henri Béhar din monografia consacrată lui Tzara că “sub semnul ironiei, un întreg ansamblu de procedee îi era deja la îndemînă, gata să îi servească la prima ocazie. Dovadă este faptul că aceste poeme românești, traduse imediat, au devenit poeme dadaiste autentice (**Seara, Epiderma nopții, Realități cosmice**” – n.n: Tzara însuși a tradus aceste poeme citite și publicate în *Cabaretul Voltaire*, fără să le includă în **Vingt-cinq poèmes**). Putem, așadar, spune că Tristan Tzara pleca la Zürich bine pregătit pentru o insurecție posibilă doar într-o literatură cu îndelungă tradiție, unde se manifestaseră ca iconoclaști Rimbaud, Lautréamont, Jarry ș.a., chiar dacă – remarcă tot Béhar – “nu putem deduce de aici că ar fi fost dadaist înainte de a părăsi România sau că avea un program”¹⁹.

În volumul **Vingt-cinq poèmes** nu mai există vreo referire la modelele istorice de poezie ironizate de el în poemele românești. Tristan Tzara mai indică, prin reciclarea în scriitură dadaistă a unora dintre versurile sale românești, o continuitate doar cu sine însuși, confirmînd observațiile din scrisoarea trimisă lui Sașa Pană în 1934. Etapa dada reprezintă o ruptură cu tradiția literară, dar nu și cu propria sa poezie. Această etapă este doar o piatră, extrasă parcă dintr-un meteorit cosmic ornat cu urme aurifere terestre, în construcția uneia dintre cele mai originale și interesante opere poetice ale secolului 20, construcție care s-a ridicat – să nu uităm! - pe fundamente românești.

Note și referințe bibliografice

1. Eugen Lovinescu, *Istoria literaturii române contemporane*, vol. I, Ed. Minerva, București, 1973, p. 677
2. Nicolae Iorga, *Istoria literaturii românești contemporane*, vol. III, Ed. Minerva, București, p. 292
3. Const. I. Emilian, *Anarhismul poetic*, Institutul de arte grafice “Bucovina”, I.E.Torouțiu, 1932, p. 124-125
4. George Călinescu, *Istoria literaturii române de la origini pînă în prezent*, Ed. Minerva, București, 1982, p. 887

5. George Călinescu, *Istoria literaturii române*. Compendiu, Editura pentru literatură, București, 1963, p. 358
6. Ion Vitner, *Pasiunea lui Pavel Corceaghin*, Editura de Stat, București, 1949, p.29
7. Claude Sernet, apud. Ion Pop, *Avangarda în literatura română*, Ed. Minerva, București, 1990, p. 38
8. Serge Fauchereau, apud. Tristan Tzara, *Douăzeci și cinci de poeme*, Ed. Vinea, București, 1998, p.88
9. Sașa Pană, *Însurecția de la Zurich*, în Tristan Tzara, *Primele poeme*, Ed. Cartea Românească, București, 1971, p. 121-122
10. Ion Pop, **Avangardismul poetic românesc**, Editura pentru literatură, București, 1969, p. 157
11. Matei Călinescu, **Eseuri de literatură universală**, Ed. Eminescu, 1970, p. 96
12. Ov. S. Crohmălniceanu, **Literatura română între cele două războaie mondiale**, vol. II, Ed. Minerva, București, 1974, p. 369
13. Marin Mincu, **Avangarda literară românească**, Ed. Minerva, București, 1983, p. 27
14. Mircea Scarlat, **Istoria poeziei românești**, vol. III, Ed. Minerva, București, 1986, p. 8
15. Paul Cernat, **Avangarda românească și complexul periferiei**, Ed. Cartea Românească, București, 2007, p. 98
16. I. Negoïtescu, **Istoria literaturii române**, Ed. Minerva, București, 1991, p. 286
17. Nicolae Manolescu, **Istoria critică a literaturii române**, Ed. Paralela 45, 2008, p.829
18. Nicolae Ţone, **“Douăzeci și cinci de poeme” apogeul perioadei dada**, în Tristan Tzara, **Douăzeci și cinci de poeme**, *ed. cit*, p.12
19. Henri Béhar, **Tristan Tzara**, Ed. Junimea, Iași, 2005, p.18

Quête de Soi, historiographie et temporalité dans l'essai historique yourcenarien

Carolina DODU-SAVCA

Université Libre Internationale de Moldova, Chişinău

Marguerite Cleenewerck de Crayencour (1903-1987) – alias Marguerite Yourcenar (anagramme du deuxième patronymique) –, grand écrivain philosophe du XX^e siècle, première femme élue à l'Académie française (1980), est un auteur qui intègre tous les domaines du monde littéraire. Romancière, essayiste, traductrice, historicienne, poète, chroniqueur généalogique, critique littéraire, universitaire, M. Yourcenar se préoccupe d'étudier et d'explorer les avatars de l'histoire et de l'humanité, la mythologie *versus* la « mythopoiesis » et le mythe/le mythique de l'histoire à travers et/ou *versus* le labyrinthe de la biographie humaine et de l'autobiographie.

Dans le présent article nous proposons une incursion dans les éléments de poétique de l'histoire dans l'essai de Marguerite Yourcenar *Les visages de l'histoire dans l'« Histoire Auguste »* (1958). L'approche historico-didactique yourcenarienne envers le passé de l'humanité jalonne, dans notre vision, la trinité : mythe - historiographie – temporalité. Trinité lancée à la quête de l'homme entre espace et temps, entre authenticité et véracité, entre manuscrit historique et histoire de vie et surtout de l'homme de/dans l'archive yourcenarienne qui se retrouve entre reproche à la vérité historique et dédain du sensationnel du passé.

Dans une perspective heuristique, nous considérons que le problème central de l'essayistique yourcenarienne, en général, est celui de la quête du Soi. D'un Soi qui, selon notre définition, comporte la globalité de l'homme – le non-moi, la nature pérenne, immuable et universelle de l'homme – et la forme ultime de la connaissance de l'Esprit. De cette perspective, il s'agit en effet d'une quête qui implique un investissement conceptuel des ressorts purement et profondément humains. Nous envisageons, par conséquent, un processus d'*investissement-travestissement* conceptuel de l'auteur dans l'objet culturel de l'essai, représenté par des personnalités historiques ou fictionnelles, par des espaces naturels, par des formes/éléments architecturaux ou statuariques, par des œuvres d'art, tableaux, peintures etc. Selon notre observation, la quête de Soi, chez M. Yourcenar, dérive de la quête des origines, de l'incipit, de l'éternel et agit par le biais des catégories philosophiques supérieures qui sensibilisent la formule du fond immuable de l'homme.

Pour identifier la formule de l'image de l'humain éternel (ou de l'éternel de l'homme) il faut explorer le parcours de l'humanité, fait qui renvoie directement à l'analyse du rôle et du degré d'implication des dimensions spatio-temporelles.

Appropriée à ce contexte d'investissement-travestissement conceptuel et symbolique de l'artiste dans le temps (c'est-à-dire dans l'histoire/le passé) et dans l'espace (c'est-à-dire dans les formes créées par l'homme) est, selon nous, la conception relativiste d'Aristote et de Leibniz. Cette conception présente le temps et l'espace comme des catégories corrélatives qui existent par les choses, reflétant la relation entre ces choses.

Conformément à cette conception, nous observons qu'au niveau hypotextuel la quête yourcenarienne de Soi s'anime dans la dimension temporelle et agit irréfutablement par l'Autre ; par un Autre qui est l'objet culturel de l'essai en tant que figure historique, dans *Les visages de l'histoire dans l'« Histoire Auguste »* (1958) ou en tant que personnalité artistique dans *Pindare* (1932), *Humanisme et hermétisme chez Thomas Mann* (1956), *Présentation critique de Constantin Cavafy* (1958), *Le cerveau noir de Piranèse* (1959-61), « *Les Tragiques* » d'Agrippa d'Aubigné (1960), *Selma Lagerlöf, conteuse épique* (1975) etc. ou même en tant que sujet de cet investissement-travestissement, quand il s'agit d'objets culturels tels que villes, chapelles, châteaux (*Ah, mon beau château*, 1956 et 1961) etc. Dans ce contexte, au niveau hypertextuel, le modèle yourcenarien désigne l'unidimensionnalité du temps et la tridimensionnalité de l'espace naturel ou créé par l'homme.

Dans cette cohérence, nous pouvons distinguer deux directions clés de la quête de Soi : celle du temps comme une formule de l'éternité du Soi et celle de l'espace comme une formule de la *visibilité* – spatialisation – du Soi. En ce sens, il faut préciser que la catégorie spatio-temporelle symbolise, selon Hegel, la catégorie de l'Eternité ; le philosophe souligne que les hommes sont en partie éphémères, mais en totalité – l'humanité – ils sont éternels. De telle façon, la catégorie du Temps assure la continuité par le devenir continu de l'humanité. L'Espace, dans cette conjoncture, signifie la pérennité totémique *via* l'unité expressive des formes créées.

Ainsi, reflétée par le spatio-temporel, l'idée de l'éternité relève chez Yourcenar de l'éthique d'un présent perpétuel, conception que l'essayiste s'est formée sous l'influence de la philosophie orientale.

En vertu de cette idée de l'éternité, le problème de la quête de Soi yourcenarienne repère le syntagme d'un passé qui se réinvente et qui évolue. On traite ici un syntagme représenté par une digression optique, qui dévoile une pratique méditative nettement pénétrée d'un présent historique. Dans ce paradigme, on peut noter quelques motifs corrélatifs.

Indubitablement, parmi les motifs omniprésents on retrouve l'idée omnipotente de la liberté yourcenarienne, débordante, traditionnelle et surprenante en égale mesure ; idée qui réside dans la richesse sensorielle stimulée par les voyages. Mentionnons que le voyage pour quelqu'un qui n'était pas un écrivain de chambre signifie nécessairement la recherche du temps dans le Temps aussi bien que dans l'espace. Il est évident que le sens littéraire yourcenarien du temps perçu dans l'espace créé par l'homme (comme villes, châteaux, chapelles, cathédrales, planches lithographiques etc.) est plus fort que toutes les autres sensations de l'existence. En plus, le sens poétique du temps *investi-travesti* dans les formes/l'espace créé est plus capable – plus que la réalité banale du « petit moi » – de susciter et d'exprimer l'essence humaine : du créateur, c'est-à-dire de l'artiste, et dans le cas des œuvres littéraires, l'essence de celui qui écrit. Sur ce chapitre, les dimensions biographique et essayistique fusionnent, car justement, en voyage, Marguerite Yourcenar, l'écrivain, et ses personnages/objets culturels de son œuvre se *travestissent* les uns dans les autres.

L'espace créé et l'espace naturel, les lieux-symboles de l'histoire, de la connaissance, de la jeunesse, de la volupté etc. deviennent une seule et même chose : un

Soi éternel. Yourcenar, la touriste, éprouve l'espoir de se retrouver celle d'autrefois, de rencontrer les figures fictionnelles et les âmes chères dans l'esprit du géo-esthétique. L'essayiste espère récupérer leur amitié, amour etc., leur existence même. A titre d'exemple, notre écrivain croyait que quelque part en Autriche, à Salzbourg ou Innsbruck, il était possible qu'elle rencontre son personnage Zénon. Justement sous cet aspect, nous pouvons identifier, dans le topos de la quête de Soi dans le temps, une recherche d'investissement, représentée par le syntagme du passé qui se réinterprète et qui dessine, en termes conceptuels, une physionomie humaine chronotopique. Particulière et solidaire, à la fois, cette ainsi dite physionomie sensibilise le Soi : la formule de l'homme/de l'humanité en tant qu'*âme* de l'être et du monde, c'est-à-dire de la nature immuable comme image de l'unité de l'humain dans la diversité humaine.

Prioritaire dans le cadre de la quête essayistique yourcenarienne du temps comme éternité du Soi, le problème du temps traite la formule de la représentation de l'homme dans l'histoire. De ce point de vue, Yourcenar met en évidence le fait de la vraisemblance de l'homme raconté et de la véracité de son image. « La vraisemblance elle-même n'est pas toujours pour le lecteur un critère décisif, la notion du plausible, en matière historique, dépendant des mœurs, des préjugés et des ignorances de chaque temps » [*Les visages de l'histoire dans l'« Histoire Auguste »*, p.12], explique l'auteur post-moderniste.

En essence, l'humanité est l'histoire, la connaissance de l'histoire, ce que veut dire la connaissance de la vérité historique. L'académicienne française aborde ce problème du côté du crédit qu'on peut accorder à la vérité historique. Dans son essai *Les visages de l'histoire dans l'« Histoire Auguste »* [p.9-36], Yourcenar dit à ce propos que « l'authenticité est une chose, la véracité en est une autre » [*Idem*, p.11] et prend comme argument tout au long de cet essai les pauvres sources et les « rares copies incomplètes et fautives » [*Ibidem*] qui nous sont parvenues sur l'Antiquité et le passé de l'humanité en général.

L'essai *Les visages de l'Histoire dans l'« Histoire Auguste »* soupçonne l'imposture des textes qui forment l'histoire : « [...] c'est dans ce texte incertain, et que d'éminents érudits ont pu raisonnablement soupçonner d'être une quasi-totale imposture, que nous cherchons faute de mieux une mouture de vérité » [*Id.*, p.11]. Le manuscrit *Histoire Auguste*, que l'essai mentionné commente, est un recueil qui comporte vingt-huit portraits d'empereurs antiques – « sans compter ceux de quelques prétendants au trône et de quelques Césars (titre qui signifie ici héritier présomptif) morts jeunes » [*Idem*, p.10] – de Hadrien et ses successeurs immédiats, Antonin, Marc-Aurèle et d'autres, jusqu'à Carin, c'est-à-dire de l'apogée de la paix romaine aux temps obscurs (la fin du III^e siècle).

Selon ce que remarque l'essayiste, plusieurs aspects et moments concernant *l'Histoire Auguste* constituent matière à controverse : les dates, les données, les noms des figures historiques invoquées et même les noms des historiens etc. Discutable est encore la période de la rédaction du manuscrit, quoique dans l'ensemble elle jalonne une période qui va de la moitié du II^e siècle jusqu'à la fin du IV^e siècle. Malgré les polémiques des spécialistes, le manuscrit, signé par six auteurs dont les noms de cinq sont connus – Spartien, Capitolin, Lampride, Pollion, Vopiscus – est une source à

laquelle les historiens modernes reviennent. Yourcenar le confirme « ceux mêmes qui lui dénie toute valeur sont bon gré mal gré forcés de s'en servir » [*Idem*, p.11].

M. Yourcenar souligne que l'image de l'homme est fréquemment déjouée par le facteur de la subjectivité de l'énonciateur, principalement à cause de la vision synthétique ou superficielle de l'historien : « [...] ces grands historiens, dont plusieurs furent d'abord et surtout de grands stylistes, fleurirent tous, pour employer le terme d'usage, à l'intérieur des quelque deux siècles qui vont de la jeunesse de César à la maturité d'Hadrien » [*Les visages de l'histoire dans l'« Histoire Auguste »*, p.9-10].

L'essai yourcenarien nous rappelle que l'humanité apprend l'histoire par les historiographes, qui peuvent être bons ou médiocres.

Dans le premier cas, « c'est parce que Plutarque nous montre les conjurés se ruant au Sénat sur le divin Jules que César reste pour nous, et en dépit de tous les meurtres politiques perpétrés entre-temps, l'image par excellence du dictateur mis à mort » [*Idem*, p.9]. Imbattable est l'argument relatif à la gloire de la Rome, non seulement ponctuelle mais aussi bien tout au long de l'histoire : « Si, de toutes les Histoires qu'a enregistrées la mémoire humaine, celle de Rome a fait réfléchir le plus de philosophes, rêver le plus de poètes et déclamer le plus de moralistes, c'est en partie grâce au génie d'un petit nombre d'historiens romains (et d'un couple d'historien grecs) qui ont puissamment contribué à prolonger jusqu'à nos jours le souvenir et le prestige de Rome » [*Idem*, p.9], selon le commentaire de l'essayiste. Un autre exemple de la dextérité de l'historiographe est mentionné à la suite : « C'est à Tacite que Tibère doit de tenir à jamais l'emploi du tyran misanthrope et Néron celui de l'artiste raté. C'est parce que l'œuvre biographique de Suétone contient douze empereurs que les rayons de nos bibliothèques et les façades des palais de la Renaissance sont presque obligatoirement surmontés par douze bustes des Césars » [*Idem*, p.9].

Il faut souligner sur ce chapitre que, d'autre part, l'historienne postmoderniste accuse l'idéalisation du passé et signale la récurrence, dans les textes documentaires ou dans les textes littéraires, de l'intérêt passionné pour l'héroïsme – inutile, d'après son opinion – d'autrefois. C'est pourquoi M. Yourcenar apprécie le mépris et le dédain pour le sensationnel des faits chez d'autres écrivains. En ce sens, l'œuvre du poète et de l'essayiste grec moderne Constantin Cavafy est remarquée par M. Yourcenar pour « [...] son absence de moralisme, son dédain [...] de l'emphase » [*Présentation critique de Constantin Cavafy*, p.230], des caractéristiques qui « rendent à ces thèmes endomagés par tant de déclamateurs une criante actualité » [*Id.*, p.230].

Dans le second cas, celui de l'historiographe médiocre, l'auteur choisit d'illustrer les fraudes contre la vérité, commises par mégarde, ignorance ou incompetence, en comparant la rédaction effectuée par les historiens du manuscrit invoqué avec celle de gens de lettres médiocrement consciencieux qui « nous racontaient d'abord l'histoire de Napoléon ou celle de Louis XVIII à l'aide d'un mélange de pièces authentiques et d'anecdotes préfabriquées, anachroniquement colorées par les passions de notre propre temps [...] » [*Idem*, p.16].

Vu la platitude des documents historiques et le nombre restreint des sources disponibles, la connaissance exacte du passé ne peut pas être ni certaine, ni certifiée. En concordance avec la position manifestée dans l'essai *Les visages de l'Histoire dans*

l'« *Histoire Auguste* », la rédaction documentaire du passé dépend des mœurs, en général, et de la subjectivité de l'énonciateur, en particulier.

D'un côté, les manuscrits sont, par réaction, imprégnés des conceptions, des préjugés, des ignorances et de l'érudition d'une époque donnée ; ils gardent l'empreinte d'une curiosité conventionnelle et conventionnalisée. Ainsi, l'essai *Les visages de l'Histoire dans l'« Histoire Auguste »* convainc le lecteur que les légendes, les confusions, les mensonges, les erreurs etc. viennent contribuer à la rédaction d'une « masse de racontars sans valeur mêlés de quelques informations utiles, une avalanche de littérature de bureaux de propagande et de révélations sensationnelles de journaux du soir » [*Id.*, p.16]. Par des répliques allusives, M. Yourcenar impute l'ignorance et surtout la négligence de ceux qui ne se précipitent pas à la liquider, car ignorant la gravité d'un mensonge on favorise le recyclage des erreurs historiques : « Les atrocités auxquelles nous avons assisté en plein XX^e siècle nous ont appris à lire avec moins de scepticisme le récit de crimes d'empereurs de la Décadence [...] » [*Id.*, p.12]. Il faut préciser que le fait d'incriminer les attitudes indolentes des historiens au passé ne dispense aucunement, dans le périmètre de l'étude yourcenarienne, les attitudes des historiens modernes. Les incidents ou les accidents de la contemporanéité, repris dans son essai, ne seront pas tolérés pour le simple fait d'être considérés comme des erreurs héréditaires. Par contre, son texte prouvera que les erreurs évoluent en vices et que la barbarie devient de plus en plus sophistiquée. Evidente est la conclusion suivante : si l'homme ne veut pas s'esquiver dans un pur subjectivisme historique et même dans un état d'inconscience il devrait apprendre la leçon du passé.

D'autre part, la quête temporelle du Soi dans l'essai *Les visages de l'Histoire dans l'« Histoire Auguste »* incrimine la médiocrité et la nonchalance des historiens dans la méconnaissance de la vérité historique et des images véridiques de l'homme. En effet, c'est le mensonge qui mutile la vérité, où « neuf fois sur dix, [il] est bien entendu dicté par la haine partisane ou la flagornerie à l'égard du prince au pouvoir » [*Idem*, p.14], comme le précise l'essayiste.

Nous pouvons supposer, par conséquent, que la mutilation de la vérité historique relève de l'adulation, de la haine, de l'envie, de l'intérêt, et d'autres manifestations des vicissitudes des historiens qui commettent une fraude contre la personnalité historique. Illustratif dans ce cadre est le commentaire de l'auteur : « le portrait de Galien n'est qu'un libelle, inspiré par la rancune sénatoriale ; celui de Claude le Gothique contient à peu près autant de vérité qu'un discours électoral de nos jours ou qu'une oraison funèbre du XVII^e siècle » [*Ibidem*].

Le pire désavantage d'une telle attitude superficielle de la part des historiens est la platitude de l'image de l'intimité et de la profondeur d'une personnalité donnée. Yourcenar met en évidence le fait que les biographies de *l'Histoire Auguste* « ne nous révèle[nt] jamais l'homme dans ses profondeurs ou ses sommets, ce qui est grave, quand l'homme dont il s'agit fut de ceux qui ont des sommets et des profondeurs » [*Idem*, p.16]. L'écrivain postmoderniste explique plus loin que « ce n'est pas seulement la haine politique qui fait du portrait de Galien une caricature grossière : cet homme cultivé, gagné à la cause de la tolérance religieuse, ami et grand protecteur de Plotin, gardant des raffinements d'une autre époque aux cours des années d'anarchie,

semble avoir été encore plus méconnu, s'il se peut, que calomnié par son médiocre peintre » [*Idem*, p.18].

Dans une ligne idéique ascendante, Yourcenar insiste sur le fait que « ce qui est plus grave encore, c'est que nous ne nous apercevons de cette carence qu'au cas où d'autres documents de l'époque nous apprennent que l'homme ainsi simplifié, réduit ou grossi, était grand » [*Idem*, p.16]. En effet, en se préoccupant de la vérité concrète et particulière d'un Hadrien ou d'un Gallien, notre essayiste s'intéresse à la vérité générale de l'humanité ; et, par le destin d'un empereur et d'un empire, l'écrivain s'inquiète du bien-être de la société contemporaine.

Révoltée par la myopie des historiens, lisible dans les documents historiques sur l'exemple du manuscrit *l'Histoire Auguste*, et confrontée à une politique de l'adulation ou du silence, dans la grande majorité des cas, Yourcenar y constate quand même la trouvaille d'une « lecture bouleversante ». L'effet de celle-ci semble être occasionné par de captivants raisonnements des hommes simples, des acteurs et des martyrs de l'événement.

En dépit de la précarité des données ou de la « médiocrité foncière » [*Idem*, p.20], l'essayiste avoue que « l'historiographe oscille avec la température des foules, partage tantôt leur curiosité malpropre et blasée et tantôt leur hystérie » [*Ibidem*]. Yourcenar énumère des exemples et apporte des arguments sur des chuchotements au sujet des adultères, des beuveries et d'autres épisodes informes de la vie de l'homme antique, qui colorent et animent l'image de l'homme et qui complètent l'image de ces profondeurs-là et de ces sommets-là.

Dans l'ensemble, *l'Histoire Auguste* est d'une beauté étrange et rare, où le verdict d'ordre psychologique triomphe sur les carences de l'expression documentaire. En plus, nous pouvons dépister par le biais de ce document la manifestation de la connaissance, qui était, chez l'homme antique, plus qu'une simple procédure d'archivage : « l'histoire pour un Tite-Live ou un Plutarque était un art au moins autant qu'une science et, plutôt qu'une manière d'enregistrement des événements, un moyen d'avancer dans la connaissance de l'homme » [*Idem*, p.18].

En guise de conclusion nous pouvons donc constater que c'est justement grâce à cette « effroyable odeur d'humanité » [*Idem*, p.20], comme la nomme notre essayiste, que la connaissance de la nature humaine touche son essence, et que l'homme acquiert ses profondeurs.

Bibliographie :

1. *Les visages de l'histoire dans l'« Histoire Auguste », (1958) // Sous bénéfice d'inventaire.* Paris : Gallimard, Coll. Folio, 2000.
2. *Présentation critique de Constantin Cavafy (1958) // Sous bénéfice d'inventaire.* Paris : Gallimard, Coll. Folio, 2000.

Aventurile lui Fénelon în literatura română

Alin-Mihai GHERMAN

Universitatea „1 Decembrie 1918”, Alba Iulia

Redactînd la 1694-6 *Les Aventures de Télémaque, fils d’Ulysse*, arhiepiscopul de Cambrai François de Salignac de La Mothe-Fénelon, cunoscut mai degrabă istoriei literare sub numele de Fénelon, intenționa să compună un text atractiv pentru nobilul său elev, ducele de Bourgogne, fiul lui Ludovic al XV-lea, dar care se dovedea a fi și un real manual de comportament politic, pledînd pentru o societate în care rațiunea – idealul Epocii Luminilor – devenea cea care organiza viața cetățenilor. Purtîndu-l pe Telemah prin diverse regate, prezentînd diferite forme de guvernămînt, autorul expunea forme ale abuzurilor sociale, insistînd – prin prezentarea diferitelor capete încoronate pe care Telemah ajunge să-i cunoască în periplul căutării tatălui său – asupra celor ale regalității, lucrarea fiind, dincolo de înșelătoarea formă a ficțiunii și a exotismului, un violent atac împotriva oricărei forme de despotism. Concluzia – afirmată, de altfel, explicit în text prin vocea lui Mentor, alter-egoul lui Fénelon – este că sunt puține regate în care coincidența unui conducător înțelept și a unei societăți bine organizate poate să asigure fericirea deplină a supușilor. Regalitatea era scoasă definitiv de sub incidența perspectivei medievale, conform căreia regele este un intermediar între Dumnezeu și societate, aflîndu-se, deci, deasupra acesteia, faptele sale putînd fi, astfel, judecate în termenii dreptului uman. Motiv suficient se pare, pentru a fi hotărîtă disgrația sa de către Ludovic al XV-lea (încurajat de Bossuet cu argumente teologice greu de înțeles astăzi)¹.

Atractiv prin subiect, scris într-un stil literar ales, purtîndu-l pe cititor într-un mediu exotic, dar – în primul rînd – susținînd un amplu eșafodaj de idei iluministe, romanul s-a bucurat chiar de la început de un succes remarcabil, circulînd, inițial, datorită interdicției regale, sub formă de copii manuscrise sau fiind tipărit fără numele autorului în ediții cu locuri și edituri fictive ale tipăririi (de exemplu Bibliopolis, la Moulins). Numărul edițiilor franceze apărute în secolul al XVIII-lea depășește 60, la care se adaugă numeroase traduceri în limbile moderne europene, dar, datorită subiectului abordat și stilului textului, și în latină și în elină.

Scriînd acest roman, Fénelon apela la un model celebru al epocii, primul roman modern. E vorba de scrierile lui John Barclay, ale cărui romane *Euphormionis Lusininis Satyricon* și *Argenis* au marcat dezvoltarea întregii literaturi europene în secolul al XVII-lea și în cele următoare, atîta vreme cît literatura scrisă în limba latină era citită curent de un public larg. Mari spirite ale culturii europene le-au tradus în limbile moderne (Ben Jonson, Martin Opitz, Thomas May, Waclaw Potocki, Vasilij Trediakovskij), alții au încercat să le continue², dar și mai mulți le folosesc ca text de referință sau de inspirație

1 Ilustrativ în acest sens, în polemica cu Bossuet, dar, implicit, și cu regele Franței este textul lui Pierre Valentin Faydit, *La Télémacomanie ou la censure et critique du roman intitulé. Les aventures de Télémaque, fils d’Ulysse* (etc.), apărută cu loc fictiv de tipărire, Eleuterople și la o editură falsă. Pierre Philalethe în 1700

2 Există cel puțin trei continuări ale textului romanului *Argenis*, cea mai cunoscută fiind cea franceză a

literară (Hugo Grotius³, Abraham Cowley⁴, Philipp Sidney⁵, Joachim Du Bellay, cardinalul Richelieu, Pierre Bayle, Hans Jakob Christoffel von Grimmelshausen⁶. În cazul lui Fénelon, cercetările au dovedit că structura romanului, amestecul prozei cu versurile, caracterul de „satyricon” politic, faptul că suntem în fața unui roman cu cheie, multe din personajele romanului ascund personalități contemporane lui (Mentor fiind un alter-ego al scriitorului).

Acestei liste de mari nume ale literaturii universale i se poate adăuga cu certitudine și Dimitrie Cantemir, a cărui *Istorie ieroglifică* respectă câteva din datele modelului oferit de Barclay: structura epică (la începutul romanului ne aflăm în mijlocul conflictului, o primă secțiune a cărții fiind dedicată povestirii evenimentelor anterioare), eroul este un personaj superior celorlalte prin calitățile sale. Nu în ultimul rând trebuie amintit amestecul de proză și poezie.

Compușe independent la o distanță de un deceniu, textele lui Fénelon și Cantemir devin solidare prin sursa comună. O comparație în detaliu a lor ar putea oferi șanse noi în analiza și înțelegerea mai ales a *Istoriei ieroglifice*, prea multă vreme sesizată ca o scriere istorică.

Dar textul prelatului de la Cambrai a avut o soartă specială în literatura noastră. Cunoscut în perioada fanariotă printr-o traducere grecească încă de la mijlocul secolului al XVIII-lea⁷, el a fost relativ repede tradus și în limba română, circulând în numeroase copii manuscrise, cele mai multe provenind din spațiul cultural moldovenesc. Cea mai veche dintre ele este *Întîmplările lui Telemah, fiul lui Odisfeus* redactată în 1772 (ms. BAR 342)⁸. Nu mult mai târziu, la 1780, a fost copiat de Isaie ieromonahul din Rădăuți *Întîmplările lui Telemac, fiul lui Odiseu* (ms. BAR 743) din care se păstrează doar cărțile 6-10, la fel ca manuscrisul copiat înainte de 1775 BAR 262. Tot din mediul cărturarilor moldoveni⁹ datează un manuscris intitulat *Întîmplările lui Telemac, fiul lui Odiseu* (ms. lui A. Mouchenberg, tradusă și în latină și tipărită ca text anonim împreună cu mai multe ediții ale textului lui Barclay, o alta scrisă direct în latină de Gabriel Bugnot (Bugnotius), de multe ori tipărită în continuarea majorității edițiilor latine ale lui Argenis din a doua jumătate a secolului al XVII-lea.

3 În ediția a doua a lui *Argenis* Hugo Grotius scria sub portretul lui Barclay: „Gente Chalcidionius, Gallus natalibus est / Romam Romano qui docet ore loqui”, adică „Scoțian de neam, francez de naștere, acesta este omul / Care a învățat Roma să vorbească în limba română”.

4 Care considera *Argenis* ca cel mai frumos (roman) scris vreodată.

5 Care a avut romanul lui Barclay ca model pentru *Arcadia*.

6 *Der abenteuerliche Simplicissimus Teutsch, d.h. die Beschreibung des Lebens eines seltsamen Vaganten*, genannt Melchior Sternfels von Fuchsheim, cel mai important roman german al secolului al XVII-lea s-a dovedit a fi inspirat și el în structura epică de Barclay.

7 O traducere grecească a apărut la Veneția în 1742 la editura lui Antonio Bartoli, ediția avînd o mare circulație în răsăritul Europei, mai multe exemplare din ea găsindu-se și în bibliotecile românești..

8 Nu putem să nu cităm însemnările care o însoțesc: „Această carti s-au scris, după cum să vede, cu osîrdia și toată chieltuiala robului lui Dumnezău, lordachie Darie biv vel paharnic, ispravnic ținutului Neamțului, în anul de la întruparea Domnului 1772, avgust 2, de Costandin Stănescu” și „Această carte, ce să chiamă Tilimah, este a dumnealui lordache Darie Dărmănescu biv vel paharnic și au fost lasat-o la tatăl meu, părintele Enache, proinprotopop ot Tîrgul Ochii, cînd au fost dumnealui închis în turn den urgia mării sale, Constandin Dimitrie Moroz voievod 1778, octomvrie 15”.

9 Faptul că în spațiul moldovenesc era un interes pentru o astfel de literatură este dovedit și de manuscrisele care conțin traduceri din Oxenstierna și că aceasta răspundea unei nevoi reale, este susținut și de programele de reformă socială și politică redactate la noi în a doua jumătate a secolului al XVIII-lea, care puneau accentul pe o reglementare a relației domnitorului cu societatea civilă.

BAR 1576¹⁰. În bibliotecile din România se păstrează alte 8 manuscrise românești din prima jumătate a secolului al XIX-lea. Încă n-a fost stabilit dacă ele sunt traduceri diferite sau nu.

Numărul relativ mare al copiilor manuscrise exprimă și un interes al societății pentru reforme sociale. Unele din acestea erau făcute din interes economic de înșiși domnitorii fanarioți, în dorința lor de a mări veniturile la visterie, fapt necesar plății tributului tot mai ridicat cerut de Poarta Otomană sau promis de diferiții domnitori fanarioți la începutul efemerelor lor domnii. Altele, erau însă expresia unor nevoi interne ale societății, fiind ilustrate de programele de reformă socială redactate de boieri moldoveni în această perioadă¹¹.

Copiile manuscrise ale romanului pot fi încadrate cu siguranță în schema generală a difuzării ideilor iluministe în mediul românesc. Cu atât mai puțin textul lui Fénelon a fost indiferent pentru reprezentanții Școlii Ardelene, care reprezentau în acel moment fațeta cea mai înaintată a iluminismului românesc.

mai mare audiență a avut traducerea făcută de Petru Maior¹² Întîmplările lui Telemah, fiului lui Ulise, a cărei primă parte a fost tipărită la Buda în tipografia Universității din Pesta în 1818. Privită în contextul activității lui Maior, traducerea pare la o cercetare superficială ca fiind evident stingheră în cadrul operei sale, căci urmărind seria scrierilor sale ea nu se încadrează formal nici între scrierile omiletice (Propovedanii la îngropăciunea oamenilor morți, Buda, 1809; Didahii, adevă învățături pentru creșterea filor la îngropăciunea pruncilor morți, Buda, 1808 și Prediche sau învățături la toate duminicile și sărbătorile anului, partea I-III, Buda, 1810-11), nici între cele istorice și istorico-polemice (Istoria pentru începutul românilor în Dachia, Buda, 1812; Istoria bisericei românilor, Buda, 1813; Animadversiones in recensionem Historiae de origine Valachorum in Dacia, Buda, 1814; Reflexiones in responsum domini recensentis Vienensis..., Pesta, 1815; Contemplatio recensionis..., Buda, 1816), nici între scrierile sale lingvistice (Ortographia Romana sive Latino-Valachica..., și Dialog pentru începutul românilor în Dachia, Buda, 1819) și cu atât mai puțin între scrierile sale teologice rămase în manuscris (Procanon și Protopopadichia).

Nu se poate stabili dacă Petru Maior a ajuns să cunoască *Les Aventures de Télémaque* doar în timp ce se studia teologia și filosofia (1774+1779) la Colegiul „De Propagnada Fide” din Roma sau mai devreme, cert este că traducerea sa este făcută după un intermediar italian, fapt dovedit și de limba traducerii în care întâlnim calcuri lingvistice după italiană sau lexic împrumutat din această limbă. Întîlnirea lui Maior cu textul lui Fénelon nu era una întîmplătoare, din moment ce acesta devenise în secolul

10 Și însemnarea de proprietate a acesteia indică proveniența ei moldovenească: „Această carte este de la dumnealui stolnicul Negrei, care carte să să știe de cînd au adus-o la dechevrie 15 și au adus-o un fecior, anume Ștefan Cantemir).

11 Între ele menționăm momentul congresului de pace de la Focșani-București (1772) la care delegații din Țara Românească și Moldova cer autonomia principatelor române sub protecția Austriei, Prusiei și Rusiei și respectarea „capitulațiilor” prin care Poarta Otomană garanta autonomia administrativă a acestora în momentul în care fusese acceptată vasalitatea în fața turcilor; memoriul adresat de divanul Țării Românești delegațiilor rusă și austriacă aflate la Șiștov (Svistov, Bulgaria) prin care cer respectarea autonomiei principatului sub garanția acestora etc. De asemenea trebuie amintite un număr mare de proiecte de reformă economică, juridică și politică făcute în special de boierii moldoveni.

12 circa 1756 – 14 februarie 1821.

al XVIII-lea o lectură canonică în învățământul european, inclusiv în școlile catolice, cu toată rezerva sau opoziția aripii conservatoare a Bisericii, ea răspunzând într-un totu spiritului timpului.

Dar nu era singura motivație, așa că traducerea și, mai ales, tipărirea ei trebuie să aibă o semnificație deosebită în ansamblul activității lui. Explicația trebuie să o căutăm în contextul mai larg al epocii lui Petru Maior, multe din evenimentele pe care le-a trăit punând sub semnul întrebării imaginea medievală a monarhiei și dimensiunile actului de guvernare. Dintre ele amintim domnia împărătesei austriece Maria Tereza, care contravenea celebrei *lex salica* făcută în secolul al VI-lea, multă vreme uitată, dar redescoperită de adversarii care contestau dreptul femeii de a conduce, decapitarea lui Ludovic al XVI-lea și a Mariei Antoinette, dispariția medievalului Sfânt Imperiu al Națiunii Germane (1805), ascensiunea lui Napoleon Bonaparte la putere și, mai ales, urcarea sa pe tronul imperial, numeroasele regalități create de el pentru membri ai familiei, prăbușirea sa și Congresul de la Viena care încerca restaurarea Europei dinaintea Revoluției Franceze etc., suficiente motive de a pune sub semnul întrebării esența instituției. Și suficiente motive pentru a considera textul lui Fénelon ca o lectură necesară publicului românesc din Transilvania, în situația în care acesta trăise atît perioada monarhiei luminate de sub Maria Terez și Iosif al II-lea, dar și cea a anulării reformelor preconizate de cei doi împărați și încercării restaurării instituțiilor feudale care a urmat morții lui Iosif al II-lea.

Dincolo de aspectele generale care au facilitat, fără îndoială, efectuarea traducerii, Petru Maior s-a simțit atras de acest text și din alte motive, mai intime. Este vorba de febronianismul pe care el l-a profesat explicit în scrierile sale. O bogată bibliografie ne scutește să detaliem aspectele acestui moment în cultura noastră¹³, mai degrabă rememorarea cadrului cultural european ne va ajuta să încadrăm cu mai mare precizie traducerea *Aventurilor lui Telemah* în ansamblul operei lui Petru Maior.

Numele curentului vine de la pseudonimul Febronius pe care l-a luat episcopul auxiliar (vicar) de Trier Johann Nikolaus von Hontheim în lucrarea intitulată *Justini Febronii Juris consulti de Stata Ecclesiae et legitimâ potestate Romani Pontificis Liber singularis ad reuniendos dissidentes in religione christianos compositus* în 1763 într-o localitate și tipografie falsă (Bullioni apud Guillelmum Evrardi, 1763), în realitate la Frankfurt pe Main de editorul Esslinger. Dezvoltînd pe teritoriu german și în cadrul noii filosofii a Secolului Luminilor vechea tendință galicană, care susținea existența unei biserici naționale în limitele regatului francez, în care autoritatea Romei era echilibrată dacă nu chiar pusă în inferioritate de autoritatea statului, el o aplica la realitățile lumii germane, dar și la ideile Epocii Luminilor.

În același timp, Febronius se făcea ecou unei mai vechi tendințe din Biserica Catolică, concilioarismul, conform căreia autoritatea papalității — susținută de Scaunul Papal ca fiind absolută în tot decursul Evului Mediu — era inferioară celei a conciliului (sinodului). Corpul bisericii devenea astfel la fel de important ca și centrele ei de autoritate (Scaunul Papal în primul rînd), dar, prin rîcoșeu, și centrele inferioare de autoritate – episcopatele, de exemplu — deveneau subiect al unei contestări din partea

13 Teodor-Ghișe, Teodor 1974, Teodor 1977, Teodor 1989, Stanciu 2002, Stanciu 2002-3, Stanciu 2003 etc.

forurilor ecleziastice inferioare.

Deși blamat de Roma și repudiat de adunarea episcopilor germani, textul lui Febronius a cunoscut un succes remarcabil, o a doua ediție augmentată a fost tipărită în 1765 la Veneția și Zürich, urmată de multe altele; de asemenea mai multe traduceri ale ei au apărut în germană, franceză, italiană, spaniolă, portugheză etc. O întreagă polemică întreținută de scrieri care combăteau sau susțineau ideile profesate de Febronius a menținut un vădit interes pentru subiect în lumea intelectuală europeană în a doua jumătate a secolului al XVIII-lea, acesta nefiind străin de relațiile propriu-zise ale Bisericii cu autoritatea laică (reformismul terezian și iozefin sau relațiile lui Napoleon cu papalitatea fiind ilustrative în acest sens).

Ideile lui Febronius, care susțineau, de fapt, supremația statului în problemele religioase au primit o concretizare deosebită în Austria, ele fiind un argument teologic foarte important în dezvoltarea monarhiei absolutiste sub Maria Tereza și, în special, sub Iosif al II-lea. Parte a Sfântului Imperiu Roman al Națiunii Germane, Transilvania a fost și ea profund afectată de spiritul reformist iosefin.

Petru Maior a fost între cei mai receptivi clerici români la ideile frobeniene. Alimentat de un conflict personal cu episcopul Ioan Bob, ale cărui autoritate și calități le contesta vehement în *Istoria bisericii românilor*, apelează la aceste idei în argumentarea poziției sale. În principal, ideile febroniene se regăsesc în lucrarea sa *Protopopadichia*, rămasă în manuscris și tipărită doar în a doua jumătate a secolului al XIX-lea într-o ediție făcută cu mult entuziasm, dar lipsită de spirit științific (Maior 1865), iar în secolul al XX-lea reprodușă – cu greșeli – de un editor grăbit și superficial (Maior 1997), ea a cunoscut o ediție corectă un an mai târziu (Maior 1998). Dar și altă scriere a sa, rămasă în manuscris și târziu tipărită, *Procanon ce cuprinde în sine cele ce sînt de lipsă spre înțălesul cel deplin și adevărat al canoanelor și a toată bisericăscă spre folosul mai cu seamă al românilor ca și scrierile sale omiletice tipărite în timpul vieții (Propovedanii la îngropăciunea oamenilor morți, Buda, 1809; Didahii, adevăcă învățături pentru creșterea fiilor la îngropăciunea prunciloor morți, Buda, 1808 și Prediche sau învățături la toate duminicile și sărbătorile anului, partea I-III, Buda, 1810-11)*, precum și cele istorice și istorico-polemice (*Istoria pentru începutul românilor în Dachia*, Buda, 1812; *Istoria bisericii românilor*, Buda, 1813; *Animadversiones in recensionem Historiae de origine Valachorum in Dacia*, Buda, 1814; *Reflexiones in responsum domini recensentis Vienensis...*, Pesta, 1815; *Contemplatio recensionis...*, Buda, 1816), sau scrierile sale lingvistice (*Ortographia Romana sive Latino-Valachica...*, și *Dialog pentru începutul românilor în Dachia*, Buda, 1819) sînt impregnate masiv de aceste idei sau, cel puțin, sînt tangente cu acestea.

Văzută din această perspectivă, traducerea lui Maior nu mai apare ca un corp străin în cadrul operei sale; dimpotrivă, ea se dovedește coerentă cu întreaga osatură ideologico-politică a întregii sale activități. Punerea sub semnul întrebării a dimensiunilor monarhiei se suprapunea cu interogațiile puse asupra autorității absolute ale ierarhiei bisericești, ale papalității în general, iar în cazul Episcopiei greco-catolice din Transilvania a episcopului unit Ioan Bob. Era un gest de ultimă opoziție împotriva episcopului, care întrerupsese prin autoritatea sa tipărirea în 1813 a *Istoriei bisericii românilor*. Atmosfera apăsătoare care a urmat în imperiu Congresului de la Viena, dar și decesul său care a intervenit doar după câțiva ani a împiedecat tipărirea celei de a

doua părți a romanului.

În 1831 apărea la Craiova *Întîmplările lui Telemah fiul lui Ulise /Telemaque) de M. Franțisc de Salignac de dela [sic!] Mot-Fenelon, arhiepiscop-dux al Cambrai și prinț al Sfintei Împărății Românești [sic!], acum întii traduse de G. Pleșoianul, profesor al Școalelor Naționale din Craiova*. Ediția era „în patru tomuri, împodobită cu portretul și viața autorului, cu harta călătoriilor lui Telemah, cu 24 icoane, cu o cuvîntare asupra poeziei epice [N.N.: textul îi aparține lui La Harpe] și c-un dicșioner mitologic și geografic la sfîrșit”. Grigore Pleșoianu (1808-1857) era în acel moment profund implicat în modernizarea învățămîntului românesc, continuînd direcția preluată de la Gheorghe Lazăr și Ion Heliade Rădulescu, pe care îi avusese profesor.

Traducerea sa era marcată de contextul politic care caracteriza țările române în urma protocolului ruso-prusac din 1822 ce prevedea restaurarea administrației autohtone în Moldova și Țara Românească și restabilirea domniilor pămîntene, dar, mai ales, a războiului ruso-turc din 1828-9 și a păcii de la Adrianopole (1829), care au schimbat profund cadrele vieții din cele două principate, rămase formal ca vasale ale Imperiului Otoman, dar aflate sub administrația rusească, reorganizate prin *Regulamentul organic*, un act care, cu scăderile și calitățile sale, aducea începuturile modernizării vieții celor două principate în domeniul politic, militar, economic și cultural.

Evident, G. Pleșoianu a înfăptuit traducerea romanului în paralel cu dezbaterile asupra formelor de guvernare a principatului care aveau loc în divanul de la București, ideile lui Fénelon devenind, din nou, germeni ai unor dezbateri contemporane. Implicat în acel moment în dezvoltarea învățămîntului românesc, Pleșoianu ținea prin acțiunea sa un dublu scop: cel de a oferi cititorilor, în general, și tinerei generații, în special, un text cu o valoare literară confirmată de trecerea timpului, considerat canonic în învățămîntul european, dar și unul care să genereze într-un nou public, elevii, transformarea psihologică de la statutul de supus, dependent de bunăvoința și relei-voințe a stăpînului, la cel de cetățean, individ care are datorii și drepturi bine precizate în relația sa cu societatea. În ambele direcții, romanul lui Fénelon, se dovedea un suport de excepție. Că așa stăteau lucrurile este dovedit că lucrarea, masivă în comparație cu alte tipărituri care apăreau în acel moment, este între puținele care au apărut în tipografia din Craiova în acea epocă; în plus, ea beneficia de condiții grafice (hartă, gravuri, indice de nume proprii (numit „dicșioner mitologic și geografic”) pe care puține tipărituri românești din acel moment nu le întruneau.

Personalitatea lui Fénelon devenea din nou actuală după unirea principatelor române, cînd, sub Alexandru Ioan Cuza se desfășoară un amplu proces de modernizare a țării. Creieri unei forme de învățămînt în care să fie cuprinse toate clasele sociale dar și ambele sexe îi răspundea, evident, *Proiectul de educațiunea fetelor*. Tradusă din *capu-d'operele lui Fénelon de Radu Popescu, fostul secretar al repos*. Archimandritu Ef. Poteca, Craiova, 1860. Ținînd cont de faptul cu Eufrosin Poteca (cca. 1785-1858) a fost unul dintre actorii principali ai culturii și învățămîntului din Țara Românească din prima jumătate a secolului al XIX-lea, dar și traducător din Claude Fleury, Masillon și Bossuet, lucrarea lui Radu Popescu pare a veni în parte în direcția unui program de răspîndire sistematică al literaturii iluministe franceze, dar, acest text devine semnificativ în mod specific din punctul de vedere a reformei învățămîntului care se desfășura atunci.

După acest moment, în decursul secolului al XIX-lea și al XX-lea, deși numele lui Fénelon este des invocat, el aparținând așa-numitelor „autorități” ale culturii universale, întâlnim relativ puține traduceri din opera sa. Fără a intenționa o bibliografie exhaustivă, menționăm *Eventurile lui Telemachü, fiului lui Ulise urmate de eventurile aristonöü*, traduse după Fénelon de I. Crețescu, București, 1852; *Les Aventures de Télémaque, suivies des Aventures d'Arristonas*, Iași, 1898; *Pășaniile lui Telemac*, vol. I-III, traducere de Hortensia Popescu, București, 1899; *Educațiunea fetelor*, traducere de Ioan A. Popescu, urmată de o serie de câteva bucăți de lectură din cele mai frumoase ale literaturii franceze”, București, 1915; *Instrucțiuni indirecte. Noțiuni de pedagogie*, traducere de Dumitru Călușaru, Focșani, 1915 etc. Ele se încadrează mai degrabă în încercarea de recuperare a unei istorii culturale și literare care nu au fost asimilate la noi, datorită condițiilor istorice.

O cercetare obiectivă asupra receptării operei și ideilor lui Fénelon arată că *Aventurile lui Telemah* au fost un moment de referință în situații în care situația politică reactualiza nevoia de a reveni la gândirea sa politică. Nu putem însă încheia fără să ne punem întrebarea în 1979 de către Al. Călinescu a unei noi traduceri, *Peripețiile lui Telemah* (București, 1979), dacă se poate încadra în reacția unui autentic intelectual în fața abuzurilor și absurdității unei societăți care evolua spre dictatură și tiranie. Noi credem că da.

Bibliografie

1. Maior 1865 : Petru Maior, *Protopopadichia* în „Sionul Românesc. Foaie bisericească, literară și școlastică” (Viena) 1865-1866 nr. 2, 4, 5, 6, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16.
2. Maior 1997: Petru Maior, *Protopopadichia*. Ediție îngrijită și studiu introductiv de dr. Ioan Chindriș, Cluj-Napoca, 1997
3. Maior 1998: Petru Maior, *Protopopadichia*, Ediție îngrijită, studiu introductiv, note, glosar, indici, rezumat, bibliografie selectivă de Laura Stanciu, Prefață de Pompiliu Teodor, Alba Iulia, 1998
4. Stanciu 2002: *Structură și tip de polemică la Petru Maior*, în „Annales Universitatis Apulensis. Series Historica”, vol. VI/1, 2002
5. Stanciu 2002-3; Laura Stanciu, *Genealogia problematicii discursului național la Petru Maior. Premise pentru o discuție*, în Annales Universitatis Apulensis. Series Historica”, vol. VI/1, 2002, vol. IV și V (2000-2001)
6. Stanciu 2003 etc.: *Biografia unei atitudini: Petru Maior*. Prefață de Iacob Mârza, Cluj-Napoca, Risoprint, 2003
7. Teodor 1974: *Iluminisme roumaine et iluminisme européen*, în *Roumanian and European civilization*, Cluj-Napoca, 1974
8. Teodor 1977: *Echos janséniens et gallicans dans la culture roumaine*, în „Synthesis”, vol. IV, 1977.
9. Teodor 1989: *Școala ardeleană – dimensiuni naționale și europene*, în „Cele trei Crișuri”, Seria nouă, nr. 1.
10. Teodor-Ghișe: Pompiliu Teodor și Dumitru Ghișe, *Fragmentarium iluminist*, Cluj-Napoca, 1972.

Relații cultural-artistice ale dinastiei Cantemir cu Franța

Victor GHILAȘ

Academia de Științe a Moldovei

În viața familiei Cantemir Franța și cultura franceză au avut o pondere substanțială, fapt ce s-a manifestat în diferite forme de cunoaștere a ei, de apropiere, promovare și de respect față de valorile civilizației franceze. Apropierea față de latinitatea de vest este, într-un fel, explicabilă, ținând seama de realizările, maturitatea și influența culturii franceze în Europa în secolele XVII-XVIII. E suficient doar să amintim rolul de frunte pe care îl deținea Franța în gândirea științifică, artistică, literară și filosofică europeană din acea perioadă. Începând cu jumătatea a II-a a sec. al XVII-lea, în literatură se afirmă cultul rațiunii în defavoarea imaginației și sensibilității, se conturează genurile literare; în contextul tendințelor baroce, romanesce, burlesce se afirmă doctrina preclasicismului, succedat de clasicism, definit ca fiind un curent al armoniei artistice, al idealului frumuseții morale, al regulilor și al bunului-simț. Printre personalitățile care polarizează atenția și ghidează mișcarea intelectuală din vestul continentului făceau parte fizicianul Edme Marriote (1620-1684), fizicianul, matematicianul și inventatorul Denis Papin (1647-1712), scriitorii Pierre Corneille (1606-1684), Jean-Baptiste Molière (1622-1673), Nicolas Boileau (1636-1711), Jean de la Fontaine (1621-1695), Jean Racine (1639-1699), filosoful René Descartes (1596-1650), pictorii Nicolas Poussin (1593-1665), Claude Gelée (1602-1674) ș.a. Tocmai în această perioadă istorică și culturală începe să se afirme în plan național și internațional familia Cantemir.

O primă legătură cu Franța este stabilită de către Constantin Cantemir, domn al Țării Moldovei în anii 1685-1693. Cu toată modestia culturii sale generale - nu avea multă carte, ci numai strictul necesar, nu era un om cultivat, el totuși cunoștea trei limbi străine, între care turca, tătara și, probabil, polona. L-a cunoscut pe gravorul francez Langlois François (1589-1647), originar din Chartres, cu care leagă o relație de prietenie. Acesta, în semn de prețuire pentru viitorul domn al Țării Moldovei, îi gravează portretul, semnând monograma prin inscripția «*F.L.D.Ciartres excudit/Cum Privilegio*», iar în perioada anilor 1643-1647 îl găzduiește la Paris (Cf. U.Thieme, F.Becker, 1928: 348-349. *Apud* C.B. Фомин, 1988: 31). E prețioasă în sine această relație de prietenie a lui Constantin Vodă cu Fr.Langlois, artist de talie europeană, cunoscut prin lucrări de pictură, stampe, gravuri depozitate în prezent la Paris: «*Musée de l'Armée*» (spre ex., «*Mousquetaire des gardes françaises*»), «*Musée National des Arts et Traditions – Populaires*» (spre ex., «*Soldats devant un moulin à vent*»). Tot lui îi aparțin mai multe sculpturi, instalate și conservate azi în bisericile *Saint-Jean* (în Bretagne, Ille-et-Vilaine, La Selle-en-Luitré), *Saint-Pierre* (în Bretagne, Ille-et-Vilaine, Dompierre-du-Chemin), este arhitectul bisericii parohiale *Saint-Vénérand* (în Pays de la Loire, Mayenne, Laval). Chipul domnitorului de mai târziu al Țării Moldovei – Constantin Cantemir - este înfățișat cu capul acoperit de turban cu pană și agrafă, cu mustați lungi în formă de potcoavă, îmbrăcat într-o manta orientală largă, care se încheie pe partea stângă. Imaginea a fost realizată prin tehnica gravării desenului în adâncime. Lucrarea s-a aflat o perioadă de

timp în colecția muzeului de etnografie V.A. Dașkov din Rusia, iar din 1924 se află în Muzeul de Stat de Istorie din Moscova.

Contactul lui Dimitrie Cantemir (1673 – 1723) cu cultura franceză se produce mai întâi la Iași, prin intermediul familiei tatălui său, pentru ca ulterior, ajuns în capitala Imperiului Otoman, să-și lărgască orizontul spiritual, inclusiv pe plan lingvistic (din câte se știe, el era un bun vorbitor de limbă franceză). În timpul șederii sale în cetatea constantinopolitană stabilește bune relații de prietenie cu mai mulți diplomați străini, legând o relație specială cu Pierre Antoine de Castagner și cu Marquis de Châteauneuf (1644-1728), ambasadorul Franței în Turcia în anii 1689-1699. Mai târziu, după încheierea misiunii diplomatice a acestuia în reședința de pe malul Bosforului, D.Cantemir avea să se adreseze contelui (ex-ambasadorului) printr-un mesaj (scrisoarea din 2 ianuarie 1722), «scriindu-i peste ani, din Rusia, spre a-l primi pe fiul său Constantin pentru studii la Paris» (Ecaterina Țărâlungă, 1989: 61, 371). Pe succesorul lui de Châteauneuf, Marquis Charles de Ferriol (ambasador între 1699-1711), de asemenea, îl cunoaște îndeaproape, încântându-l pe acesta prin vastele-i cunoștințe și prin cultura sa. În pofida caracteristicii date lui M.Ch.de Ferriol ca fiind «*superb și arrogant*» (în «*Istoria ieroglifică*» Cantemir îl mai numește «*Cocoșul galic*»), cărturarul moldovean îl consideră totuși un «*amic sincer și constant*» (Dimitrie Cantemir, 1876: 135). Reprezentantul plenipotențiar al Regelui Soarelui (recte Ludovic al XIV-lea) i-a fost de mare folos tânărului prinț în momentele de grea cumpănă, asigurându-i refugiu în sediul său și refuzând categoric să-l extrădeze pe Cantemir vizirului, pentru a-l trimite în exil pe insula Chios, la îndemnul lui Constantin Brâncoveanu, ex-principele Țării Românești.

În alt plan, prin intermediul lui M.Ch. de Ferriol, care avea în raza intereselor sale artistice muzica și pictura, D.Cantemir îl cunoaște pe pictorul de origine flamandă Jean Baptiste van Mour (1671-1737), adept al școlii de pictori orientaliști. Discipol al lui Jacques-Albert Gérin (1673-1722), van Mour atrage simpatia lui de Ferriol, urmându-l pe acesta la Constantinopol odată cu numirea sa în funcția de ambasador. Subiectele și personajele cu specific oriental se vor regăsi în cele peste 100 de tablouri ale pictorului, executate la solicitarea lui M.Ch. de Ferriol. Devenind între timp «*adevăratul inspirator al pictorilor francezi de „turqueries” și al artiștilor germani creatori de bibelouri de porțelan, reprezentând tipuri turcești*» (Eugenia Popescu-Judet, 1973: 18), van Mour pictează portretul tânărului Cantemir, în care prințul apare într-o dublă ipostază vestimentară, îmbinând elementele civilizațiilor orientală și occidentală. Descoperită ulterior în Rouen (Franța), această pânză poate fi considerată «*printre primele din genul „turqueries” care va face moda în Franța secolului al XVIII-lea*» (*ibidem*: 20).

În anul 1714, din inițiativa lui M. Ch. de Ferriol, reîntors în patrie la încheierea misiunii sale diplomatice, la Paris este editat albumul «*Requiel de cent estampes, représentant différentes Nations du Levant, gravées sur les tableaux peints d'après nature en 1707-1708*», în care se va regăsi piesa muzicală «*Air sur lequel torment les derviches de Pera, noté par le Sieur Chabert qui était avec Mr. de Ferriol et qui en a composé le Basse*», alături de stampa ce reprezintă o scenă muzical-coregrafică cu derviși mevleviți de la mănăstirea din Pera. Mulți cercetători consideră această compoziție muzicală ca aparținând lui D.Cantemir. Melodia însă a fost transcrisă în notație europeană (lineară) de către însoțitorul ambasadorului francez în capitala Porții, Sieur Chabert, tot el

adăugându-i un bas contrapunctic. Posibil că melodia dansului să fi fost auzită de diplomații francezi în incinta ambasadei chiar de la Cantemir, care ar fi interpretat-o. Oricum, această lucrare îi va duce faima lui D.Cantemir în Europa, luând în calcul faptul includerii ei în «*Letteratura turchesca dell'abate Giambatista Toderini*» (Tomo I [-III]. In Venezia, presso Giacomo Storti, 1787), tradusă și tipărită doi ani mai târziu în limba franceză la Paris. Fără a relua datele problemei, vom remarca doar că există mai multe argumente în favoarea tezei, conform căreia Ch.W.Gluck și W.A.Mozart au cunoscut muzica autentică turcească grație *Ariei Dervișilor*, din care s-au inspirat mai apoi în crearea celebrelor lor opere «*La Rencontre imprévue, ou Les pèlerins de la Mecque*» (1764) și, respectiv, «*Die Entführung aus dem Serail*» (1782) (Cf. Victor Ghilaș, 2007: 24-39).

Nu au încetat contactele cu cultura franceză ale lui D.Cantemir și ale descendenților săi nici după 1711, când ei se refugiază forțat în Rusia. Se știe despre statutul privilegiat al fostului domn al Țării Moldovei și al membrilor familiei sale la curtea imperială sau despre influența lor asupra lui Petru cel Mare. Atmosfera culturală din anturajul țarului era întreținută permanent prin diferite forme de educație muzical-artistică, astfel încât acestea permiteau ca și aptitudinile, și pasiunile, și gusturile muzicale să fie stimulate și dezvoltate. În anii '20 ai secolului al XVIII-lea, în apartamentele Cantemirilor din capitala rusă deseori erau organizate reuniuni (serate) muzicale, în cadrul cărora se produceau muzicienii de la curtea lui Petru I, erau interpretate dansuri «*la modă*», precum cele de origine franceză menuetul și gavota, se făcea auzită muzica vest-europeană, unde, alături de muzicienii curții, își dădeau concursul și artiști invitați din străinătate. Multe dintre aceste manifestări se desfășurau, cum spuneam mai sus, chiar în apartamentele familiei Cantemir. Astfel că se poate vorbi despre o pronunțată deschidere către cultura Occidentului și prin mijlocirea acestei familii. Așa cum și plasticienii făceau parte din angajații curții, iar pictarea demnitarilor era o practică obișnuită, executarea portretelor acestora completa viața cultural-artistică a aristocrației. La mare căutare erau pictorii francezi. Este adevărat însă că o parte din portretele lui D.Cantemir (pictate sau gravate) au fost executate după moartea sa, printre acești plasticieni figurând numele unui asemenea maestru precum François Morellon La Cave (1700-1766), de origine franceză (posibil era o cunoștință a lui Antioh Cantemir), autor a două gravuri, ambele inscripționate prin «**DEMETRIUS CANTEMIR PRINCE DE MOLDAVIE ET FAIT PRINCE DU S^e. EMPIRE RUSSIEN · SENATEUR & CONSEILLER PRIVE' DE SA MAIESTE L'EMPEREUR PIERRE LE GRAND**». Una dintre ele urma să prefațeze lucrarea «*Istoria Imperiului otoman*». O altă gravură cu imaginea lui D.Cantemir, realizată de pictorul rus A.A.Osipov în anul 1721, a fost reprodusă mai târziu (peste un secol) în anexa variantei franceze a lucrării strănepotului lui D.Cantemir, D.N.Bantysz-Kamenski «*Siècle de Pierre le Grand*» (Moscou, 1822), lucru semnalat în 1829 de astă dată de către nepotul fostului domnitor, N.N. Bantysz-Kamenski în lucrarea editată în capitala Franței «*Illustration de la Russie ou galerie des personnages les plus remarquables de cet empire sous le règne de Pierre le Grand*».

Se știe despre aportul considerabil al lui D.Cantemir la dezvoltarea muzicii clasice turcești. Această contribuție a fost semnalată și elogiată în diferite lucrări de muzicologie, dicționare, enciclopedii, lexicoane de specialitate, între primele (și poate cele mai numeroase) figurând edițiile de limbă franceză. Astfel, una din primele mențiuni

privind preocupările principelui moldovean pe făgașul artei muzicale orientale este oferită de către Charles Fonton, prim-dragoman (translator) la ambasada Franței din Istanbul (1746-1753). Acesta întreprinde în 1751 o încercare de studiu comparat în lucrarea «*Essay sur la musique orientale comparée a la musique européenne...*». Manuscrisul nr.4023, care se păstrează în Biblioteca Națională din Paris, relatează despre talentul muzical al lui D.Cantemir, menționând calitățile lui excepționale de interpret și compozitor al muzicii orientale. Conținutul textului olograf conține și un document muzical prețios, transpus în notație lineară, - piesa intitulată «*Air de Cantemir*», cu grad de mișcare muzicală *en allant* (alias *andante*). Meritele cărturarului nostru în redactarea unui tratat de muzică și în crearea mai multor compoziții muzicale sunt recunoscute și confirmate de cercetătorul Charles Edouard Guys (1721-1799) care observă: «*Le prince Cantemir, qui avoit bien étudié cette partie qui en a même, fait un Traité, nous a laissé des Airs de sa composition, n'a pas hésité a mettre la Musique Grecque-Orientale au dessus de la notre*» (Charles Edouard Guys, 1776: 23. *Apud* Viorel Cosma, 1973, no 7: 15). Ignace de Mouradja d'Ohsson (1740-1807) publică la Paris (L'imprimerie de Monsieur) primele două volume ale ediției întâi a lucrării «*Tableau Général de l'Empire Othoman ...*» (1787-1790). Autorul menționează în volumul al II-lea despre semiografia muzicală elaborată de D.Cantemir pentru notarea melodiilor turcești (*Apud* Viorel Cosma, 1973, no 11: 24).

Literatura de limbă franceză din sec. al XIX-lea, în care apare numele muzicianului, omului de cultură, savantului D.Cantemir, este mult mai bogată, iar informațiile mult mai consistente. Astfel, scriitorul Antoin-Louis Castellan (1772-1838) arată asupra faptului că «*notele cu care scriau turcii arile se datoresc lui Cantemir și că această metodă, pe care el a inventat-o, era necunoscută până atunci turcilor*» (Antoin-Louis Castellan, 1812: 217). Muzicograful francez Guillaume André Villoteau (1759-1839), cel care l-a însoțit pe Napoleon Bonapart în expediția din Egipt, realizează un studiu asupra muzicii orientale, făcând câteva precizări importante privind contribuția lui Demetrius de Cantemir la inventarea semnelor de notare a muzicii «*cu care se servesc astăzi în câteva țări din Orient și, mai cu seamă, în Turcia*» și elaborarea a două opuri – «*Caiet de arii după regula muzicii turcești*», un volum în 4, și o «*Introducere la muzica turcească în 8, în moldovenește*» (Guillaume André Villoteau, 1812: 21. *Apud* Teodor T. Burada, 1975: 45-46). Un prețios citat extragem din ediția franceză a lucrării «*Biographie universelle, ancienne et moderne*», în care, pe lângă faptul că D.Cantemir «*vorbea limbile turcă, persană, arabă, greacă modernă, latină, italiană, rusă, moldovenească și înțelegea foarte bine greaca veche, slavona și franceza* (subl.n.)», mai este remarcat că el «*era versat în arhitectură, muzică, geometrie și în științele filosofice*» («*Biographie universelle, ancienne et moderne...*», 1813: 35). Aceeași sursă mai relevă paternitatea cantemiriană asupra a două tratate de muzică turcească și a sistemului de notație a muzicii prin semne literare și cifre. Personalitatea muzicală a lui D.Cantemir nu este trecută cu vederea de alți doi autori francezi – Etienne (Stephen) Alexandre Chron și François Fayolle. În «*Dictionnaire historique des musiciens ...*» lui D.Cantemir i se rezervă un spațiu tipografic respectabil, comparabil cu cel destinat unor figuri marcante din lumea muzicii universale (spre ex., echivalentul volumului acordat lui L.van Beethoven). Chiar dacă cei doi autori vădesc o anumită nesiguranță în corectitudinea prezentării materialului inserat, totuși fișa

bibliografică cuprinde principalele elemente necesare pentru cunoașterea muzicianului moldovean, în cea mai mare parte preluate din lexiconul lui Ernst Ludwig Gerber (Cf. Ernst Ludwig Gerber, 1790: 344. *Apud* Viorel Cosma, 1973, vol.IX: 25-26, 30-31), în care se subliniază aportul teoretic important adus muzicii turcești. Un pasaj elocvent despre fostul domn al Țării Moldovei publică ziarul muzical «*La Revue et gazette musicale de Paris*» din 28 octombrie 1838, din care spicuim următoarele: «*Démétrius de Cantemir, fameux par ses talents pour la musique, s'est encore rendu célèbre par sa dextérité à jouer du tambour. L'Empereur Ahmed III, sous lequel il vivait, en faisait ses plus chères délices tant qu'il l'eut auprès de sa personne*» («*Revue et Gazette musicale ...*», 1838: 435). Așadar, important este de reținut faptul că revista franceză îl menționează pe D.Cantemir ca pe un exponent strălucit al artei interpretative instrumentale, care și-a câștigat celebritate prin dexteritatea mânuirii tanburului – pianofortele artei muzicale clasice turcești. Facultățile de poliglot și de muzician ale lui D.Cantemir fac obiectul observațiilor muzicologului, compozitorului, pedagogului, criticului muzical François-Joseph Fétis (1784-1871). Discipol al lui Luigi Cherubini (1760-1842) și François-Adrien Boieldieu (1775-1834) – în clasa de compoziție a conservatorului din Paris – Fr.J. Fétis activează o perioadă de timp (din 1826) în calitate de bibliotecar al instituției menționate, fondează în 1827 primul hebdomadar muzical francez «*Revue musicale*», redactează mai multe studii de muzicologie, mai apoi ampla lucrare de sinteză lexicografică în 8 volume «*Biographie universelle des musiciens et bibliographie générale de la musique*». În cea de-a doua ediție a dicționarului, editată în anii 1860-1865 (prima ediție apare în 1835-1844), autorul publicației, având ca și criteriu de selectare a personalităților muzicale valoarea artistică reală, îl include în paginile lucrării și pe D.Cantemir care

était versé dans les sciences, et particulièrement dans la musique et a introduit l'art de noter la musique chez les Turcs de Constantinople. (...) écrit en turc un traité de musique, et la dédia au sultan Achmed II (sic !). (...) On a aussi de ce prince Introduction à la musique turque, en moldave; manuscrit in-8, qui se trouve à Astrakan. (F.J. Fétis, 1866: 176)

Chiar dacă autorul - Fr.J. Fétis reiterează, în bună parte, aparatul informațional oferit anterior de G.A.Villoteau, totuși consemnarea numelui lui D.Cantemir și a contribuției sale la teoria muzicii turcești în această prestigioasă ediție lexicografică, fără egal la acea vreme, este destul de prețioasă, întrucât vorbește despre valoarea, recunoașterea și aprecierea dată în străinătate muzicianului nostru, a personalității sale artistice, dar și răsunetul moștenirii cantemiriene în literatura lexicografică și în cultura europeană din secolul al XIX-lea - la aproape un secol și jumătate de la dispariția sa.

Opera artistică cantemiriană, lăsată culturii muzicale turce, nu va rămâne neobservată în izvoarele scrise franceze din secolul următor. Putem aminti aici de compoziția lui D.Cantemir apărută în Franța - *Peşrev* în patru părți, transcris de către muzicologul turc Rauf Yekta Bey în notație lineară și publicat în 1907 la Paris în «*La Revue Musicale*» («*La Revue Musicale*», 1907: 119. *Apud* Teodor T. Burada, *op.cit.*: 60-61). Asupra erudiției înaintașului nostru, inclusiv a celei muzicale, se poate afla din prestigioasa «*Encyclopédie de la musique et Dictionnaire du Conservatoire*» care face următoarea precizare:

Ce prince – nous dit-il – un des savants les plus universels de son temps... qui fonda pour son

*ami Pierre le Grand l'Académie de Saint-Petersbourg et fut membre de celle de Berlin, avait étudié à fond la musique turque, qu'il préférait de beaucoup, comme Lady Montague, à la musique italienne, „pour la finesse de ses intonations et de ses intervalles, pour la variété rythmique de ses **dioum-tek tekka** alternés à l'infini et pour la stricte appropriation des airs aux paroles. (Marcel Montandon, 1922: 2657. Apud Vasile Tomescu, 1973, no 9: 42)*

Datele prezentate mai sus scot în evidență intelectul, inteligența, calitățile organizatorice, gusturile artistice, recunoașterea meritelor lui D. Cantemir – personalitate științifică, culturală, artistică de notorietate internațională.

Relații strânse cu cultura Franței a stabilit fiul mai mic al lui Dimitrie Cantemir, Antioh. Un prim imbold în acest sens i-au dat studiile la Academia din Petersburg, care aduc în formarea spirituală a lui Antioh elemente de ideologie iluministă, influențându-i întreaga activitate literară (Cornelia Cîrstea, 1984: 11). Dacă inițial el era preocupat de scriitorii antici, ulterior, grație unui cumul de factori (educația din casa părintească, reformele petroviene, studiile ș.a.), se produce reorientarea sa spre literatura clasicistă vest-europeană, în care un loc important îi revine celei franceze. A avut o contribuție însemnată la această redirectionare a preferințelor artistice și prietenia cu Petru Apostol (un tânăr de origine română, fiu de hatman din Ucraina) care, pe lângă inteligență, era dotat cu bune cunoștințe în ale limbilor moderne. Astfel că inteligența acestuia, cunoașterea limbilor moderne, inclusiv a celei franceze, apropierea de familia Cantemir, pasiunea pentru lecturi ar fi putut atrage atenția lui Antioh asupra scriitorilor francezi contemporani, supoziție sugerată de traducerea sa făcută în perioada anilor 1726-1730 din franceză – «*Tabloul lui Cebes*» («*Le tableau de Cébès*») de un autor anonim, «*Considerații asupra pluralității lumilor*» («*Entretiens sur la pluralité des mondes*») de filozoful Bernar le Bovier de Fontenelle (1657-1757), «*Discursuri către rege*» («*Discours au Roi*») de scriitorul și istoriograful regelui Nicolas Boileau (1636-1711) ș.a. (*ibidem*). Interseul lui Antioh pentru literatura europeană este susținut și de abatele francez Jacques Jubé de la Cour (1674 – 1745; misionar catolic stabilit la 1728 în Rusia), prezent în anturajul prinților Cantemir.

Începerea misiunilor diplomatice în străinătate (mai întâi în Anglia în anii 1732-1738, apoi în Franța în anii 1738-1744) îi oferă lui A. Cantemir un teren propice pentru achiziții de carte (unele inaccesibile în Rusia), stabilirea unor relații în cercurile cultural-artistice din Occident, contacte spirituale care, în definitiv, îi vor marca convingerile și formarea spirituală în contextul epocii. După încheierea misiunii diplomatice în Anglia, Antioh Cantemir este numit, la 1738, ministru plenipotențiar al țarinei ruse pe lângă Curtea (Palatul) Versailles (Château de Versailles). Ajuns în capitala franceză, printre primele acțiuni ale lui Antioh au fost acelea de a face cunoștință cu mințile luminate din Paris, deși contacte cu slujitorii muzelor în și din această țară el avuse și mai devreme. Bunăoară, în 1736 întreprinde o vizită la Paris în scopuri medicale, unde avea să cunoască

un cerc de persoane a căror prezență în viața literară pariziană este incontestabilă. Din acest an datează cunoștința lui Cantemir cu marchiza de Monconseil, persoană de vază a saloanelor literare franceze, cu ajutorul căreia este introdus în lumea literelor și științelor pariziene. (Cornelia Cîrstea, op.cit.: 38)

Printr-o caracteristică elogiaasă îl prezintă conașionalilor săi pe Antioh, înaintea acreditării diplomatice a acestuia în capitala franceză, scriitorul, criticul de artă Jean Bernardin le Blanc (1707-1781), recomandându-l drept scriitor de satire, cunosător al țării sale adoptive și devotat ei, gentilom care se distinge în știință, în talentul de a asocia muzele la preocupările politice etc.

Pe parcursul celor șase ani de ședere la Paris Antioh reușește să se impună ca o personalitate notorie. De reținut că prinre personalitățile cu care face cunoștință și stabilește bune realții spirituale se aflau marii cugetători ai mișcării filosofice novatoare din sec. al XVIII-lea Charles-Louis de Secondat baron de Montesquieu (1689-1755) și François-Marie Arouet, zis Voltaire (1694-1778). A. Cantemir traduce în limba rusă «*Scrisorile persane*» (1721) ale lui Montesquieu în care acesta descrie societatea pariziană din timpul Regenței, satirizându-i instituțiile. Relațiile cu Voltaire au evoluat de la antipatie la simpatie reciprocă. Inițial, Antioh se exprimă în termeni destul de duri asupra unor lucrări istorice și filosofice ale iluministului francez – «*Istoria lui Carol al XXII-lea*» (1731), «*Scrisori engleze*» (1734), desconsiderând valoarea acestora. Din câte se pare «*sursa acestor nemulțumiri rezidă în episodul din lucrarea lui Voltaire în care se vorbește despre Dimitrie Cantemir ca despre un domn trădător și egoist*» (*ibidem*: 40-41). Bineînțeles că enciclopedistul cunoștea opera lui D. Cantemir și «*multiplele talente ale Prințului*», dacă e să reproducem fragmentul de început al unei fraze a lui Voltaire din epistola sa din 13 martie 1739, trimisă lui Antioh. Autorul ei se referă la cei doi Cantemiri deopotrivă, afirmând că «*i-ar fi bănuie descinzând din vechii greci, din rasa lui Pericle*» și exprimându-și toată admirația pentru mintea și condeii lor (Al. Dima, 1973, no 120: 3). Apropo, ca și fostul domnitor moldovean, Voltaire era în concepțiile sale un deist convins, adept al progresului, partizan al monarhiei luminate și pleda împotriva despotismului. Ulterior, raporturile umane dintre Antioh și gânditorul francez vor cunoaște o linie ascendentă, acesta din urmă promițând să rescrie (cu ajutorul tânărului prinț) episodul *vis-à-vis* de tatăl poetului, lucru care finalmente nu s-a realizat (posibil moartea prematură a ambasadorului Rusiei la curtea lui Ludovic al XV-lea a suspendat acest act). Prin mediația contelui Francesco Algarotti (1712-1764), filosof, critic de artă, libretist italian (cel care a semnat libretul variantei franceze a «*Iphigénie en Aulide*», servindu-i ca model lui Ch. W. Gluck pentru opera sa omonimă), Voltaire obține de la A. Cantemir manuscrisul latin al «*Istoriei Imperiului Otoman*», lucrare care se crede că i-ar fi servit scriitorului francez drept sursă de inspirație în crearea tragediei «*Le fanatisme, ou Mahomet le prophète*», (1741, publ. 1742) și a studiului istoric «*Essai sur l'histoire générale et sur les moeurs et l'esprit des nations*» (1756, 7 vols., rev. ed., 8 vols., 1761-63). Revenind la sentimente mai bune față de Voltaire, Antioh va traduce din opera acestuia, face trimitere la el în unele din satirele sale și chiar îl va recunoaște ca model pentru poemul său encomiastic «*Petrida sau descrierea în stihuri a morții lui Petru cel Mare, împăratul întregii Rusii*», rămas, din nefericire, nefinalizat. Replica lui Voltaire a fost una adecvată. Începând cu anul 1739, îmbunătățirea relațiilor dintre cei doi se confirmă prin corespondența lor. Iată un fragment dintr-o scrisoare, datată din 19 aprilie 1739, prin care enciclopedistul francez își dorește o discuție directă cu Antioh, iar mai apoi îi recunoaște talentul literar:

J'ai l'honneur de renvoyer à Votre Altesse l'Histoire Ottomane qu'Elle a bien voulu

me prêter et c'est avec regret que je la rends. J'y ai appris beaucoup de choses. J'en apprendrais encore d'avantage dans votre conversation, car je sais que vous êtes doctus sermones cujuscumque linguae et cujuscumque artis. (...) Je sais que vous faites naître sous vos mains les fruits et les fleurs de tous les climats: les langues modernes et les anciennes, la philosophie et la poésie vous sont également familières. (Apud Vasile Tomescu, op.cit.: 48)

Considerația și interesul lui Antioh pentru cultura franceză în acești ani vor crește în mod vizibil, el fiind atras de literatura clasică franceză și, în primul rând, de literatura din timpul lui Ludovic al XIV-lea (Corneille, La Fontaine, Molière), achiziționează lucrări de: Jean Baptiste Rousseau, zis «le grand Rousseau» (1671-1741) – poet (epigrame, ode, parafraze, poezii, satire), Alain-René Lesage (1668-1747) – nuvelist («*Le Diable Boiteux*», 1709) Antoine François Prévost d'Exiles (1697 - 1763) – romancier («**L'Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut**», 1731), François Catrou (1659 - 1737) și Pierre Julien Rouillè, (1681-1740) - istorici («*Histoire romaine*», 1725), Charles Rollin (1661- 1741) - istoric («*Ancient History*», 4 vols, 1730-38) ș.a. De asemenea, în câmpul atenției ambasadorului se aflau și unele probleme de ordin teoretic privind artele vizuale, versificația, cultura popoarelor etc. După cum observă C.Cîrstea, prin titlurile de carte «*aflăte în biblioteca lui Cantemir, de la Paris, se remarcă interesul pentru ceea ce provoacă și determină schimbări sociale, studiul istoriei vechi și contemporane fiind temei și contur al orizontului științific*» (Cornelia Cîrstea, op.cit.: 43). Setea de cunoaștere îl determină pe Antioh să ia lecții particulare în capitala franceză. Prin buna sa cunoștință Marie Madeleine de Vignerot du Pont de Courlay, **Duchesse d'Aiguillon** (1604 – 1675), fiica surorii cardinalului Richelieu (cea căreia Corneille îi va dedica tragedia «*Le Cid*»), el îl cunoaște pe Pierre Louis Moreau de Maupertuis (1698-1759), filosof, matematician și geodezist francez cu care, pe parcursul a circa doi ani de zile, studiază matematica. Această conlucrare, care va trece într-o strânsă prietenie, se dovedește a fi una benefică pentru conașionalul nostru, stimulându-i gândirea naturalistă, lucru resimțit în tratatul filosofic «*Scrisori despre natură și om*» (1743?), unde sunt abordate un cerc larg de probleme din domeniul anatomiei, astronomiei, biologiei, fizicii, fiziologiei, moralei.

Prezența lui A.Cantemir la Paris, în ambianța culturii occidentale, i-a prilejuit nu doar momente legate de îndeplinire a protocolului și a misiunii diplomatice, ci și posibilitatea de a promova bunurile culturale, cunoștințele sale (prin traduceri) dinspre vest spre est și invers. Un prim moment de referință în acest sens îl constituie redactarea în limba rusă a unor lucrări ale autorilor francezi, despre care am relatat anterior. Un alt aspect cu aceeași semnificație ar fi apariția, mai întâi a versiunii engleze, în 1734, apoi a celei franceze, în 1743, a monumentalei opere a lui Dimitrie Cantemir «*Istoria Imperiului Otoman*». Prin strădania lui Antioh, lucrarea înaintașului nostru este introdusă în circuitul valorilor universale. De asemenea, au fost traduse în franceză (la Londra), în anul 1749, și satirele lui Antioh Cantemir, însoțite de o biografie a sa

(«*Satyres de monsieur le prince Cantemir. Avec histoire de sa vie traduites en françoise*»). Spirit inteligent, abil, deschis progresului și cunoașterii, el și-a îndeplinit cu demnitate și pasiune rolul de punte între cele două extreme ale bătrânului continent ca veritabil mesager al culturii.

Anastasia Trubețkaia-Cantemir, soția din a doua căsătorie a lui Dimitrie Cantemir, a fost în contact direct cu Franța și cultura ei. A locuit mai mulți ani la Paris, frecventa balurile reginei Maria (fica lui Stanislav Lescinsky (1677-1766), rege polon în două rânduri – 1704-1711, 1733-1734, căruia i-a fost restabilit scaunul regal de către diplomația franceză). Una din gravurile executate în Franța reproduce imaginea Anastasiei, vestimentată în costum spaniol, care dansează menuetul în Palatul Versailles. Legăturile ei cu patria lui Voltaire au continuat și după dispariția ei în 1755, știut fiind că placa-i funerară a fost executată tot de un francez - Augustin Pajou (1730-1809), sculptorul curții regale a lui Ludovic al XVI-lea, celebru prin decorațiile sălilor l'Opéra de Versailles, le Palais-Royal și le Palais de Justice din Paris. Și alți plasticieni francezi au imortalizat imaginea Anastasiei Trubețkaia-Cantemir în iconografia timpului – Alexandre Roslin (1718-1793), Jean Daullé (1703-1763), Nicolas Gabriel Dupuis (1698-1771), Jean Duvivier (1687-1761).

Smaragda (Ecaterina), fiica lui D.Cantemir din a doua căsătorie, a fost o mare admiratoare a artelor frumoase, ea preferând, în special, colectarea tablourilor, inclusiv pe cele ale măestrilor francezi. Fiind o femeie cu calități fizice notabile, portretul ei a fost pictat sau reprodus de mai mulți pictori: Louis-Michel Vanloo (1707-1771), Robert Gaillard (1722-1785), Jacque-Firmin Beauvarlet (1731-1797), Jean-Charles Roettiers (? - ?) ș.a. Se mai știe de legătura de prietenie pe care Ecaterina o stabilise cu truediana franceză Clairon (pseud.; numele adevărat – Claire-Josèphe-Hippolyte Lérés de la Tude; 1723-1803) după sosirea-i la Paris în 1757. Și în cazul altor descendenți cantemireni filiația cu arta picturală poate fi urmărită pe parcursul a zeci de ani.

Acestea ar fi doar o parte din datele mai concludente care au rostul de a completa cronica relațiilor dintre reprezentanții de seamă ai familiei Cantemir cu cultura artistică franceză. Indiscutabil, subiectul oferă și alte elemente interesante ale legăturilor în discuție. În cadrul studiului de față am prezentat sintetic câteva aspecte esențiale ale problemei care, credem, demonstrează cu certitudine că, în cadrul raporturilor spirituale dintre două popoare ce reprezintă două extremități ale latinității europene, momentul Cantemir înseninează trecutul nostru artistic, cultural și istoric prin model, semnificație, valoare, fond de cunoștințe, sumă de idei, mod de gândire, atitudine civică, deschizând promițătoare perspective de cercetare, cu posibilitatea încadrării rezultatelor obținute în circuitul științific contemporan. Semnalată și apreciată în prestigioase tratate, enciclopedii, dicționare, lexicoane de specialitate de limbă franceză, începând cu anul 1751 și continuând în următorii ani, prestația intelectuală a înaintașilor noștri cantemirești constituie un episod remarcabil din istoria națională. Prin filonul francez, ei au fost cei care au contribuit enorm de mult la transferul de valori din est spre vest, dar și în sens opus, înscriind astfel numele lor, numele poporului și al țării lor de origine pe frontispiciul culturii europene.

Bibliografie

1. (1813). *Biographie universelle, ancienne et moderne, ou histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont distingués par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes*. Tome septième. A Paris: chez Michaud frères, libraires, rue des bons-enfants, no 34, de l'imprimerie de L.G.Michaud.

2. Cantemir, Dimitrie. (1876). *Istoria Imperiului Otoman, creșterea și scăderea lui* (în traducerea dr. Iosif Hodosiu). București: Edițiunea Societății Academice Române, nota 11.
3. Castellan, Antoin-Louis. (1812). *Moeurs, usages, coutumes des Othomans et abrégé de leurs histoire*. T.2, Paris: Nepveu.
4. **Cosma, Viorel. (1973). «Contribuții inedite la studiul moștenirii muzicale a lui Dimitrie Cantemir». În *Muzica. București*, no 11: 13-28.**
5. Cîrstea, Cornelia. (1984). *Antioh Cantemir*. Craiova: Editura Scrisul Românesc.
6. Dima, Al. (1973). «*Multiplele talente ale Prințului*». În *Săptămâna*, no 120: 3.
7. **Fétis, F.J. (1866). *Biographie universelle des musiciens et bibliographie générale de la musique*. Deuxième édition, entièrement refondue et augmentée de plus de moitié. Tome premiere. Paris: Librairie de Firmin Didot frères, fils et C-ie, Imprimeurs de L'Institut, rue Jacob, 56.**
8. Ghilaș, Victor. (2007). «*De la Aria Dervișilor din Pera la Răpirea din Serai*» În *Artă și educație muzicală. Revistă de cultură, știință și practică educațională*. Bălți, no 1(4): 24-39.
9. Guys, Charles Edouard. (1776). «*Voyage littéraire de la Grèce, ou Lettres sur les Grecs, anciens et modernes, avec un parallèle de leurs moeurs*». Vol.2, Paris. În Cosma, Viorel. (1973). *Contribuții inedite la studiul moștenirii muzicale a lui Dimitrie Cantemir (I)*. *Muzica*. București, no 7 (248): 10-23.
10. «*Historisch-Biographisches Lexicon der Tonkünstler ...*». (1790). Erster Theil, A-M, Leipzig: verlegt Johann Gottlob Immanuel Breitkopf. În Cosma, Viorel. (1973). «*Muzicianul Dimitrie Cantemir în literatura europeană din secolele XVIII-XIX*», în *Studii de muzicologie*. Vol.IX, București: Editura Muzicală, 7-43.
11. Montandon, Marcel. (1922). «*La Musique en Roumanie*», *Encyclopédie de la musique et Dictionnaire du Conservatoire* par A.Lavignac et L de la Laurencie, 1-re Partie, Histoire de la musique, Tome V, Paris: Librairie Delagrave. În Tomescu, Vasile. (1973). «*Témoignage historique: Démètre Cantemir*». ***Muzica, București: 1973, no 9: 39-48.***
12. Popescu-Judetz, Eugenia. (1973). *Cartea științei muzicii*. București: Editura Muzicală.
13. (1838). *Revue et Gazette musicale de Paris*, 5-e année, no 45: 435, Suite et fin IV *Instruments de musique des Orientaux, 2, Le Tambour*.
14. Thieme, U., Becker, F. (1928). «*Allgemeines lexicon der bilbenden künstler Band XXII*». Leipzig. În Фомин, С.В. (1988). *Кантемиры в изобразительных материалах*. Кишинев: Издательство Штиинца.
15. Țărălungă, Ecaterina. (1989). *Dimitrie Cantemir. Contribuții documentare la un portret*. București: Editura Minerva.
16. Villoteau, Guillaume André. (1812). «*De l'état actuel de l'art musical en Egypte, ou relation historique et discriptive des recherches et observations faites sur la musique en ce pays*». T.XIV, Paris: C.L.F. Panckoucke. În Burada, Teodor T. *Opere*. (1975). Vol.II. București: Editura Muzicală, 42-136.

Etică și deontologie în jurnalism: experiența franceză

Ludmila LAZĂR

Universitatea Liberă Internațională din Moldova

Fiind definită ca a patra putere în stat, presa are o mare responsabilitate în societatea contemporană. Încă în perioada când profesia de ziarist era pe cale de devenire, în Franța secolului al XVIII-lea, Denis Diderot redactase în **Encyclopedie** un prim cod deontologic, în care se menționa că jurnalistul trebuie să iubească adevărul și să fie imparțial, „să aibă o considerație solidă și adâncă a logicii, gust, pătrundere, mare obișnuință a criticii” [1]. Diderot a evidențiat mai multe principii de care trebuie să se conducă un jurnalist în exercitarea profesiei, principii care sunt actuale și în ziua de azi pentru ziaristii din întreaga lume. Desigur, o dată cu ascensiunea mijloacelor de informare și a mutațiilor moderne ale informației, exigențele față de această profesie au devenit mai insistente.

Comportamentul presei poate fi circumscris următoarelor domenii: morală, drept, etică și deontologie. Dacă dreptul ține de obligațiile legale și sancțiunea lor, atunci morală, etica și deontologia proclamă principiile, normele și regulile de conduită dincolo de domeniul legal, dar la fel de esențial. Deontologia se aplică în interiorul unei profesii, stabilind pentru respectivii profesioniști ce le este permis și ce le este interzis să facă. Termenul provine din grecescul *deontos* (ceea ce este convenabil) și *logos* (cunoaștere), ce ar însemna o cunoaștere a ceea ce este just și convenabil, deontologia reprezentând o teorie a obligațiilor. Termenul a fost creat de Jeremy Bentham, fondatorul utilitarismului, pentru a defini concepția sa despre morală. Specificul profesiei de jurnalist implică un statut și o deontologie aparte, raportate la rolul și funcțiile presei în sfera relațiilor sociale. De aceea, activitatea jurnalistică este reglementată nu numai de normele de origine statală, ci și de anumite norme statutare (nejuridice), elaborate conform cadrului juridic legal, dar care particularizează acest cadru la specificul jurnalisticii. Aceste norme statutare pot fi cuprinse în statute ori în coduri deontologice ale jurnaliștilor, elaborate în cadrul redacțiilor ori asociațiilor profesionale. Așadar, deontologia jurnalistică se caracterizează prin îndatoriri privite ca obligații morale și nu ca niște constrângeri legale.

În spațiul francez a fost elaborat unul dintre cele mai vechi documente cu valoare deontologică, numit „La charte des devoirs professionnels des journalistes français” („Carta îndatoririlor profesionale ale jurnaliștilor francezi”), redactată în 1918 și revizuită la 15 ianuarie 1938 sub egida Sindicatului național al jurnaliștilor (SNJ). El rămâne și până astăzi un document de referință în „normarea” și exercitarea profesiei de jurnalist atât în Franța, cât și în întreaga Europă. Apărut într-un moment de maximă tensiune istorică, acest cod etic prevedea modalitățile și garanțiile de participare a presei la actul de putere printr-o informare corectă și onestă a publicului. Ca și celelalte coduri, alcătuite în primele decenii ale secolului trecut în Suedia, Finlanda, „La Charte des devoirs” apare sub influența concepției presei libere sau „libertariene”, concepție apărută la început de secol. Având la bază ideile lui J. Milton, John Stuart Mill ș.a.,

această concepție de orientare democratică a influențat pozitiv conținutul primelor coduri jurnalistice. Drept valori supreme erau declarate libertatea cuvântului și dreptul cetățenilor de a obține informații veridice. Carta se inspiră nemijlocit din "Declarația drepturilor omului și cetățeanului" din 1789, în articolul 11 al căreia este stipulat: "...Orice cetățean poate vorbi, scrie, imprima liber cu condiția să răspundă la abuzul acestei libertăți, în cazurile strict determinate de lege."

Codul etic francez conține un șir de principii care presupun responsabilitate, demnitate profesională și libertate de comunicare. "La Charte des devoirs" cere jurnalistului să fie responsabil pentru tot ceea ce scrie, să respingă calomniile, acuzațiile nefondate, minciuna și deformarea faptelor fiind considerate încălcări grave; să nu accepte bani de la organizații de stat sau particulare, unde calitatea sa de jurnalist, statutul, influența și relațiile sale profesionale ar putea fi exploatare; să nu comită plagiat; să nu-și permită utilizarea metodelor necinstite pentru a obține informații. În planul demnității profesionale codul prevede recunoașterea doar a jurisdicției egalilor săi, suverani în materie de onoare profesională; "nu va semna articole ce conțin reclamă comercială sau financiară; acceptă doar însărcinări compatibile cu demnitatea profesională; nu solicită locul colegului și nici nu-i provoacă retrogradarea, oferindu-se să lucreze în condiții inferioare" [2]. În ceea ce privește libertatea de exprimare, jurnalistul francez nu va folosi libertatea presei într-un scop interesat; va considera onestitatea și grija pentru adevăr ca reguli primare; va apăra secretul profesional; va revendica libertatea de a publica informațiile sale în mod onest. De fapt "La Charte des devoirs" fixează un început al ordonării conștiinței profesionale a jurnaliștilor, culminat în coduri internaționale, cum ar fi cel de la Munchen, Paris etc.

Codul etic este considerat ca o declarație a valorilor esențiale ale care definesc rolul practicanților unei profesii. El fixează un set de principii cuprinzătoare și înalță o ștachetă spre care tindem, dar nu acordă o mare importanță modului în care aceste principii sunt aplicate în diferite circumstanțe. Este vorba despre principii și valori precum integritate, responsabilitate, răspundere sau transparență. Codul definește modul în care o persoană a căreia i se aplică ar trebui să se comporte într-o manieră morală și etică, fixând aspirații înalte spre care tindem în viitor.

Este important de a remarca, că principiile deontologice ale codului etic francez din 1918 pot fi regăsite, practic, în toate reglementările profesionale naționale, precum și în cele internaționale. Acest lucru denotă, pe de o parte, caracterul fundamental al codului, iar pe de alta - profesionalismul școlii franceze de jurnalism. Paradoxul constă însă în faptul că acest cod îi privește doar pe membrii Sindicatului național al jurnaliștilor francezi și pe cei care au aderat la el; astfel, Franța nu are un cod general valabil al profesiei de jurnalist [3].

Deși "Carta îndatoririlor profesionale ale jurnaliștilor francezi" din 1918 rămâne documentul de bază în ceea ce privește autoregularizarea presei franceze, totuși un reper deontologic sugestiv în spațiul francez, și nu numai, reprezintă "Declarația datoriilor și drepturilor jurnaliștilor", aprobată în 1971 la Munchen. În Declarația de la Munchen este pus accentul pe obligații, care constituie 10 articole în raport cu drepturile – doar 5 articole. Desigur, există conexiuni conceptuale cu reglementările anterioare, inclusiv cele incluse în Carta din 1918, inclusiv la capitolul autonomiei normative

în aria deontologiei profesionale. "Declarația" indică preeminența legii în ordonarea comportamentului profesional și totodată prevede refuzul oricărei ingerințe "în materie de onoare profesională" alta decât a profesioniștilor înșiși. Adevărul și libertatea informației rămân punctele-cheie ale codului, fiind completate de îndatorirea de a respecta adevărul oricare ar fi urmările; publicarea numai a informațiilor a căror origine este cunoscută; rectificarea informației publicate care se dovedește a fi inexactă. Declarația de la Munchen stipulează accesul neîngrădit la sursele de informații, stabilește limitele subordonării redacționale și prevede dreptul ziaristului la un contract personal, "care să-i asigure securitatea materială și morală... precum și o retribuție corespunzătoare rolului său social, și suficientă pentru a-i garanta independența economică." Câteva jurnale franceze de provincie au încorporat declarația în carta lor redacțională, și ea fiind citată și în regulile deontologice ale jurnalului *Le Monde*.

Normele morale și juridice în vigoare rețin în definiția jurnalistului existența unui contract de muncă și exigența ca profesionistul să obțină veniturile personale din practicarea meseriei. În cazul Franței partea de venituri din practicarea profesiei trebuie să depășească 50 de procente. Vorbind de de etică și deontologie în spațiul francez, este important a menționa strânsa legătură a lor cu legislația. Încă prin legea din 24 iulie 1881, fiind una dintre legile fundamentale ale Republicii, este introdusă răspunderea penală a jurnalistului. Această lege a fost completată prin cea din 1 august 1986, care a schimbat statutul juridic al presei și totodată definește clar principii deontologice. De exemplu, articolul 8 interzice de a primi bani sau privilegii în mod direct sau indirect de la guverne străine, iar articolul 10 se interzice jurnaliștilor să primească bani sau alte bunuri pentru publicitate financiară sub formă de informație. Nerespectarea acestor articole se pedepsește prin amendă sau privațiune de libertate. Elemente deontologice se conțin și în Codul muncii. Comisia de arbitraj, de exemplu, are obligația de a constata greșelile din activitatea ziariștilor și repetarea lor. În Convenția colectivă națională a jurnaliștilor sunt stipulate un șir de principii ce țin de domeniul deontologiei, interdicțiile privind plata și avantajele jurnalistului în afara salariului, ca și aceea privind publicitatea redacțională [4]. În art. 5-1 se menționează necesitatea respectării Cărții îndatoririlor profesionale ale jurnaliștilor francezi din 1918, se declară și alte principii ce garantează libertatea de expresie și corectitudinea în exercitarea obligațiilor.

Singularitatea jurnalismului francez rezidă în combinarea unui dispozitiv legal de reglementare dintre cele mai greoaie corelat cu absența unei etici profesionale formalizate și cu mecanisme de autoregularizare. "Unei judiciarizări îi corespunde o autodisciplină ușoară", consideră specialiștii francezi în domeniul mass media J.Leprette și H.Pigeat [5]. Editorii și majoritatea jurnaliștilor susțin că deontologia este o problemă personală sau, cel mult, a fiecărei redacții. În contradicție cu tradiția de raționalism a culturii franceze, deontologia jurnalismului reprezintă un demers mai mult pragmatic și nu atât de riguros ca în Marea Britanie sau în SUA. O altă contradicție în acest sistem este că, pe de o parte, judecătorul este chemat să intervină în enunțul deontologic conform legislației în vigoare, iar pe de altă parte, jurnaliștii profesioniști protestează împotriva acestor incursiuni în domeniul, făcând apel la libertatea presei, la unul dintre principiile etice cheie ale Sindicatului Național în privința onoarei profesionale, care

spune că jurnaliștii se vor supune doar jurisdicției colegilor lor "cu excluderea oricărui amestec din partea Guvernului sau a altora". Astfel, nu putem vorbi de o "jurisdicție" deontologică în spațiul francez.

Refuzul oricărui instituționalizări a deontologiei a fost un fenomen al ultimelor decenii din secolul al XX-lea. În anii 90, a vorbi despre etică a devenit o modă în Franța, însă zece ani mai târziu, profesioniștii continuau să ascundă sau să respingă orice inițiativă susceptibilă de a impune respectarea deontologiei, acuzând-o, de obicei, că reprezintă o amenințare la adresa libertății presei. Paradoxul constă în faptul, că deși mijloacele de comunicare ne guvernează viața, ne-o monitorizează și influențează permanent, ele fiind pentru noi un serviciu fundamental de utilitate publică, jurnaliștii acceptă totuși cu greu, sau chiar resping uneori ideea de morală și deontologie în exercitarea profesiei. Această problemă există și în Franța, unde respectarea normelor etice este o tradiție. Ideile cunoscutului sociolog Pierre Bourdieu și ale discipolilor săi vin să justifice această stare de spirit. Descriind jurnalismul ca total supus constrângerilor social-economice, ei considerau orice autoregularizare drept o iluzie înșelătoare, bănuindu-se că jurnalistul se bucură de o libertate care nu există [6].

Contrar pozițiilor adoptate de profesie împotriva organizării unei autoregularizări, mulți intelectuali și specialiști ai mass media pledează în favoarea ei, dar până în prezent fără efecte palpabile. Totuși, în cadrul unei autoregularizări la nivelul întreprinderilor, anumite măsuri au fost înreprinse în ultimele decenii. Au fost redactate coduri în presa regională, precum și în presa națională.

Cotidianul francez de referință *Le Monde* a publicat în 2002 *Le style du "Monde"*, o culegere de norme profesionale și deontologice, fiind un exercițiu de transparență menit să consolideze relația dintre cotidian și cititorii săi. Încă în 1994 tot *Le Monde* întreprinsese o măsură de ordin deontologic: instaurase un mediator. *Le style du Monde* are la bază principiile Declarației de la Munchen, fără a se preciza acest lucru, fiind completată de principii specifice presei scrise. Aceasta a fost una dintre rarele inițiative deontologice ale presei cotidiene, care merită toată aprecierea. Ziarul "20 minutes" a publicat în același an codul său etic, incluzând în el atât Carta îndatoririlor jurnaliștilor francezi, cât și Declarația de la Munchen. În partea a doua a codului au fost stipulate regulile de comportament în cadrul companiei, despre munca în afara redacției, despre cadouri, călătorii, conflict de interese. Este important de a menționa că încă în 1994 canalul de televiziune TF1 a aprobat codul său etic, numit "18 principii etice pentru telejurnaliști". El cuprinde principii concrete, axate pe respectul față de spectator: obiectivitate, imparțialitate, tact în prezentarea materialului, respect pentru viața privată, protecția surselor, prezumția nevinovăției, interdicția de a oferi bani pentru acțiuni criminale, săvârșite în fața camerei video.

Deși aceste inițiative răzlețe au fost salutate și apreciate în general pozitiv în societatea franceză, ele n-au schimbat situația în domeniul deontologiei, ea continuă să rămână subapreciată în mass media. Participarea societății civile la deontologia informației, o reflecție etică mai dezvoltată și un plus de analiză critică ar contribui la remedierea situației deontologice din Franța, cu atât mai mult cu cât jurnalismul francez este o profesie în proces de mutații profunde, devenind mai numeroasă, mai tânără și mai calificată. Politicile redacționale, impuse de anumiți acționari, angajatori

și ierarhiile unor redacții afectează în mod direct materialele jurnalistice și atentează la dreptul publicului la o informație onestă, completă, pluralistă și independentă de presiuni politice și comerciale. În acest sens, este important de a oferi deontologiei un loc deosebit în exercitarea activității de jurnalist, ea constituind baza credibilității pentru această profesie. Astăzi, specialiștii din domeniul mass media sunt preocupați de dezbateră privind necesitatea consiliilor de presă, organe de autoregularizare care există acum în întreaga lume și reprezintă organe de mediere între presă și public. Claude-Jean Bertrand, specialist recunoscut în domeniul eticii și deontologiei mass media accentuează avantajul de a crea prin intermediul Consiliilor de Presă o legătură inedită între «les gens qui ont le pouvoir d’informer, ceux qui possèdent le talent d’informer et ceux qui ont le droit d’être informés» [7]. Se pare că balanța se înclină spre cei care susțin ideea creării unui astfel de consiliu în Franța. Actualmente proiectul unui consiliu francez al presei este în curs de elaborare.

Putem afirma că, în ultimele decenii, în spațiul francez are loc o evoluție în mentalitatea breslei jurnalistice, de la ideea despre deontologie ca problemă personală la afirmația că “deontologia este afacerea tuturor și totodată a fiecăruia”, expusă de către Sindicatul francez al jurnaliștilor la Congresul de la Bezanson din octombrie 2006 [8].

Desigur, existența codurilor deontologice în diverse spații socio-culturale are și conotații diverse. Spre exemplu, aprobarea Codului principiilor de Etică Profesională al jurnalistului din Republica Moldova la 4 mai 1999 la Congresul extraordinar al Uniunii jurnaliștilor a fost o realizare importantă a tagmei ziariștilor. La baza acestui cod au stat diverse coduri internaționale și, desigur, “Carta îndatoririlor profesionale ale jurnaliștilor francezi”. Aici condițiile de activitate a jurnaliștilor sunt diferite de cele din Occident. În Republica Moldova, noțiunea „libertatea presei” este una de natură confuză și din punct de vedere juridic are o interpretare controversată și chiar incoerentă. Dacă Legea Presei, adoptată de Parlament în 1994, în art. 1 (1) stipulează că „în Republica Moldova libertatea presei constituie un drept fundamental, consfințit de Constituție”, apoi Legea Supremă nu conține o formulare concretă, care să garanteze libertatea presei. Creația jurnalistului din Republica Moldova este ancorată într-un mediu moral disconfortabil, fiind influențată de realitățile existente ale unui stat cu o democrație subredă. Dacă a fi francez, după spusele jurnalistului Nicolas Don, înseamnă a ține la ethichetă, la regulile și codurile profesionale [9], apoi respectarea legilor și a reglementărilor de tot felul în Republica Moldova nu reprezintă o tradiție și o necesitate în condițiile când organele de drept sunt corupte, iar justiția - dependentă de puterea politică. În aceste condiții, activitatea jurnalistului care se conduce de înalte principii morale reprezintă o permanentă provocare, iar existența codului deontologic i-ar putea proteja libertatea de expresie de presiunea din partea diverselor puteri.

La ora actuală, jurnaliștii din țările Europei, utilizând cele mai puternice instrumente de influențare a opiniei publice oferite de mass media și bazându-se pe codurile etice profesionale, au de îndeplinit funcții importante în societate și ar putea, în consecință, să reprezinte un model al comportamentului etic.

Referințe:

1. Apud J.Leprette, H. Pigeat. Etica și calitatea informației. București, Editura100+1 GRAMAR, 2006, p.27.
2. http://www.snj.fr/article.php3?id_article=65
3. D.T.Popa.Deontologia profesiei de ziarist. București, Ed. Norma, 2000, p.76.
4. www.ruj.ru/international/euu/soviet_eu_3
5. J.Leprette , H. Pigeat. Op. cit., p.107.
6. P.Bourdieu.Journalism et éthique. În : Les cahiers du journalism.Lille,Ecole superieure de journalism, 1996, p.15.
7. Nathalie Dollé. La France finira-t-elle par se doter d'un Conseil de Presse? În:Les cahiers du journalism, n.18-Printemps, 2008- <http://www.alliance-journalistes.net/spip.php?article237>
8. http://www.snj.fr/article.php3?id_article=450
9. Cătălina Matei.Nicolas Don - Jurnalist francez, actualmente... și roman. 26.11.2007 <http://www.protvmagazin.ro/articole/1061361/pagina-2/>

Un Cioran între Est și Vest. Scrierile sale franceze, prelungire a celor românești

Mara Magda MAFTEI

Academia de Studii Economice, București, România

Cioran s-a spălat de toate păcatele tinereții atunci când s-a declarat apatrid. Sau cel puțin așa a crezut el. Cel care a sprijinit extremismul de dreapta în România, care s-a lăsat sedus de una dintre aventurile politice cele mai mortificatoare din istoria omenirii, nazismul, dovedește în scrierile sale franceze ca și în *Lettre à un ami lointain*, inclusă ulterior în *Histoire et Utopie* și adresată lui Noica că angajamentul său ideologic din tinerețe, pe care ulterior îl va numi utopic, nu a fost unul fortuit. Mai mult, Cioran s-a deghizat în semidemocratic de dragul vremurilor occidentale, dar el a rămas robul Ideii din perioada sa românească, la fel ca și Noica, de altfel, numai că nu a avut curajul acestuia de a-și păstra fidelitatea în ciuda consecințelor negative. Totuși, Cioran nu a învinuit niciodată România de găzduirea extremismelor, în niciun caz al comunismului. Ținta atacurilor sale permanente a fost Occidentul, care a alimentat atât ideologia oamenilor liberi, cât și pe cea a oamenilor ce pot scăpa de sub tirania unei libertăți benefice doar pentru unii. Un Occident obosit nu mai putea genera decât idei, pe care țările aprig înfometate la propriu și la figurat le puteau pune în practică, ca, de exemplu, Rusia. Așadar, Occidentul epuizat: „alors qu'il eut été de son devoir de mettre le communisme en pratique, de l'ajuster a ses traditions, de l'humaniser, de le libéraliser et de le proposer ensuite au monde, il a laissé a l'Orient le privilège de réaliser l'irréalisable et de tirer puissance et prestige de la plus belle illusion moderne (...) et cependant l'Occident refuse d'en tirer les dernières conséquences”¹.

În timpul verii lui 1947 Cioran se decide să pună capăt experienței sale românești, ne referim la cea lingvistică, pentru că pe cea politică o va continua încifrat în cărțile sale franceze, unde va relua exact aceleași obsesii ale tinereții, dar nu va mai putea urla contra neputinței românești de a face istorie, nici măcar de a ieși de sub istoria comunistă, căci Cioran a fost un exilat cuminte, care nu s-a revoltat deloc în scris sau public împotriva politicii lui Ceaușescu, spre deosebire de un Ionescu, de exemplu. Își va păstra aceeași revoltă lăuntrică față de istoria care se face sau nu, dar va începe să adopte din învățăturile maestrului său, și anume respectarea condiției istoriei ca dat, în fața căruia voința devine un act artificial și amăgitor. În acei ani de început, Cioran își păstrează încă obiceiurile sale românești, crezând, cu eroare, că statutul lui de exilat îi permite aceleași drepturi ca și acela de cetățean, că îi permite, mai ales, să se implice în viața cetății, ca și cum problemele sociale și, implicit, istorice ale acesteia sunt lăsate la îndemâna celor care au, mai mult sau mai puțin, o soartă de tranzit și parazit teritorial. Se va înscrie în două organizații, una catolică și cealaltă laică, dar foarte aproape de doctrina partidului comunist. Se va interesa atunci ca și totdeauna de viața politică franceză „dans la mesure où elle lui semble conforter ses choix antidémocratiques pour la Roumanie : très impressionné par Doriot, il vante ainsi, dans une lettre à Eliade,

les « aptitudes de chef » du fondateur du PPF, capable de promouvoir une authentique « révolution nationale » venant « dynamiter » la démocratie. Les jeunes nationalistes français, il les trouve en revanche ternes, timorés, vieillots, réactionnaires², s'écrit Patrice Bollon în biografia sau eseul lui, care a avut atât de mult succes în spațiul occidental, ca și cartea Alexandrei Lavastine, de exemplu, dar care pentru noi, românii, nu aduce niciun element de noutate, nimic din ceea ce nu știam deja. Cioran rămâne un antidemocratic în convingerile sale politice. Așa cum a remarcat și Patrice Bollon, el nu va ieși mai niciodată din cadrul convingerilor sale politice antidemocratice exprimate în publicistica tinereții sale, va adopta poziția indiferentului în fața mediului occidental sensibil la manifestări ideologice pentru a căror creație ar trebui să se simtă de altfel responsabil. În zadar va încerca el să mimeze reluctanța față de opțiunile sale din tinerețe. El a fost obsedat de *schimbarea la față a României*. Nu știm dacă a făcut-o mediatic sau chiar a crezut într-o astfel de metamorfozare subită. După ajungerea pe teritoriul Franței, istoria rămâne morbul care îl roade. Nu-l mai interesează istoria molatică a românilor, din moment ce aceștia au căzut pradă comunismului, ci trece mai degrabă în planul metafizic al istoriei, capacitatea acestei istorii de a intra și ieși din degringolada ideologiilor de dreapta sau de stânga. Cioran rămâne un elev fidel al delinearității istoriei, incapabil de a o înțelege ca pe un dat. O filosofie sub semnul propriei persoane, a propriilor trăiri la care se raportează întregul univers, o filozofie a instinctelor, care trebuie uneori pusă în masca rațiunii, pentru a sluji unor raționamente standard. Filosofia politică a lui Cioran se reduce la dimensiunile integrării istoriei între cei doi poli opuși, democrație sau tiranie. Cioran va sta de partea celei de-a doua: „un monde sans tyrans serait aussi ennuyeux qu'un jardin zoologique sans hyènes”³. Democrația va fi totdeauna urmată de tiranie, căci un regim liberal nu poate fi decât instabil, așadar temporar. Cioran a avut însă tot timpul un raport fantezist cu istoria. A militat pentru autoritarism, dar când fratele lui, Aurel a fost închis în 1948 pentru că a complotat împotriva regimului, este bulversat și nu înțelege de ce tirania care suna atât de bine în paginile sale poate lua forme atât de hidoase în realitate. Din punct de vedere concret, Cioran nu a fost niciodată pregătit să înfrunte totalitarismul la propriu, precum cazul lui Noica sau Steihardt, de exemplu. Ca să se pună bine cu Occidentul, va deveni în timp *un liberal intraitable*, pentru care liberalismul nu este mai mult decât triumful unor „masses amorphes, sans idoles ni idéaux, dangereusement démunies de fanatisme”⁴. Cioran își va continua în scrierile sale și chiar în publicistica franceză foarte săracă traseul utopiilor sale revoluționare. În 1972, va trimite chiar spre publicare către *La Nouvelle Revue Française* un articol despre inutilitatea revoluțiilor⁵; deși va insista asupra acestui discurs care dovedește lipsa de logică a unor acțiuni care nu produc decât dezordine, Cioran demonstrează încă o dată dragostea sa furibundă pentru tot ceea ce se numește eșec istoric, gaură neagră în linearitatea temporală. Rămâne adeptul despotismului iluminat, formulă tipic românească pe care o traduce în franceză prin *despotisme éclairé* și pe care o afișează în *De l'inconvénient d'être né*: „seul régime qui puisse séduire un esprit revenu de tout, incapable d'être complice des révolutions, puisqu'il ne l'est même pas de l'histoire”⁶. Acest discurs semitotalitar al lui Cioran era foarte bine tolerat în epocă de către intelectualitatea de stânga franceză, care, deși cunoștea crimele lui Stalin, prezenta pentru populația franceză meritele deosebite ale

comunismului, cel care împlinea, susțineau ei, idealurile revoluției de la 1789. Cioran are, în maniera sa stilistică excepțională, curajul de a explica păstrând, în primul, rând o armonie la nivelul frazei, de ce omul, în general, se lasă asupra, confortabil în ideea sa că din limitele care i-au fost impuse nu poate fugi, decât să își asume greșelile pe care libertatea unor limite nedefinite i-o poate da: „c'est que la tyrannie précisément on peut y prendre goût, car il arrive l'homme d'aimer mieux le croupier dans la peur que d'affronter l'angoisse d'être lui-même”⁷. Ce este democrația din punctul de vedere al lui Cioran? Garanția unor politicieni mascote, incapabili de a controla istoria. Când aceasta scapă oricărei previziuni prin definiție anemică, această dezordine, această turbulență aproape mecanică a timpului, pentru că ea devine sacadată, ritmată, capătă numele de tiranie. Cioran face totdeauna apologia normalității acestui fenomen și are dreptate. Sunt recurențe în istorie pe care nimeni nu le poate anticipa sau opri din manifestarea lor. Au și efecte benefice. Ele semnalizează intrarea unui corp social într-o stare maladivă: „les libertés ne prospèrent que dans un corps social malade: tolérance et impuissance sont synonymes”⁸. Cioran a rămas fidel lui Spengler și lui Nae Ionescu. De la Spengler, pe lângă mult uzitata teorie a oboselii Occidentului, pe care Cioran mizează în discursul său filosofic, el a preluat și ideea normalității apariției acestor momente de decadentă în istorie, a acestor „barbaries régénératrices”, care asigură dinamismul istoriei, firescul ei. Va ajunge, după cum scriam mai sus, în cele din urmă, la concluzia profesorului său, aceea a subordonării individului în fața istoriei, a interpretării ei ca pe un dat din care nimeni nu poate ieși, sau cum nota el: „l'histoire, dans son essence, est stupide Elle continue, elle avance, parce que les nations liquident leurs préjugés à tour de rôle. Si elles s'en débarrassaient en même temps, il n'y aurait plus qu'une bienheureuse désagrégation universelle”⁹. Istoria nu este, și de aici provine nemulțumirea maselor, o alegere individuală. Este o integrare voluntară sau nu. O apartenență. Analiza cost/beneficiu nu poate fi decât redundantă. Istoria reprezintă singurul factor extern pe care omul de-a lungul vieții sale nu-l poate schimba, cu excepția unor cazuri extreme, gen Hitler sau Stalin, oameni care se ridică deasupra istoriei și o decid propriu-zis. În aceste condiții, cine hotărăște ce este bun sau ce este rău? Societățile liberale sunt de-a dreptul dezamăgitoare, scrie Cioran, prin această „manque de promesse tout court”¹⁰, injuste, în care unii suntem obligați să iertăm „aux autres leurs richesses si, en échange, ils nous laissent la latitude de mourir de faim à notre façon”¹¹.

Ciudad, dar Cioran care vroia atât de mult să-și șteargă în Occident urmele trecutului, acel Cioran care va autoriza publicarea *Schimbării la față*, dar numai după ce o epurează de toată revolta sa din tinerețe, acel Cioran care își maturizase relația cu istoria în Occident, a lăsat ca volumul său românesc intitulat *Îndreptar pătimas*, scris în perioada 1941 – 1944, evident în limba română, să apară în franceză, chiar dacă de-abia în 1993, sub titlul *Bréviaire des vaincus*, dar păstrând părțile sale de revoltă la adresa destinului liliputan al țării de la a cărei apartenență s-a dezis mereu, deși și-a păstrat toată viața pașaportul său românesc, refuzând cetățenia franceză. Prizonier al destinului valah, urându-l pentru că s-a prins de el ca o lepră de care nu are scăpare oriunde s-ar duce: „Où que tu ailles, sa malédiction te poursuivra, il empoisonnera tes veilles, tu te tourmenteras pour lui ; tu hairas en vain les mauvaises fées qui ont

aboli son destin siècle après siècle – l'univers ne te consolera pas d'être né au pays des sans bonheur"¹². În plus, Cioran va păstra pentru ochii Occidentului același discurs incendiar la adresa unei națiuni incapabile de a face istorie, și, evident, acea națiune nu putea fi decât cea în care s-a născut: „les nations sans orgueil ne vivent ni ne meurent. Leur existence est insipide et nulle, car elles ne dépendent que le néant de leur humilité"¹³. Vinovați de acest eșec istoric, care s-ar numi liberalism în perioada interbelică, un liberalism care a adus pe scena politică o debandadă de partide fără doctrină, sunt politicienii români, democrați, care nu au făcut decât să epuizeze națiunea prin gustul lor acerb spre îmbogățire, rostul tradițional al politicii la români. Un popor care a conservat în latinitatea sa excesele Imperiului Roman: „la soif irréfrenée de puissance et de richesse épuisa rapidement la nation"¹⁴. Atâta timp cât poporul român nu vrea să iasă din cadrele istoriei sale printr-o revoluție, care să anuleze așa-zisele merite ale unei clase politice corupte, acest popor va rămâne „un peuple simple et honnête [care] ne se distingue pas des plantes"¹⁵. Din nou apare obsesia spengleriană a comparării popoarelor ce nu se afirmă în istorie, ce nu ies din biologie, cu plantele!

Cioran asistă efectiv la epoca previzionată de Spengler, și anume decăderea Europei vechi, care iese din cel de-al doilea război mondial sleită de puteri, lăsând locul manifestării rivalității și a împărțirii scenei politice și economice între Rusia și SUA. El își schimbă discursul, nu numai România este incapabilă de excese, ci și întreaga Europă, lașă, se retrage în statutul de spectator, după ce încercase, secole de-a rândul, până în 1945, anul schimbării raportului de forțe pe plan mondial, toate fărădelegile sociale și economice. Europa atinsese un anumit maxim de evoluție la sfârșitul celui de-al doilea război mondial, moment în care a început să-și întoarcă fața spre problemele sociale pe care le crease de-a lungul secolelor de megalomanie a îmbogățirii. Această înțelepciune Cioran o numește oboseală și lașitate, dar nici măcar nu este original, pentru că Nietzsche și Spengler înaintea sa previzionaseră un asemenea destin Europei, la un anumit moment, ceea ce nu reprezintă totuși o concluzie șocantă. Orice organism, fie el politic, social sau biologic cunoaște la un moment dat decadența. Cum Cioran este alergic la orice manifestare anemică a societății, el ajunge să îi reproșeze Europei exact ceea ce îi reproșea României în tinerețe, prea multă luciditate și prea multă amortire: „dans sa terrible pondération, l'Europe se refuse a elle-même, au souvenir de ses impertinences et de ses bravades, et jusqu'à cette passion de l'inévitable dernier honneur de la défaite. Réfractaire à toute forme d'excès, à toute forme de vie, elle délibère, elle délibérera toujours, même après avoir cessé d'exister : ne fait-elle pas déjà l'effet d'un conciliabule de spectres?"¹⁶. Deja ne-am obișnuit cu un Cioran contradictoriu. El creează impresia că scrie pentru a șoca și în acest sens incriminează. În funcție de oportunitățile momentului, își acuză propria țară de incapacitate istorică și își menține până la moarte dezgustul apartenenței, deși în realitate primea cu mare drag pe orice român care venea la Paris, după spusele Monicăi Lovinescu, ale Sandei Stolojan, așadar a celor care au trăit în preajma sa. După ce România va cădea pradă comunismului, când nu îi mai rămâne așadar altă soluție decât cea a compătimirii, critica sa se mută la adresa Occidentului: „Mille ans de guerres consolidèrent l'Occident; un siècle de « psychologie » l'a réduit aux abois"¹⁷ sau „L'Occident ? Un possible sans lendemain"¹⁸. Cioran își construiește în tinerețe același discurs, critic și contradictoriu,

pe care îl aplică, mai întâi, României, apoi Occidentului. Își schimbă ținta istoriei. La fel va proceda și cu faimoasele invective la adresa evreilor. Atitudinea incriminatorie din *Schimbarea la față*, ca și din publicistica sa românească se va transforma într-una laudativă în eseu *Un peuple de solitaire*, inclus în volumul *La tentation d'exister*. Un cameleonism literar și până la urmă ideologic de care un Noica sau Steihardt, sau mai actual Goma nu ar fi fost în stare. Așadar, evreul incomod devine singular în suferința sa și reprezentantul întregii specii: „Être homme est un drame ; être juif en est un autre. Aussi le Juif a-t-il le privilège de vivre *deux fois* notre condition. Il représente l'existence séparé par excellence ou, pour employer une expression dont les théologiens qualifient Dieu, le *tout autre*. Conscient de sa singularité, il y pense sans arrêt, et ne s'oublie jamais ; d'où cet air contraint, crispé, ou faussement assuré, si fréquent chez ceux qui portent le fardeau d'un secret”¹⁹.

Cioran, cel care va aspira tot timpul la o carieră metafizică, arborează mai totdeauna o relație cu istoria care este greu de încadrat într-o structură anume. Cioran teribilistul, cum îl numește Philippe Tiffreau, este dificil de categorisit: „Cioran le Terrible est difficilement cernable, ses écrits font-ils partie d'un grand cynisme ou d'un désintéret total ? Qu'est-ce qui fait courir Cioran?”²⁰. Un alt autor francez, prieten de conversație cu Cioran, Roland Jaccard se întreabă în *Cioran et compagnie* care este remediul pe care l-a folosit Cioran pentru a ajunge la o asemenea detașare radicală, aproape budistă în fața a tot ceea ce se întâmplă în exilul său interior și exterior. Din Cioran va rămâne totdeauna teribilismul și „jenfichismul” său la adresa a tot ceea ce se produce în lume. Cu Istoria a avut o relație specială, dar a privit-o totuși totdeauna cu ochii unui spectator, mereu pe dinafara ei, din moment ce viața pe care a trăit-o i-a permis sustragerea de la orice contract social și, așadar, lipsa oricărei responsabilități, de unde și pasivitatea în fața evenimentelor. *Lumea ca teatru* reprezintă formula ideală în care Cioran a conceput universul și propria viață. „Chaque fois qu'on lui demandait sa profession, Cioran se retenait pour ne pas répondre: « Escroc en tout genre »”²¹. Însuși Cioran va recunoaște meritele afrodisiace ale acestui exil interior pe care și l-a asumat ca și condiție sine qua non a exilului real. Într-o scrisoare trimisă prietenului său de suferințe metafizice, Roland Jaccard, în 25 noiembrie 1975, Cioran recunoaște că se închide în acest exil interior în fața Occidentului care este mai schizoid decât Orientul în opacitatea tratării vieții pe care o măsoară în funcție de matrici deja existente, atitudine care ea însăși vorbește de la sine: „*l'exil intérieur*, malgré l'allure impersonnelle, abonde en aveux indirects”²².

În anii imediat de după război, intelectualitatea franceză se vroia liberală, iar numărul exilaților din America macartistă, din Europa de Sud-Est comunistă, din lumea dictaturilor hispanice, era tot mai mare printre colaboratorii publicațiilor liberale precum *Preuves* sau *Liberté de l'esprit*. Foarte mulți veneau cu o experiență comunistă și chiar cu idei comuniste pe care încercau să le transforme în liberale de dragul integrării în spațiul parizian, așa că Cioran nu reprezenta un caz ieșit din comun la acea dată. Hilar este faptul că ei începeau a se preocupa de problemele franceze, dezbaterile și valorile franceze, le asumau ca și cum le-ar aparține. Cioran nu face nici în acest caz abstracție. Obsesia vizavi de istorie era și ea o modă, alimentată mai ales de acel declin ideologic în care intrase nu numai Europa nouă, dar și cea veche

pentru o vreme. Identitatea publică trebuia să fie liberală în Franța pentru cei care vroiau o carieră aici. Liberalismul francez nu a exclus niciodată intervenția, așadar prezența masivă a statului, în economie și viața publică, ca un garant al drepturilor omului pentru care militaseră cei de la 1789. Această prezență nu înseamnă însă una centralizatoare și intervenționistă, ci una care asistă și care este reclamată în acest sens de organisme liberale, dar care nu vor să se lase la voia anarhiei piețelor. În anii imediat de după război în Franța lipseau premisele centrale ale unei viziuni politice liberale, în sensul pur al cuvântului. Predomina un fond republican și proiecții marxiste, care amestecau atât capacitățile statului cât și interesele individului. Apar preocupări ale scriitorilor de a demasca falsa morală a liberalismului, precum faimoasa publicație a lui Jean-Paul Sartre *Plaidoyer pour les intellectuels*, publicată la Editura Gallimard în 1972. Liberalismul atacat din toate părțile de vocile comuniste ajunge să pozeze în ipocrizie. De fapt, două atitudini comuniste se disting în epocă, cea a francezilor care rămân totdeauna la suprafața comunismului, care aleg din acesta și prezintă poporului francez doar aspectele sale egalitariste, ce se regăsesc, de altfel, și în lozinca liberalismului de la 1789 și vocile adevăraților comuniști, exilați, care suprasolicitează mediul parizian oarecum instabil politic. Așadar, intelectualul liberal situat între un viitor incert și un trecut nostalgic. Pierduți între dreapta și stânga, intelectualii francezi din epocă, ca și exilații, își permit aceste oscilații în căutarea identității lor ca și creatori, o identitate pe care marele flux al Istoriei la acea epocă nu o putea aloca, înregistra într-o manieră automată. Multitudinea de posibilități, ca și haosul de după război, schimbarea centrului de greutate al lumii, iată câteva exemple care au alimentat această obsesie de stabilire a unui raport clar cu istoria, obsesie care în acest context ni se pare absolut firească la Cioran, dacă ne gândim atât la scrierile sale franceze, cât și la cele românești, redactate în perioada în care Istoria fierbea la maximum în România interbelică. Că Cioran nu putea deveni peste noapte liberal în Franța este mai mult decât firesc, în condițiile în care la acea dată în Franța intelectualii liberali autentici, precum Aron erau foarte puțini, ceilalți erau fie marginali, reacționari sau conservatori. Istoria se prezintă așadar, nu numai pentru Cioran, într-o manieră isterică, delirantă. Naționalismul nu este decât o formă pe care omul o crede absolută, o altă fațetă a istoriei. Naționalismul are o forță pe care liberalismul, de exemplu, nu o poate închegea, iar tiranii care îl fascinau atât de mult în tinerețe pe Cioran, cultul acestora, va mărturisi el în *Histoire et utopie*, provenea dintr-un fenomen „qui n'est que trop courant chez les intellectuels minés par la sourde honte de leur infériorité physique: à savoir la fascination qu'exerce sur eux les êtres qui, animés d'un instinct animal de puissance, se refusent a se justifier ou même à s'expliquer, se bornant a délivrer des ordres et a prononcer des arrêts”²³. Bestialitatea tiranilor inspiră, va scrie el tot în *Histoire et utopie*, ea reprezintă cazuri prin care Istoria cu siguranță iese din matca ei și atinge cote maxime de tensiune. Această tensiune va exercita totdeauna un farmec aparte pentru Cioran.

Istoria pentru Cioran este o anomalie, lipsită de orice sens și „Elle manifeste le sens tragique de la conscience expulsée de l'éternité et s'éloignant progressivement d'un état premier”²⁴. Ea, istoria, este în permanență văzută de către Cioran ca supusă unui proces de degradare progresivă până în ziua în care va fi complet epuizată. Echilibrul și armonia caracterizează o lume statică, cea în mișcare nu poate fi decât

dinamică, adesea nefastă, inutilă uneori, dar, cu siguranță, ireversibilă. Admirator fidel al lui Joseph de Maistre, s-ar zice că Cioran copiază de la el gustul pentru exces, cinismul, echivocul, conotațiile odioase pe care el le aplică uneori considerațiilor sale. De la acest maestru al său, Cioran a învățat că „plus on examine l'univers et plus on se sent porté à croire que le mal vient d'une certaine division qu'on ne sait expliquer”²⁵. Meritul lui Cioran este acela de a arăta că în orice moment al istoriei, încercarea unui om de a se revolta contra semenilor sau a istoriei se întoarce fatalmente și, în cele din urmă, contra propriei persoane. Singurul progres pe care îl înregistrează ființa umană este cel în luciditate. Istoric vorbind devine tot mai presată, dimensiunea calitativă a timpului s-a schimbat, omul nu mai crede în posibilitățile sale infinite, ceea ce îi permite și lui Cioran să exclame că nu vede nici progres, nici scop, nici vreo altă cale nouă pentru umanitate. Totul s-a produs deja și am ajuns la final încă de la început. În timpul unei crize istorice, individul devine martorul neputincios al unei situații colective „il n'est nullement improbable qu'une crise individuelle devienne un jour le fait de tous et qu'elle acquière, ainsi, non plus une signification psychologique mais historique [...] Après avoir gâché l'éternité vraie, l'homme est tombé dans le temps où il a réussi, sinon à prospérer, du moins à vivre ; ce qui est certain, c'est qu'il s'en est accommodé. Le processus de cette chute et de cet accommodement a nom Histoire. Mais voici que la menace une autre chute dont il est malaise d'apprécier l'ampleur. Cette fois-ci ne s'agira plus pour lui de tomber de l'éternité, mais du temps”²⁶. După căderea biblică, astăzi trăim în post-istorie, pe care nu o înțelegem și de aceea o trăim la întâmplare „quand nous en sommes dépossédés (du temps), nous nous trouvons sans appui, en pleine irréalité ou en plein enfer [...] avoir perdu et l'éternité et le temps ! L'ennui est la rumination de cette double perte”²⁷. Umanitatea respinsă din istorie stagnează în prezent, ceea ce înseamnă, de fapt, pierderea memoriei atemporale, ca și a dimensiunii acesteia. Urmează apoi pierderea „jusqu'au souvenir de la véritable éternité”²⁸ și degradarea ideii de destin. În fața forțării acestei capacități limitate a omului, apare o concluzie tragică: „celui qui veut être plus qu'il n'est, ne manquera pas d'être moins”²⁹. Post-istoria poate fi considerată ca un destin secundar al omului. Această post-istorie este, de fapt, istoria secolului al 20-lea, al omului decepționat: „je m'adonne au plaisir d'être déçu: c'est l'essence même du siècle”³⁰. Sfârșitul istoriei este însă indicat de mai multe semne, printre care apariția însăși a ideii de decadență: „le fait néanmoins que le paradis ait été place avant l'histoire jette sur celle-ci des clartés dévastatrices”³¹. Apar apoi atâtea eșecuri pe scara timpului, care dovedesc puterea malefică a acestuia: „seul le cauchemar de l'histoire nous laisse deviner le cauchemar de la transmigration”³². Concluzia: istoria este prin definiție un proces de degradare. Cioran vede în post-istorie „une version aggravée de la Préhistoire”³³. Altfel spus, el își imaginează istoria ca pe un proces al epuizării dinamismului original. Se alimentează aici din nou din teoriile lui Spengler, cele expuse în faimoasa sa lucrare *Declinul Occidentului*. Epuizat de-a lungul acestui periplu temporal, omul nu vrea decât să se întoarcă în pre-istorie, în timpurile dinaintea căderii, scrie Cioran în *De l'inconvenient d'être né*: „au plus intime de lui-même, l'homme aspire à rejoindre la condition qu'il avait avant la conscience. L'histoire n'est que le détour qu'il emprunte pour y parvenir”³⁴. Cioran împarte așadar Istoria în două momente esențiale, pre și post-cădere. Profitând de acest haos pe care însăși căderea

I-a creat, el are ambiția de a se retrage din lume. Față în față cu ostilitatea istoriei, de care fiecare om este conștient, neputând fugi din calea ei nici prin adoptarea unui exil interior, lui Cioran îi rămâne soluția exilului metafizic: „être arraché au sol, exilé dans la durée, coupé de ses racines immédiates, c'est désirer la réintégration dans les sources originelles d'avant la séparation et la déchirure. La nostalgie, c'est justement se sentir éternellement loin de soi”³⁵.

Notes

- 1 E. Cioran, *Histoire et Utopie*, în *Œuvres*, Editions Gallimard, 1995: 988 – 989
- 2 P. Bollon, *Cioran l'herétique*, Editions Galimard, 1997: 124
- 3 E. Cioran, *Histoire et Utopie*, în *Œuvres*: 1013
- 4 Ibidem: 1014
- 5 a se vedea articolul lui E. Cioran, *Sur l'inutilité des révolutions* în *La Nouvelle Revue Française*, mai et juin 1972
- 6 E. Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, în *Œuvres*: 1323
- 7 E. Cioran, *Histoire et Utopie*, în *Œuvres*: 1040
- 8 Ibidem: 1048
- 9 Ibidem: 1041
- 10 Ibidem: 1010
- 11 Ibidem: 1011
- 12 E. Cioran, *Bréviaire des vaincus* în *Œuvres* : 545
- 13 Ibidem: 553
- 14 Ibidem: 554
- 15 Ibidem
- 16 E. Cioran, *La Tentation d'exister* în *Œuvres*: 842
- 17 E. Cioran, *Syllogismes de l'amertume* în *Œuvres*: 769
- 18 Ibidem : 773
- 19 Ibidem : 858
- 20 P. Tiffreau, *Cioran ou la dissection du gouffre*, Henri Veyrier, 1991: 32
- 21 R. Jaccard, *Cioran et compagnie*, Presses Universitaires de France, 2005 : 109
- 22 Ibidem : 30
- 23 N. Parfait, *Cioran ou le défi de l'être*, Editions Desjonquères, 2001 : 91
- 24 E. Cioran, *Écartèlement*, Editions Gallimard, 1979 : 45
- 25 E. Cioran, *Exercices d'admiration*, în *Œuvres* : 1581
- 26 E. Cioran, *La Chute dans le temps*, în *Œuvres* : 1117
- 27 Ibidem: 1119
- 28 Ibidem: 1115
- 29 Ibidem: 1125
- 30 Ibidem: 1120
- 31 E. Cioran, *Écartèlement* : p. 45
- 32 Ibidem : 41
- 33 Ibidem: 45 – 46
- 34 E. Cioran, *De l'inconvénient d'être né* în *Œuvres*: 1320
- 35 E. Cioran, *La Tentation d'exister* în *Œuvres*: 850

Bibliografie

1. Bollon, P., *Cioran l'heretique*, Editions Galimard, 1997.
2. Cioran, E., *Sur l'inutilité des révolutions* in *La Nouvelle Revue Française*, mai et juin 1972.
3. Cioran, E., *Écartèlement*, Editions Gallimard, 1979.
4. Cioran, E., *Œuvres*, Editions Gallimard, 1995.
5. Jaccard, R., *Cioran et compagnie*, Presses Universitaires de France, 2005.
6. Parfait, N., *Cioran ou le défi de l'être*, Editions Desjonquères, 2001.
7. Tiffreau, P., *Cioran ou la dissection du gouffre*, Henri Veyrier, 1991.

Anthologies littéraires, recueils de poèmes et morceaux choisis dans le contexte de la francopolyphonie moderne

Ion MANOLI

Université Libre Internationale de Moldova

Etablir une distinction plus ou moins précise entre **anthologie**, **recueil** et **morceaux choisis** est un acte simple sur le plan lexicographique, mais en réalité pour tracer une frontière étanche entre ces notions si largement utilisées, il faut revenir à la diachronie et à l'histoire des mots.

Il demeure que l'observation des dictionnaires, encyclopédies et ouvrages spécialisés montre un certain nombre de divergences dans l'appréhension de l'anthologie comme terme littéraire. Celles-ci ne concernent pas seulement le nombre des auteurs admis (non-admis), mais aussi la nature des textes, les modes d'organisation, les publics visés, la place de l'auteur et le statut de la compilation. [16, p. 90]

Dans le présent article l'objet d'étude est « l'anthologie poétique » dans le contexte de la francopolyphonie communicative ; nous voudrions mettre l'accent sur le rôle de l'anthologie dans la construction du discours francophone. On s'imagine la réaction des « modernistes » et des « pragmatistes » qui vont s'interroger : à quoi bon discuter anthologie au moment où tout le monde parle de l'acte de parole dans la conjoncture [7, p.14]. Mais il faut le faire. Nous sommes convaincus suite à une longue expérience pédagogique, professionnelle, littéraire, qu'il est impossible d'éviter un matériel si riche et si important caché tantôt sous le titre d'anthologie, tantôt sous le titre de « recueil de textes » et un peu plus rarement sous le terme « morceaux choisis ».

Une simple démarche diachronique nous montre que l'anthologie paraît clairement trouver son expansion et ses caractéristiques principales au cours du XIX-ème siècle. L'Encyclopédie ne retenait à l'article « Anthologie » que l'Anthologie grecque. Or dès la sixième édition du Dictionnaire de l'Académie (1836), on relève un élargissement au-delà de ce modèle initial :

Anthologie n.f. *Il signifie proprement collection ou choix de fleurs, mais dans ce sens il n'est pas usité ; il se dit figurément d'un recueil de l'Anthologie grecque.*

Le Dictionnaire Universel de la langue française, avec le latin et l'étymologie, dans sa XIV-ème édition (1857), marque le sens figuré du mot :

Anthologie n.f. – *Choix de fleurs, (fig.) de poésies, d'épigrammes grecques.* [13, p.38]

Un siècle plus tard Le Larousse explique :

Anthologie n.f. - *Recueil de morceaux choisis d'œuvres littéraires ou musicales : florilège.* [18,p.52]

On s'aperçoit que les termes *anthologie*, *recueil* et *morceaux choisis* s'emploient comme synonymes dans le cadre du même article.

De ce point de vue, Le Robert, par exemple, ne dit pas aujourd'hui autre chose que ce que disaient l'Académie, Larousse ou Quillet :

Recueil de pièces de vers choisies, de morceaux choisis en prose ou en vers. Morceau d'anthologie, page brillante digne de figurer dans une anthologie. Voir florilège [18, p.74].

A cent cinquante ans de distance, ces deux définitions se limitent à une conception exclusivement littéraire, la seule différence notable concernant l'élargissement de l'anthologie aux pièces en prose. Aujourd'hui nous avons facilement glané les « qualificatifs » suivants pour le mot « anthologie » :

anthologie littéraire ; des portraits ; de l'humour ; des chansons, des poètes (maudits), des modernistes, des lauréats (du Prix Nobel) ; de l'Age classique, des poètes Romantiques, des ballades françaises ; des fleurs poétiques ; folklorique ; des contes ; des anges (Антология ангелов), des vins et des whiskies, des mathématiques, etc.

Chacune relève en outre un sens premier peu usité.

Les synonymes « classiques » du mot « anthologie » sont « morceaux (n.m.pl.) choisis ; recueil n.m. ; florilège n.m. ». Mais cette série synonymique s'est enrichie ces derniers temps d'autres vocables devenus des synonymes plus récents :

album (poétique) ; journal (poétique) ; almanach n.m. ; magazine n.m. (littéraire) ; livre n.m. (d'étrennes) ; répertoire n.m. (des conteurs) ; annuaire n.m. (romantique) ; cahier n.m. (poétique, littéraire) ; écritures n.f.pl. (ordinaires poétiques) ; bulletin n.m. ; poèmes n.m.pl (à dire) ; livre n.m. (d'or de la prose ; de la poésie) ; choix n.m. pl. (de lettres).

Il y a même des termes empruntés comme celui de *keepsake* n.m., utilisé d'habitude au pluriel « *les keepsakes* » : (1829) ; mot anglais, de *to keep* – *garder* et *sake* (*for my sake*) – *pour l'amour de moi*.

Sorte de livre-album, généralement illustré de fines gravures, qu'il était de mode d'offrir en cadeau, comme souvenir à l'époque romantique. [19, p.1060]

Le nom *keepsake* porte le signe lexicographique conventionnel *anciennement* qui nous signale qu'il présente un substantif ou un sens courant qui désigne une chose du passé, disparue. (N.B. Ne pas confondre avec les conventionnels *vieux* ou *historique*).

Dans le courant du XIX-ème siècle, le *keepsake* apporte à l'anthologie personnelle, celle recueillie dans les cahiers et les albums des jeunes filles en particulier, une forme et des éléments de contenu : luxe presque solennel de la reliure, poèmes ou pot-pourri de textes poétiques soigneusement mis en page et glanés au hasard sur des thématiques sentimentales douces et romanesque. [16, p. 87]

Les poètes éprouvent une certaine réticence pour les termes *album*, *florilège* et *annuaire*. Ils sont rarement employés. On se rappelle le jugement de Ch. Baudelaire à

propos du recueil « Les Fleurs du Mal » :

Dans ce livre atroce, disait Baudelaire, j'ai mis toute ma pensée, tout mon cœur, toute ma religion (travestie), toute ma haine. (A. Ancelle, 1866)

A la différence des Romantiques, il affectera, il est vrai, de voir dans son recueil un livre de poésie pure, et point un simple album. Il avait peur de ce terme.

Aujourd'hui c'est déjà devenu une tradition de trouver avant tout un titre plus ou moins original (*Les Poètes de la Nuit*. Anthologie) et puis d'ajouter le mot « Anthologie » comme dans les titres qui suivent :

- La Nouvelle Poésie française : Anthologie, 1974 [11] ;
- Les deux cents plus beaux poèmes de la langue française : Anthologie, 1956 [21] ;
- Gélin, Daniel. Poèmes à dire : Anthologie 1974 [14] ;
- Bedouin, Jean-Louis. La Poésie surréaliste : Anthologie, 1975 [8] ;
- Cosem, Michel. Découvrir la poésie française ! Anthologie, 1975 [10] ;
- Eluard, Paul. La Poésie du passé : Anthologie, 1968 [15], etc.

Les anthologies de textes ou de documents historiques, philosophiques, juridiques ou religieux sortent évidemment de notre champ de réflexion. Mais elles existent et leur nombre est considérable surtout au XX^e-ème siècle. De même les anthologies de peintures, de photographies, de partitions ou d'enregistrements musicaux, même si leur fonctionnement les apparente à l'anthologie littéraire, forment un problème à part et méritent d'être étudiées largement et séparément.

La priorité actuelle du terme anthologie est évidente. C'est probablement à cause des critères d'organisation et de l'importance du péri-texte qui constituent les principaux éléments de définition de l'anthologie. La présence de critères d'organisation souligne le fait que l'anthologie est l'expression d'une conscience critique de la littérature, d'une littérature, d'un moment ou d'un mouvement littéraire (Anthologie de la Renaissance ; Anthologie de l'âge surréaliste, etc). D. Pforte relève dans les anthologies trois types de dispositions de textes qui peuvent se combiner dans certains cas : l'ordre alphabétique, le classement thématique ou géographique et l'organisation chronologique. Pour être le plus fréquent et pour se présenter comme l'expression explicite d'une conscience de devenir littéraire, le classement chronologique ne saurait être retenu comme le caractère unique de l'anthologie.

L'anthologie aujourd'hui est peut-être la meilleure forme d'organisation d'un besoin individuel ou collectif, national ou international, d'un goût ou d'une esthétique en s'éloignant par son contenu d'un simple catalogue ou album, journal ou almanach.

L'anthologie est le lieu d'expression d'une vision et d'un talent individuels, elle est manifestation créatrice de la lecture, d'un choix et d'un rapport strictement lié à la littérature.

Presque chaque auteur d'anthologie écrit une introduction, une préface ou une note préliminaire. Et alors les explications et les excuses suivent. Les motifs sont arbitraires. Mais presque chaque auteur oppose le texte anthologique à l'œuvre lit-

téraire. Roland Barthes en opposant le *Texte* et l'*Œuvre* s'inscrit dans une perspective qui relègue l'œuvre dans la finitude matérielle et élève le texte dans le champ d'une pratique théorique, épistémologique et existentielle :

Une œuvre est un objet fini, computable, qui peut occuper un espace physique (prendre place par exemple sur les rayons d'une bibliothèque); le texte est un champ méthodologique; on ne peut donc dénombrer (du moins régulièrement) des textes; tout ce que l'on peut dire c'est que dans telle ou telle œuvre, il y a ou il n'y a pas du texte: « L'œuvre se tient dans la main, le texte dans le langage ». [6, p. 373]

Il faut constater que c'est une première tentation de définir pleinement l'anthologie comme un « recueil de textes », leur ensemble pouvant faire une œuvre.

Traditionnellement, la critique comme la recherche littéraire en France se sont plus volontiers appuyées sur les genres, les écoles, les courants, puis sur les textes saisis dans leur dimension abstraite et théorique, que sur les objets concrets que sont les livres et la matérialité des textes qu'ils contiennent.

Au-delà de son caractère normatif, la forme anthologique, qu'elle soit dictée par les besoins de l'université, de l'école ou qu'elle se présente comme œuvre critique d'écrivains (Aragon, Arland, Breton, Cendrars, Eluard, Gide, Péret, Soupault), est bien un discours sur la littérature, une théorie de la littérature en action. Si chaque groupe et chaque génération sont appelés à constituer leurs anthologies propres, c'est que l'anthologie peut être tout à la fois un manifeste, un annuaire ou une œuvre de mémoire sans cesse renouvelée.

L'anthologie poétique doit être analysée comme une œuvre et comme une lecture créatrices, une médiation susceptible de définir, voire de fonder une identité collective, une littérature ou un aspect du champ littéraire. C'est le cas de *l'Anthologie de la Poésie française*, composée par Georges Pompidou [20]. Les explications faites par l'auteur nous aident à mieux comprendre l'acte individuel de la sélection :

Tout d'abord, je n'ai pas cherché à faire une anthologie des poètes de nationalité française, mais des poètes de langue française. Cela veut dire que j'ai éliminé d'office tous les poètes de langue d'oc, des troubadours à Mistral. Mais cela veut dire aussi que j'ai dû sacrifier notre poésie du Moyen Age dont la langue est si différente de la nôtre qu'on ne peut la lire sans traduction. En fait, aucun poème antérieur au XIV-e siècle ne peut être lu dans son texte par un lecteur non-spécialiste. C'est pourquoi cette anthologie commence avec Eustache Deschamps et Charles d'Orléans. Encore ai-je dû moderniser l'orthographe et la langue chaque fois que le respect du rythme ou de la rime le permettait et ajouter quelques notes indispensables. [20, p. 14]

Le lecteur remarquera facilement combien de fois l'auteur a employé le pronom personnel « je » dans le sens créatif.

En 1991 paraît chez Robert Laffont l'anthologie de Bernard Delvaille *Mille et cent ans de Poésie Française : De la séquence de Sainte Eulalie à Jean Genet*. C'était à l'époque, et elle reste encore aujourd'hui peut-être, la plus ample et la plus grande anthologie dédiée à l'histoire en marche de l'idée et du culte poétique français. Aujourd'hui, en se plaçant à la hauteur du temps (on n'est plus au XX-ème siècle), on pourrait affirmer

sans aucune réticence que c'est la plus importante source qui ait fixé les plus grandes traces poétiques de la poésie française.

« *Un poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver* » - aimait répéter René Char. Les anthologistes comme P. Delvaille, J. d'Ormesson, Jean Dutourd, etc., ont cherché toujours des « traceurs ».

Dans l'Avertissement de l'anthologie *Et toi mon cœur pourquoi bats-tu* Jean d'Ormesson distingue deux catégories d'anthologies :

- 1) des anthologies de type universitaire qui passent en revues les écoles, les directions, les mouvements littéraires, les styles et les courants ;
 - 2) des anthologies d'humeur, de goût, qui s'efforcent d'imposer une conception métaphysique, éthique, esthétique et parfois politique de la littérature.
- [24, p.7]

Quoi qu'on en dise, une anthologie poétique est avant tout liée aux problèmes du *goût* et du *choix*. Le goût n'a jamais été accepté comme catégorie esthétique. Voilà pourquoi chaque anthologie est avant tout une création sélective strictement individuelle. Pour justifier cette pensée nous nous rappelons un entretien de journalistes avec Jean d'Ormesson sur la question « Comment a-t-il opéré son choix pour l'anthologie *Et toi mon cœur pourquoi bats-tu* » et Jean d'Ormesson dit : « ... toute littérature est un choix, voici le mien. On pourra me reprocher de m'arrêter eu début du XX-ème siècle, et alors ? Ce livre trace mon portrait, c'est une autobiographie à l'aide de textes classiques. Mais c'est aussi l'éventuelle biographie des lecteurs qui y trouveraient leur propre existence ». [Jean d'Ormesson, Entretien publié dans Média Publicitaire, 1997, 24 juillet]

Chercher et trouver « sa propre existence », c'est un devoir difficile et noble. Quand le Comité d'organisation du Colloque International La Francopolyphonie comme vecteur de la Communication [Chişinău, 24 mars 2006] déclarait que la francophonie du troisième millénaire se veut ouverte et plurielle, que l'Europe de l'Est est une de ses terres de mission [17, p.10] nous voudrions y ajouter que les Universités à longues et bonnes traditions sont obligées de tenir compte de l'éducation esthétique, morale, culturelle. La capacité de l'étudiant moderne de formation philologique sans préparation « côté littérature » serait moins intègre, ses réflexions dans la traduction, surtout celle littéraire, seraient elles aussi dépourvues de profondeur.

L'anthologie poétique par opposition à d'autres recueils vient de l'amour de la poésie. Celui-ci, en dépit de ce que prétendent les critiques qui ne lui accordent qu'une place assez réduite, est infiniment plus fervent qu'on ne le pense généralement. Cet amour ne se manifeste pas bruyamment. Il entend souvent demeurer secret. Il prétend aussi être éclectique et, parmi la masse énorme des poèmes qui furent écrits, un choix s'est peu à peu imposé. A vrai dire, toute anthologie implique par définition un choix, un goût personnel et... un amour.

En 1955 Philippe Soupault et Jean Chouquet ont présenté un ouvrage fait à la suite d'un amour profond et contagieux. Ils ont présenté une anthologie de la poésie française du XIII-ème à la fin du XIX-ème siècle sous un titre significatif « Les deux cents plus beaux poèmes de la langue française ». [21]

L'ouvrage est la conséquence d'une consultation, la plus large et la plus profonde que les moyens techniques de cette époque permettaient de faire. La Radio-Télévision Française a organisé un référendum, qui a sollicité les votes de vingt millions d'auditeurs et qui a permis de procéder à un sondage en profondeur de l'opinion publique dans le domaine de la poésie française. Le temps – c'est-à-dire amour et mort – en est le thème essentiel [11, p.2]. Voilà pourquoi le classement des poèmes revendiqué par d'Ormesson est le regroupement des textes en quatre saisons : les quatre âges de la vie, bien sûr, et les quatre temps de l'amour :

- I. les Matins de printemps ou l'émerveillement de la poésie ;
- II. les Flammes de l'été ou la brûlure de la poésie ;
- III. les Soirs de l'automne ou la sagesse de la poésie ;
- IV. les Nuits d'hiver ou le temps de la séparation de la poésie.

Jean d'Ormesson, étant invité d'honneur de plusieurs entretiens, ne se fatigue pas d'expliquer au public les principes qu'il a éprouvés en l'écrivant : « *Mon meilleur livre ! Cela tombe bien, il n'est pas de moi !* ».

C'est ainsi que Jean d'Ormesson présente son dernier ouvrage aux Conversations de Strasbourg. Et alors on se demande pourquoi il faut « éviter » que l'étudiant moderne connaisse cette richesse de la langue la plus sélectionnée, la plus riche et peut-être la plus profonde. Cette question-réponse confirme encore une fois de plus la stratégie de la Francophonie comme vecteur de la communication : apprenant ou traducteur, professeur ou simple sujet communicant, que l'on parle argot ou que l'on préfère la haute poésie, que l'on s'intéresse aux modernistes ou aux traditionalistes, à un domaine de spécialité ou à aucun, mieux vaut connaître son sujet et avoir réfléchi aux problèmes de la structuration des langues et des littératures. C'est là un excellent exercice d'interculturalité qui nous permet de mieux connaître les autres pour mieux pouvoir nous redécouvrir nous-mêmes. [17, p.10]

Les anthologies poétiques françaises sont en même temps des portes et des fenêtres qui servent à entrer dans le monde, à le voir et à le découvrir.

Il y a des anthologies de reconnaissance ; il y a celles de connaissance ; mais il y a celles visionnaires. Il ne faut pas aspirer à donner un jour la plus heureuse formule de la poésie ; il faut lire tout simplement les anthologies (voir au moins la bibliographie) pour y découvrir que la poésie est l'expression par le langage humain, ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux des aspects de l'existence, elle constitue la seule source spirituelle d'élévation, « une sorte d'appel vers ailleurs ». [24, p.11]

Cueillir et donner dans un seul « bouquet » l'essentiel de la poésie d'un auteur, d'un courant, d'un mouvement ou d'une école de la langue et de la littérature françaises, c'est une tâche difficile et tourbillonnante. Le nombre de ceux qui ont fait ce « boulot » est grand, et les auteurs sont remarquables. On peut constater le nombre des écrivains, particulièrement depuis la fin de la première guerre mondiale, d'Anatole France à Alain Bosquet ou Roger Cailliois en passant par Georges Duhamel, André Gide, André Breton ou Paul Eluard, qui ne répugnent pas à composer des anthologies. Car l'anthologie est avant tout une source d'information, mais encore elle est une source d'inspiration.

Les rapports de la littérature et de la société dans le cadre de l'anthologie, de la littérature et de la psychanalyse, l'analyse du récit, l'étude des genres littéraires et l'anthologie ne sont pas encore éclaircis et les chercheurs y ont encore à faire sérieusement des fouilles.

La conclusion générale de cet article est simple mais importante pour les enseignants et pour les étudiants en lettres du XXI^{ème} siècle qui vivent et veulent vivre du « bon pain » - la littérature. Les anthologies quelles qu'elles soient forment une couche à part de la littérature où se réunissent les poètes qui ne donnent pas tout simplement à rêver, mais à vivre, non pas à croire, mais à tenter de connaître en profondeur le phénomène littéraire en général et celui poétique en particulier.

Références bibliographiques

1. *Anthologie poétique française : Moyen Age*. Choix, Introduction, traduction et notice par A. Mary, Paris, Flammarion, 1967, 446 p. ; *Moyen Age – 2*, 1967, 439 p.
2. *Anthologie poétique française : XVI^e siècle*. Choix, Introduction, traduction et notice par M. Allen, Paris, Flammarion, 1965, 383 p.
3. *Anthologie poétique française : XVI^e siècle*. Choix, Introduction, traduction et notice par M. Allen, Paris, Flammarion, 1965, 501 p.
4. *Anthologie de la littérature française : le XVII^e siècle*, par Janine et Jean Dagen, Paris, Le livre de poche classique, 1995, 960 p.
5. Astre, Marie-Louise, Colmez, Françoise, *Poésie Française. Anthologie critique préface de Philippe Soupault*, Paris, Bordas, 1988, 504 p.
6. Barthes, Roland, *Théorie du texte*, in *Encyclopedia Universalis*, Paris, Encyclopedia Universalis, ed ; 1968 – 1975 ; nouv. éd. 1989, t. 22, p. 373, cité d'après [16, p.4]
7. Bourdieu, Pierre, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1999, 127 p.
8. Bedouin, Jean-Louis, *La Poésie surréaliste : Anthologie*, Paris, Seghers, 1975, 300 p.
9. Cioran, E. M., *Antologia portretului : De la Saint Simon la Tocqueville*, Bucaresti, Humanitas, 1997, 272 p.
10. Cosem, Michel, *Découvrir la poésie française : Anthologie*, Paris, Seghers, 1976, 382 p.
11. Delvaille, Bernard, *La Nouvelle Poésie française : Anthologie*, Paris, Seghers, 1974, 628 p.
12. Delvaille, Bernard, *Mille et cent ans de poésie française : de la séquence de Sainte Eulalie à Jean Genet*, Paris, Robert Laffont, 1991, 1929 p.
13. *Le Dictionnaire Universel de la langue française avec le latin et l'étymologie*, XIV^{ème} édition, Paris, 1857, 756 p.
14. Gélín, Daniel. *Poèmes à dire : Anthologie*, Paris, Seghers, 1974, 288 p.
15. Eluard, Paul, *La Poésie du passé : Anthologie*, Paris, Seghers, 1968, 663 p.
16. Fraïsse, Emmanuel. *Les anthologies en France*, Paris, P.U.F. écriture, 1997, 284 p.
17. *La Francopolyphonie comme vecteur de la communication* : Colloque International, Chişinău, ULIM, 2006, 340 p.
18. *Nouveau Petit Larousse*, 1968, Paris, Librairie Larousse, 1968, 1799 p.
19. *Le Petit Robert 1 : Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1990, 2174 p.

20. Pompidou, Georges : *Anthologie de la Poésie française*, Paris, Hachette, 1969, 540 p.
21. *Les deux cents plus beaux poèmes de la langue française (XIIIe au XIXe siècles)*. Choisis par les auditeurs de la Radio-Télévision Française présentés par Philippe Soupault et Jean Chouquet, Paris, Robert Laffont, 1955, 436 p.
22. Gleize, Jean Marie, *La Poésie. Textes critiques XIV – XX siècles*, Paris, Larousse, 1995, 674 p.
23. Orizet, Jean, *Les plus beaux poèmes de la langue française. Anthologie préfacée de Jean Dutourd*, Paris, Le Cherche Midi Editeur, 1991, 128 p.
24. Ormesson, Jean d', *Et toi mon coeur pourquoi bats-tu*, Paris, Robert Laffont, 2003, 427 p.
25. *Poètes français : XIXe – XXe siècles. Anthologie*. Moscou, Progrès, 1982, 672 p.
26. Seghers, Pierre, *Le livre d'or de la poésie française contemporaine en 2 vol.*, Paris, Marabout Université, 1969, 382 p. ; vol. II, 379 p.

La démocratisation par l'accès à l'art et à la culture. L'exemple de la France

Maia MOREL

Université Perspectiva, Chişinău

Actuellement en France la philosophie de l'éducation artistique est simple et s'articule sur quelques convictions :

- d'abord **ne plus considérer l'art comme le supplément d'âme du système éducatif**, la matière à pratiquer après toutes les autres, la matière sacrifiée, comme c'est trop souvent le cas, aux savoirs plus «fondamentaux» ;
- ensuite, il y a une **volonté d'étendre par l'éducation artistique l'accès de tous à la culture**, car il n'y a pas d'autre lieu que l'école pour organiser cette rencontre avec l'art qui réduit les inégalités d'accès à l'art et à la culture.

L'idée de base est donc que si l'école n'assure pas **un accès démocratique à l'art**, ce sont les logiques sociales qui prévaudront, dans le sens des inégalités, alors que les expériences artistiques sont une occasion pour apprendre à vivre en communauté, et que l'exploitation éducative de ces possibilités devient indispensable dans le contexte social actuel.

L'étude de l'évolution de l'enseignement français, notamment dans l'éducation artistique d'après 1968, démontre les multiples difficultés qui ont été surmontées afin d'en assurer le progrès.

Les chercheurs dans ce domaine remarquent qu'à cette époque des artistes et des pédagogues sont arrivés à adopter un point de vue centré sur l'enfant. Notre attention fut attirée par certaines expériences pédagogiques, qui ont été médiatisées et sur lesquelles on peut tirer des conclusions d'une certaine relation entre l'éducation et les arts plastiques en France dans la période qui a suivi les événements de mai 1968.

Ainsi des recherches importantes ont été consacrées aux problèmes :

- du rapport entre l'école et l'art
- de la place de l'art dans le processus pédagogique
- du rôle de la créativité et de l'expression dans l'éducation artistique
- des questions de compétences du maître dans le domaine.

Le passage de l'ancienne dénomination («dessin») aux «Arts visuels» signifie pour cette discipline scolaire un changement radical : **la pédagogie de l'image et par l'image** prend la place des anciennes didactiques.

Le bilan de la situation des Arts Plastiques à l'école en France aujourd'hui indique le dynamisme de la discipline :

- diversité des formations continuées pour les maîtres (tant nationales qu'académiques) dans les domaines de la didactique et de l'art contemporain
- publication d'outils pédagogiques (dossiers pédagogiques, cassettes vidéo et

autres matériels très variés)

- existence d'un corps d'inspecteurs et de conseillers pédagogiques pour les Arts plastiques dont les tâches évoluent dans le sens de l'ouverture de l'école aux arts

- expérimentations sur la relation école - arts (partenariat avec les musées et avec les administrations locales pour l'éducation artistique scolaire, classes à PAC)

- présence réelle (quantitativement et qualitativement) de l'Etat dans les actions pour l'art à l'école : préoccupations intellectuelles (réflexions et interventions des hauts fonctionnaires ; actions de cotutelle entre les Ministères) et contributions financières¹.

Les actions interministérielles en France pour les arts et la culture à l'école ont démontré une asymétrie absolue comparées aux activités de leurs homologues moldaves ; l'abondance des actions de l'Etat et des administrations locales françaises dans le même sens confirment encore une fois les différences de priorités des valeurs dans les deux pays.

Ces actions confirment qu'en France il y a une vraie mobilisation pour la mise en œuvre d'une véritable **éducation artistique pour tous**.

La réussite de cette politique dépend de l'enthousiasme de plusieurs structures : les éditeurs, les artistes, les associations d'éducation artistique, les entreprises de service publiques ou privées, mais, avant tout, l'Etat et les collectivités locales.

La contribution des administrations locales à la mise en œuvre des projets culturels lancés par l'Etat a ses traditions. Comme par exemple le colloque «L'éducation artistique, un enjeu économique» dans le cadre du 79^{ème} congrès des maires confirme l'intérêt et la volonté des collectivités pour une collaboration cohérente avec les organismes d'Etat dans le sens de l'application de la loi de 1988 relative aux enseignements artistiques². Ce document, et bien d'autres, relève les avantages principaux de ce partenariat :

- accès des élèves aux pratiques artistiques, en s'appuyant sur les compétences et équipements culturels municipaux (archives, musées, bibliothèques etc.)
- actions basées sur l'offre culturelle locale (environnement, expériences des artistes)
- apport des collectivités au budget par un cofinancement
- réalisation de manifestations culturelles dans le cadre de l'école³.

La mise en œuvre du Plan de 5 ans en 2001-2006 a sollicité aussi des efforts en commun de l'Etat et des administrations locales. Dans ce contexte, d'une part :

- l'Etat a placé sous son contrôle technique, pédagogique et scientifique, les actions, et a assuré considérablement les besoins financiers et humains nécessaires,

d'autre part :

- les collectivités territoriales se sont impliquées davantage, en disposant

1 Voir par exemple : *Lenjeu des moyens budgétaires / L'éducation aux arts et à la culture. Rapport - Ministère de la Jeunesse, de l'Education nationale et de la Recherche, Ministère de la Culture et de la communication, Inspections générales, Paris, janvier 2003, chapitre IV.*

2 *Les enseignements artistiques à l'école primaire - Association des maires de France, Département Action sociale, éducative, culturelle et sportive, Paris, 1996.*

3 *Lismonde P. Les arts à l'école : Le Plan de Jack Lang et Catherine Tasca, Paris, Gallimard, 2002, pp 50, 117.*

d'une grande part des moyens d'agir, «qui faisaient d'elles des partenaires incontournables de toute politique d'éducation artistique»⁴.

Dans le sens large, la démarche centrale du Plan de 5 ans était la mise en place d'un objectif politique majeur : **la démocratisation de l'accès à l'art et à la culture**. Selon la stratégie de ce Plan, durant sa scolarité, chaque élève devait participer à au moins trois expériences culturelles et dans le meilleur des cas, quatre : une en maternelle, grande section ; une en primaire ; une au collège et une au lycée.

Une importante mobilisation des équipes était prévue pour la réalisation des prévisions du Plan, en s'appuyant sur des principes de base :

- réduire les inégalités d'accès aux arts et à la culture
- assurer la continuité de l'éducation artistique de la maternelle à l'enseignement supérieur
- diversifier les domaines artistiques des activités
- favoriser l'épanouissement de la sensibilité des jeunes.

Le Plan se plaçait dans la trajectoire des actions initiées en commun par le Ministère de la Jeunesse, de l'Éducation Nationale et de la Recherche et le Ministère de la Culture et de la Communication.

Cette collaboration a été fixée par le Protocole d'accord interministériel du 14 janvier 2002 qui indiquait les axes prioritaires de cette action⁵ :

- «diversifier et valoriser et les enseignements et la recherche dans le champ des arts, du patrimoine et de la culture,
- améliorer la formation et l'insertion professionnelles des étudiants,
- conforter et structurer la formation de formateurs,
- développer la vie culturelle dans les établissements d'enseignement supérieur,
- contribuer au rayonnement culturel local, national et international».

Pour la réalisation des prévisions du Plan un important budget était prévu⁶. Ce fait confirme que les textes du Plan n'étaient pas seulement des déclarations qui proclamaient les vertus et la nécessité de l'éducation artistique ; nombreux et divers étaient également les moyens⁷ qui permettaient d'inscrire les principes énoncés

4 *L'éducation aux arts et à la culture. Rapport - Ministère de la Jeunesse, de l'Éducation nationale et de la Recherche, Ministère de la Culture et de la communication, Inspections générales, Paris, janvier 2003.*

5 *Le plan de 5 ans pour les arts et la culture de la maternelle à l'enseignement supérieur - CNDP - CRDP, Paris, 2002, p 202.*

6 *ibidem, p 267.*

7 *Une annexe du dossier de presse, consultable sur www.culture.gouv.fr, récapitulait «l'effort budgétaire» des deux ministères en matière d'éducation artistique et culturelle. «Hors personnel, les crédits de l'action «soutien à l'éducation artistique et culturelle» du programme de la mission culture «transmission des savoirs et démocratisation de la culture» (géré par le ministère de la Culture) s'élèvent à 28,6 millions d'euros en 2005 et à 29 millions d'euros au projet de loi de finances 2006. Si l'on tient compte des crédits consacrés à l'éducation artistique et culturelle qui sont déjà inclus dans les subventions versées à des opérateurs dans le cadre des programmes «patrimoine» (services éducatifs des archives, des musées et des ensembles patrimoniaux) et «création» (services éducatifs des structures relatives au spectacle vivant, aux arts contemporains, bibliothèques et médiathèques), le total des crédits (du ministère de la Culture) hors personnel consacrés à l'éducation artistique et culturelle peut*

dans la réalité.

D'après les documents, de nombreuses structures et personnes qui, à des degrés divers, étaient concernées par l'évolution du concept d'éducation artistique et de sa modernité transversale étaient chargées de renforcer la coordination de la «ligne arts et culture», pour réaliser les ambitions énoncées par les deux ministères. Ainsi, l'éducation artistique n'était plus considérée comme une mission complémentaire mais devenait un facteur d'ouverture, d'enrichissement et des efforts communs étaient mis en œuvre pour rendre accessibles les arts et la culture à l'école.

Les croisements entre les efforts administratifs, financiers et pédagogiques, étaient particulièrement prononcés, et les engagements de l'Etat et de la société très forts.

Le Plan quinquennal pour le développement des arts et de la culture à l'école a été mis en place dès la rentrée 2001 à l'école primaire, au collège et au lycée professionnel. Le Plan prévoyait l'institution de **classes à projet artistique et culturel** (classes à PAC). Pendant la durée du Plan, pour les cinq ans, cent mille classes à PAC devaient être activées. Pour la mise en œuvre des projets près d'un milliard de francs devait être consacré au financement des moyens humains et matériels.

Les classes à projet artistique et culturel avaient comme objectifs :

- établir une cohérence entre l'art et la culture et les autres domaines de connaissance (transdisciplinarité)
- mettre les artistes (comédiens, écrivains, musiciens, plasticiens etc...) au cœur du projet
- répercuter ces activités artistiques et culturelles sur le développement de la jeune génération.

Le projet, conçu par l'enseignant, faisait partie du projet de l'école et était réalisé avec la classe entière de façon obligatoire, dans le temps scolaire et en s'appuyant sur les programmes. De multiples supports pédagogiques ont été créés pour accompagner les étapes de l'élaboration et de la mise en œuvre du projet (documents, matériel didactique, assistance de conseillers et experts etc.).

Les domaines d'exploration et les possibilités étaient multiples :

- musique et culture musicale sous toutes leurs formes
- expression corporelle, cirque, danse
- pratique de la langue, théâtre, poésie et littérature
- arts visuels, environnement et patrimoine
- arts du goût.

La nouveauté de cette stratégie était la reconnaissance de la place centrale des arts dans l'acquisition des savoirs fondamentaux. C'est pourquoi la mobilisation autour des projets artistiques et culturels a été d'une grande ampleur et pouvait être considérée comme **«une révolution silencieuse» pour le développement des arts et de la culture à l'école.**

donc être estimé à 39 millions d'euros en 2005 et 39,5 millions d'euros en 2006», www.L-aef.com.

Il est évident que l'expérience accumulée par les chercheurs et les praticiens français est particulièrement importante pour le développement théorique et pratique du processus de l'éducation artistique dans les écoles de Moldavie, car les enseignants/artistes moldaves «sont encore coupés de l'information et [parce] que l'Europe occidentale, et plus particulièrement la France, les intéressent réellement. Cependant, deux obstacles subsistent pour que la situation évolue rapidement dans le bon sens. L'un est économique : le pays est très pauvre et l'Université encore plus. L'autre est culturel : l'enseignement des arts est plus technique que conceptuel et méthodologique. Il est fondé sur la créativité des étudiants, réelle, mais il accorde trop peu de place à la rigueur de la démarche, à la verbalisation, à l'examen critique, au commentaire argumenté. Et cela ne favorise ni la progression, ni les progrès»⁸.

Sources

1. Dasen P, Perregaux Ch., Rey M., *Educatia interculturală. Experiente, politici, strategii*. Selectie: Cucos Constantin, Iasi, Polirom, 1999
2. Dewey J., *Democratie si educatie*, Bucuresti, E.D.P., 1972
3. Lismonde P., *Les arts à l'école : Le Plan de Jack Lang et Catherine Tasca*, Paris, Gallimard, 2002
4. Brun-Cordier P. (Le), «Ca deviendra héréditaire» / *L'Art à l'école. Beaux Arts magazine*, Numéro spécial - CNDP, 2002, p 10
5. Chirac J., «Une même patrie culturelle» / «Libérer l'Art», série *Le monde de l'éducation*, n° 243, Paris, décembre, 1996, pp 52-53
6. Education artistique à l'école. «Les communes toujours plus impliquées» / *La Gazette* n° 29/1799, 25 juillet 2005
7. *Le plan de 5 ans pour les arts et la culture de la maternelle à l'enseignement supérieur* - CNDP - CRDP, Paris, 2002
8. Marland-Militello M., «Les propositions de la Mission parlementaire pour développer l'éducation artistique et culturelle», Paris, le 30.06.2005, www.L-aef.com, entretien réalisé par J-Ch.Tillet

Sites Web

- <http://www.cndp.fr> (Département Arts et culture du Service Culture Education Ressources pour Education Nationale: SCEREN-CNDP, France)
- <http://www.eduscol.education.fr> (Direction de l'Enseignement Scolaire du Ministère de l'Education nationale, France)
- <http://www.artsculture.education.fr>

8 Baqué P. *Compte rendu de la mission effectuée à Chisinău, Moldavie, 27 mai-2juin 2002.*

Miturile românești: confluență genezică și influență culturală

Ioana-Iulia OLARU

Universitatea de Arte "George Enescu", Iași, România

Prin însăși existența sa, mitologia română confirmă originea și continuitatea acestui popor, originalitatea lui creatoare. Viața omului și lucrurile care se întâmplă în Univers sunt stabilite cu ajutorul gândirii mitice, în care satul are un rol deosebit, devenind independent cultural.

La un studiu atent al cercetărilor legate de originea sistemului mitologic și de rolul său în contextul manifestărilor culturale românești, se desprind două noțiuni ce merită a fi considerate: **confluența genezică** și **influența culturală** a acestora. Prin articolul de față ne-am propus să discernem, din tumultul istoric, elementele care conlucrează la apariția mitului, cât și interferențele mitului cu viața spirituală și culturală din spațiul românesc.

Ce este (și ce nu este) mitul? Element fundamental al civilizației, mitul este o realitate culturală de o plurivalență deosebită, în care își dau mâna credința și născocirea, știința și supranaturalul, înțelepciunea practică și simbolul, în dorința dintotdeauna a omului de a-și făuri tipare existențiale pentru a rezolva probleme fără răspuns.

Deși încă din Antichitate religia a fost confundată și cu filosofia, și cu superstiția, și cu arta, dar și cu mitologia, totuși miturile (opere anonime) au existat anterior religiei (fiind creația unor reformatori). Unii cercetători consideră nu doar că ele „pufațează” religia, ci chiar că ar reprezenta o formă paralelă și aberantă a acesteia, alții le consideră inseparabile de religie – în gândirea omului arhaic, miticul contopindu-se cu realul. Neîndoielnic este însă că, în ceea ce privește folclorul românesc, diferențe importante există între folclorul mitic și cel religios.

Distincții trebuie făcute nu doar între mit și religie, ci și între mit și alte noțiuni cu care acesta se intersectează. Mitul se deosebește de magie, dar în acest caz primează complementaritatea între mit, ca istorie trăită – și rit, ca ipostază cultică. Deși mitul poate exista și fără magie (cum, de altfel, și magia se poate manifesta fără elemente mitice) și deși, o dată cu apariția religiilor monoteiste, credința religioasă s-a despărțit de magie, totuși această separație nu a fost niciodată făcută în totalitate: amândouă se întemeiază pe determinismul total între toate obiectele și nivelele existenței. Dar mitul dorește să dezvăluie un mister, pe când magia îl duce mai departe. Unii consideră că orice idee ireală, impregnată de o credință mistică, ori chiar rămasă fără valoare devine mit. De exemplu, teorii (care au dominat știința timp de secole) îndepărtate între timp, după această judecată ar fi trebuit să dobândească o calitate mitică, ceea ce este fals: ele aparțin în continuare istoriei științei. Așadar, între mit și ipoteza științifică există doar un singur numitor comun – analogia –, pe care însă mitul o folosește ajungând la exagerări, dar integrând totuși realul într-o viziune multilaterală. În general, miturile sunt socotite scenarii ale arhetipurilor: elementele importante pentru toți membrii comunității se vor acumula în timp, transformându-

se în arhetipuri, socotite de Jung de ordinul instinctelor. Pentru Eliade, mitul conține modelul arhetipal al tuturor creațiilor. Dar Blaga deosebește miturile de arhetipuri: miturile sunt structurate stilistic, fiind primele manifestări ale unei culturi, în timp ce arhetipurile, vise colective, sunt, ca orice fenomen natural, a-stilistice. Totemul este alt concept cu care mitul este tangent. Totemismul păstrează memoria eroilor, spre binele comunității, prin obiceiuri, dar el conține și primele reprezentări de religie, care au facilitat mai apoi acceptarea creștinismului: strămoșii neamului, eroii divini s-au transformat în sfinți venerați. După Levi-Strauss, miturile sunt produse directe ale unui mod de gândire de tip totemic. Păstrând totuși arhetipul, mitul poate însă degenera în invenție epică, datorită unui mekansim intern al povestirii, care pune în scenă lucruri care au primit valoare de simbol. Începând cu grecii antici, cei mai mulți mitologi sunt de acord că mitul este o istorie încântătoare, unii considerând chiar că esența mitului se află în poveste. O poveste narată cu ajutorul unor procedee expresive de revelare a conținutului mitului, între ele distingându-se simbolul. Deși considerarea mitului numai în plan simbolic a avut adepți încă din Antichitate, nu putem reduce mitologia la un sistem de gândire simbolică, simbolul nu poate fi exclus, dar nici generalizat – ca o cauză unică și fundamentală a mitogenezei. Unii susțin ideea că originea ideii de simbol s-a aflat în sfera religioasă, el fiind transferat apoi domeniului artistic și estetic. Dar simbolistica este la fel de veche ca și omul, care percepea mult mai ușor, în vremea primelor forme de organizare a societății, valoarea simbolică a imaginilor. Indiferent cum am pune problema, cert este că puține sunt fenomenele magico-religioase care să nu implice un anumit simbolism. În ceea ce privește primele secole creștine, acestea atribuie simbolului o semnificație aparte (scris cu majusculă, Simbolul reprezenta lucrarea comună a apostolilor, de redactare a unui mesaj accesibil tuturor, care să fie crez, semn distinctiv și indiciu al apartenenței la comunitatea creștină), precum și o mai largă circulație în spațiul bizantin¹.

Locul mitologiei române în mitologia universală. Totalitate a miturilor unei arii etnice sau sociale, mitologia cuprinde, în varianta etnică a comunităților respective, toate explicațiile la întrebările despre om și univers, prin prisma raportului între natural și supranatural. Mitologia ia naștere o dată cu stadiul culturii primitive și dăinuie până la integrarea ei (a mitologiei) în religie, transmițându-se prin cutume și tradiții cu privire la ceremonii și sărbători. Mitologiile naționale au ca punct de pornire societatea primitivă a cărei concepție au reflectat-o în epoca de formare a miturilor, capacitatea de creație fiind diferită de la popor la popor.

Mitologia română este un fel de religie neoficială apărută în paralel cu creștinismul, denumită de Eliade „creștinism cosmic” și axată pe ideea comuniunii dintre om și semenii săi, dar și cu natura personificată (neglijând uneori mituri și dogme importante pentru teologie). Dar, de altfel, răspândirea creștinismului s-a făcut prin asimilarea continuă a moștenirii religioase precreștine, prin intermediul imageriei

¹ R. Vulcănescu, *Mitologie română*, București, Ed. Academiei R.S.R., 1985, p.44-45; V. Kernbach, *Dicționar de mitologie generală*, București, Albatros, 1995, p.533-537, s.v. religie; L. Benoist, *Semne, simboluri și mituri*, București, Humanitas, 1995, p.120; L. Blaga, *Opere*, vol. 9, 10, București, Minerva, 1985, p.365-386; p.217-226; C.G Jung, *În lumea arhetipurilor*, București, Jurnalul Literar, 1994, p.21-22; G. Durand, *Figuri mitice și chipuri ale operei*, București, Nemira, 1998, p.31-32; P. Bejan, *Istoria semnului în patristică și scolastică*, Iași, Fundația „Axis”, 1999, p.128-132

mitologice, dezvoltate conform religiozității cosmice, dar revalorizate biblic.

Mitologia dacă. Anterior mitologiei dacice, în perioada preistorică (între apariția omului pe teritoriul Daciei și încheierea triburilor etnice) ia naștere o gândire mitică relativ unitară. În paleoliticul superior apar practicile magice și tot de atunci datează arta parietală în peșteri special organizate ca spații sacre: figurine și picturi în peștera Lapoș și Căciulați, semne sacre în peștera Gura Chindiei, o gravură la Cioclovina, care reflectă primele manifestări ale credințelor religioase. În neoliticul dacic, pre-mitologia animistă de tip totemic este oglindită de altare și idoli în legătură cu practicile oamenilor primitivi. Migrația triburilor indo-europene aduce un fond magico-mitologic – parțial asimilat de mitologia autohtonă, rezultând o sinteză mitologică locală – reprezentat de demoni și zei, de cultul Soarelui, al leului, al șarpelui, al Zeiței-Mame, la care se adaugă zeul Tunetului, al fertilității etc. Ilustrativ este grupul statuar de la Năieni, în care femeia care stă pe spatele unui leu o reprezintă, probabil, pe Zeița-Mamă. Oricum, în această perioadă de început, formele de cult sunt destul de vagi, ca și figurările divinităților, asupra simbolismului lor plutind ambiguitatea².

Mitologia dacă ne oferă un număr prea mic de izvoare, și acelea insuficient de explicite și foarte puțin cunoscute la nivelul scrisului, astfel încât nu putem reconstitui narațiunea faptelor, găsită însă în tradiții și în arta populară. Oricum, panteonul dacogetic este imposibil de stabilit: dacii nu și-au conceput antropomorf divinitățile. Cultul lui Zamolxis se confunda uneori cu cel al lui Gebeleizis³ (acesta din urmă socotit de unii istorici drept renumitul Cavaler Trac, care este însă considerat de alții nu un zeu, ci un erou – deși, dacă ar fi fost erou civilizator, memoria l-ar fi conservat). Dacii au adorat și divinități feminine: pe Hestia, ocrotitoare a focului din cămin, pe zeița Bendis (o replică a lui Gebeleizis), al cărei cult a pătruns în Tracia de la nord, protectoare a dragostei (un bust al acesteia cu sâni proeminenți a fost găsit la Piatra Roșie).

În ceea ce privește credințele și tradițiile mitologiei dace, se cunosc următoarele: faptul că dacii credeau în imortalitatea sufletului, în strămutarea lor „vii” la Zamolxis (după liniștea cu care întâmpinau moartea) – o concepție singulară în Antichitate; abstenența și rugăciunile erau mijloace de comuniune individuală cu divinitatea, iar prin rituri și urcări pe munte se realiza comuniunea publică; sacrificiul uman în scop religios, o practică unică în Europa, se întâlnește doar la traci; existența unui cult solar la acest popor de agricultori a facilitat răspândirea cultului lui Mithra adus de romani; incinerarea era ritul de înmormântare, însoțită de jertfe și ospete; urcările pe munte pentru rugăciune ale capilor militari sau ai preoțimii au dăinuit și în creștinism, la marile sărbători calendaristice; de asemenea, este binecunoscută predicarea curajului, deși faptul că dacii își atribuiau supranumele de „lupi” (un lup stilizat era stindardul lor războinic) putea desemna valoarea lui de totem.

2 R. Vulcănescu, *op. cit.*, p.84-105

3 Probabil cei doi s-au contopit prin sincretism lent, rezultând o divinitate cerească (nu htonică, iar Eliade nu îl consideră pe Zamolxis nici zeu al morții), fapt confirmat prin sediul său din muntele Kogaion (în general, în mitologie, piscurile sunt asociate cu zeii cerești), prin trimiterea anuală a unui sol aruncat spre cer (!) să cadă în sulilele tovarășilor (sacrificiu făcut așadar în aer, nu pe pământ), prin preferința dacilor pentru incinerare (nu pentru înhumare, cum ar fi presupus cultul unui zeu suprem htonic). Cf. M. Eliade, *De la Zalmoxis la Genghis-Han*, București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1980, p.61; V. Kernbach, *op. cit.*, p.686, s.v. *Zamolxis*

Mitologia daco-romană. După transformarea Daciei în provincie romană, în timpul conviețuirii celor două popoare, dar și câteva secole după, mitologia a fost considerată de unii autori o tranziție spre mitologia română. Dacă nu deranjau interesele cultului imperial și al celui sacerdotal, mitologiile locale erau tolerate în Imperiu de către religia romană, care permitea, și în Dacia sau în Dobrogea romană, credințe dintre cele mai diverse. Aculturația va duce la o sinteză mitologică, în care zeii latini s-au suprapus peste vechii zei (avataruri românești supraviețuind în folclor: Zâna transformată din Diana, Sânzâiana din Sancta Diana, Păduroiul din Silvanus, lelele din Nimfe, Pământul-Mumă din Terra Mater, Baba Gaia din Gaea). Trebuie specificat că mitologia daco-romană cuprinde și mitologia cetățitorilor dobrogene, unde conviețuirea cu elenii a avut ca rezultat influențe reciproce: pe de o parte, dacii venerau zei tradiționali greci – Herakles, Apollo, Demeter, Dionysos, Artemis, Afrodita etc. – iar pe de altă parte, grecii recunosc tradiția localnicilor: simboluri ale cultului solar, predominant la geți, au pătruns în cetățile pontice. Potențial periculos instrument de revoltă social-politică prin mesajul de unitate statală, mitologia dacă va intra însă treptat în ilegalitate, divinitățile dace (Zamolxis, Bendis) vor dispărea, menținându-se doar formele comune cu mitologia romană (cultul pădurilor sacre, al morții, al strămoșilor). Dar adevărata fuziune religioasă a avut loc abia după retragerea aureliană: daco-romanii revin pentru scurt timp (până la adoptarea creștinismului) la miturile ancestrale, transfigurate însă în noi forme de exprimare.

Mitologia în creștinismul primitiv pe teritoriul României. Toleranța față de toate cultele a dus la dezvoltarea creștinismului (apărut în Dacia și în Dobrogea încă din perioada pre-aureliană⁴) abia din secolul al IV-lea, când apar primele mici comunități de creștini și primele biserici. Factura lui era populară, el fiind propagat mai puțin prin misionarii oficiali și mai mult prin contact direct cu populația creștină din Imperiul Roman⁵. Ne-au rămas mărturie incintele sacre și altarele din unele așezări fortificate ale cetățitorilor romane, monumentele funerare de la Napoca, Ampullum, obiectele de cult paleocreștine de la Porolissum, Potaissa-Turda, inscripția și monograma creștină de la Biertan, opaițele de la Apullum, tezaurul de la Tomis, cu zeița Fortuna și zeul Pontos, precum și șarpele fantastic Glykon. Nu există în Dacia și în Dobrogea basilici creștine pre-constantiniene, dar, în general, lucrări de artă paleocreștine sunt rare în secolele al II-lea – al III-lea în toată lumea romană. Dezvoltarea creștinismului va cunoaște însă un alt ritm după Edictul de la Milan (313): comunitățile creștine se înmulțesc, iar păgânismul începe să piardă teren.

Din mitologia daco-romană s-au menținut credințe și datini filtrate prin concepția mitologică a acestui creștinism primitiv. Tendința spre un zeu unic solar (mai târziu Iisus) și o zeiță unică lunară (Fecioara Maria mai apoi) demonstrează dorința de

4 C-tin C. Giurescu, *Formarea poporului român*, Craiova, Scrisul Românesc, 1973, p.116

5 În Dobrogea există până astăzi o puternică tradiție populară care susține că Apostolul Andrei a fost primul predicator al credinței creștine în Scythia, Tracia și zonele de până la Dunăre. Sf. Andrei este întâlnit în toponimie: peștera și pârâul Sf. Andrei în Dobrogea, Schitul Sf. Andrei, la Nămăiești, pe lângă Bran, cu legenda sa. Tradiția spune că sfântul s-ar fi adăpostit multă vreme într-o peșteră de pe Valea Casimcei, apoi în grotlele de la Basarabi, dar cel mai cunoscut sălaș al său a fost cel de lângă localitatea Ion Corvin. Foarte semnificative mitic sunt consemnările credinței legate de ziua Sf. Andrei (patron al lupilor): interdicția, sub amenințarea lupilor, de a lucra în această zi.

purificare a cultelor. Treptat, se produce sincretismul mitologic, din care ia naștere noua mitologie daco-romană creștină. În ceea ce îl privește pe Iisus, e posibil ca mitul său să fi avut un nucleu unic, la care diferitele arii mitologice au adăugat miturile eroilor civilizatori primordiali. Noul cult al lui Mithra, adus în Dacia de legiunile romane, va concura creștinismul. În ce privește misterele, și în creștinism întâlnim unele tipuri: Sf. Treime, întruparea lui Iisus Hristos, transformarea miraculoasă a vinului și a pâinii în sângele și trupul lui Dumnezeu.

Așadar, în mitologia autohtonă rămâne o parte de mitologie daco-romană, inaccesibilă dogmaticii religiei creștine, în timp ce partea abordabilă religiei oficiale de stat devine o variantă mitologică populară a cultului creștin-ortodox. Toate aceste evoluții și transformări vor fi reflectate în arta plastică a acestei perioade⁶, cât și în alte manifestări culturale românești – aspect care merită un studiu aparte. Cu certitudine se poate spune însă, că mitul a fost – se știe – generator de arhetipuri care au fundamentat comorile spirituale pe parcursul istoriei neamului, și cu care continuăm să ne delectăm până azi.

Bibliografie selectivă

1. Bejan, Petru, *Istoria semnelor în patristică și scolastică*, Iași, Fundația „Axis”, 1999
2. Benoist, Luc, *Semne, simboluri și mituri*, București, Humanitas, 1995,
3. Blaga, Lucian, *Opere*, vol. 9, 10, București, Minerva, 1985
4. Chevalier, Jean, Gheerbrant, Alain, *Dicționar de simboluri*, București, Artemis, 1994
5. Durand, Gilbert, *Figuri mitice și chipuri ale operei*, București, Nemira, 1998
6. Eliade, Mircea, *De la Zalmoxis la Genghis-Han*, București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1980
7. Giurescu, C-tin C., *Formarea poporului român*, Craiova, Scrisul Românesc, 1973
8. Jung, C.G., *În lumea arhetipurilor*, București, Jurnalul Literar, 1994
9. Kernbach, Victor, *Dicționar de mitologie generală*, București, Albatros, 1995
10. Vulcănescu, Romulus, *Mitologie română*, București, Ed. Academiei R.S.R., 1985

6 Pe lângă reprezentări ale împăratului Traian și ale stindardelor romane, pe Columna traiană apar și divinități dace: zeul Danubius, stindardul cu cap de lup, precum și substitute ale Coloanei Cerului, ca însemne dacice de protecție. Și sub metopele Monumentului de la Adamclisi, frunzele terminate cu capete de lup sunt însemne totemice dace. Dar sunt reflectate în artă și mituri ale lui Zeus, Apollo, Hercules. Pe lângă mozaicurile de la Ulpia Traiana Sarmizegetusa, sunt cunoscute și alte scene: Ajax și Cassandra, Diomedes. Există de asemenea chiar mituri pur romane, de exemplu mitul întemeierii Romei. Imagini ale Lupoacei capitoline, reprezentate în Dacia și în Dobrogea, demonstrează aproape ostentativ mândria de a fi cetățean al Imperiului. Cf. V. Kernbach, *op. cit.*, București, Albatros, 1995, p.139, s.v. *Danubius*; R. Vulcănescu, *op. cit.*, p.122-125

Franța ca intermediar în receptarea literaturii spaniole în spațiul cultural românesc

Sergiu PAVLICENCU

Universitatea de Stat din Moldova

Problema receptării literaturii spaniole în spațiul cultural românesc ne-a preocupat pe parcursul mai multor decenii, rezultatele cercetărilor materializându-se în numeroase lucrări publicate (monografii, studii, articole etc.). Începutul interesului spiritualității noastre pentru literatura și cultura spaniolă, pentru civilizația iberică în ansamblu ar putea fi raportat la secolele XVI-XVII, deși nu este exclus ca anumite contacte între cele două extremități ale latinității europene să fi existat și mai înainte. Scriitorii noștri clasici, de la cronicari încoace, au cunoscut marile opere literare de valoare universală dacă nu în graiul în care acestea au fost scrise, cel puțin prin intermediul uneia dintre limbile de circulație europeană în care au fost traduse.

Comunicarea noastră se înscrie în domeniul de cercetare comparatistă a literaturii numit *mezologie*. Mezologia, înseamnă, după cum sugerează și etimologia cuvântului, studierea intermediarilor ce înlesnesc pătrunderea și difuzarea într-o anumită literatură, țară sau spațiu cultural a operelor din literaturile străine. Paul van Tieghem [1966: 124] menționa în arhicunoscuta sa lucrare *Literatura comparată*: „Printre modalitățile schimburilor literare între două națiuni un loc – și încă unul important – trebuie să fie acordat intermediarilor care au înlesnit difuzarea într-o anumite țară și adoptarea, de către o literatură, a operelor, ideilor și a formelor aparținând unei literaturi străine”. Intermediarii sunt, în general, foarte diverși. În calitate de intermediari pot interveni traducerea în diferite limbi străine, unele personalități marcante, călători în țări străine și notele sau jurnalele de călătorie ale acestora, anumite medii sociale, cenacluri, saloane, societăți, publicații periodice etc.

În receptarea literaturii spaniole în spațiul cultural românesc un loc aparte îi revine culturii și literaturii franceze. Nu e cazul să insistăm aici asupra rolului literaturii franceze în dezvoltarea literaturii române. Ceea ce ne interesează, în primul rând, este importanța culturii și literaturii franceze ca intermediar în receptarea literaturii spaniole în spațiul nostru cultural. Studiarea limbii spaniole a început la noi relativ târziu, de aceea literatura spaniolă era cunoscută și tradusă timp îndelungat prin intermediul versiunilor în alte limbi (latină, greacă, franceză, germană ș.a.). Dacă avem în vedere popularitatea literaturii franceze în Țările Românești, nu e greu de presupus că aceasta a servit și drept un important intermediar în receptarea unor valori artistice spaniole în spațiul nostru literar. În secolul al XVII-lea și în prima jumătate a Secolului Luminilor Franța a fost cuprinsă, după cum scria academicianul M. P. Alexeev [1985: 56-57], de o adevărată „hispanomanie”, interesul pentru Spania și cultura spaniolă fiind determinat nu numai de valorile hispanice, demne de a fi cunoscute și însușite, dar și de intențiile acaparatoare ale regelui francez Ludovic al XIV-lea, care se considera moștenitorul legitim al coroanei spaniole. Tendințele hispanizante își ating culmea în Franța îndeosebi după moartea regelui spaniol Carlos II (1700), când începe îndelungatul „război

pentru succesiunea spaniolă” (1701-1713). Pe acest fundal istoric și politic, în literatura franceză apare o linie spaniolizantă, o literatură ilustrată de numeroase opere originale pe teme spaniole sau de diverse traduceri, adaptări, imitări după modelele spaniole. Dar a existat și o reacție antispaniolă, începând cu Boileau, trecând prin Voltaire și ajungând până în secolul al XIX-lea, bunăoară, la Sismondi (*Histoire des littératures du Midi de l'Europe*, 1829), care lansase o serie de atacuri violente la adresa teatrului spaniol clasic, deși n-au lipsit nici reacții inverse, încercări de reabilitare a teatrului spaniol în ochii europenilor, cum a fost cea a lui Philarète de Chasles (*Etudes sur l'Espagne et sur les influences de la littérature espagnole en France et en Italie*, 1847). Numeroase opere franceze de inspirație spaniolă, dar și diverse traduceri și adaptări ale operelor scriitorilor spanioli se răspândesc și chiar se traduc ulterior în întreaga Europă. E de ajuns să amintim numele lui Jean-Pierre Claris de Florian (1755-1794), autorul unei întregi serii de traduceri și adaptări din creația scriitorilor spanioli, unele cunoscute și în spațiul românesc. Un adevărat cult pentru Spania și cultura spaniolă apare în epoca romantismului, ale cărui ecouri se resimt și în creația unor clasici ai literaturii noastre.

În receptarea unei literaturi naționale în alt spațiu cultural pot fi evidențiate trei niveluri principale: nivelul informației sau al traducerilor, nivelul interpretării critice și nivelul creației originale. Din acest punct de vedere și studiile despre receptarea unei literaturi naționale în alt spațiu cultural pot fi reduse la trei categorii principale: lucrări despre receptare la nivelul traducerilor, lucrări care includ studiile criticilor și cercetătorilor din literatura-țintă (receptoare) despre literatura-sursă (emițătoare) și lucrări despre operele artistice din literatura-țintă inspirate de opere din literatura-sursă. Importanța literaturii franceze ca intermediar în receptarea literaturii spaniole în spațiul cultural românesc poate fi ilustrată la toate cele trei niveluri menționate.

În virtutea faptului că limba spaniolă a început să fie cunoscută la noi mult mai târziu în comparație cu alte limbi, mai multe opere literare spaniole au fost traduse, după cum am menționat, prin intermediul altor limbi în care acestea fuseseră transpuse. Intermediarul francez a fost unul dintre cele mai răspândite și cu un impact deosebit asupra procesului literar românesc. Astfel, capodopera literaturii spaniole, tragicomedia *Celestina* (1499), „această mamă bătrână a dramelor castiliene [Chasles, 1847:15], atribuită lui Fernando de Rojas, a circulat la noi în trei traduceri parțiale, realizate în secolul al XIX-lea și rămase toate în manuscris, dintre traducători fiind cunoscut deocamdată doar unul – Costache Negruzzi, care, probabil, servindu-se de un intermediar grecesc, a intitulat-o *Telestina*. Celelalte două versiuni s-au realizat din franceză, autorii traducerilor nefiind încă identificați. Având un caracter cu adevărat „formativ”, anunțând drama Secolului de Aur spaniol, dar fiind elaborată după alte principii dramaturgice decât dramele spaniole clasice, care nu erau pe gustul francezilor, *Celestina* a fost acceptată mai repede în Franța. Ea a fost tradusă și prelucrată în chiar epoca clasicismului, în această versiune franceză răspândindu-se ulterior și în alte țări europene. S-a susținut că prima versiune românească de la sfârșitul secolului al XVIII-lea (Iași, 1794) a operei lui Baltasar Gracián y Morales (1601-1658) *Criticonul* (1651-1655), cuprinzând doar nouă capitole din prima parte și având titlul *Critil și Andronius*, a fost făcută după o traducere grecească, deși s-au emis păreri și în favoarea unui intermediar francez. Prima operă picarească spaniolă, *Lazarillo de Tormes* (1554), a fost tradusă la noi,

de asemenea, din limba franceză, Franța fiind un intermediar recunoscut în răspândirea genului picaresc în Europa. Traducerea a apărut în două volume la București în 1839, având un titlu ușor autohtonizat – *Întâmplările lui Lăzărila Torma tălmăcite după limba franțuzească în cea românească de Scarlat Barbul Tâmpeanul, 3 (lea) logofăt*.

Unui intermediar francez îi datorăm și prima traducere românească a romanului *Don Quijote* de Cervantes. Este vorba de versiunea lui Heliade Rădulescu, publicată inițial în *Curierul românesc* în 1839 (primele 14 capitole ale primei părți a romanului), iar în 1840 în două volume, cuprinzând însă numai primele cincizeci de capitole ale părții întâi a lui *Don Quijote*. Heliade Rădulescu s-a servit de versiunea franceză a lui Florian, prescurtată și adaptată gustului francez, despre care cunoscutul hispanist român din perioada interbelică Al. Popescu-Telega [1942: 90] scria: „Sunt cu atât mai de regretat prescurtările lui Florian, făcute uneori fără nici o noimă, cu cât traducerea lui a slujit celor mai mulți traducători streini și a contribuit astfel la cunoașterea scăldată a romanului lui Cervantes”. Apreciind gestul lui Heliade Rădulescu, Al. Popescu-Telega [1942:95], în urma unei analize detaliate a traducerii, indica asupra unor abateri de la textul francez, constatând inadvertențe de sens, mai ales în traducerea versurilor, în a căror variantă românească „nu rămâne aproape nimic din cele spaniole, nici din cele franțuzești”. Dintre alte traduceri ale lui *Don Quijote* realizate prin intermediar francez se deosebește cea a lui Al. Iacobescu, apărută în două volume la București în 1936. S-a pretins, de exemplu, că traducerea lui Al. Depărățeanu a baladei populare spaniole *Alhama* ar fi o traducere după un poem al lui Victor Hugo sau inspirată de acesta. Cu atât mai mult cu cât Depărățeanu însuși [1987: 514] spune că “Victor Hugo a călcat evident pe romanța spaniolă una din belele sale orientale, intitulată *Dervișul*, și care s-a tradus și în românește de celebrul nostru Negruzzi, cu toată perfecțiunea ce-i caracteriza scrierile”, lucru ce dovedește, o dată în plus, că baladele spaniole au pătruns la noi și prin traduceri din franceză, nu numai din germană. Al. Depărățeanu evidențiază ce a preluat Hugo și cum a prelucrat această baladă spaniolă în poemul său *Dervișul*, arătând deosebirile în ceea ce privește dezvoltarea acțiunii și deznodământul în originalul spaniol și la poetul francez. Șirul exemplurilor ar putea continua, dar credem că și din cele menționate până aici se poate afirma că pe parcursul unui timp îndelungat, până pe la sfârșitul anilor '40, traduceri în limba franceză ale unor opere aparținând clasicii literaturii spaniole au servit ca intermediar pentru versiunile în limba română.

Importanța intermediarului francez în receptarea literaturii spaniole în spațiul cultural românesc poate fi ilustrată și la nivelul interpretării critice. Astfel, primul articol românesc despre Lope de Vega, pe care îi datorăm lui Heliade Rădulescu, intitulat *Rodnicia lui Lope de Vega*, publicat în *Curierul românesc* (1838, nr. 51), reprezintă niște spicuri traduse după gazetele franceze ale vremii. Articolul lui Pérez Galdós despre Lope de Vega din *Tribuna poporului* (1904, nr. 155) reprezintă o traducere după *Le Temps*. Un alt articol, *Calicii în Spania*, despre prima operă picarescă spaniolă, *Lazarillo de Tormes*, publicat în *Comoara tinerimei* (1906, nr. 15), este „tradus” și „prelucrat” de V. Dumitrescu din *Revue des deux mondes* din anul 1888. În general, în presa periodică din ultimele decenii ale secolului al XIX-lea și primele decenii ale secolului al XX-lea întâlnim numeroase articole care nu sunt altceva decât traduceri sau prelucrări ale unor materiale

din presa franceză a timpului.

Și la nivelul receptării creatoare a literaturii spaniole în spațiul românesc putem observa că unele creații ale scriitorilor noștri pe teme spaniole, inspirate din literatura spaniolă sau conținând ecouri, reminiscențe, prezențe spaniole, se datorează inclusiv unor intermediari francezi. Un exemplu de receptare creatoare a literaturii spaniole prin intermediar francez considerăm că este *Istoria unui galbân* a lui Vasile Alecsandri, în care, după cum am mai arătat în unele studii anterioare [Pavlicencu, 1990: 89-100; 1999: 214-225], scriitorul nostru valorifică creator tradițiile genului picaresc spaniol, în special nuvela lui Cervantes *Dialogul câinilor* din culegerea *Nuvela exemplare*. Considerăm că Vasile Alecsandri a luat cunoștință de proza picarescă spaniolă, în special de nuvela lui Cervantes *Dialogul câinilor* prin intermediul traducerilor franceze ale lui Florian. După cum se știe, Florian a tradus în franceză, pe lângă alte opere ale lui Cervantes, și această nuvelă. Iar Vasile Alecsandri' a putut citi această nuvelă, dar și alte opere spaniole, anume în traduceri franceze. Compararea povestirii lui Alecsandri cu nuvela lui Cervantes scoate în evidență un șir de asemănări și coincidențe la nivelul poeziei genului picaresc. Apartenența povestirii lui Alecsandri la genul picaresc a fost observată de unii cercetători și înaintea noastră. Astfel, G. C. Nicolescu [1965: 96] consideră că subiectul povestirii se bazează „pe o schemă de narațiune de largă circulație europeană”, care este tocmai cea picarescă, iar F. Faifer [1979:21] are perfectă dreptate definind *Istoria unui galbân* ca „nuvelă de tip picaresc”. Nimeni, însă, nu a indicat asupra unui model spaniol concret. Majoritatea cercetătorilor creației lui Alecsandri invocă părerea lui G. Bogdan-Duică conform căreia Alecsandri s-ar fi inspirat dintr-o povestire anonimă germană, apărută în traducere românească în revista *Mozaicul* din 1838 sub titlul *Moneda*. Nu cunoaștem dacă cineva a studiat respectiva povestire anonimă germană în plan comparat cu operele picaresce spaniole, dar credem că o cercetare comparativă ar putea demonstra că și autorul anonim al povestirii germane ar fi putut să pornească, la rândul-i, de la un model de proză picarescă spaniolă. Cu atât mai mult cu cât în literatura germană s-au mai făcut încercări de a valorifica nuvela lui Cervantes despre convorbirea celor doi câini, Berganza și Cipion, de exemplu, de către Hoffmann în nuvela intitulată *Știre despre ultimul destin al câinelui Berganza* (1813), inclusă în volumul doi al *Fanteziilor în stilul lui Callot* (1814). Alte exemple ce confirmă receptarea creatoare a literaturii spaniole în spațiul nostru cultural prin intermediar francez pot fi găsite în lucrarea noastră *Tentația Spaniei. Valori hispanice în spațiul cultural românesc* (1999).

Referințe bibliografice

1. ALEXEEV M. P., *Russkaia kul'tura i romanskij mir*. – Leningrad: Nauka, 1985.
2. CHASLES PH., *Etudes sur l'Espagne et sur les influences de la littérature espagnole en France et en Italie*. – Paris: Amyot, 1847.
3. DEPĂRĂȚEANU AL., *Scieri*. – București: Minerva, 1987.
4. FAIFER F., *Alecsandri*. – În: *Dicționarul literaturii române de la origini până la 1900*. – București: Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1979.
5. NICOLESCU G. C., *Viața lui Alecsandri*. – București: Editura pentru Literatură, 1965.
6. PAVLICENCU S. *Ca două gemene surori*. – Chișinău: Hyperion, 1990.

7. PAVLICENCU S., *Tentația Spaniei. Valori hispanice în spațiul cultural românesc*. – Chișinău: Știința, 1999.
8. POPESCU-TELEGA AL., *Pe urmele lui Don Quijote*. – București: Casa școalelor, 1942.
9. TIEGHEM P. van, *Literatura comprată*. – București: Editura pentru Literatura Universală, 1966.

La réception de la poésie de Victor Hugo dans l'espace culturel roumain

Elena PETREA

Université "Al. I. Cuza", Iași, Roumanie

Le nom d'un écrivain et son œuvre constituent un pont entre les cultures des différents espaces et époques, en contribuant à l'instauration d'un dialogue par lequel le facteur émetteur, ainsi que le récepteur, subissent une transformation positive. L'accueil et le devenir des textes d'un auteur dans une autre littérature que celle d'origine supposent un processus qui implique médiation, reflet, c'est-à-dire l'existence des premières consciences réceptrices – le critique, le traducteur et l'écrivain –, auxquelles s'ajoute le lecteur, chacun ayant un rôle bien établi, tout en participant ensemble et également à la constitution de l'image à multiples facettes de l'intégration d'une œuvre étrangère dans un nouvel espace culturel.

Notre communication retient les résultats de recherches plus amples, qui ont eu le but d'étudier le rayonnement particulièrement intense de l'œuvre vaste de Victor Hugo dans l'espace linguistique et littéraire roumain. Après avoir consulté une importante bibliographie du XIX^e siècle jusqu'à présent, nous pouvons parler d'un *phénomène* Victor Hugo dans la culture roumaine, un phénomène caractérisé par une évolution propre, initiée dès le vivant de l'écrivain et qui continue de nos jours et reste ouverte aux générations à venir. En nous arrêtant au volet de la poésie, nous proposons non seulement une synthèse de la réception roumaine de cette dimension de la création de Victor Hugo, mais aussi une évaluation de son influence sur l'évolution de la langue et de la littérature roumaines, ainsi qu'un regard objectif sur sa place dans la vie culturelle actuelle.

Lorsqu'on envisage la réception d'une œuvre, d'un écrivain ou même d'une littérature dans un autre espace culturel, on prend en compte trois axes d'étude : l'activité de traduction, celle d'interprétation et les relations avec *le modèle* étranger (le comparatisme moderne emploie, à côté de la notion bien connue d'*influence*, celles de : *rapport, confluence, interférence, échos*, etc.). Au niveau des traductions, ce qui intéresse c'est « la fonctionnalité de l'œuvre traduite dans le cadre d'un autre système littéraire » (Sergiu Pavlicencu, 2004 : 358) [notre trad.] ; au même niveau, on formule des réponses à une série de questions : « qui, quand, pourquoi, en quelles circonstances a traduit l'œuvre, quelle place et dans quel but elle occupe dans le nouveau système littéraire, quels sont les changements qu'elle pourrait entraîner dans la littérature réceptrice, à quels besoins de celle-ci l'œuvre répond » (*ibidem*). L'œuvre accomplit de nouvelles fonctions dans l'espace littéraire où elle est traduite, elle soutient l'apparition de nouveaux genres et espèces littéraires, en modelant le profil de la littérature réceptrice, en agissant aussi parfois par le discours qui accompagne la traduction. La réception créatrice du spécialiste (critique, chercheur littéraire, universitaire...) est rapprochée par Nicolae Manolescu de la traduction, en raison de la fonction d'interprétation du texte, commune aux deux démarches : « Si toute traduction tend vers la critique, selon

Steiner, c'est-à-dire vers l'interprétation, toute critique tend vers la traduction, vers ce rapprochement dangereux de l'œuvre, laquelle, au cas où elle ne fonde pas sa propre identité dans celle de la littérature, la rend profondément semblable, tout en restant profondément distincte » (Nicolae Manolescu, 1998 : 1) [notre trad.]. Les spécialistes ont le pouvoir de créer une certaine image – positive ou négative – d'un texte dans un nouvel espace, par son intégration dans les normes existantes ou bien en l'employant comme instrument de renouvellement du système. Le troisième volet, celui de la création originale, est représenté par la réception des écrivains, qui assimilent une œuvre étrangère dans des proportions très variées, en fonction des déterminations personnelles ou contextuelles. C'est à ce niveau que nous devons tenir compte des formes de la transtextualité (Gérard Genette, 2003 : 7) et des problèmes de l'originalité.

Dès la troisième décennie du XIX^e siècle, les grands hommes de lettres roumains ont pris conscience de la nécessité d'agir, en même temps, dans le sens de l'ouverture vers les valeurs de la civilisation et de la culture occidentales, ainsi que pour la constitution de l'identité nationale. Selon les témoignages des articles-programmes et des prises de position de l'époque (C.Bolliac, I.Heliade-Rădulescu), les écrits de Victor Hugo ont répondu à l'horizon d'attente roumain : Victor Hugo l'écrivain et l'homme politique ont été connus simultanément, en marquant de manière décisive le profil du romantisme roumain.

Les premiers jugements sur Victor Hugo et son œuvre témoignent d'une profonde émotion et de l'admiration envers le « génie » de l'écrivain français. Les points de vue exprimés par ceux qui sont aussi, le plus souvent, les traducteurs des textes hugoliens en roumain ou bien des écrivains qui l'ont pris comme modèle ne représentent pas une démarche critique spécialisée. Des personnalités telles Ion Heliade Rădulescu ou Cezar Bolliac lui apportent des louanges en raison de son pouvoir imaginaire et de sa capacité de comprendre et de représenter en englobant le monde dans ses écrits. De tous les genres de l'univers littéraire hugolien, celui qui retient le plus l'attention – dans les commentaires, mais surtout dans les traductions et les représentations – a été, à cette époque-là, le théâtre : les idées exprimées par les intellectuels roumains, de I.Heliade-Rădulescu et C.Bolliac à M.Eminescu et puis I.L.Caragiale sont autant d'étapes dans la constitution d'une critique dramatique moderne. Les traits autour desquels polémiquaient les contemporains français de Hugo : ordre/désordre, authenticité du sentiment/artifice, supériorité de l'idée/de la forme... sont facilement identifiables chez les récepteurs roumains : C.Bolliac admirait « le naturel », M.Eminescu le recommandait pour la force de représentation, tandis que I.L.Caragiale lui reprochait précisément l'emphase et le manque d'authenticité dans la construction des personnages. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, Titu Maiorescu considère que Victor Hugo est « l'incarnation du génie français de son temps dans toutes ses aspirations poétiques. L'amour et la haine de ses contemporains, leur fierté et leur vanité, la libération des esprits du joug classique et du joug politique, l'émotion des grandeurs et des décadences historiques, les luttes des misérables contre les tout-puissants – toutes ces vibrations d'une époque ont été reflétées par Victor Hugo » (Titu Maiorescu, 1966 : 439) [notre trad.]. Dans un article de 1895, C.Dobrogeanu-Gherea nommait le poète français « le plus grand artiste du mot », et Leconte de Lisle et tout le courant parnassien lui seront

tributaires (C.Dobrogeanu-Gherea, 1983 : 264) [notre trad.].

En s'inscrivant dans les nouvelles tendances hugophobes manifestées autour du cinquantenaire de 1935, les articles du romancier Anton Holban parus dans le journal „Vremea” (n^{os} 381/1935 : 7 et 390/1935 : 7) envisagent de démonter l'édifice élevé en l'honneur de Victor Hugo. Holban nie la qualité de « penseur » de Hugo et voit dans sa philosophie un lieu commun, une platitude absolue. A.Holban exprime ouvertement son option pour le classique Racine et sa totale incapacité de s'approcher de la lyrique hugolienne, qui pêche par la facilité et l'excès de longueur, tout comme le théâtre manque d'authenticité dans la construction des personnages et des actions.

Par les articles parus initialement en roumain dans la revue „Ideea românească”, entre juin 1935 et février 1936, et publiés en 1982 en volume, chez Gallimard, sous le titre *Hugoliade*, Eugen Ionescu construit une pseudo-biographie, où l'homme et l'œuvre sont démythifiés. Les principaux défauts de l'homme-Hugo sont l'autosatisfaction et le génie affiché, l'opportunisme, l'égoïsme, tandis qu'au poète, Ionescu reproche l'in vraisemblable, le délire verbal, l'emphase, l'excès de métaphores destiné à compenser la pauvreté des idées.

Le monde littéraire roumain était au courant des disputes autour du nom de Victor Hugo ; plusieurs articles ont l'intention de défendre l'écrivain français contre ses détracteurs, par des arguments empruntés aux études parues en France lors du cinquantenaire (plus particulièrement, le numéro spécial de la revue « Europe »). À l'occasion du même cinquantenaire, N.I.Popa pose le problème de l'actualité de Victor Hugo (Nicolae I. Popa, 1935 : 6 et suiv.), en constatant qu'il est tombé dans l'oubli. L'universitaire réévalue les principales dimensions du créateur - le philosophe, le poète, le novateur de l'esthétique, le poète visionnaire et le magicien du Verbe -, et souligne le rôle des textes hugoliens dans la constitution de la jeune littérature roumaine au XIX^e siècle. À la même époque, Mihail Sadoveanu adopte une position objective ; il remarque le pathétique des *Misérables*, qualifié de « roman chaotique », mais il apprécie le poète-démiurge dont la création est « un mélange de lave, de boue et d'ordures », qui laisse apparaître « l'or et les pierres précieuses, les voûtes de marbre, les coupoles de cristal, les fleurs finement ciselées » (Mihail Sadoveanu, /s.a./ : 225).

La réception critique de l'œuvre de Victor Hugo s'enrichit dès la deuxième moitié du XX^e siècle par une série d'articles, d'études et de préfaces qui dressent une image complexe - sans pour autant être complète - d'une œuvre extrêmement vaste. Dans deux études qui restent jusqu'à présent singulières dans la littérature de spécialité (1955, 1964), Tudor Vianu s'intéresse à l'art du poète Hugo. C'est surtout la seconde étude qui a retenu notre attention. Les deux grandes créations hugoliennes *La Légende des Siècles* et *La Fin de Satan* sont interprétées à partir d'une conception qui associe le fond et la forme : la perspective visionnaire de l'art comme symbole se manifeste sur le plan de l'expression artistique hugolienne par le « vers-pointe » qui clôt « la cascade-métaphorique ». *La Légende des Siècles* représente « la sociogenèse poétique du XIX^e siècle », par laquelle l'auteur exprime son attachement pour l'humanité.

Du côté des créateurs, Ion Pillat propose dans son volume *Portrete lirice* (1969) un type de démarche qui exclut la rigueur et l'esprit scientifique. Le lecteur, incité à comprendre la poésie de Victor Hugo premièrement par les sens et ensuite par l'esprit,

se trouve devant un texte d'une beauté rare, réunissant les propos d'un poète sur un autre poète. L'œuvre de Victor Hugo y est comparée à un « fleuve majestueux, tantôt tourbillonnant et mugissant, sous les coups des pluies torrentielles, tantôt rapide, avec le jeu des étoiles sur les ondes murmurant à peine » (Ion Pillat, 1969 : 106) [notre trad.]. Sans nier les inégalités inévitables des écrits hugoliens, Ion Pillat cite des vers moins connus, mais plus riches en significations. Le mérite de Victor Hugo est d'avoir été le symbole de son peuple, d'avoir concentré en lui « tous les tourments et tous les chants de cette grande âme collective » (*ibidem* : 107) [notre trad.], au carrefour des tendances anciennes et des directions modernes. Les recueils hugoliens sont passés en revue dans le but d'illustrer leurs rapports avec le symbolisme de Paul Verlaine, la poésie pure de Mallarmé et de Valéry et les poèmes d'Apollinaire, sans négliger l'influence exercée sur les vers baudelairiens.

Dans le cadre plus ample des ouvrages consacrés au romantisme européen et roumain, par des critiques et des historiens littéraires, mais aussi par des universitaires de prestige, le nom et l'œuvre de Victor Hugo occupent une place importante. Les textes hugoliens sont situés parmi les valeurs de l'humanité et leur auteur est devenu un « classique » de la littérature universelle. Les lectures critiques pratiquées tiennent compte des concepts modernes de la poétique concernant les formes littéraires, l'évolution des genres, les changements dans l'histoire des idées et des mentalités.

Étant donné le lien étroit entre la renaissance littéraire et celle nationale, ressenti comme impératif vers le milieu du XIX^e siècle, les idées hugoliennes sur la mission sociale de l'art et de l'artiste ont trouvé un écho dans les écrits théoriques et les créations de C.Bolliac, I.Heliade-Rădulescu et, plus tard, O.Goga et G.Coșbuc, les représentants du messianisme poétique. Quelques-unes des premières mentions du terme « romantique » dans l'espace roumain sont liées au nom de Victor Hugo et la théorie du grotesque exposée dans la Préface du drame *Cromwell* a trouvé un grand défenseur dans la personne du même Bolliac. Les écrivains roumains appartenant à des âges littéraires très différents se sont dirigés vers les théories de Hugo parce que celles-ci ont répondu aux codes culturels et littéraires. Ainsi, pour les intellectuels roumains chargés de la formation spirituelle du peuple, les résultats immédiats étaient plus importants et, par conséquent, les débats à contenu esthétique sont de moindre importance. Les problèmes théoriques qu'on retrouve dans les discours des écrivains roumains (la fonction de l'artiste, la question du vrai et du naturel, la définition de la poésie, le mélange des genres) ne sont pas nécessairement pris à l'esthétique hugolienne, puisqu'il s'agit de concepts qui connaissaient une circulation large au XIX^e siècle, mais leur présence accentuée le mérite des gens de lettres roumains qui ont compris la nécessité de la modernisation de la culture roumaine.

De l'impressionnante création lyrique hugolienne, les contemporains ont apprécié d'abord la composante militante, le pittoresque, l'exotisme et, dans une moindre mesure, les textes de l'exil, récupérés par la critique française à partir de la seconde moitié du XX^e siècle. Les exégètes ont déjà identifié des registres et des accents très variés dans le dialogue entre la poésie de Hugo et celle de C.Bolliac, V.Alecsandri ou D.Bolintineanu. Le poète Mihai Eminescu a été initialement placé sous l'influence exclusive de la culture allemande ; cette perspective a subi des modifications succes-

sives qui ont confirmé les contacts du poète roumain avec la langue et la littérature françaises. Celui qui a pu, le premier, comprendre la profondeur des visions artistiques hugoliennes a été Eminescu.

En considérant comme des « invariants » quelques thèmes et motifs littéraires (la fonction de l'art, la condition de l'artiste, la cosmogénèse, le génie), nous pouvons identifier des points communs entre les univers poétiques de Hugo et de Eminescu. En prolongeant la lecture parallèle, nous retrouvons les mêmes accents dans la relation du moi lyrique avec la Divinité chez Hugo et Arghezi. Dans ce dernier cas, les deux écrivains se rencontrent aussi dans les segments de l'œuvre qui donnent droit d'existence aux catégories marginales de la société, celles qui s'imposent par ce qui leur est propre : la parole, le langage. La série de portraits qui apparaissent dans le cycle des *Flori de mucigai* de Arghezi nous fait penser aux misérables de Hugo, au « bas-fond » de la société. Nous reconnaissons dans les catégories des poésies de Arghezi : voleurs, assassins, filles perdues, galériens, estropiés, les personnages de la Cour des miracles (*Notre-Dame de Paris*) et du roman *Les Misérables*. C'est sur ces existences condamnées que se penchent Hugo et Arghezi et ils surprennent le mélange de sublime et de grotesque, en faisant l'expérience de l'enfer, par la fermeture dans une « niche vide » (Arghezi) ou par la descente dans l'« intestin de Léviathan » (Hugo). Le thème impose le langage, d'autant plus scandaleux qu'il s'agit de la poésie, dans le cas de Arghezi. La révolution a été faite, qu'il s'agisse du célèbre « mot de Cambronne » ou de la poésie *Rada*.

Le trait essentiel qui rapproche Eminescu, Arghezi et Hugo, le noyau d'où dérivent les autres composantes de leurs univers de création, c'est la qualité de réformateurs du langage, l'art d'exploiter ses valences, par la mise en valeur des ressources insuffisamment connues jusqu'à eux.

Le désir de cultiver le roumain, de familiariser les lecteurs roumains avec un certain genre littéraire, mais aussi de frayer des chemins, en offrant des modèles, explique l'initiative de Constantin Negruzzi de traduire les *Ballades* de Victor Hugo (*Odes et Ballades*, 1826 ; les traductions paraissent d'abord dans les revues „Albina românească”, „Curierul românesc” et „Foaie pentru minte, inimă și literatură” entre 1839 et 1841, puis elles sont réunies en volume - Cantora Foaiei Sătești, Iași, 1845, 1^{ère} édition, et Tipografia Bermann-Pileski, 2^{ème} édition, 1863). Les nombreux exégètes ont été d'accord pour souligner l'importance de la version roumaine pour l'étape de l'évolution du roumain littéraire. Bien qu'inégales et sans atteindre l'original, les traductions de Negruzzi représentent un repère fondamental pour quiconque a l'intention d'étudier le roumain littéraire au XIX^e siècle.

Animé par son patriotisme et poussé par le désir de faire connaître à son peuple les textes littéraires étrangers, Constantin Stamati réalise des traductions qui sont plus proches de « la nature des Roumains ». Son admiration pour le folklore, les traditions et la langue populaire expliquent son entreprise de « localisation » de la ballade hugolienne *Le Sylphe* sous le titre *Zburătorul la zăbre*.

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, les traductions de Hugo restent nombreuses¹, surtout dans les pages des revues „Familia” (trad. Iosif Vulcan) et „Convorbiri

1 v. *Bibliografia analitică a periodiceleor românești*. (1966). București: Editura Academiei ; *Bibliografia relațiilor literaturii române cu literaturile străine în periodice* (1859-1918). (1980-1985). București: Editura

literare" (trad. Petru V.Grigoriu et V.Pogor). En exil à Paris, Héliade écrit à Hugo pour l'inviter à prendre la direction du journal « La Ligue des peuples » et pour cela il traduit le poème *Le Danube en colère* sous le titre *Danubul în mânie*. Au-delà des conditions qui ont déterminé cette traduction, nous retenons les efforts constants de I.Héliade-Rădulescu pour soutenir la constitution sur des bases modernes de la langue roumaine et le combat mené, avec tous les moyens intellectuels, pour attirer l'attention des grandes personnalités et des États puissants sur les Pays Roumains. En même temps que le changement du profil de l'époque, l'intérêt des lecteurs se déplace vers les romans et les nouvelles.

Au XX^e siècle, avant la première guerre mondiale et pendant l'entre-deux-guerres, sont publiées des traductions de la prose et de la dramaturgie hugolienne². Ce qui caractérise, par contre, la deuxième moitié du XX^e siècle, c'est le nombre important de traductions des vers hugoliens réalisées par de grands poètes et traducteurs : Romulus Vulpescu, Petre Solomon, Miron Radu Paraschivescu, Demostene Botez, Eugen Jebeleanu, Al.Philippide, Tudor Măinescu, Dan Ion Nasta, Nina Cassian et beaucoup d'autres. Les volumes publiés sont des anthologies qui contiennent des titres de toutes les étapes de la création de Victor Hugo (*Versuri*, 1952, anthologie de M.Beniuc ; *Versuri*, 1958, présentation et notes de V.Lipatti ; *Versuri*, 1962, préface de N.N.Condeescu ; *Legenda secolelor. Versuri alese*, trad. Ionel Marinescu ; *Legenda secolelor*, 1981, anthologie de Dan Ion Nasta). Valentin Lipatti publie une sélection de textes théoriques et de préfaces de Victor Hugo (Victor Hugo, *Despre literatură*, 1957).

Le bicentenaire de la naissance de Victor Hugo de 2002 a été marqué par la parution, en édition bilingue, des *Ballades* traduites par Șerban Foarță : Victor Hugo, *Ballades/Balade*.

La balade qui clôt le cycle, *La Fée et la Péri*, est structurée sous la forme d'un dialogue entre deux êtres fantastiques, l'un représentant le merveilleux médiéval, l'autre le mirage de l'Orient. Nous reproduisons ci-dessous quatre strophes dans trois versions de siècles différents :

II

LA PÉRI

[...] Plus blanc qu'une lointaine voile,
Mon corps n'en a point la pâleur ;
En quelque lieu qu'il se dévoile,
Il l'éclaire comme une étoile,
Il l'embaume comme une fleur !

LA FÉE

Viens, bel enfant ! je suis la Fée.
Je règne aux bords où le soleil
Au sein de l'onde réchauffée,
Se plonge éclatant et vermeil.

Academiei.

2 v. *Bibliografia relațiilor literaturii române cu literaturile străine în periodice (1919-1944). (1997-2004)*. București: Editura Saeculum I.O.

Les peuples d'Occident m'adorent
Les vapeurs de leur ciel se dorent,
Lorsque je passe en les touchant ;
Reine des ombres léthargiques,
Je bâtis mes palais magiques
Dans les nuages du couchant.[...]

III

LA PÉRI

Ma sphère est l'Orient, région éclatante,
Où le soleil est beau comme un roi dans sa tente !
Son disque s'y promène en un ciel toujours pur.
Ainsi, portant l'émir d'une riche contrée,
Aux sons de la flûte sacrée,
Vogue un navire d'or sur une mer d'azur.[...]

LA FÉE

L'Occident nébuleux est ma patrie heureuse.
Là, variant dans l'air sa forme vaporeuse,
Fuit la blanche nuée, ... et de loin bien souvent
Le mortel isolé qui, radieux ou sombre,
Poursuit un songe ou pleure une ombre,
Assis, la contemple en rêvant !

PÉRI

[...]Mult mai alb decât un văl de nea,
Trupul meu nu ştie ce-i paloarea;
Fără strai, oriunde-l vei vedea,
Străluceşte-ntocmai ca o stea
Şi-n miresme te-o-mbăta ca floarea.

ZÂNA

Eu sunt zâna. Vino, tu, copile!
Eu domnesc departe, pe-un liman
Unde-n caldă undă-a blândeii zile
Se scufundă astrul de mărgear.
În Apus popoare mă slăvesc :
Aburii în cer se auresc,
Când ușor, în treacăt, îi ating;
Sunt crăiasa umbrelor din stele
Şi-mi clădesc fantastice castele
Printre norii ce-n amurg se sting.

III

PÉRI

Țărm mi-e Răsăritul, meleag plin de splendoare,
În care, ca un rege în cort e mândrul soare!
Acolo discu-și plimbă pe cerul veșnic pur.
La fel, purtând emirul bogatei țări străine
În vers de flaute divine
Plutește-o luntre de-aur pe-o mare de azur.[...]

ZÂNĂ

Înnegurat, apusul mi-e patria voioasă
Schimbându-și, sus, în aer, făptura vapoasă
Plutește-un nor ca neaua și-adezea, din depărtări,
Un muritor cu fruntea când radiind, când sumbră
Urmând un gând, plângând vreo umbră,
Stă contemplându-l în visări.

Trad. de Ionel Marinescu (1969)

II PERI

Corpul meu alb strălucește
Ca luceafăr minunat,
Și când el se dezvălește
Ca un vâl fin și curat,
Mă laudă, mă mărește
Universul încântat!

ZÂNĂ

Copilaș gingaș! Eu sunt o zână.
Am țări frumoase, oameni destui;
Șed unde Febus plin de lumină,
Își scaldă seara razele lui.
Lumea aceea, care trăiește
La apus, toată mie-mi servește.
A sale ceruri se-naurează,
Și tot frumosul acel cuprins,
Tot orizonul se luminează,
Când eu cu aripa l-am atins.[...]

III PERI

Locul meu e Orientul, sferă mult strălucitoare,
Unde ca un domn al lumii stăpânind mărețursoare,
Discul său pe-un cer albastru îl preîmblă împregiur.
Acest fel despicând valul o navă d-aur plutește,
Purtând pe emirul care drumul său călătorește
Pe o mare de azur.[...]

ZÂNA

Apusul neguratec e patria-mi frumoasă;
Colo schimbând în aer forma cea vapoasă
Albiul nor se duce...Văzându-l deci fugind
Nemernicul pe care melancolia-l strânge,
Și sau un vis urmează, o scumpă umbră plânge.
Cu-o lină duiosie îl privește gândind.

Trad. de C.Negruzzi (1841)

II

PERIDA

[...]Mai alb decât un crin în gastră,
Dar fără tristele-i palori,-
Mi-e trupul, dezgolit de lastră,
Licăritor precum o astră,
Suav așijderi zisei flori.

FEEA

Sunt Feea; tronul meu e unde
Se-ncheie strălucitul crug
Al soarelui, în clar de unde
Stingându-și purpuriul rug.
Apusul m-a încins cu laur;
Se face aburul, de aur,
Prin preajmă-i, dacă m-a simțit.
Regină palidelor umbre,
Îmi `nalț palatele-n penumbre
Și nimb de nori în asfințit.

III

PERIDA

Regat mi-e Răsăritul, iar singura mea lege
E soarele-i, mai mându ca,-n cortul său, un rege
Și care se preumblă pe-un cer de-a pururi pur,
Tot astfel cum, purtându-și emiru,-n fir și nacru,
Plutește, -n sunete de flaut sacru,
Un zvelt caic de aur pe-o mare de azur.[...]

FEEA

Mi-e patrie Apusul ceșos, cu palizi nour
Ce,-n aer, plăsmuindu-și, din aburi și halouri,
Ce chipuri vor, și câte, - sunt contemplați, ades,
De cei ce au, cu mină nostalgică sau sumbră,
De mângâiat un vis, de plâns o umbră,
În tihnă și din jilțuri, mai ales!

Trad. de Șerban Foarță (2002)

Comme les quatorze autres ballades, *La Fée et la Péri* résiste par le pittoresque de l'inspiration et la virtuosité rythmique. Les appels que chacun des êtres fantastiques adresse aux âmes des disparus abondent en images visuelles chargées de couleurs, épithètes chromatiques et comparaisons destinées à décrire d'une manière attrayante les deux espaces : l'Orient et l'Occident. Les trois variantes essaient de transmettre les sens de l'original et de reconstituer son expressivité plastique. Ş.Foarță donne une forme roumaine aux noms propres « pour des raisons d'euphonie », comme il l'affirme dans les Gloses du volume. Même si Negruzzi omet, à plusieurs reprises, des (groupes de) mots et même des vers entiers de l'original ou, au contraire, s'il ajoute des éléments qui ne figurent pas dans le texte-source, contraint par la versification, sa traduction réussit à se situer assez près de l'esprit du texte français. Si l'on entreprend une mise en parallèle des vers de la première strophe citée, représentant la partie finale du portrait, on observe de nombreuses modifications : le deuxième terme de la comparaison contenue dans les deux premiers vers, « une lointaine voile » est remplacé par le syntagme „luceafăr minunat”, une option justifiée si l'on pense à la sphère céleste à laquelle appartient l'esprit oriental, mais aussi, peut-être, par un déplacement à l'intérieur de la strophe du quatrième vers de l'original (« Il l'éclaire comme une étoile » = „El luminează ca o stea”). D'ailleurs, même la traduction de I.Marinescu, caractérisée par le degré le plus haut de fidélité à l'égard de l'original, a recours à un remplacement : « une lointaine voile » devient „un vâl de nea”, tandis que Ş.Foarță propose „un crin în glastră”, un premier élément du champ sémantique fermé à la fin de la strophe par le terme hyperonyme „floare”. L'intention du dernier traducteur de donner une teinte archaïque à sa version et son goût pour les rimes rares se concrétisent dans l'emploi des termes „lastră”, „așijderi”, „zisei”, des inversions, ainsi que les possessifs „(tristelei)-i”, „mi-(e) trupul”. Dans la même version, il faut remarquer l'expressivité de l'emplacement central du nom „trupul”, ce qui entraîne l'effacement du pronom anaphorique „il”- „el” et la transformation des verbes des trois derniers vers en épithètes associées au même déterminé.

La version proposée par Negruzzi pour la deuxième strophe enregistre toujours des ajouts et des omissions, les pertes les plus importantes étant dues à la suppression des trois derniers vers, probablement pour des difficultés lexicales. Les solutions données, à une distance temporelle considérable, par I.Marinescu et Ş.Foarță, prouvent que toute transposition d'une poésie dans une autre langue suppose interprétation subjective et empreinte de la personnalité du traducteur, et le résultat est, dans ce cas, au niveau de l'original. La description antithétique des deux espaces, bien que réalisée dans des vers amples, occasionne chez Negruzzi une transposition cursive, même par le maintien de l'enjambement, ainsi que des solutions heureuses : „Apusul neguratec” pour « l'Occident nébuleux », un équivalent concis, supérieur comme expressivité à celui de Ş.Foarță : „Apusul cețos, cu palizi nourii” ; retenons aussi la formule „nemer-nicul pe care melancolia-l strange” pour « le mortel isolé qui, radieux ou sombre... ». La version de I.Marinescu garde le même respect pour la ligne de l'original, tandis que la version de Ş.Foarță introduit des accents originaux, comme, par exemple, la partie finale de la strophe, qui répond aux caractéristiques du modèle : enjambements, exclamation, inversions.

L'analyse comparative des trois versions de la ballade *La Fée et La Péri*, chacune datant d'une étape de l'évolution de la langue et de ses moyens artistiques, met en évidence des changements dans la conception de l'acte de la traduction même. Bien que subissant les contraintes de la langue de l'époque, la version de Negruzzi résiste au passage du temps et mérite d'être évoquée non seulement comme un acte de pionniérat, mais aussi pour les réussites sur le plan concret de la traduction, que seule une évaluation comparative peut récupérer. La poéticité des versions ultérieures est le résultat du « travail » de la langue par les poètes et les prosateurs qui ont succédé à Negruzzi. Si la version de I. Marinescu est « correcte » du point de vue du respect de la source, le volume de Ș. Foarță, comprenant les traductions des 15 ballades, fait revivre les textes de Hugo grâce à une vision moderne, qui rapproche l'idole du lecteur actuel.

La poésie hugolienne continue de représenter aujourd'hui aussi un défi pour les traducteurs roumains ; le deuxième exemple que nous avons choisi est la poésie *Paroles sur la dune* du Livre V des Contemplations, *En marche*. Ce texte apparaît comme un répit de la méditation sombre, du mot intime qui acquiert des dimensions universelles. Nous avons retenu pour notre analyse deux strophes, 6 et 7, dans les versions signées par I. Marinescu et A. Rău³.

Et je reste parfois couché sans me lever
Sur l'herbe rare de la dune,
Jusqu'à l'heure où l'on voit apparaître et rêver
Les yeux sinistres de la lune.

Elle monte, elle jette un long rayon dormant
À l'espace, au mystère, au gouffre ;
Et nous nous regardons tous les deux fixement,
Elle qui brille et moi qui souffre.

T1 :

Și stau culcat și fără clintire, uneori,
Pe iarba tot mai rară-a dunii,
Acolo, până-n ceasul când suie, visători,
Spăimântătorii ochi ai lunii.

Ea urcă, somnoroasă, aruncă raze moi,
Prin spații, goluri și mistere;
Și ne privim, de piatră, o vreme amândoi,
Ea strălucind, eu cu durere.
(Trad. de I. Marinescu, 1969)

T2:

Și câteodată, culcat rămân, ca uitat,
Pe iarba rară a dunii,
Până la ceasul când ies și visând străbat
Ochii siniștri ai lunii.

Ea suie, aruncă o lungă rază dormind
În taine, în hău, în fire;
Și ne privim, cât cuprind țăriile, nici clipind
Tumult eu și ea lucire.
(Trad. de A. Rău, 2003)

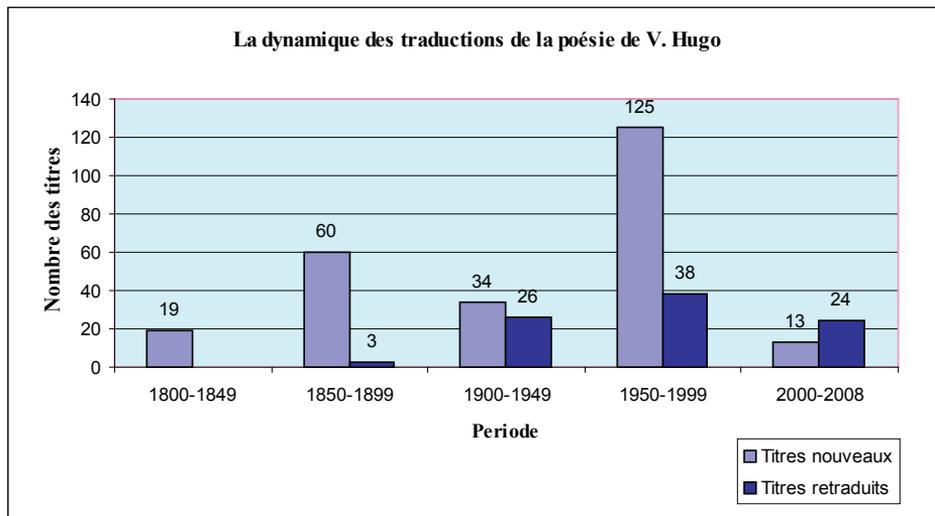
A. Rău exprimait sa préférence pour ce poème, « une étoile tombée du ciel », en

3 Les versions roumaines sont : *Cuvinte deasupra dunei*, in Aurel Rău. (2003). *Cu Victor Hugo prin trei veacuri, 22 poeme*. Cluj: Limes : 55-56 ; *Cuvinte de pe dună*, in Victor Hugo. (1969). *Legenda secolelor*. Trad. Ionel Marinescu. București: Editura pentru Literatură : 180.

raison aussi des défis lancés au traducteur, « premièrement pour les strophes 6 et 7, intraduisibles en lettre, et lesquelles peuvent être noyau et axe à toute merveille, de la poétesse Sapho aux jours qui viendront » (Aurel Rău, 2003 : 54) [notre trad.]. Le moi lyrique s'exprime sur un ton qui est proche de la confession intime, mais avec d'amples échos dans la conscience du lecteur. Si l'auteur de la version de 2003 parlait de l'impossibilité de la fidélité dans la lettre envers le texte original (on peut comparer les connexions sémantiques établies entre les mots placés en rime dans l'original : *lever-rêver, dune-lune, dormant-fixement* et, surtout, *gouffre-souffre*, moins récupérés dans les traductions : *dunii-lunii*, mais aussi : *mistere-durere* dans la première), beaucoup des solutions ponctuelles proposées par les traducteurs contribuent à la fidélité dans l'esprit. Notons, ainsi, l'effet puissant obtenu par I. Marinescu par l'emplacement à la fin du troisième vers et au début du quatrième de la première strophe des adjectifs *visători-spăimântători*, une succession antithétique conforme à l'image construite par le texte français, dans lequel les trois premiers vers décrivent l'attitude typiquement romantique, contemplative, du moi lyrique. Le tableau nocturne est construit dans des phrases longues, avec des enjambements, juxtapositions, répétitions et énumérations, que nous retrouvons dans les versions roumaines, surtout chez A. Rău, associés aux lexèmes suggestifs à parfum archaïque : „Ea suie, aruncă o lungă rază dormind/În taine, în hău, în fire” pour « Elle monte, elle jette un long rayon dormant/À l'espace, au mystère, au gouffre » et „Ea urcă, somnoroasă, aruncă raze moi,/Prin spații, goluri și mistere” chez I. Marinescu. Le dernier vers apporte à nouveau une image surprenante, antithétique : le pronom nous (« Et nous nous regardons tous les deux fixement ») se sépare en elle (« qui brille ») et moi (« qui souffre »), une confrontation inégale entre deux entités de condition différente, dont l'être humain prend conscience douloureusement. La version I. Marinescu garde le parallélisme des formes pronominales, mais non plus celui des structures syntactiques déterminatives : „Ea strălucind, eu cu durere”. Beaucoup plus intéressante et valeureuse est la version de A. Rău, par le circonstanciel „cât cuprind tăriile” introduit dans l'avant-dernier vers, amplifié par la charge sémantique des noms *tumult-lucire*, organisés symétriquement dans la dernière image : „Tumult eu și ea lucire”. Ce dernier vers illustre le principe même de toute traduction : pas la littéralité, mais l'identification des ressources capables de récupérer l'effet de l'original. A. Rău a réussi peut-être un peu plus, par l'appel à un mot extrêmement suggestif pour le récepteur roumain.

Pour la première moitié du XIX^e siècle (1800-1849), nous avons enregistré 19 titres traduits de la poésie de Victor Hugo, dont : 17 par C. Negruzzi (15 ballades+*Dervişul+Uriaşul Daciei*), 1 par I. Catina (*Pentru săraci*), 1 par Gh. Asachi (*Roza și mormântul* ; la poésie a paru sans nom de traducteur dans *Albina românească*, XIX/1847, p.85). Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle (1850-1899), on a traduit 60 nouveaux titres de poésie (dont 7 avec au moins deux versions différentes ; un fragment du poème *Dieu*, publié posthume, paraît la même année en roumain : *Dumnezeu*, traduction par Grigore D. Pencioiu dans *Românul literar*, Bucureşti, I, 1891, no.23), et 3 autres sont retraduits (*Le derviche, Pour les pauvres, La tombe dit à la rose*). Les pages de la revue *Convorbiri literare* abritent 26 du total des 63 poésies hugoliennes traduites dans la seconde moitié du siècle, dont 9 sont signées par P.V. Grigoriu. À la même époque sont rééditées en

volume les 15 ballades dans la traduction de C.Negruzzi.



Dans la première moitié du XX^e siècle, apparaissent dans la presse roumaine 34 nouveaux titres (2 avec plusieurs variantes) et 26 retraductions (dont 10 avec plusieurs versions).

Comme nombre de volumes, nous avons enregistré : 1 volume pour la première moitié du XIX^e siècle ; 2 pour la période 1850-1899 ; 2 pour la période 1900-1949 ; 8 pour la période 1950-1999 ; 2 pour la période 2000-2008.

Figure 1. La dynamique des traductions de la poésie de V. Hugo.

La perspective que nous avons adoptée pour entreprendre l'analyse du « phénomène » Hugo n'a guère réussi à épuiser le sujet. Même si l'effort de trouver **toutes** les pièces pour compléter l'immense puzzle hugolien, éparpillées dans des temps et des espaces différents, afin de parachever l'image, semble voué à l'échec, il nous reste, comme disait Mario Vargas Llosa, *la tentation de l'impossible...*

Bibliographie

1. Barrère, Jean-Bertrand. (1967). *Hugo*. Paris: Hatier.
2. Brăescu, Ion. (1970). „Victor Hugo văzut de istoricii literari români”, in Al.Dima (Coord.). *Probleme de literatură comparată și sociologie literară*. București: Editura Academiei RSR, 257-261.
3. Cornea, Paul. (1972). *Originile romantismului românesc*. București: Minerva.
4. Dobrogeanu-Gherea, C. (1983). *Critice (Studii și articole)*. București: Minerva.
5. Genette, Gérard (2003). *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Paris: Seuil.
6. Holban, Anton (1935). „Cincizeci de ani de la moartea lui Victor Hugo”. *Vremea*, no 390: 7.
7. „Victor Hugo”. *Vremea*, no 381: p.7.
8. Hugo, Victor. (1969). *Legenda secolelor. Versuri alese*. Trad. Ionel Marinescu. București: EPL.
9. (2002). *Ballades. Balade*. Trad. Șerban Foarță. Târgoviște: Editura Pandora-M.
10. (2002). *Œuvres complètes, Poésie I, II, III, IV*. Paris: Editions Robert Laffont.

11. Ion, Angela (coord.). (1985). *Victor Hugo*. București: Editura Universității București.
12. Ionescu, Eugen. (1935). „Victor Hugo”. *Ideea românească*, no 2-4: 105-131.
13. (1936). „Victor Hugo”. *Ideea românească*, no 5-10: 231-256.
14. Maiorescu, Titu. (1966). *Critice*. București: Editura pentru Literatură.
15. Majeru, Liliana. (1997). *Victor Hugo și romantismul românesc (generația pașoptistă)*. Teză de doctorat. Cluj: Universitatea din Cluj.
16. Manolescu, Nicolae. (1998). „Traducere și critică”. *România literară*, no 3: 1.
17. Negruzzi, Constantin. (1974-1986). *Opere*. Ed. Liviu Leonte. București: Editura Minerva.
18. Pavlicencu, Sergiu. (2004). „Receptarea literaturii spaniole în spațiul cultural românesc”. In Dan Mănuță (Ed.). *Spațiul lingvistic și literar românesc din perspectiva integrării europene*. Iași: Alfa, 357-361.
19. Pillat, Ion. (1969). *Portrete lirice*. București: Editura pentru Literatură Universală.
20. Popa, Nicolae I. (1935). „Actualitatea lui Victor Hugo (1885-1935)”. *Atheneum*, no 3. Extras.
21. Rău, Aurel. (2003). *Cu Victor Hugo prin trei veacuri, 22 poeme*. Cluj: Limes.
22. Richard, Jean-Pierre. (1970). *Etudes sur le romantisme*. Paris: Seuil.
23. Sadoveanu, Mihail. (/s.a./). *Evocări*. București: Editura de Stat pentru Literatură și Artă.
24. Stamatii, Constantin. (1967). *Muza românească*. București: Editura pentru Literatură.
25. Vargas Llosa, Mario. (2005). *Tentația imposibilului. Victor Hugo și Mizerabilii*. Trad. Mariana Sipoș. București: Humanitas.
26. Vianu, Tudor. (1955). *Probleme de stil și artă literară*. București: ESPLA.
27. (1964). *Arghezi, poet al omului. Cântare omului în cadrul literaturii comparate*. București: Editura pentru Literatură.

L'incertitude, marqueur emblématique de l'écriture de Cioran

Elena PRUS

Université Libre Internationale de Moldova

«On croit sans croire et l'on vit sans vivre»

(Cioran, *Le crépuscule des pensées*)

De tous les penseurs français de l'espace roumain et, en égale mesure, de l'espace français, Emil Cioran, philosophe français d'origine roumaine et penseur roumain d'expression française, en est un qui est extrêmement complexe et difficile. La première difficulté vient du fait que l'auteur est difficile à classer: philosophe, moraliste et écrivain, nihiliste et stoïcien, existentialiste et gnostique en même temps. A cette difficulté de classement se superpose son appartenance simultanée à deux cultures, la française et la roumaine, Cioran étant considéré comme le meilleur styliste français contemporain. Auteur bilingue, il a eu deux carrières distinctes, une en Roumanie entre les deux guerres et une en France après la guerre. Au-delà de ces constatations, les vrais problèmes deviennent évidents à la lecture des premières pages de tout ouvrage de l'auteur.

La critique française l'a apprécié dès le début: «le plus grand prosateur français est un Roumain» (*L'Express*, 24-30 janvier 1986, p.109) et lui a décerné plusieurs prix importants Rivarol, Sainte-Beuve, Combat, Nimier, Grand Prix Morand - qui ont été tour à tour refusés (à l'exception du dernier).

La célèbre génération d'Emil Cioran (la roumaine, ainsi que l'européenne) s'est séparée d'une manière résolue de la philosophie classique, produit de la «raison pure» et s'est affirmée comme un négateur rationnel systématique. Cioran considère que la philosophie traditionnelle, basée sur la logique classique, ne peut pas expliquer les grands mystères. La connaissance logique étant vouée à l'échec, Emil Cioran est convaincu que seule l'expérience subjective vécue ouvre la voie à l'universalité. Ce subjectivisme a permis de classer Cioran dans la sphère de l'irrationnel contemporain. Selon lui, le rationnel est une réalité avec laquelle l'être humain grandit, s'adapte et meurt.

L'œuvre de Cioran paraît, comme l'affirme Gabriel Liiceanu, sur le versant négatif de l'existence (p. 154) et sous le signe du non-conformisme et de l'absurde. On peut parler d'une homogénéité des thèmes, parmi lesquels les plus importants sont: Dieu, le monde, le moi, le temps, le pays, la langue, les origines, l'extase, l'amour, le mystique, la musique, la solitude, la mélancolie, la tristesse, la maladie, le suicide, l'absurdité de la vie etc. qui reviennent dans tous les livres d'une manière évolutive. Le sujet de toute son œuvre s'annonce dès son premier livre: lui seul aux prises avec lui-même, Dieu et la Création.

On retrouve chez Cioran, comme on l'a plusieurs fois remarqué, les lignes de la philosophie de Kierkegaard et Schopenhauer, ainsi que la même forme d'expression concise - l'aphorisme. Ainsi, au niveau du discours, l'évasion de la philosophie systéma-

tique a été soutenue par le recours à l'*aphorisme*, la forme la plus concentrée de la pensée, dans laquelle Cioran a excellé en priorité. La pensée aphoristique est une évasion de la philosophie systématique. Les aphorismes de Cioran sont souvent autoréférentiels, on peut trouver ici le plus pertinent commentaire de sa propre œuvre. La manière fragmentaire laisse à la pensée la liberté de s'exprimer d'une façon contradictoire et antithétique, par des formules paradoxales.

Cioran a renoncé dès le début au discours philosophique de type académique avec une logique argumentative traditionnelle et a recours à un mode d'expression lyrique. L'originalité de Cioran constitue une relation tout à fait à part qu'il construit entre la philosophie et la poésie, entre la logique et la rhétorique de la méditation. Son œuvre est imprégnée du principe du «*philosopher poétiquement*» qu'il prônait dans «*Sur les cimes du désespoir*».

Quoique Cioran lui-même l'ait nié, une philosophie cioranienne existe, quelque part, constate Michael Finkenthal, entre celle de Shakespeare et de Dostoïevski (p. 39).

Le discours adopté par Emil Cioran se construit sur une contradiction ou une exagération, son style ornemental fonctionne toujours dans l'esprit d'une rhétorique de l'excès, jeu des adjectifs superlatifs et des négations quelquefois absolues.

Ainsi que tous les écrivains profonds et originaux, Cioran ne pouvait être que contradictoire dans l'évolution de son œuvre. L'illustre penseur était en procès permanent avec lui-même: *Cioran contre Cioran*: «Pas de jour, pas d'heure, pas même de minute sans tomber dans ce que Cadrakîrti, dialecticien bouddhiste, appelle le 'gouffre de l'hérésie du moi'» (3; 29). Patrice Bollon affirme qu'il «avait même fait du conflit permanent avec soi un principe de pensée et, plus généralement, d'existence» (p. 13).

Le refus du déterminisme univoque a été toujours caractéristique de Cioran et a déclenché chez lui une façon de pensée disjonctive, qui se déploie en dualismes et paradoxes. La beauté de l'art d'Emil Cioran provient de sa pensée paradoxale. L'œuvre entière de Cioran est fondée sur sa capacité d'affronter les contradictions et l'emploi du paradoxe, chose visible déjà dans les titres de ses livres: «*Le livre des leurres*» (Bucarest, 1930), «*Des larmes et des saints*» (Bucarest, 1937), «*Le crépuscule des pensées*» (Sibiu, 1940), «*Bréviaire des vaincus*» (Sibiu, 1940-1941), «*Précis de décomposition*» (Paris, 1949), «*Syllogismes de l'amertume*» (Paris, 1952), «*La tentation d'exister*» (Paris, 1956), «*Histoire et utopie*» (Paris, 1960), «*La chute dans le temps*» (Paris, 1964), «*Le mauvais Démiurge*» (Paris, 1969), «*De l'inconvénient d'être né*» (Paris, 1973), «*Ecartèlement*» (Paris, 1979), «*Exercices d'admiration*» (Paris, 1985), «*Aveux et anathèmes*» (Paris, 1987). Les titres ne sont qu'une vitrine parcimonieuse de ce que Cioran sait faire avec «la logique» du paradoxe.

L'écriture de Cioran, mentionne Richard Reschika, est une attaque paradoxale à l'adresse de toute illusion en littérature (p. 95). Il n'y a pas de discours moins commun, moins impossible que celui de Cioran, décidé à tout nier et à tout démentir - une telle conception prédispose à l'utilisation du paradoxe: «Tous les hommes me séparent des hommes»; «Un homme ennuyeux est un homme incapable de s'ennuyer»; «La solitude n'apprend pas à être seul, mais le seul» (p. 357, 417, 337).

Personnalité complexe et contradictoire, Cioran est considéré «champion du

paradoxe». Le paradoxe est la recherche de l'exactitude dans le rapprochement entre la pensée et l'expression, chose particulièrement importante pour Cioran. Rokus Hofstede, le traducteur de «Ecartèlement» en néerlandais propose d'éclairer la relation entre la vie et l'expression de Cioran par l'étude du paradoxe et plus particulièrement de l'oxymoron. Ainsi le paradoxe et l'oxymoron seraient les deux figures-clefs. Faisant l'analyse des itinéraires géographique et spirituel de Cioran, Sorin Alexandrescu a tracé les figures sémantiques dans lesquelles s'inscrivent les pôles d'un drame intellectuel et qui se construisent sur des termes qui se trouvent en état d'instabilité permanente et basculent facilement en termes négatifs et neutres (p. 281, 291, 299, 306).

Michael Finkenthal parle du «paradoxe affectif» chez Cioran: le paradoxe est toujours une métaphore suspendue, qui, par l'addition de la composante affective, peut être transformée en figure poétique (p. 42). La forme typique, continue l'auteur, de l'aphorisme et du paradoxe commence avec une image poétique, continue avec un sophisme et finit avec une fleur du mal (p. 77): «Lorsque la chance et la santé nous comblent, nos pensées se recouvrent de cendres et l'esprit se retire. Le malheur est le plus puissant stimulant de l'esprit» (p. 500). On voit que l'énoncé chez Cioran est d'une concision aphoristique, toujours sombre et grave, avec des formulations paradoxales, qui se limitent surtout à une seule proposition, dépassant rarement trois.

La dynamique de la pensée nuancée de Cioran comprend des perspectives existentielles inattendues. Le paradoxe cioranien paraît du domaine de l'inconnu, de l'inattendu, de l'imprévu: «Moins on trouve d'arguments pour vivre, plus on se lie à la vie» (p. 425).

L'auteur lui-même a essayé de définir, d'une façon poétique, ce phénomène: «Le paradoxe se résout dans une tendresse d'écorché, que renforcent les crépuscules et qu'assombrissent les aurores» (p. 436); «Le point de vue du paradoxe exprime une indétermination essentielle de l'être où les choses ne sont pas établies. Le paradoxe, tant comme situation réelle que comme forme théorique, a sa condition dans l'inaccomplissement. Un seul paradoxe, et il ferait sauter en l'air le paradis» (8; 343). On retrouve le paradoxe dans les domaines les moins attendus: «Les saints ont dit tant de paradoxes qu'il est impossible de ne pas penser à eux dans les cafés» (p. 416).

Le paradoxe provient du scepticisme propre à Cioran qui le fait douter de toutes les choses et ne croire en rien. Les œuvres de Cioran sont écrites sous la plus grande pression existentielle, d'existence construite sur les questions et les doutes. Loin de Pascal et de Descartes, le doute devient chez Cioran le critère d'une ontologie de l'esprit. Les images de Cioran révèlent des oppositions complexes, difficiles à expliquer pour l'auteur même: «On ne peut expliquer un paradoxe, non plus qu'un éternuement. D'ailleurs, le paradoxe n'est-il pas un éternuement de l'esprit?» (p. 415).

Pour mieux comprendre le mécanisme et la structure des paradoxes de Cioran, on doit analyser ses tensions et discordances intérieures comme sources de ce phénomène complexe. La relation définitoire de l'homme est la relation avec l'éternité, tandis que la relation avec le monde est source de mélancolie. L'extérieur, les relations avec les choses, n'intéresse pas Cioran.

La solitude est ressentie sur deux plans: individuel et cosmique. Etant le personnage total de son œuvre, Cioran est devenu maître dans l'art de l'autportrait. Mais

quand il se lit et ensuite s'écrit, le penseur le fait avec la certitude de l'homme qui a découvert des états universels.

Le parcours cioranien a été défini par l'auteur même comme *une recherche infinie de soi*, aspiration à mettre un terme au «vagabondage indéfini du moi». Emil Cioran est un esprit égocentrique, un chercheur de soi capable d'explorer ses obsessions et fantasmes à l'infini. Quoique Cioran soit fasciné par le bouddhisme et même si, comme le mentionne Sylvie Jaudeau, il «réunissait toutes les aptitudes pour s'engager dans la voie bouddhique: lucidité, dépassionnement, faculté d'être déçu, et surtout sens inné de la souffrance due au seul fait d'exister» (p. 29), il avouait ne pas pouvoir se délivrer de soi comme le faisaient les bouddhistes.

Emil Cioran confessait que le personnage de son œuvre est complexe, fascinant et déroutant, impossible à définir par une improvisation. La dissolution du *Je* vient de l'évolution de la pensée de l'auteur. Cioran préfère l'homme vivant, plein de contradictions, à l'homme normal et sérieux, il recherche l'anormalité génératrice de tensions, la maladie capable de féconder l'être humain, l'agitation au lieu de l'harmonie, la peur au lieu de la tranquillité, la découverte au lieu du bonheur banal, satisfait. La pensée cioranienne est intégrale, elle vise les profondeurs et sous la pression de celles-ci à atteindre «les cimes du désespoir». Dans sa jeunesse, Cioran s'est séparé de son idole – Bergson – parce que celui-ci ignorait la dimension tragique de l'existence et le désespoir comme mode d'exister. Rien de ce qui finit bien n'entre dans la sphère de méditation de Cioran, seulement les fragments qui contiennent de la tristesse et par lesquels on peut accéder à des sensations tragiques. Ion Dur constate que chez Cioran on accède au néant par les sentiments contradictoires de la souffrance (ressentie et vécue d'une manière dostoïevskienne) et de l'amour (ressenti et vécu d'une manière hamlétienne) (p. 182). Cioran est prisonnier des contradictions du moi, soumis aux caprices de la souffrance, de la maladie, du doute, de rencontres, de contingences etc.

Bien avant que J.-P. Sartre et Albert Camus mettent en évidence la relation absurde avec la conscience, comme hypostase de la vie sans espérance, Emil Cioran est arrivé aux mêmes conclusions par la tension de profondes expériences intérieures. Mais si J.-P. Sartre préconisait une existence dans l'affrontement lucide de la mort et la traversée de l'absurde par l'existence, Emil Cioran a opté pour la démission de l'existence, pour l'alternative de ne pouvoir et ne vouloir plus être homme. L'espace cioranien par excellence est celui qui se situe entre la philosophie du vivant et la métaphysique de l'autre monde. La vie est représentée chez Cioran comme une longue agonie, comme une longue existence de l'homme au bord du néant. L'être humain est menacé en permanence par l'absence de sens de la vie et le déracinement du temps et de l'espace. La contradiction fondamentale est celle entre la conscience et le culte de l'infini.

L'analyse de l'univers des pensées et des états de Cioran permettrait de faire une classification appliquant la grille de 34 séries de paradoxes dialectiques proposée par Gilles Deleuze dans «Logique du sens»: du devenir, des effets de surfaces, de la dualité (de type corps/langage, manger/parler, travailler/écrire), du sens, de la mise en série, du problématique, du jeu idéal, du non-sens, des singularités, de l'humour, de la morale, de l'événement, du langage etc. et ...du paradoxe.

Avec l'élégance de son style, Emil Cioran a réussi une performance extraordinaire dans une langue acquise. Il a fait du style sa religion personnelle. Cela explique sa vénération de l'écriture. L'écriture est une thérapie qui est un remède, considère l'auteur, au suicide. Comme Samuel Beckett, Eugène Ionesco et d'autres, il a produit une expérience analogue dans l'espace de la littérature française, cette réflexion sur le mot est similaire à la place conférée au langage et au mot dans la philosophie française contemporaine (Paul Ricœur, Jacques Derrida). Les commentateurs ont remarqué dans la performance de Cioran le fait d'atteindre «l'équivalent de ce que signifie perfection poétique» (Revel).

En comparaison avec une lecture traditionnelle affirmative, soumise à la tradition hégélienne, qui s'efforçait de saisir l'œuvre dans sa cohésion plénière, les lectures de type «régressif» qui dénie, dénouent et déconstruisent le texte, maintiennent la spécificité de l'œuvre cioranienne. De cette façon, l'œuvre de Cioran, situé par Saint John Perse parmi les plus illustres essayistes après Valéry, ne sera pas seulement citée, mais aussi analysée et commentée.

Bibliographie

1. Gabriel Liiceanu, *Cearta cu filosofia*, București, Humanitas, 1998.
2. Cioran E., *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1999.
3. Ion Dur, *De la Eminescu la Cioran*, Craiova, Scrisul românesc, 1996.
4. Patrice Bollon, *Cioran, l'hérétique*, Paris, Gallimard, 1997.
5. Richard Reschika, *Introducere în opera lui Emil Cioran*, București, Saeculum I.O., 1998.
6. Sorin Alexandrescu, *Privind Înapoi, modernitatea*, București, Univers, 1999.
7. Sylvie Jaudeau, *Cioran «indélibéré»*, in: *Cahiers Emil Cioran. Approches critiques*, Textes réunis par Eugène Van Itterbeek. Sibiu, Ed. Universității «Lucian Blaga», Leuven Editions «Les Sept Dormants», 1998.
8. William Kluback, Michael Finkenthal, *Ispitele lui Emil Cioran*, București, Univers, 1999.

Irina Mavrodin ou la francophilie en héritage

Elena-Brandusa STEICIUC

Université Ștefan cel Mare, Suceava, Roumanie

Écrire en français est toujours un choix, un acte où l'on retrouve ce mélange entre la dimension psychologique et l'histoire. [...] La Francophonie apprend à conjuguer les deux, identité et universalité¹

Figure de proue de la francophonie roumaine pendant la seconde moitié du XX^e siècle et le début du XXI^e siècle, Irina Mavrodin est un exemple typique d'intellectuel roumain formé à l'école française, dans la bonne tradition francophile roumaine, sous l'effet du « rayonnement culturel »² de la France. Issue d'une famille typique d'intellectuels de l'entre-deux-guerres, Irina Mavrodin reste un repère incontournable lorsqu'on parle de rapports franco-roumains pendant plus d'un demi-siècle : elle est l'auteur d'essais critiques qui ont marqué des générations d'étudiants en littérature française, d'une longue liste de traductions (dont l'intégrale Proust), de poèmes en roumain et en français. À l'approche de son 80^e anniversaire, la grande dame de la francophilie roumaine porte avec grâce le sceau de cette double appartenance, avec un équilibre et une harmonie qui s'ajoutent à ses autres qualités humaines : sa générosité, son esprit d'endurance, sa patience et sa grande sagesse. Inscrite dans son nom, cette *paix* qu'elle répand est signe qu'il faut suivre en toute confiance les chemins qu'elle a ouverts.

« J'ai été élevée dans l'amour de la France »

Comme elle le déclare dans certains de ses ouvrages et le rappelait dans un entretien récent³, Irina Mavrodin a hérité des « richesses » de la francophilie dès son plus jeune âge : son père, Anastase Mavrodin, ancien étudiant de Ch. Drouhet, était un « éminent professeur de français » au Lycée « Unirea » de Focșani et « grand ami de la France »⁴ ; sa mère, Maria Mavrodin, fut une des premières femmes médecins ophtalmologues du pays. Ils appartenaient, comme se le rappelle leur fille aînée, « à cette catégorie d'intellectuels, assez répandue à l'époque en Roumanie, qui étaient très francophones et très francophiles. Ils avaient à maintes reprises visité la France – je me rapporte ici à des événements de l'entre-deux-guerres -, ils parlaient le français et ils étaient très familiarisés avec la culture française, ils possédaient une bibliothèque avec beaucoup de livres français. »⁵

1 Dominique Wolton, *Mondes francophones. Auteurs et livres de langue française depuis 1990*, ADPF Ministère des Affaires Étrangères, Paris, 2006, p. 16-17

2 Michel Beniamino, *La Francophonie littéraire. Essai pour une théorie*, Paris, Editions L'Harmattan, 1999, p. 311

3 Elena-Brandusa Steiciuc, *La Francophonie au féminin*, Iasi, Editions Universitas, 2007

4 Irina Mavrodin, *Uimire si poiesis*, Craiova, Ed. Scrisul Romanesc, 1999, p. 156

5 Elena-Brandusa Steiciuc, *La Francophonie au féminin*, Iasi, Editions Universitas, 2007, p. 60

Dans ce climat familial, les enfants grandissent tout en ayant, en même temps, un contact direct avec la culture roumaine, avec l'univers symbolique du paysan roumain et avec la nature. À l'époque, la perception de la France comme « sœur aînée » de la Roumanie était monnaie courante, vu le soutien accordé lors de l'Union de 1859. D'ailleurs, l'apprentissage du français avait bel et bien commencé dans les principautés danubiennes à l'époque phanariote, avait continué après la Révolution française et tout au long du XIX-ème siècle le français allait « se répandre et s'implanter »⁶, grâce aux professeurs, aux précepteurs et aux gouvernantes dont l'activité « permet à la haute société moldave de confirmer son goût pour la littérature et la culture françaises. »⁷

Héritière de cette « chaude intimité franco-roumaine »⁸, Irina Mavrodin décide de poursuivre des études de lettres, à une époque où « le désastre communiste était en train de s'installer en Roumanie »⁹ et où le fait d'étudier une langue de l'Europe occidentale n'était pas « le meilleur choix » pour un adolescent. Elle termine ses études en tête du classement et va faire toute une carrière de professeur universitaire à l'Université de Bucarest, où elle donnera des cours de littérature française du XX-ème siècle, dans une perspective poétique/poïétique valéryenne.

Cette carrière a continué après 1989, car Irina Mavrodin s'est beaucoup investie dans d'autres universités de Roumanie et de France : elle dirige actuellement des thèses à l'Université de Craiova, elle collabore dans le cadre d'un Master à l'Université « Lucian Blaga » de Sibiu et a été l'invitée de l'École Normale Supérieure, en 2000, pour diriger un stage de poétique. Fondatrice des *Rencontres des traducteurs à Suceava* (les éditions I-X se sont déroulées à l'Université « Stefan cel Mare » avec le soutien de l'Ambassade de France et du BECO de l'AUF), Irina Mavrodin ne cesse de transmettre aux nouvelles générations son savoir et son attachement aux valeurs de la Francosphère

Un métadiscours sur l' « émerveillement »

Depuis la soutenance de sa thèse de doctorat (*Nathalie Sarraute et le Nouveau Roman*, 1972), Irina Mavrodin a publié une vingtaine de volumes d'essais en roumain et en français, contribuant ainsi à l'élargissement de la vision critique en Roumanie, surtout pour ce qui est du phénomène littéraire français : *Spațiul continuu (L'espace continu)*, Ed. Univers, 1972 ; *Romanul poetic (Le Roman poétique)* Ed. Univers, 1977 ; *Poussin – Praxis și metodă (Poussin – Praxis et méthode)*, Ed. Meridiane, 1981 ; *Modernii, precursori ai clasicii (Les Modernes, précurseurs des classiques)*, Ed. Dacia, 1981 ; *Poietică și poetică (Poïétique et poétique)*, Ed. Univers, 1982 ; IIe édition, Ed. Scrisul Românesc, 1998 ; *Stendhal – Scriitură și cunoaștere (Stendhal – Écriture et connaissance)*, Ed. Albatros, 1985 ; *Punctul central (Le Point central)*, Ed. Eminescu, 1986 ; *Mâna care scrie (La*

6 Felicia Dumas, Olivier Dumas, « Professeurs français et suisses aux origines de la francophonie en Moldavie (Roumanie) », dans *Espace(s) francophone(s), Actes de la Journée d'étude du 29 mars 2006, Université « Al. I. Cuza », Iasi, Casa Editoriala Demiurg, 2007, p. 111*

7 *Ibidem, idem*

8 Irina Mavrodin, *Uimire și poiesis*, Craiova, Ed. Scrisul Românesc, 1999, p. 156

9 Entretien avec Elena-Brandusa Steiciuc, *La Francophonie au féminin*, Iasi, Editions Universitas, 2007, p.

Main qui écrit), Ed. Eminescu, 1994 – Prix de l'Académie Roumaine, Prix de l'Union des Écrivains ; *Uimire și poiesis (Émerveillement et poïésis)*, Ed. Scrisul Românesc, 1999 ; *Cvadratura cercului (La quadrature du cercle)*, Ed. Eminescu, 2001 ; *Despre traducere literală și în toate sensurile (Sur la traduction littéralement et dans tous les sens)*, Ed. Scrisul Românesc, 2006 ; *Cioran sau marele joc / Cioran ou le grand jeu*, Ed. Institutul Cultural Român, 2007.

On peut voir, depuis ses premiers livres d'essais, cet intérêt pour le processus de création, pour ce rapport spécial qui s'instaure entre l'auteur et l'œuvre en train de se faire. En fait, tout cela s'est concrétisé dans un volume fondamental, *Poietică și poetică / Poïétique et poétique*, qui a fait école (elle-même étant disciple de René Passeron dans ce domaine). L'approche du texte littéraire proposée par Irina Mavrodin s'appuie sur la « phénoménologie de l'acte d'écrire » et de « l'acte de lire », de même que sur l'esthétique de la réception, ou bien sur un concept qui lui est cher, celui d'« émerveillement », qui suppose un regard tout neuf sur les êtres et les choses.

Cette vision critique sera continuée sans relâche, car, comme elle le déclarait lors du même entretien, « tous mes autres livres qui ont suivi (dont je cite notamment *La main qui écrit*) de même que ceux qui ont précédé s'inscrivent dans cette même sphère d'intérêt, où je mets à profit ma pratique (mon action) de poète dans une tentative (hasardée, je le reconnais toujours) de théoriser (jusqu'à un certain point, jusqu'à ce point où le possible devient l'impossible) le processus de création et, par là même, toute une série de comportements auctoriaux, car il y en a plusieurs, bien sûr. J'ai constaté aussi que l'une des choses les plus difficiles dans cette démarche que je poursuis depuis toute une vie c'est de construire un métadiscours sur l'« émerveillement » poétique.

Si je regarde en arrière, je vois dans tout ce que j'ai fait, y compris et beaucoup dans mon activité de professeur de langue et de littérature françaises, une démarche soutenue et enthousiaste sur le terrain de la francophonie et de la francophilie, même lorsque le côté théorique de ma recherche l'emporte apparemment sur tous les autres côtés. »¹⁰

Pour une pratico-théorie de la traduction

L'activité d'Irina Mavrodin en tant que traducteur reste exemplaire sur toute l'étendue de l'espace roumain, quelle que soit la langue dont on traduit. À partir de 1967 (Madame de Staël, *De la littérature. De l'Allemagne. Corinne ou l'Italie*, anthologie, Bucarest, Ed. Univers), année après année, la panoplie de la traductrice, vaste et variée, réussit la performance de réunir des titres provenant de toutes les époques de la littérature française : Madame de Sévigné, Aloysius Bertrand, Eugène Delacroix, Gustave Flaubert (Prix de l'Union des Écrivains, 1985), Élie Faure, André Gide, Francis Ponge, Henri de Montherlant, Albert Camus, Maurice Blanchot (Prix de l'Union des Écrivains, 1980), Jean Cocteau, Gérard Genette, Paul Ricœur, Gaston Bachelard, Albert Cohen, Pierre Chaunu, Émile Cioran, André Pieyre de Mandiargues, Patrick Rambaud,

¹⁰ Entretien avec Elena-Brandusa Steiciuc, *La Francophonie au féminin*, Iasi, Editions Universitas, 2007, p.63

Paul-Louis Courier, Camille Laurens. Dernièrement, elle s'est dirigée vers d'autres espaces de la planète francophone, mettant en roumain le roman *Femme nue, femme noire / Femeie goală, femeie neagră* de Calixte Beyala, une des romancières d'origine africaine les plus connues (Editions Trei, 2007).

Mais l'aspect le plus important de ce labeur, c'est la version roumaine de l'intégrale Proust, exploit des plus difficiles, qui lui a valu le Prix de l'Union des Écrivains en 2002 et le Prix « Iulia Hasdeu » ; d'ailleurs, tout ce labeur d'« interface » entre les deux cultures, roumaine et française, a valu à Irina Mavrodin le titre de Chevalier des Arts et des Lettres, accordé par la France en 1992 et le Prix « 14 Juillet », en 1996.

En tant que coordinatrice de la collection « Lettres roumaines » aux éditions Actes Sud, la traductrice a donné la version française des textes de Mircea Eliade, *Le Roman de l'adolescent myope* et *Gaudeamus* (1992).

Mais Irina Mavrodin a également réfléchi maintes fois sur la traduction littéraire, pratiquée par elle non pas comme acte mécanique de transposition d'un texte d'une langue dans une autre, mais comme acte créateur et, en égale mesure, comme possible herméneutique. Son recueil d'essais *Despre traducere literală și în toate sensurile / Sur la traduction littéralement et dans tous les sens*¹¹, récemment paru, est la preuve d'un long questionnement intérieur sur ce genre d'activité. À propos de la grande complexité de cette activité, la traductrice de Proust en roumain a forgé une « théorie minimale », comme elle l'appelle, dont le concept-clef est cette « pratico-théorie » dont parlent certains poéticiens actuels. Comme elle a travaillé et travaille surtout sur des textes littéraires, elle a proposé par cette vision personnelle sur la traduction toute une série de concepts appartenant au domaine de la poétique (de la théorie littéraire), tels que *la lecture plurielle, l'ambiguïté, la littéralité et la littérarité*, etc. Chacun de ces concepts se réfère à un possible écueil de l'activité traduisante :

« Par exemple, il y a des poèmes que l'on ne saurait traduire que (quasi)littéralement si l'on veut justement maintenir leur littérarité (je pense notamment aux textes de type surréaliste). Ou bien il y a des textes dont l'ambiguïté est très difficile à rendre. Le traducteur est tenté de "trancher", c'est-à-dire d'opter pour *une* lecture, au lieu de trouver une solution qui rende possibles plusieurs lectures à la fois. »¹²

Considérant la traduction comme une herméneutique, Irina Mavrodin est également consciente du rôle du traducteur, qui peut et doit créer de nouvelles habitudes de lecture et remodeler la réception.

Une voix poétique pas comme les autres

La poésie représente pour Irina Mavrodin une autre voie/voix, modelée par une sensibilité particulière, par une perception en même temps sensorielle et conceptuelle de l'univers, par cet *émerveillement* qui devient principe de création.

Les recueils de poèmes publiés depuis 1970 à ce jour ont en commun une formule poétique de la concentration maximale, d'une troublante concision, qui devient

11 Craiova, Ed. Scrisul romanesc, 2006

12 Entretien avec Elena-Brandusa Steiciuc, *La Francophonie au féminin*, Iasi, Editions Universitas, 2007, p.64

ainsi une matrice générant le sens : *Poeme (Poèmes)*, Ed. Cartea Românească, 1970 ; *Reci limpezi cuvinte (Froids limpides mots)*, Ed. Cartea Românească, 1971 ; *Copac înflorit (Arbre fleuri)*, Ed. Cartea Românească, 1978 ; *Picătura de ploaie (La Goutte de pluie)*, Ed. Cartea Românească, 1987 ; *Vocile (Les Voix)*, Ed. Cartea Românească, 1998 – Prix de l'Union des Écrivains ; *Punere în abis (La Mise en abyme)*, Ed. Eminescu, 2000 ; *Capcana / Le piège*, édition bilingue, Ed. Curtea Veche, 2002 ; *Centrul de aur (Le Centre d'or)*, Ed. Scrisul Românesc, 2003 (Prix des Éditions Scrisul Românesc) ; *Uimire / Émerveillement*, édition bilingue, Ed. Minerva, 2007.

Deux des derniers recueils, *Capcana / Le piège* et *Uimire / Émerveillement* sont des volumes en roumain et en français, fruit d'un travail d'autotraduction sur lequel la théoricienne a longtemps médité. On y découvre une poésie vivifiante, un regard émerveillé et sage projeté sur le monde, scrutant avec humilité le mystère de la vie :

Cet étonnement
 devant un
 pissenlit
 est toute ma vie
 toi tu ne comprendras pas
 moi je ne comprendrai pas
 ton étonnement est différent¹³

Cette attitude devant le « miracle répété » est source de joie, à l'âge où la monotonie est invoquée comme une force « bénie » et cette *delectatio morosa* l'attire plus que jamais. Le moi poétique se positionne quelque part entre le monde concret qui l'entoure et le grand Tout, révélé par de fréquentes épiphanies. Imprégné comme par une quintessence de toutes les philosophies du monde, ce moi découvre avec le même plaisir les éléments les plus humbles du réel et la voie vers un niveau supérieur de compréhension, celui de l'harmonie et de la lucidité.

Pour la poétesse Irina Mavrodin il n'y a pas de tension entre la « voix roumaine » et la « voix française ». En lisant ses poèmes écrits presque « en miroir », c'est-à-dire en roumain et en français, on se rend compte que dans son cas *l'entre-deux* théorisé par Daniel Sibony dans un fameux ouvrage¹⁴ n'est pas une fracture, mais un enrichissement permanent. À propos des écrivains se trouvant « entre deux langues, entre deux cultures », le chercheur marocain affirmait :

« ... de telles entités ne viennent pas se recoller ou s'opposer le long d'un trait, d'une frontière, d'un bord où deux traces viennent s'ajuster ou se correspondre. Il n'y a pas deux identités différentes qui viennent s'aligner pour s'accoupler le long d'un trait qui les sépare. Au contraire, il s'agit d'un vaste espace où recollements et intégrations doivent être souples, mobiles, riches de jeux différentiels. »¹⁵

Chez Irina Mavrodin, ce « tangage », ce va-et-vient entre le versant roumain et le versant français de son être fait partie des « bénédictions » d'une identité assumée :

13 *Le poème du pissenlit*, dans *Capcana / Le Piège*, p. 51

14 Daniel Sibony, *Entre-deux. L'origine en partage*, Paris, Seuil, 1991

15 *Op. cit.*, p. 13

celle d'une francophile « de souche ».

Il suffit de lire les titres qui composent l'œuvre d'Irina Mavrodin, titres couvrant plus de quatre décennies, pour se rendre compte que chaque volume contribue à un tout, divers et cohérent : essais critiques, traductions, poèmes, tout cela s'organise en une constellation au centre de laquelle pulse – incessamment -, une *forma mentis* créatrice. Chez Irina Mavrodin, le tissu de l'œuvre et le tissu de la vie n'en font qu'un, et ils s'enrichissent mutuellement, traçant ainsi une voie que tout un chacun devrait s'efforcer de suivre. Source de joie, de paix et d'équilibre, l'émerveillement s'avère fondateur d'un parcours à plus d'un titre exemplaire :

me réjouir
me réjouir et chanter
des louanges à la création monotone
qui se révèle à moi
à peine maintenant
miracle répété
avec chaque nouvelle matinée
qui m'est donnée
encore¹⁶

Bibliographie

1. Beniamino, Michel, *La Francophonie littéraire. Essai pour une théorie*, Paris, Editions L'Harmattan, 1999
2. Sibony, Daniel, *Entre-deux. L'origine en partage*, Paris, Seuil, 1991
3. Steiciuc, Elena-Brandusa, *La Francophonie au féminin*, Iasi, Editions Universitas, 2007, p.63
4. Wolton, Dominique (sous la dir. de), *Mondes francophones. Auteurs et livres de langue française depuis 1990*, ADPF Ministère des Affaires Etrangères, Paris, 2006

16 « Miracle répété », *Capcana*, p. 65

La promotion de la francophonie en Moldavie par la coopération décentralisée (franco-moldave)

Olga ȚURCAN

Université de Strasbourg, France

Dans la Résolution sur la langue française, les Chefs d'Etat et de gouvernement des pays ayant le français en partage, réunis à Québec du 17 au 19 octobre 2008, ont réaffirmé leur intérêt à développer la coopération décentralisée comme « vecteur de promotion et de rayonnement de la langue française »¹.

Comme le note Dominique Wolton, dans son livre *Demain la francophonie*, pour progresser, « la francophonie doit s'appuyer sur trois cercles : institutions, société civile, militantisme. (...) La coopération décentralisée constitue un véritable pont entre les institutions et la société civile ».

A partir de ces remarques, il est à mentionner, a priori, que, pour progresser, la francophonie devrait s'appuyer sur la coopération décentralisée qui devient un outil pour sa promotion.

Le sujet abordé ici se trouve à l'intersection de plusieurs champs à (re)définir : comment faut-il comprendre « francophonie », qu'est-ce ici que « la coopération décentralisée », qu'entend-on par « promotion de la francophonie ».

Le terme de francophonie, à l'apparence claire et simple, entretient une certaine ambiguïté, parce qu'il recouvre des réalités multiples. Cette forme de polysémie ressort des discours des acteurs institutionnels de la francophonie qui créent une confusion par le glissement d'un sens à l'autre, du sens linguistique et culturel au sens politique de la francophonie.

Le choix d'une approche empirique (Turcan, 2007 : 17), surtout une approche par le discours sur la francophonie, à partir d'implications sur le terrain, au sein de plusieurs institutions moldaves - établissements scolaires, universités, centres de langues, associations – permet de constater que les actions de la francophonie concernent directement la langue française, ses locuteurs et ses sympathisants sans ignorer les répercussions qu'elles pourraient avoir en lien avec la culture et la politique.

Néanmoins, il y a une ouverture aux autres sens, notamment au sens politique de la francophonie en Moldavie, déterminée par la volonté politique, la prise de conscience par les acteurs moldaves du rôle de la francophonie dans le processus de rapprochement du pays de la communauté européenne. En effet, le discours du Président du Parlement de la République de Moldavie prouve cette volonté des acteurs politiques : « A présent, à travers ses aspirations d'intégration dans l'Europe unie, je pourrais dire que notre pays souhaite joindre l'Europe où le rôle de la Francophonie est majeur. »²

1 Résolution sur la langue française,
http://www.francophoniequebec2008.qc.ca/fr/pdf/resolutions_quebec.pdf

2 Allocution d'ouverture du forum France – Moldavie, « La Francophonie est la voie européenne de la

Les sens du terme « **francophonie** » retenus ci-dessus – linguistique, culturel, politique – déterminent la compréhension des phénomènes qui l’accompagnent : la promotion de la francophonie, la coopération décentralisée.

Nous allons poursuivre notre réflexion autour de la promotion de la francophonie en Moldavie, notamment en nous arrêtant sur le sens de ce syntagme, les directions vers lesquelles cette promotion est orientée et son lien avec la coopération décentralisée.

1. Quelques réflexions sur la promotion de la francophonie en Moldavie

Du point de vue de la politique linguistique, par *promotion de la francophonie* nous entendons une série d’actions en faveur de la langue française, un ensemble de mesures pour la diffusion du français, l’encouragement de son usage dans tous les domaines. C’est une palette de mesures pour la mise en valeur de la langue française et aussi le **rayonnement**, le renforcement de l’usage du français. Ce sont des actions de promotion dans le cadre des politiques linguistiques ou des politiques éducatives et des politiques culturelles proprement dites. C’est aussi une sorte de « publicité » faite à la langue française et à ses valeurs « porteuses », car le français est la langue du développement dans de nombreux pays francophones : **langue des apprentissages** fondamentaux, moyen de **communication international**, moyen aussi d’accéder aux enceintes internationales. Son développement contribue à la **diversité linguistique et culturelle**, qui est l’une des grandes causes défendues par la France sur la scène internationale.

Comme il est indiqué dans le Cadre stratégique décennal de la Francophonie³, le volet politique de la promotion de la francophonie concerne le développement de la coopération au service du développement durable et de la solidarité, la promotion de la paix, de la démocratie et des droits de l’homme.

Toutes les actions de promotion de la francophonie en Moldavie sont mises en place par les **acteurs de la francophonie**⁴, différenciés en deux catégories, selon des critères empruntés au champ juridique : **les acteurs moldaves**, comme le Ministère de l’Education et de la Jeunesse de Moldavie, les institutions d’enseignement, les institutions culturelles, les associations moldaves, les collectivités locales moldaves ; **les acteurs non-moldaves**, comme le Service de Coopération et d’Action culturelle de l’Ambassade de France en Moldavie, l’Alliance Française de Moldavie, l’antenne de Moldavie du Bureau de l’Europe Centrale et Orientale de l’AUF, etc. (Turcan, 2007 : 20).

Dans le cadre général, où il s’agit de différents acteurs et décideurs, de différents intérêts et enjeux, la promotion de la francophonie devient polymorphe et plurielle.

On peut distinguer ainsi **trois directions de promotion de la francophonie en Moldavie** :

Moldavie », organisé sous l’impulsion du Président du Parlement, Marian Lupu, le 7 juillet 2007, Chisinau

3 http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/IMG/pdf/Cadre_strategique_decennal_de_la_Francophonie_2004-2014_.pdf

4 Nous entendons par « acteur de la francophonie » toute institution, organisation, personne qui entreprend une série d’actions en faveur de la francophonie en Moldavie

1. Promotion intrinsèque du français langue étrangère déterminée par les raisons historiques, bien expliquées par Xavier Deniau dans son ouvrage dédié à la francophonie (1998 : 47-48) et par Ion Gutu (2006 : 36-40) : la diffusion du français s'est produite en plusieurs étapes sur le territoire de l'actuel état moldave, à partir du XVII^{ème} siècle, avec les phanariotes, les intellectuels russes et les écrivains roumains. A présent, l'enseignement porte toujours un grand intérêt envers la langue française grâce à la parenté avec le roumain.

2. Promotion du français à travers le « contre-discours » ou le discours de promotion du français par opposition à celui en faveur de l'anglais. Il y a une limite floue entre la promotion intrinsèque du français et la promotion du français « contre » l'anglais dans l'enseignement des langues étrangères en Moldavie.

« On peut découvrir que le français maintient encore dans la République sa première position, surtout dans les villages, en dépit de **l'invasion de l'anglais**⁵ qui **domine** les villes ». (Ion Gutu, 2007 : 75)

« La question se pose de **résister aux coups de force de l'anglais** qui gagne du terrain, de faire l'impossible pour élargir les aires du français et d'améliorer ou au moins maintenir sa position et son visage en Moldova. **La bataille pour la francophonie** pour avoir des résultats concrets reste d'actualité. (...) Nous n'y parviendrons pas seuls, sans une présence plus sensible, plus forte de la France en Moldova, sans une collaboration plus étroite avec la communauté francophone, sans **des actions communes plus combatives** (...) ». (Eugenia Brinza, 2004 : 55)

Ce contre-discours est devenu assez courant en tant que véhicule d'un défi porté à l'hégémonie américaine sur le plan politique, mais aussi sur le plan culturel et linguistique.

En effet, l'analyse des discours⁶ sur la promotion de la langue française diffusés par les acteurs moldaves nous amène à dire que ces discours seraient d'autant plus efficaces s'ils valorisaient le plurilinguisme, la valeur utilitaire ou fonctionnelle des langues étrangères enseignées et apprises sur le territoire de la Moldavie.

Or, comme l'affirme Bernard Cerquiglini⁷, recteur de l'AUF (depuis décembre 2007), dans son article *Francopolyphonie du Tout-Monde : Penser la francophonie avec Édouard Glissant*, « si la francophonie entend porter dans le monde les couleurs de la diversité, on attend qu'elle l'illustre elle-même. Selon un paradoxe tout apparent, elle n'a d'avenir que par l'ouverture aux autres langues ; elle doit se faire francopolyphonie ».

3. Promotion de la francophonie comme voie d'« européanisation » pour la Moldavie qui renvoie à l'idée que la francophonie peut être mise au service des réformes politiques et économiques que doit faire la Moldavie pour s'intégrer à l'UE.

S'agissant de la Francophonie, la Moldavie, en tant que membre⁸ de l'OIF, jouit du soutien de cette organisation dans ses efforts pour préserver sa souveraineté et son intégrité territoriale, ainsi que dans la « détermination de ses autorités à résoudre par

5 C'est nous qui soulignons

6 Discours qui contiennent des mots comme *bataille*, *combat*, *lutte* pour le français

7 <http://www.mondesfrancophones.com/espaces/Creolisations/articles/francopolyphonie>

8 Adhésion en février 1996, selon l'article publié sur le site de l'Ambassade de France en Moldavie http://www.ambafrance.md/article.php3?id_article=672 (consulté le 25 octobre 2008)

des moyens politiques le conflit transnistrien »⁹. Cela renforce le rôle de la Francophonie dans le processus de rapprochement de la Moldavie avec l'UE dans la mesure où le conflit transnistrien reste un obstacle beaucoup trop important à l'adhésion à l'UE.

Dans les faits, ces trois directions, relevant des volets linguistique, culturel et politique de la francophonie, se croisent souvent, se superposent parfois, s'influencent réciproquement.

Par la suite, le questionnement esquissé autour des outils, des méthodes et des raisons de promotion de la francophonie en Moldavie nous a amenée à focaliser l'étude sur le lien entre la promotion de la francophonie et la coopération décentralisée.

2. Coopération décentralisée (franco-moldave) : enjeux et opportunités

La coopération décentralisée peut être définie comme la manifestation de la volonté des collectivités locales de différents Etats d'établir des relations durables entre elles, allant du simple jumelage jusqu'à la coopération proprement dite, pour créer des rapports plus proches et plus individualisés que ceux créés par la coopération d'Etat à Etat. Les enjeux et les motivations des parties impliquées dans la coopération décentralisée (CD) sont différents, mais la réciprocité des intérêts reste toujours un principe de base pour leurs actions.

L'approche empirique fondée sur l'étude de cas de la coopération décentralisée entre la ville de Port-sur-Saône, France et la ville de Cahul, Moldavie, réalisée en 2006 (Turcan, 2007 : 64-85), permet de faire quelques constats qui seront évoqués plus bas.

2.1. Ouverture vers l'extérieur

Sans prétendre faire un classement dans l'ordre des priorités, le premier enjeu de la CD serait l'ouverture vers l'extérieur. L'idée première de la part des initiateurs de la CD, c'est l'ouverture vers les autres et l'accueil des autres chez eux.

Le facteur déclenchant de la coopération entre les collectivités, c'est aussi le facteur humain : de bonnes relations humaines ont été établies dès le premier voyage en Moldavie où il n'y a pas eu de difficultés linguistiques.

D'ailleurs, la volonté de départ de la partie française, qui relève plutôt du domaine culturel, change après qu'elle a identifié les besoins (éducatifs, humanitaires) sur le terrain et pris connaissance de la conjoncture politique moldave. C'est ainsi que sont nés les projets qui correspondent en quelque sorte aux projets mis en place par l'Ambassade de France en Moldavie - « support pour l'enseignement de la langue française dans les écoles, promotion de la langue française » (Pierre Andrieu, Ambassadeur de France en Moldavie).

Ainsi, l'ouverture des collectivités françaises vers les collectivités moldaves crée l'opportunité pour le soutien à l'enseignement du français dans la région où il occupe encore une place importante et nécessite des moyens pour son renforcement.

Soutien à l'enseignement du français. Après les visites des écoles, des lycées, de l'université, des associations concernées par l'enseignement et la promotion du

9 Déclaration de Québec, 17-19 octobre 2008,
http://www.francophoniequebec2008.qc.ca/fr/pdf/declaration_quebec.pdf

français, ainsi que les discussions avec les élèves, les professeurs et l'administration, la délégation française a fait quelques constats. Par la suite, de nombreuses actions, comme le don de livres en français (neuf milles exemplaires), des conférences et des tables rondes en français sur des sujets d'actualité, des séminaires pour les professeurs de français, ont été mis en place par la partie française dans la région du sud de la Moldavie dans le cadre d'un accord de coopération entre la Mairie de Cahul, la Communauté de Communes « La Saône Jolie » et la Mairie de Port-sur-Saône, signé en 2005. (Turcan, 2007 : 75)

Dans ce contexte, il est important de souligner que professeurs, élèves moldaves ou autres locuteurs francophones de Moldavie ont toujours besoin d'améliorer ou de renforcer leurs compétences en français et la CD crée cette possibilité. Parler en français avec les Français permet de surmonter la barrière linguistique créée par le contexte naturel de la communication. Outre l'aisance linguistique acquise par les francophones (moldaves), la langue devient un outil d'échanges d'idées, de réflexion sur les sujets en question, car, « la société, la culture ne sont pas présentes à côté de la langue, mais présentes dans la langue » (Christian Baylon, 2005 : 31-32).

Langue de communication et langue au cœur des actions de la CD, le français devient outil et but en même temps : la coopération se fait par le biais de la langue et pour la langue française.

2.2. Rapprochement avec la communauté européenne

Un autre enjeu de la CD franco-moldave, c'est le rapprochement avec la communauté européenne. En effet, il s'agit de la prise de conscience par les élus français du phénomène de la construction européenne, et de leur désir d'influer sur son cours plutôt que de le subir. Les élus des collectivités locales françaises expriment un réel souhait d'aller au-devant de cultures, de partenaires qu'ils ne connaissent pas, qui un jour seront des partenaires européens. C'est une façon de les accueillir à l'avance dans la communauté européenne.

La coopération entre les collectivités locales moldaves et françaises représente, d'une certaine façon, la préparation, à partir du niveau *local*, pour l'intégration de la Moldavie dans la grande famille européenne. Ainsi, la rencontre de partenaires de même profil (élus, élèves, enseignants et autres), le défi de la communication avec ses échecs et ses réussites, ainsi que le dépassement des barrières culturelles et des stéréotypes font des visites mutuelles l'outil privilégié du rapprochement linguistique, culturel et humain. La coopération se propose d'aller plus loin, notamment vers la formation « des partenaires économiques, sociaux (...) » qui feront partie, dans l'avenir, de la communauté européenne (Turcan, 2007 : 141).

En effet, nos travaux confirment les constats faits par Michel HUNAULT, député de Loire-Atlantique (2003 : 32-38), dans le rapport sur la CD et le processus d'élargissement de l'Union européenne. Nous insistons sur deux moments-clés de ce bilan de la CD entre les collectivités françaises et celles des pays d'Europe Centrale et Orientale (PECO), dont la Moldavie : « 1) *L'enracinement de la citoyenneté européenne*. Les actions de coopération permettent de véritables échanges d'idées, d'expériences sur lesquels se construit peu à peu un sentiment d'appartenance à une citoyenneté

européenne fondée sur des valeurs communes ; 2) *L'accompagnement à l'intégration dans l'Union européenne*. A la demande de savoir-faire des pays d'Europe centrale et orientale afin d'améliorer le fonctionnement de leur société, les collectivités territoriales françaises ont su répondre en jouant un rôle d'accompagnateur dans les réformes relatives à la formation des élus et des cadres de l'administration territoriale. »

3. Promotion de la francophonie par la coopération décentralisée

Nous avons retenu le même rapport, indiqué ci-dessus, pour montrer le croisement des références à la « coopération décentralisée » et à la « francophonie » : « Un objectif important que la France se propose d'atteindre, c'est de « veiller à utiliser le potentiel offert par la coopération décentralisée pour promouvoir la francophonie » : « La coopération décentralisée renforce la place de la langue française dans l'Europe centrale et orientale, ce qui contribue à l'objectif fondamental de défense du français et de défense du plurilinguisme dans l'Europe élargie. (...) Il convient de démontrer que la langue française est aussi celle des partenaires possibles de coopération (...). La coopération décentralisée doit devenir un des vecteurs de la politique de défense de la francophonie. » (*ibidem* : 50)

D'après ce discours politique, la CD constituerait le vecteur, l'outil, l'appui pour la promotion du français.

Alors, pourquoi la coopération décentralisée pour promouvoir le français?

Les acteurs locaux de la francophonie, impliqués pour certains depuis une dizaine d'années dans la CD, révèlent leurs propres impressions (Turcan, 2007 : 83-84) :

1) « On prend facilement des contacts avec des villes à l'étranger, et après des visites, des échanges, on réfléchit ensemble et on met en place d'autres actions petit à petit (...) » (Noël Carmantrand, adjoint au maire de Port-sur-Saône) ; 2) « (...) On a vu que ça produisait de bons fruits et c'est un concept que tous les élus ont bien senti. » (Gérard Sebillé, président de « Culture et Loisirs », association culturelle de Port-sur-Saône) ; 3) « La décentralisation permet à un maire, à un président du Conseil général, de s'adresser directement à son collègue maire ou président du Conseil général d'un état donné et quand ils interviennent, ça va directement à l'objectif fixé par le donateur et souhaité par le demandeur (...) ». (Blon Blaise, responsable de la coopération entre la région de MAN, Côte d'Ivoire et Port-sur-Saône, France ; Vice-président de l'Assemblée Parlementaire de la Francophonie, section Côte d'Ivoire) ; 4) « (...) La coopération décentralisée est un facteur important dans le développement des relations entre les communautés et dans la promotion réciproque des valeurs culturelles et linguistiques. » (Nicolae Dandis, professeur d'administration publique à l'Université d'Etat de Cahul, conseiller municipal, Cahul).

Les éléments mentionnés ci-dessus par les acteurs de la CD, comme le contact plus facile et direct avec les partenaires à l'étranger, la réalisation des objectifs fixés, la promotion des valeurs culturelles et linguistiques, représentent des atouts de la CD. Sans nul doute, c'est sur la capacité de **mise en relation** que repose l'avenir de la CD et la francophonie doit en profiter pour sa promotion.

Dans le cadre des relations bilatérales, parmi les domaines multiples qu'elle peut recouvrir (culturel, économique, politique), la coopération décentralisée entre les collectivités françaises et les collectivités moldaves offre un appui à la promotion de la francophonie, crée des opportunités pour le renforcement du français (Cf. point 2.1).

3.1. Impératif : le renforcement de la coopération décentralisée

Selon le président du Parlement de la République de Moldova, Marian Lupu, « la coopération décentralisée nourrit et enrichit nos relations bilatérales, car les collectivités territoriales nous apportent un message fort et lisible, celui de la démocratie et de la proximité, de l'écoute du citoyen, celui de la liberté. C'est pourquoi la République de Moldavie aspire non seulement à maintenir un dialogue politique compétent avec la République française, mais aussi à stimuler la coopération des milieux d'affaires et culturels de nos pays »¹⁰. La volonté politique moldave est orientée vers l'encouragement de la CD franco-moldave, mais il faudrait la traduire en actions concrètes qui, actuellement, sont très peu nombreuses.

L'exemple de 225 coopérations entre les collectivités françaises et roumaines est utile pour la Moldavie où il n'y a que 7 collectivités françaises qui ont une coopération avec les collectivités moldaves dans des domaines comme l'éducation, la culture, l'agriculture, l'économie, etc.¹¹ D'autres sources disponibles en ligne indiquent que les villes les plus importantes (en nombre d'habitants) de la Moldavie ont des relations de coopération ou de jumelage avec des villes françaises : Grenoble – CHISINAU, jumelage établi en 1977 et relancé en juillet 2007 ; Port-sur Saône – CAHUL¹², coopération depuis 2005 ; Grand Lyon – BALTI, coopération depuis 2005.

Ces cas de CD touchent plusieurs domaines et ont une incidence, voire une importance pour le renforcement de la place du français, comme le montre l'exemple de la coopération entre Cahul, Port-sur-Saône et la Communauté de Communes « La Saône Jolie », mis en exergue pour son influence sur la francophonie dans la région et sur les acteurs locaux de la francophonie qui se rapprochent de plus en plus et se mobilisent pour agir en réseau et être plus efficaces.

Même si nos recherches montrent que le nombre des projets de CD franco-moldave est plus grand que celui indiqué dans la base de données du Ministère des Affaires étrangères et européennes de la République française, le renforcement de la CD comme outil et vecteur de promotion de la francophonie en Moldavie devient impératif.

Le développement - et potentiellement la survie - de la francophonie en Moldavie dépend de la multiplication d'initiatives dans cette direction.

3.2. L'enjeu majeur de la promotion de la francophonie par la CD en Moldavie.

La promotion de la langue française par la CD va au-delà de ses dimensions

10 <http://www.parlament.md/news/07.07.2007/> (c'est nous qui traduisons)

11 Source : Base de données sur les coopérations décentralisées du Ministère des Affaires étrangères et européennes de la République française (actualisées en 2005). <https://pastel.diplomatie.gouv.fr/cncd/consult/ListeZP.asp>

12 <http://www.ambafrance.md/spip.php?article462>

linguistiques. La langue française, langue des partenariats de la CD, contribue à faire naître une solidarité entre les territoires et à construire une Europe plus proche de la vie des citoyens.

Actuellement, l'enjeu majeur de la promotion de la francophonie par la coopération décentralisée en Moldavie est la préparation évidente au rapprochement avec la communauté européenne en vue d'une intégration dans l'Union Européenne. Le rôle du français en Moldavie relève d'une valeur symbolique dans la mesure où les acteurs de la francophonie se proposent d'adopter une stratégie francophone afin de rapprocher le pays de l'Union Européenne.

En effet, la France soutient la Moldavie dans cette stratégie francophone, notamment par les actions de l'Ambassade de France en Moldavie dans le domaine de la coopération linguistique et de la promotion du français qui visent le français en tant que langue de développement et de rapprochement avec l'UE : « En Moldavie, l'apprentissage du français participe également au rapprochement de ce pays à l'Union Européenne. »¹³ Ainsi, le fonds nommé « Fonds d'Intervention Pédagogique » a été réservé pour financer ou co-financer des actions de formation linguistiques à destination des fonctionnaires et des autres publics en charge de dossiers européens dans les pays bénéficiaires ainsi que dans ceux du voisinage, dont la Moldavie. Jusqu'alors ouvert aux seuls pays membres de l'UE ou à ceux en voie d'adhésion, ce dispositif s'ouvre à la Moldavie qui devient, depuis octobre 2008, le premier pays du voisinage à rejoindre le « Plan pluriannuel d'action pour le français en Europe ». Le dispositif est mis en place dans un contexte où la Moldavie a renforcé son engagement européen.

Cet exemple montre que la langue française occupe une place importante en Moldavie, dans le cadre des enjeux politiques du développement, de la solidarité, d'accompagnement du processus d'intégration du pays dans la communauté européenne. D'ailleurs, la fonction symbolique du français dans la région ne se présente pas tout à fait en lien avec la place qu'elle occupe/-ra en Europe, vu le contexte historique, politique et économique particulier moldave.

Si la francophonie peut être mise au service des réformes politiques et économiques que doit entreprendre la Moldavie pour se rapprocher de l'UE, il reste à observer comment sera mise en place cette stratégie francophone, quels sont les enjeux, notamment culturels, mais aussi politiques, du français et de la francophonie en Moldavie et comment des mesures seront mises en place à travers les différents champs (éducatif, médias).

En effet, la Moldavie reste un pays où la francophonie évolue grâce à des acteurs dynamiques (les institutions d'enseignement, le Service de Coopération et d'Action culturelle de l'Ambassade de France en Moldavie, l'Alliance Française de Moldavie et son réseau d'antennes en province, l'Association des Professeurs de Français de Moldavie, etc.) et, notamment, des personnes en place qui donnent les impulsions et créent des liens entre les institutions qu'elles représentent.

Pourtant, notre expérience nous montre que le réseau¹⁴ des acteurs de la franco-

13 Article publié sur le site de l'Ambassade de France en Moldavie, <http://www.ambafrance.md/spip.php?article583>

14 Nous reprenons l'affirmation d'Anna Krasteva, « Une spécificité importante des acteurs locaux de la francophonie est leur fonctionnement en réseau », examinée dans le contexte moldave

phonie en Moldavie nécessiterait une évaluation de la situation actuelle (points forts, points faibles, risques, opportunités) et, pour une meilleure dynamique, l'élaboration d'un cadre stratégique de longue durée pour la francophonie en Moldavie avec **une relance et une multiplication d'initiatives d'actions de coopération décentralisée**.

Enfin, la coopération décentralisée représente un atout majeur pour la francophonie en Moldavie, si on affiche une volonté de la laisser au cœur de celle-ci une fois que des orientations nouvelles s'ajoutent.

Ouvrages consultés et/ou cités

- BAYLON, Christian. *Sociolinguistique. Société, langue et discours*. Paris 2005. Nathan. pp.31-32
- BRINZA, Eugenia. « L'état du français dans la République de Moldavie », in *Situation du français et politiques linguistiques et éducatives*. Sofia 2004, pp. 53-57
- DENIAU, Xavier. *La francophonie*, Paris 1998 (4^{ème} édition corrigée), PUF, (coll. Que sais-je?)
- GUTU, Ion. « Aspects historiques de la francophonie moldave », in *Actes du Colloque international « Francopolyphonie comme vecteur de la communication »*, Chisinau 2006, pp. 36 – 40
En ligne : http://www.moldavie.fr/article.php3?id_article=665 (texte reproduit sur le portail francophone)
- GUTU, Ion. « La francophonie moldave après 1991 », in *Actes du Colloque international « Francopolyphonie: Langues et Identités »*, Chisinau 2007, p. 75.
En ligne : http://st.ulim.md/download/icfi/publicatii/francopolyphonie2/ion_gutu72.pdf
- HUNAULT, Michel. *Rapport sur la coopération décentralisée et le processus d'élargissement de l'Union européenne*, Ministère des affaires européennes, Paris 2003.
En ligne : <http://lesrapports.ladocumentationfrancaise.fr/BRP/034000651/0000.pdf>, pp. 32-38 (Paris, 2003)
- KRASTEVA, Anna. « Francophonie et démocratisation post-communiste en Bulgarie », in *Francophonie et démocratisation postcommuniste en Bulgarie*, Revue Culture Europe International, « Europe et Francophonie », n°47, automne 2006, p.17
- PARMENTIER, Florent. *La Moldavie à la croisée des chemins*, Paris 2003, Editoo
- ROBILLARD, Didier de et BENIAMINO, Michel (dir.). *Le français dans l'espace francophone*, (Tome 1), Paris 1993, Champion
- TRUCHOT, Claude. « « L'espace externe » du français en Europe » in *Cahiers du CIEP, Français de l'avenir et l'avenir du français*, Paris 2000, Didier, pp.71-80
- TURCAN, Olga. *La promotion de la francophonie par la coopération décentralisée franco-moldave*, Travail d'études et de recherche sous la direction de Dominique HUCK, Strasbourg 2007
- WOLTON, Dominique. *Demain la francophonie*, Paris 2006, Flammarion

Sitographie

Ambassade de France en Moldavie :

<http://www.ambafrance.md/spip.php?article583> http://www.ambafrance.md/article.php3?id_article=672

<http://www.ambafrance.md/spip.php?article462>

XII^e Sommet de la Francophonie, ville de Québec, 17-19 octobre 2008 :

http://www.francophoniequebec2008.qc.ca/fr/pdf/declaration_quebec.pdf

http://www.francophoniequebec2008.qc.ca/fr/pdf/resolutions_quebec.pdf

Ministère des Affaires étrangères et européennes de la République française <https://pastel.diplomatie.gouv.fr/cncd/consult/ListeZP.asp>

mondesfrancophones.com – Revue mondiale des francophonies

<http://www.mondesfrancophones.com/espaces/Creolisations/articles/francopolyphonie>

Organisation Internationale de la Francophonie :

<http://www.francophonie.org/oif/membres.cfm>

Parlement de la République de Moldavie :

<http://www.parlament.md/news/07.07.2007>

Portail francophone de la Moldavie :

http://www.moldavie.fr/article.php3?id_article=659

http://www.moldavie.fr/article.php3?id_article=665

Michel Bénard și spațiul valahofon

Diana VRABIE

Universitatea de Stat „Alecu Russo”, Bălți

„Poezia este ultima cale de speranță oferită omului”

(Michel Bénard)

O întâlnire între culturi, a noastră și cea franceză, a oferit apariția în anul 2007 a volumului *Alphabet du silence / Alfabetul tăcerii* al lui Michel Bénard, scriitor cu o deosebită deschidere față de spațiul românesc, dovada elocventă constituind-o apariția celor trei volume în formula bilingvă, româno-franceză, la Timișoara.

Poet, eseist, critic literar și renumit pictor, Michel Bénard este absolvent de literatură, filosofie și arte din Franța, impunându-se în arealul cultural prin cele 25 de cărți editate și numeroasele expoziții naționale și internaționale de pictură. Voce distinctă în literatura franceză de azi, Michel Bénard este sedus deopotrivă de cuvinte, forme, culori și muzică. Încercînd să definească importanța poeziei în viața sa, într-un interviu acordat Cristinei Onofre, poetul mărturisea: „Poezia și arta, în general, reprezintă pentru mine un mijloc posibil de recîștigare a speranței și de înfrumusețare (pe cît posibil!) a fragilei umanități”.

Consilier cultural al Cenaclului european de arte și literatură, vicepreședinte al Societății poezilor și artiștilor din Franța, membru în comitetul director al Societății poezilor francezi, scriitorul devine în 2002 Laureat al Academiei Franceze pentru poezie. Este cunoscut în Franța în calitate de animator al unei emisiuni de literatură și artă la Radio Phare-Reims și responsabil de expoziții pentru spațiul Bristol, Sceneo, Le-sage-Bose etc., fiind redactor la reviste literare prestigioase (*Art et Poésie, International, l'Agora și L'Étrave*) și corespondent la alte numeroase reviste (*L'Attention, Les Saisons du poème, Rencontres Littéraires, Laudes, Les amis de Thalie, Soleil et Cendre* etc.). Fondator al unor premii literare (Laurent Desvignes, Camille Lecrique, Thibaut de Champagne) este totodată și deținătorul unor importante premii (Premiul internațional *Jean Monnet* în Italia; Medalia de aur *Academie de Lutece*; Premiul mondial de poezie mistică *Fernando Rielo* din Spania; Premiul *Jose Maria De Heredia* al Academiei Franceze în 2002; Premiul *Theophile Gautier* al Academiei Franceze în 2002; Premiul *Jean Cocteau* 2006 etc.).

În liricul spațiu valahofon, Michel Bénard este prezent cu trei substanțiale antologii bilingve: *Fragilité des signes / Fragilitatea semnelor* (Timișoara, Editura Augusta, 2001); *Cerneluri amestecate / Encres mêlées* (Timișoara, Editura Marineasa, 2003) și *Alphabet du silence / Alfabetul tăcerii* (prefață de Adrian Dinu Rachieru; Timișoara, Editurile ArtPress & Augusta, 2007). Pentru originalul volum, *Fragilité des signes / Fragilitatea semnelor* (tradus de Manolita Dragomir-Filimonescu, semnatara și unui pătrunzător studiu critic) poetul s-a învrednicit de Premiul Academiei Franceze (*Prix de Poésie*, 2002).

Întrebat într-un interviu despre reperele literare și artistice ce definesc România, poetul oferea o panoramă amplă de nume de o profundă rezonanță, ceea ce denotă buna cunoaștere a acestui spațiu: „Un număr important de artiști români au cunoscut în Franța renumele și succesul. Mă gândesc evident la remarcabilul dramaturg Eugen Ionesco, marele și minunatul filosof Cioran, la poezii Voronca, Benjamin Fondane, Tristan Tzara, la scriitorul Paul Celan, pictorul Victor Brauner, la marele sculptor Brâncuși, la marele șef de orchestră Sergiu Celibidache, la una dintre cele mai mari voci lirice actuale, Angela Gheorghiu...”. Michel Bénard întreține de câțiva ani buni un călduros dialog cu publicul din România, fiecare dintre intervențiile publice în librării sau universități având repercusiuni importante. Diferite ziare și reviste, printre care *Orizont*, *Orient Latin*, *Cronica*, *Lucefărul*, *Tibiscus*, *Rostirea Românească*, *Bucovina Literară*, au consacrat articole și inserări de texte ale poetului francez. La rîndul său, Michel Bénard colaborează cu diverse reviste din țară. Scriitorul are o relație deosebită cu Centrul Cultural de la Pitești, dar și cu Filiala Timișoara a Uniunii Scriitorilor din România, care își asumă misiunea de a construi echivalări de spirit între literatura națională și marile literaturi europene.

Atras de spiritualitatea poporului român, poetul încearcă să pătrundă în zonele cele mai profunde, „a dospirii și transparențelor apei sfințite”. Poemul *Credința regăsită* din volumul *Alphabet du silence / Alfabetul tăcerii* este dedicat „sufletului poporului român”: „Pe cicatricele unei țări în renaștere, / Striveam brazde adînci / Ale orașului generator de revoluție / Și semințele sale germinau pe sub drapele irizate” [1, 199]. Imaginile care definesc, în accepția poetului, spiritualitatea românească sunt constituite de reperele poetice „biserici de lemn cu vechi icoane”; „cuvinte tivite cu misterul vocilor de femei”; „tatăl credinței regăsite”; „umilînța înțeleaptă” etc.

Constituind pentru comunitatea literară românească un adevărat eveniment, volumul *Alphabet du silence / Alfabetul tăcerii* reprezintă un liant necesar între culturi, cum bine preciza însuși autorul în cadrul lansării volumului la Timișoara: „Pentru mine, poezia și arta au o importanță capitală, prin intermediul acestora este o adevărată apropiere reală între oameni și între culturi indiferent de sistemul politic. Este o posibilitate de a medita, de a ne apropia de noi înșine sub forma de meditații și să găsim poate, undeva, ascuns o semnificație sfîntă a românilor, nu neapărat prin intermediul sistemului religios. Poetul trebuie să-și întoarcă privirea către lume, pentru ca să se impregneze mai bine de geneza istoriei, să pătrundă mai bine în ritmurile respiratorii ale Universului și prin cîntecul pămîntului să se regăsească în atmosferă. Cînd lumea actuală dispune de prea mult obscuratism, de ură, cred ca poezia rămîne un frate de speranță. Poezia este o contemplare într-o voce a tăcerii”.

Reunind în interiorul său peste o sută de poeme în original, dar și în versiune românească, prin strădania aceleași traducătoare, Manolita Dragomir-Filimonescu, culegerea descoperă și vocația de plastician a lui Michel Bénard. Poet și pictor în același timp, autorul *Alfabetului tăcerii* nu rezistă tentației de a-și ilustra singur volumele. Criticul literar Adrian Dinu Rachieru, în prefața volumului, vorbește de „dublul angajament” (poetic și pictural) al autorului, care percepe poezia într-o relație indispensabilă de pictură: „Să încrustezi în vorbe / Miraculoase culori, / Să fixezi în țesătura viselor / Prafuri pastelate”. Poetul pictează în cuvinte și scrie în culori, metamorfozînd viața

prin intermediul pensulei, după cum lasă să se înțeleagă în poemul *Metamorfoză*: „Dar gestul unei pensule / Metamorfozează viața / Dînd chipului / Reflexiile spiritului...”. Semnificantul poeziei lui Michel Bénard (relevat de *Fragilitatea semnelor și Alfabetul tăcerii*) pune în relief rafinamentul substanței lirice susținute de simboluri paradisiac-expresioniste.

Pășind pe „eternul drum al luminii”, poetul devine un febril căutător de „cuvinte talismane patinate de-albastru”, „cuvinte trezind amintirea din copilărie”, „cuvinte festonate cu semne în ofrandă”, fiind preocupat de descifrarea „alfabetului de piatră”. Ca și în volumul *Fragilitatea semnelor* se profilează nestrămutata credință a lui Michel Bénard în Cuvînt / Logos: „Cuvintele care ne locuiesc / Trezesc memoria pietrelor / În semne de scriere rupestră, / Orice operă mărturie se face / Purtătoare de amprente de viață”. Reflectînd o luxuriantă imaginație și o elegantă sensibilitate, poemele sale sunt fructe ale căutării mistice. Nevoia ontologică de religios nu epuizează însă misterul. Așa cum bine observă prefațatorul volumului *Alfabetul tăcerii*, „mysterium-ul ca esență a lumii, ca temei al ei îngăduie deschiderea spre transcendent. Fiindcă, s-a spus demult, viața lumii e tocmai manifestarea esenței sale, saturată de taine. Michel Bénard, pe urmele altora, leagă inspirat, cu reușite certe, misterul ontologic de poezie” [2, 14]. Cartea este zeul tutelar al acestei lumi a tăcerii „în care se reclădesc amintiri / ale drumurilor mătăsiilor”: „Cartea prinsă-n piroane pe cruce, / Cartea-templu, / Cartea-pietroi, / Unde omul se-nminunează / Prin cerneala memoriei. / Peisaj-fîntînă, / Pămînt de sub răgălie, / Cremene a scrierii, / În pereți cu var de-albăstrele, / Evidențiind albul din mausolee. / Carte-ofrandă, / Carte-nisip, / Carte-spuma-laptelui, / Unde omul se trezește / În fața grațiilor trase la o parte / Ca la porțile deșertului. / Cartea-ideogramă, / Cartea-simbol, / Cartea sfîntă”.

Dihotomia Ființă / Logos apare obsesiv pe parcursul întregului volum *Alfabetul tăcerii* (v. *Cuvinte deschise, Cartea lapidară, Devenire, Cearceaful mistic, Să crezi în cuvinte, Magia cuvintelor* etc.). Pentru Michel Bénard, poezia „trebuie să fie actul revelator care ne restituie sensul sacralului, al resacralizării lumii prin concluzia unei reale promisiuni de liberate”. Devenit spirit liber, poetul culege speranțele clandestine pe care le poartă lumea, privirea sa se erodează pe icoana cerului, atingînd visul inaccesibil. Dincolo de dorința dialogului inefabil, poetul sondează „memoria pietrelor”, năzuind să descopere limbajul intimului, „acela al semnelor clandestine / unde fiecă venă albă / se miră de culorile vocalelor”. Recunoscînd-se „păsărar de cuvinte, hărțuitor de verbe”, „sufălător de litere”, poetul caută în fructele din insule „savorile cărnii matricale”. Ca raza de lumină, ce se prelinge din cer, „bărbatul se descoperă în strigătul femeii”. Poetul din Reims surprinde femeia în ipostazele cele mai neobișnuite: „femeia vulcan adormit”; „femeia-poem”; „femeia iluzie”; „femeia ofrandă”; „femeia revelație” etc. Opiumul iubirii nu exclude dorința carnală: „Să prind rădăcini, să fac lăstari / În carnea ta de femeie / Unde se-ntrupează rătăcirile mele” (*Talisman*), trimiterile la un pîntec-ofrandă, în așteptarea fecundării fiind dense în acest din urmă volum: „Să modelez materia trupului tău / Să amestec în el un bloc de argilă, / Să mă-nrădăcinez în pămînturi primitoare / Ale pîntecului tău în ofrandă” (*Migrări*); „Să mă ancoroz de pontonul de-opal / De mătăsurile pîntecului tău ca ofrandă...” (*Doamnele albe*); „Trupul tău în ofrandă se identifică / Cu acela al învăluitoarei vestale” (*Ierbarul*). Poetul vorbește

uimitor despre Femeie, combinând culorile întregii palete cromatice, pentru a-i descifra alfabetul sufletului: „Încat între mirajele amintirii / Din albastrul pietrelor vulcanice / Și cenușiul ochilor tăi / Pe care iubirea o subliniază cu mov, / Depun sub voalul unui vis / Buzele mele pe pielea ta...” (*Clipa trecătoare*). Creatorul *Fragilității semnelor* vede femeia olfactiv: „Există mereu această amintire / De miros de sare și de-alge marine / Al unui trup ce se desenează / Pe cărarea memoriei” (*Mîngîieri de spumă*) sau „Privesc pînă la îmbătare / Paleta nopților noastre de lavandă, / Visez pînă la parfumurile dezordinii noastre / Pierdute în misterioase adîncuri” (*Nopți de lavandă*), dar o simte și „ca pe o multiplă muzică” (Roland le Cordier): „Din trupul său în contur de liră / Emană o stranie muzică...” (*Obstacol*). Percepută olfactiv (fiind „delicată ca mirosurile / unei magnolii mîngîind / boltirea unui cer transfigurat” și „exaltînd parfumuri îmbătătoare”), dar și *muzical* (avînd trupul „în contur de liră”, purtînd „reminiscențele lăutei orientale”, murmurînd cîntecul ce înflăcărează „ca focul de cîrcei de vie”, pe cînd „buza redevine / pictor de vieți și vioară de suflet”) femeia, în viziunea lui Michel Bénard, rămîne un „mister izvodit din dantele negre”, un alfabet care trebuie descifrat: „Să-ți sondez izvoarele cu bagheta de nuc / Și să împărtășesc toate consonanțele din / Alfabetul sufletului tău de femeie” (*Doamnele albe*).

Strania „frumusețe nimbata de transparență”, cu „bustul în profil de arcă”, are chipul „frumos ca o floare sălbatică”, cu „reflex de suflet de țigancă”, „ochii latini” cu „nuanțe de brun”, gura ce „șterge sfîșierile” și „pudrează paiete de iubire”, „sîinii înfierbîntați” ca și „mătăsurile pîntecului”, „talia blîndă”, iar inaccesibilul ei trup, „tandru în așteptare” se „drapează în culorile cerului / ca un suflu etern”. Esența femeii îl face pe poet să descopere „cealaltă față argintată a oglinzilor lumii”. Purtătoarea „noilor noastre existențe”, femeia, este ființa „celei de-a doua nașteri / aceea a riturilor de sare / a rădăcinii și a sevei”. Devenită revelație, iubirea provoacă muzica sferelor și trezește „sufletele pereche într-o complicitate care atinge, prin scriere celestă, sub un cer transfigurat, chiar universalitatea” [2, 16.]: „Și vom pleca în secret / Pe arhipelagul acoperit de măceși / Să aprindem focuri de Saint-Jean / Sărbătorind în iubire / Trezirea sufletelor noastre pereche”. Conducîndu-ne din taină în taină pînă la misterul ființei, poemele lui Michel Bénard descoperă femeia, care „este trăită la scară cosmică în țărurile sale, în fluviile sale, în insulele și în tăcerile ei interstelare” (Gabrielle Clerc). Contemplînd un univers „în care viața se fisurează în tăcere / de gratiile închisorilor uitării”, poetul caută un echilibru, o axă a lumii. În acest scop, „el plasează femeia undeva în centrul acestei lumi și prezența ei umple golul, căci din această relație interumană se separă izvoarele și prinde viață imensul ocean al sentimentelor”, după cum observă traducătoarea volumului *Alfabetul tăcerii*, Manolita Dragomir-Filimonescu [3, 242].

Poetul nu este singur în acest univers abandonat „în voia vînturilor”, îl însoțesc peste tot „pensulele de mătase”, „coloanele scrisului”, „cercurile eternului”, „urmele copilăriei” și „mirosurile aratului”. El împarte cu generozitate culori, gesturi, parfumuri, sunete. Poemele reunite în acest volum conturează profilul unui poet sensibil, a cărui substanță lirică vine dintr-o imensă dorință de a descifra misterul universului alcătuit din jocuri de culori, emoții și imagini. Poezia sa nu poate fi cantonată între pereții înguști ai unei grile stilistice paradigmatică. Aceasta este o poezie care ne invită să descoperim sublimul cu sufletul, cu simțurile deșteptate. Motivele dominante: nisipul

visător, alchimia bronzului, stelele cîntătoare, verdele grîului, nuanțele de albastru sau mov, cometele aurii, umbrele saturniene, giulgiul mistic, prafurile pastelate, tăcerea albă creează „o muzică a luminii... precum o muzică a sufletului”, în care „cuvintele și gîndurile se iubesc muzical în lumină sau luminos în muzică” (Maurice Courant).

Evocînd Femeia, iubirea, Copilăria, Natura, Moartea sau însăși Divinitatea, Michel Bénard creează un teritoriu liric în care forma cuvintelor se împletește cu luxurianța culorilor și muzica sferelor. Poezia sa este a „unui pictor, a unei culori albastre, care-mi pare că se apropie de acel albastru mistic, albastrul lumii de dincolo” (André Henry); este o poezie a *catharsis*-ului, pentru că „sensul frumuseții este întotdeauna prezent” (Jean Aubert). Purtînd pecetea unui stil definitoriu, versurile poetului din Reims provoacă sensurile să se lase descoperite. Suple, elegante, candido și insinuante, cuvintele participă alchimic la crearea unui metalimbaj liric benardian. Surprinde această prospețime și vervă a limbajului care reușește să producă efectul estetic necesar pentru transmiterea emoției, fără a afecta autenticitatea trăirii.

Bibliografie

1. Michel Bénard, *Alphabet du silence / Alfabetul tăcerii*, Timișoara, Editurile ArtPress & Augusta, 2007.
2. Adrian Dinu Rachieru, *Michel Bénard și „dublul angajament”*, în *Alphabet du silence/ Alfabetul tăcerii* de Michel Bénard, Timișoara, Editurile ArtPress & Augusta, 2007.
3. Manolita Dragomir-Filimonescu, *Un cuvînt al traducătorului*, în *Alphabet du silence/ Alfabetul tăcerii* de Michel Bénard, Timișoara, Editurile ArtPress & Augusta, 2007.

Les activités francophones de Krastju Kratchounov en Bulgarie (début du XXe s.)

Raia ZAIÏMOVA

Institut d'Études balkaniques, Académie bulgare des Sciences, Sofia, Bulgarie

La francophonie balkanique diffère de celle de l'Europe occidentale et de celle de ses colonies par le simple fait qu'on n'a pas eu de colonies propres et que c'est grâce à l'enseignement laïc et aux écoles des congrégations religieuses qu'on a eu accès à « la langue et au progrès des Lumières ». Et, contrairement à la décadence relative de la langue française dans le monde à partir de la fin du XIX siècle¹, l'apogée de la francophonie en Bulgarie prend son essor à cette époque et s'est prolongée ensuite jusqu'à la fin de la Seconde guerre mondiale.

Qui est Krăstju Kratchounov ?

La biographie de Krăstju Kratchounov (Кръстьо Крачунов) est absente dans les encyclopédies bulgares, quoique les bibliothèques en Bulgarie et en France conservent ses nombreux écrits, dont une seule partie est exploitée par les chercheurs de l'histoire politique et diplomatique². Cet historien a consacré 28 ans de sa vie à l'éducation bulgare étant d'abord enseignant d'histoire, géographie et langue française à Sofia, puis inspecteur auprès du ministère de l'instruction publique. Kratchounov écrit lui-même être « ancien élève de la Sorbonne » (1910-1911 ?) et stagiaire d'histoire moderne à Vienne, Berlin et à Paris (1914, 1924-1925). C'est aussi l'un des premiers chercheurs de l'image des Bulgares dans les écrits étrangers du XIXe-XXe s. : parmi ses portraits verbaux se distinguent ceux du colonel Léon Lamouche, du slavisant Louis Léger, de l'ethnologue Félix Kanitz, du politicien anglais lord Buxton, de l'historien tchèque Ireček, etc.³

Rousseau et les hommes illustres

Kratchounov a publié dans sa langue maternelle un essai intitulé « Rousseau et la culture » (Русо и културата, 1910)⁴. C'est une brochure de 38 pages dédiée aux « lycéens idéalistes ». De la même année date une autre brochure en bulgare intitulée « La civilisation » (Цивилизацията), dédiée aux maîtres d'école en Bulgarie⁵. Un an plus

1 François Pitti Ferrandi, (2001). Le français, langue diplomatique, *La francophonie à travers «la Revue de l'AMOPA»* (Paris): 12-15.

2 Krăstju Kratchounov, (1932) *La politique extérieure de la Bulgarie, 1880-1920. Etude diplomatique documentée*. Sofia.

3 V. l'avant-propos dans: Кръстьо Крачунов, (1935). *Из българската културна история*. София; le même (1934) "Характеристика на българите според именити чужденци". *Философски преглед* (София), N 5: 390-394.

4 Кръстьо Крачунов, (1910) *Русо и културата*. Габрово.

5 Кръстьо Крачунов, (1910) *Цивилизацията*. Габрово.

tard, c.à.d. en 1911, sont publiées deux autres brochures, toujours en bulgare : « La révolution et l'égalité » (Революцията и равноправието) et les « Hommes illustres » (Знатни люде). Celles-ci sont rédigées pendant son séjour parisien en 1911, lorsqu'il était étudiant à la Sorbonne. Dans la préface de « La révolution et l'égalité » Kratchounov exprime sa gratitude pour la rédaction de son ouvrage à Nikolaï Karéev (1850-1931), historien de renom et sociologue russe, aux éminents historiens Ernest Lavisse (1842-1922) et Charles Seignobos (1854-1942)⁶, ainsi qu'à Alphonse Aulard (1849-1928), véritable chercheur de la Révolution française⁷. La seconde brochure de 1911 – les « Hommes illustres » – est dédiée aux « lecteurs infatigables ».

Dès le début de son essai « Rousseau et la culture » Kratchounov parle du « développement culturel » de l'humanité où un seul individu ne déterminait pas le « progrès historique ». L'individu n'était que « le produit du temps et des conditions de vie ». Dans ce contexte il présente Rousseau comme un individu qui appartient à la catégorie des « génies » qui ont légué à l'humanité quelque idée particulière. Et pour former une image complète de ce « génie original », l'auteur bulgare le situe dans la « vie culturelle de son époque » et la « civilisation française »⁸. Ainsi le dix-huitième siècle français est identifié avec les Lumières et les philosophes Voltaire, Diderot, Turgot et les idées matérialistes, athéistes et physiocrates. La monarchie absolue étouffait la liberté de l'individu et l'égalité civique, la royauté vivait dans le luxe, tandis que « la masse populaire » était « exploitée par la bourgeoisie ».

Je mentionne entre parenthèses que cette dernière expression figée devient ultérieurement très répandue dans le discours philosophique et politique des Bulgares socialistes et puis communistes. C'est un stéréotype qui va de pair avec celui du « fascisme allemand et bulgare » attribué à l'Allemagne Hitlérienne et à la Bulgarie monarchique et qui, faisant partie du discours politique bulgare, n'a pas tout à fait perdu ses traits mythologiques dans notre actualité.

Pour en revenir au texte de Kratchounov de « Rousseau et la culture », j'ajouterai que son objectif n'était pas orienté vers une description détaillée du dix-huitième siècle français. La présentation de Rousseau va de pair avec quelques commentaires. Les idées du Genevois sont considérées généralement comme « négatives ». Et pour trouver un biais d'explication de ce postulat, il mentionne en marge « quelques acquisitions culturelles » qui dans son discours concernent exclusivement le siècle des Lumières, le « grand » Voltaire avec sa fameuse expression « écraser l'infâme » (да смачкаме гадината) et son intelligence qui avait mis sur un piédestal l'esprit humain tout « en le rendant libre ».

Kratchounov présente les idées rousseauistes concernant le théâtre, les arts, les sciences, l'Etat, l'éducation. Y sont constatées les contradictions entre les démarches, la conduite de Rousseau en société et ses pensées énoncées dans ses écrits. Il est à remarquer que Kratchounov a consulté en original les œuvres de Rousseau, notamment le « Contrat social », les deux « Discours » présentés à l'Académie de Dijon, la « Lettre

6 Adeptes de l'histoire événementielle, auteur de *l'Histoire politique de l'Europe contemporaine* (1897).

7 C'est le premier chercheur de la Révolution d'après des sources d'archives et titulaire de la première chaire d'histoire de ladite Révolution à la Sorbonne ; président de la Mission laïque française qui gérait les établissements français à l'étranger (1906-1912).

8 Кръстьо Крачунов, 1910: Пусо: 9.

à d'Alembert » et « Emile ». Si l'on fait confiance à la littérature citée dans « Rousseau et la culture » il a puisé peu d'information dans les écrits critiques (Karéev, Morley)⁹. L'essai de l'auteur bulgare ne sert qu'à convaincre le lecteur que la philosophie du Genevois était nuisible au progrès humain. Sa caractéristique *антипросветителен* (с. 27) - c.à.d. quelqu'un qui est contre les Lumières – adressée personnellement à Rousseau nous le prouve.

La culture et la traduction

Dans le « Contrat social » et dans ses « Discours » Rousseau emploie le mot *culture* comme synonyme d'agriculture : « le travail et la culture, seul signe de propriété » écrit-t-il dans ses réflexions pour les droits de possession. On trouve le même sens dans le « Discours sur les sciences et les arts » (1750) et dans le « Discours sur l'inégalité » (1755)¹⁰. À la différence du Genevois, l'auteur bulgare emploie la *culture* pour désigner la société humaine évoluée ou policée, contraire à la vie primitive de Rousseau. En d'autres termes, la *culture* de Kratchounov est identique avec la conception du philosophe sur la *police*. L'un des chapitres de Kratchounov est consacré à « la haine de Rousseau pour la culture » - *културненавистта*. En fait, c'est un mot inconnu dans la langue bulgare et encore plus étonnant est le dérivé *културненавистник*! – c.à.d. quelqu'un qui hait ou déteste la culture.

Il semble que le séjour de Kratchounov à Vienne et à Berlin ait enrichi son vocabulaire de termes allemands qu'il a combinés avec des mots traditionnels bulgares. Dans ses écrits d'histoire de l'Allemagne (1871-1917), rédigés quelques années après « Rousseau et la culture », c.à.d. pendant la guerre de 1914-1918, Kratchounov considère le système d'éducation allemand comme le meilleur de tous les pays du monde et le pays comme « notre allié culturel ». L'Allemagne devait servir d'exemple à la Bulgarie par son « progrès culturel et sa gloire nationale »¹¹. L'auteur bulgare avait subi des critiques de la part de ses contemporains pour l'emploi de termes étrangers qui n'étaient pas appropriés en Bulgarie¹². C'est ainsi qu'on pourrait expliquer le stéréotype *културненавистник*, adressé à Rousseau – une nouveauté bulgare sans doute créée sous l'influence de *kulturgeschichte*. D'autre part, toujours au niveau de la traduction, on remarque que certains termes, noms et expressions français, sont écrits uniquement en français. Encore d'autres sont traduits en bulgare et l'original français est entre parenthèses. Tel est le cas, par exemple, avec le nom du *génie original français*, mentionné parfois comme *Русо*, parfois comme Jean-Jacques Rousseau ou les expressions

9 John Morley (1838-1923) – historien et politicien anglais, auteur de plusieurs livres consacrés aux encyclopédistes (Voltaire, Rousseau, Diderot).

10 Chapitre IX Du domaine réel du Contrat social : www.Pages.globetrotter.net/scbcr/contrat.html ; pour les Discours v. : www.un2sg4.unige.ch/athena/rousseau/jjr_ineg.html; www.wikisource.org/wiki/discours_sur_les_sciences_et_les_arts (consulté le 28. 04. 2008).

11 Кръстьо Крачунов, (1917) *Германска империя*. София: 60-62. Etant éditeur de la revue *Известия на историческото дружество* Kratchounov faisait des recherches d'histoire même pendant la guerre de 1914-1918 étant sous-lieutenant dans l'armée bulgare.

12 Кръстьо Крачунов, (1931) *Външната политика на България (кабинетът Малинов, 1908-1911) според документи*. София: с. 2 сл. L'exemplaire de ce livre et encore d'autres ouvrages de Kratchounov, conservés à la bibliothèque de l'Académie bulgare, sont offerts par l'auteur même.

connues de Louis XIV : « l'Etat c'est moi » (*държавата съм аз*) et « après nous le déluge » (*след нас и потоп*). Dans la « Révolution et l'égalité » Kratchounov se sert de la même méthode : « *гражданско равенство, равенство в правата, равенство пред закона* (égalité civile, égalité des droits, égalité devant la loi) ».

D'autres écrits de Kratchounov – cette fois-ci au sujet de l'influence de la Russie - le révèlent comme un défenseur ardent de la « mission culturelle de la Russie » en Bulgarie. En rendant hommage à ce grand pays considéré comme un pays – civilisateur des peuples, il introduit le mot *културоспособност* pour situer ses compatriotes à un niveau plus bas que la Russie! Dans ce contexte il vise l'éducation des Bulgares en Russie au XIXe s. et leur profit de la protection du tzar au moment où ils étaient encore sous le pouvoir ottoman. En partageant les idées d'Ivan Chichmanov (critique littéraire et ethnologue) Kratchounov considère les pupilles bulgares de la Russie tsariste comme *културтрегери*, c.à.d. porteurs du progrès moderne européen¹³. Mais toutes ces réflexions, faites pendant les années 1940 au sujet de l'histoire de l'éducation en Bulgarie, n'ont aucune relation avec son stéréotype du grand rôle de l'Allemagne, mise sur le piédestal du progrès culturel européen pendant les années de la guerre de 1914-1918. En général, les « grands pays » ou les étrangers de Kratchounov ne sont pas catégorisés dans ses discours. Chacun parmi eux s'oppose au *national* qui, à son tour, doit chercher le meilleur côté pour rattraper la modernité européenne.

Les philosophes de la Révolution française

Les biographies des encyclopédistes sont absentes dans les « Hommes illustres » de Kratchounov¹⁴. Il en est de même dans l'essai sur la « Civilisation » où l'historien bulgare distingue trois formes de « civilisation ou de culture » - matérielle, spirituelle, sociale - et fait un panorama des idées principales de quelques philosophes et historiens du XIXe s. (Guizot, Marx, Karéev, etc.) en mettant l'accent sur les théories du socialisme qui avait tiré ses racines de la Révolution française. Cependant, dans « La révolution et l'égalité » Kratchounov s'arrête en détail à l'histoire de ladite révolution (1789) considérée comme une transformation importante dans la vie sociale en France. C'est un « phénomène grandiose et historique » qui a marqué de son empreinte la civilisation moderne. Kratchounov se réfère à un grand nombre de livres, de sources d'archives et de journaux, surtout français. À part Lavissee-Rimbaud, Seignobos, Aulard et Karéev, il cite Jean Jaurès, Tocqueville, Michelet, Carnot, etc., donc des auteurs du XIXe s. qui ont abordé les questions relatives à la Révolution de 1789 et la période post-révolutionnaire. Dans ce contexte les écrits des philosophes des Lumières ne sont pas cités directement. Rousseau y est présent dans le chapitre sur la religion et les affaires de l'Église catholique en France. Le culte de l'Être suprême ou, en général, les idées déistes de Rousseau que Robespierre (1758-1794) avait embrassées font partie des réflexions de l'auteur¹⁵. Dans sa conclusion sur ces événements Kratchounov met l'accent sur le fait que l'Église catholique en France empêchait la réalisation de l'égalité civique

13 Кръстьо Крачунов, (1940). "Приноси за проучване на учебното дело. Русия и българското образование (1856-1877)". *Учителски преглед*, г. XXXIX, кн. 9: 1152-1164.

14 Parmi les « illustres » on trouve Beethoven, Kant, Lavoisier, Newton, Michel-Ange, Victor Hugo, etc.

15 Кръстьо Крачунов, *Революцията*: 37 сл.

et que la Révolution avait imposé son caractère réformiste en créant des conditions favorables pour la liberté et l'égalité. En rendant hommage au rôle civilisateur de ce pays il le considère comme un « chef d'œuvre » de la Providence qui a ouvert la voie à l'éducation laïque.

L'auteur bulgare n'a pas eu l'intention de donner des leçons à son public de lecteurs. Sa thèse se limite à une présentation globale des idées des philosophes qui ont inspiré la Révolution française, devenue la « base de la démocratie moderne » en prouvant que l'égalité entre les hommes peut être réalisée uniquement dans une société réformée¹⁶.

Les « hommes illustres » ou les « génies » de l'Antiquité à l'époque moderne ont préoccupé son esprit pour un certain temps. Mais, spécialement, les étrangers, qu'ils soient anciens ou modernes, ne sont plus au centre de ses intérêts après 1911. Ceux-ci ont cédé la place aux hommes d'État et aux zéloteurs de la culture bulgare du XIXe - début du XXe s. (Marin Drinov, Petko Karavelov, Alexandre Malinov, etc.) et aux problèmes de l'éducation nationale.

Le pédagogue francophone

Les livres de Kratchounov ainsi que ses articles dans la presse publiés en bulgare et en français concernent exclusivement la politique et la diplomatie de la Bulgarie moderne et les problèmes de l'éducation laïque. Pendant les années 1920 il collabore au journal « La Bulgarie » (1923-1935) - édition francophone successeur de l'« Echo de Bulgarie » (1913-1923), porte-parole devant l'opinion publique européenne. La plupart des articles rédigés en français par lui-même ne sont pas signés¹⁷. On pourrait considérer ce phénomène comme traditionnel¹⁸. Kratchounov y a publié une cinquantaine d'articles sur la politique extérieure de la Bulgarie moderne et les activités artistiques en Bulgarie. Il considérait l'éducation comme « un facteur primaire pour le progrès » de la nation. Voilà pourquoi grâce à sa mission spéciale en France (1924-1925) pour l'étude des systèmes modernes d'enseignement, le pédagogue bulgare a consacré encore une dizaine d'articles aux modèles européens.

En réfléchissant sur l'instruction civique en France et en Angleterre, sur le *Staatsbürgerkunde* en Allemagne après la guerre de 1914-1918, Kratchounov cherche à formuler les besoins bulgares à l'échelle pédagogique : un Etat moderne tel que la Bulgarie devrait compter sur l'instruction publique pour éduquer sa jeunesse dans l'esprit du « nationalisme rationnel » et ainsi former « le nouveau citoyen » bulgare. Les modèles des « peuples culturels contemporains » - selon l'expression de Kratchounov - ne sont que le bon exemple à suivre pour instrumentaliser le rôle de l'école dans un Etat moderne¹⁹. Le progrès culturel de chaque nation dépend du niveau d'éducation

16 *Ibidem*: 48, 65-71.

17 Krăstju Kratchounov, 1932: 5-6.

18 Raia Zaimova, (2007) « La presse francophone bulgare: universalisme et identité nationale. » *Traditionnel, Identité, Modernité dans les cultures du sud-est européen : la littérature, les arts et la vie intellectuelle au XXe siècle*, textes réunis par R. Stantchéva et Al. Vuillemin, Arras: 94-99. Institut d'Etudes balkaniques, Sofia & Artois Presses Université.

19 Voir par exemple : Кръстьо Крачунов, (1934) « Гражданско възпитание », *Просветно единство*, N

et pour avoir de bons résultats il faut étudier les sources primaires de l'histoire, classer et grouper les témoignages des époques précédentes pour découvrir la vérité. En fait Kratchounov – qui paraît disciple de Descartes et dix-huitiémiste – se réfère aux savants modernes du XIXe s. (Charles Seignobos, Nikita Karév). Et toujours dans le même ordre d'idées il rappelle l'ancienne maxime : « *historia est magistra vitae* » et la position du ministre français Léon Bérard²⁰ qui pendant les années 1920 faisait monter un projet d'instruction civique « au nom de la gloire de la France » dans le but de surmonter les « difficultés » dans l'éducation après la guerre de 1914-1918²¹.

En fait, pendant les années qui suivent le traité de Neuilly (1919) la Bulgarie en deuil rêvait de nouveau de sa consolidation nationale. Quoique la France, pays vainqueur, subisse des critiques sévères bulgares, certains politiciens et savants ne renonçaient pas à profiter de l'expérience française dans le domaine de l'éducation et des activités littéraires²². Tel était alors le cas de Kratchounov, envoyé en mission à Paris par Alexandre Tzankov, ministre de l'instruction publique²³. Il fallait joindre la réconciliation aux besoins nationaux. Le résultat est évident : les écrits de l'inspecteur bulgare sont pleins de patriotisme et d'un ton autoritaire qui cherche à enseigner la morale et l'amour pour l'histoire nationale, puisque le progrès de chaque nation est déterminé par l'équité de l'instruction publique et laïque. « Notre Renaissance nationale », les Saints Cyrille et Méthode, l'écrivain et révolutionnaire G.S. Rakovski (1821-1867) et encore d'autres processus et éminentes figures du passé bulgare présentent le côté national digne d'être connu hors du pays²⁴. Il est à remarquer que leur propagation en langue française dans la presse ne sert qu'à informer le monde étranger des actualités de la Bulgarie, de son histoire et de son ambition de faire partie du progrès de l'Europe moderne²⁵.

En guise de conclusion

En général, la société bulgare à la fin du XIXe – début du XXe s. assume le traditionnel et le moderne à la fois. Après 1878, lorsque la Bulgarie s'engage dans une nouvelle voie de développement où les institutions d'État sont les agents principaux de la modernisation, les modèles européens s'imposent dans une société exclusivement agraire qui doit rompre avec l'ancienne inertie et le mode de vie des provinces ottomanes. Dans le domaine des belles-lettres et des humanités en général cohabitent deux stéréotypes relatifs au passé et au présent, au patriarcal et à l'europpéen, où

7, год. I: 3-4.

20 Léon Bérard – ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts entre 1921 et 1924.

21 Кръстьо Крачунов, (1934) *Народната просвета в България. Някои от зидарите на националната култура*, София: 3-5.

22 V. « Echo de Bulgarie », 1922, 1923, vol. 9, 10, 11; « La Bulgarie », 1923, N 14; Raïa Zaïmova, Vasilka Tărkova, (2006) « La France de Jordan Ivanov ». *Francophonie et multiculturalisme dans les Balkans* sous la direction de E. Oktoropoda-Lu. Paris : Éd. Publisud : 39-54.

23 Кръстьо Крачунов, 1934: 3-5.

24 Voir le journal « La parole bulgare » (Sofia), 1936, NN 38, 46, 64, 74, 82, 90, 94.

25 Pour la formation des élites bulgares voir : Добринка Парушева, (2008) *Правителственият елит на Румъния и България втората половина на XIX и началото на XX век. Социална история*. София: Институт по балканистика.

la confrontation entre « nous » et l'« Europe » détermine le caractère de la culture bulgare. Kratchounov n'est pas le seul intellectuel, éduqué à la Sorbonne et en Europe centrale, qui considère les pays modernes comme des « pays civilisés », dignes d'être verbalement connus par ses compatriotes. Sans proposer, par exemple, un nouvel ordre social, le Bulgare s'efforce de construire des images surtout françaises – Rousseau, les Lumières, la Révolution de 1789 - complétées par les dernières originalités dans le domaine des sciences sociales, la philosophie et l'histoire. Dans la présentation de ces images on se heurte aux problèmes linguistiques et de traduction de ces « nouveautés », parfois inadmissibles pour les contemporains de Kratchounov. L'invention dite *културненавистник* ou *културтрегер* est un bon exemple de traduction originale au début du XXe s.

Étant de parti pris pour toute modernité européenne identique à la « civilisation » ou aux « pays civilisés » l'auteur se dégage comme un défenseur de la pensée de Rousseau sans chercher à faire des parallèles avec le passé ou le présent bulgare. Ainsi l'image du Genevois qui, dans les discours de Kratchounov, se distingue nettement de celle des autres encyclopédistes des Lumières, fait partie du niveau « étranger » dans la culture bulgare et coexiste avec l'image des autres « génies » européens (Michel-Ange, Lavoisier, Victor Hugo, etc.), auxquels s'ajoutent progressivement dans le temps celles des intellectuels bulgares de la génération moderne (XIXe – XXe s.). La présentation de ces derniers coexiste avec le zèle du pédagogue francophone qui, en prenant l'exemple des dernières nouveautés dans l'éducation nationale en France, s'efforce de suivre l'ainsi dit « nationalisme rationnel » proclamé après la guerre de 1914-1918 en Europe.

LANGUE ET DIDACTIQUE

Французский язык в виртуальном общении в интернете

И.Н. АРТЕМЬЕВА

Международный банковский институт, Санкт-Петербург, Россия

Широкое применение информационных технологий, компьютерной техники в деловой, профессиональной, общественной, частной жизни современного общества не только придает новое качество всем аспектам жизни, но и не может не отразиться в языке. С одной стороны это влияние проявляется в массовом, все увеличивающемся проникновении специальной терминологии в общенациональные языки.

Эта терминология, право на существование которой во французском языке дается специальной Комиссией по терминологии и неологизмам (Commission gйnйrale de la terminologie et de nйologie при Commissariat gйnйral de la langue franзaise) правительства Франции, включает как огромное количество заимствованных англицизмов (scanner, cliquer, smiley), так и слова с более сложной этимологией (например, blogue, bloguer, blogueur)¹ или неологизмы французского происхождения, использующие романские или греческие корни (например, internaute, cyberculture, cybernovice, arobase, toile mondiale, courriel, pourriel и мн.др.).

С другой стороны, в рамках национальных языков возникает особый субъязык, применяемый пользователями Интернета в ходе виртуального общения. В данной статье рассматриваются некоторые особенности этого подъязыка на материале французского языка.

Стилистическое (лексическое и грамматическое) своеобразие этого «киберязыка» определяется самими условиями общения на форумах, чатах, блогах.² В процессе коммуникации в Интернете собеседники, как правило, не видят друг друга (если не используют вебкамеру и программу типа Skype) и применяют код, который по форме является письменным языком, а по существу, по стилевому своеобразию устным.

Пользователи Интернета хотят, чтобы эта письменная коммуникация происходила также быстро, как и при устном обмене репликами. Они хотят также передавать чувства, эмоции, часто прибегая для этого к пиктографическим символам.

Характерной особенностью общения в Интернете является то, что личность собеседников нередко скрыта под маской псевдонима. Эта анонимность с самого начала существования Интернета стала сознательным выбором его пользователей во имя двух принципов: свободы выражения и равенства «граждан Сети» (citoyens du Rйseau).³

От обычного разговора в реальной жизни «виртуальный» разговор отличается тем, что в нем одновременно может участвовать неограниченное количество собеседников со всех концов света. При этом каждый находится в одиночестве перед своим монитором. Наконец, определенную стилевую окраску

привносит то обстоятельство, что с самого начала пользователи Интернета принадлежали в основном к молодежной части общества, постепенно становясь старше вместе с Интернетом. Это также способствовало демократизации «киберязыка», широкому использованию в нем молодежного сленга, элементов игры и т.п.

Не исключено, что определенное влияние на язык пользователей франкоязычных форумов оказывает и то, что они могут быть носителями разных национальных вариантов французского языка: французского, канадского бельгийского и т.д. (или вообще иностранцами), придавая свое лексическое и грамматическое своеобразие французскому «киберязыку». (Например, слово «rouri!el» - спам – пришло из канадского французского).

Некоторые языковые различия можно отметить на форумах, посвященных разной тематике, что, вероятно, объясняется разным образовательным и культурным уровнем их участников.

Изучение языка ряда французских форумов, подтвержденное исследованиями французских авторов, позволяет сформулировать некоторые типичные особенности этого подъязыка.

1. Синтаксическая структура высказываний отражает синтаксис устной разговорно-фамильярной речи, с короткими предложениями, почти полным отсутствием сложноподчиненных предложений, причастных и деепричастных оборотов и т.п.

2. Собеседники демонстрируют пренебрежение к «письменным условностям», допуская как опечатки, так и намеренное игнорирование сложной французской орфографии. (Например, *bo* вместо *beau*). Это «пренебрежение» к орфографии отражает сознательное стремление передать фонограмму, создать эффект звучания и с другой стороны позволяет обеспечить быстрое письмо.

3. Высказывания изобилуют такими элементами спонтанной неформальной речи, как эллипсис отрицательной частицы «*ne*» в отрицательной форме глагола (Например, *j'ai pas compris* вместо *je n'ai pas compris*), элизия буквы «*u*» в местоимении «*tu*» перед глаголом, начинающимся на гласную. (Например, *t'as vu* вместо *tu as vu*),

4. Вопросительные предложения строятся, как правило, без инверсии и без «*est-ce que*».

5. Очень распространено употребление будущего времени (*future simple*) вместо императива (*Tu feras* вместо *Fais*).

6. Как обычно в устной спонтанной речи, часто делается сегментирование предложения (Например, *moi, j'ai pas fait*).

7. Для реплик интернавтов (именно называются пользователи Интернета по-французски) характерно то, что К.А.Долинин называет «речевым браком»⁴, т.е. перебои в синтаксической структуре фразы, являющиеся результатом изменения синтаксической схемы высказывания в процессе его реализации – анаколуф, гезитация, перебои, вызванные поиском нужного слова, и т.п.

8. Демократический характер общения подчеркивается тем, собеседники, как правило, обращаются к друг другу на «ты», даже если из контекста понятно,

что они не знакомы друг с другом. Вместе с тем общение в Интернете не лишено определенного этикета, формул приветствия, прощания и т.п.⁵

9. Интересный лексический пласт представляют неологизмы, изобретаемые самими пользователями в процессе общения. Такие новые слова или новые значения уже существующих слов обсуждаются на форумах, фиксируются в «коллаборативных» электронных словарях, в корректировке которых в прямом режиме могут участвовать все пользователи.⁶ Например, *courriel* - электронное послание, *gratuciel*- бесплатная общедоступная программа, авторские права которой сохранены за ее создателем, *groupiel* - программа, в которой могут участвовать одновременно несколько пользователей, *partagiciel*, *distributiel* (*shareware*) – программа, в разработке которой могут добровольно участвовать пользователи Интернета, и т.п. Характерно использование во многих из этих неологизмов суффикса «iel», ставшего очень продуктивным в этой терминологической области.

10. Особого внимания заслуживают пиктограммы, широко применяемые «интернавтами». Эти пиктограммы, называемые по-английски «smiley», на французских сайтах обозначаются словами «face, frimousse, binette, йmotiсfне». Термин еще, по-видимому, не устоялся. Зато в Интернете можно найти словари, содержащие пиктограммы, которые передают самые разные эмоции и отношения между людьми.⁷ Кроме традиционной улыбки ☺, приведем еще некоторые из сотен смайлов. Например, **:-0** означает «пользователь удивлен», **:'-(** «пользователь плачет», **:-{** «пользователь имеет бороду», **!-|** «пользователь заснул», **:-Q** «пользователь курит», **:-&** «пользователь не знает что сказать», **8-)** «пользователь носит солнцезащитные очки», **c=-)** «пользователь повар», **{{{nom}}}** «обнимаю», **(:!** «пользователь глупый» и т.д.

11. Пользователи Интернета создают плюриграфический язык, который не всегда соблюдает официальные языковые нормы, отраженные в словарях и грамматиках, но зато содержит огромное количество символов, обеспечивающих скоропись и придающих высказываниям игровой, провокационный характер. К ним относятся: 1). Сокращения. Например, **Alp**: à la prochaine, **AMHA**: à mon humble avis, **SJPMp**: si je puis me permettre, **QJAVA**: quand j'avais votre âge, **FEDCNQ**: force est de constater néanmoins que, **INEDPMVQ**: il n'en demeure pas moins vrai que, **EDDCQVDED**: en dépit de ce qui vient d'être dit. Как видно из последних примеров, некоторые сокращения используются для очень длинных предложений и выражают довольно частные соображения).

2). Символы в виде ребуса, использующие буквы, цифры, «собаку», и передающие звучание фразы. Например, **@2M1**: à demain, **2bi1to**: à bientôt, **1Bzñctou**: un baiser, c'est tout, **100Lj'M+ri1** : sans elle je n'aime plus rien, **D100j'taten**: descends, je t'attends, **JeVO6ñй**: Je vais au ciné.

3). Скоропись стенографии. Например: **Brj**: bonjour, **KRS**: caresse, **SLT**: salut, **MSG**: message, **Atd**: à ta disposition, **MDR** : mort de rire.

4). Транскрипция текста. Например: **CTbon**: C'était bon, **CKi**: C'est qui ?, **Jené-mar**: J'en ai marre, **Kféolé**: café au lait, **tabitou**: T'habite où, **NRV**: énervé, **GtouKC**: J'ai tout cassé и т.д.

Язык Интернета имеет общие черты с языком SMS, т.к. нередко использует одни и те же символы, ставшие лексемами.

Как точно характеризует язык Интернета Ж.Анис, «коммуникация в Сети создала свои собственные характеристики: деперсонализацию графических знаков, отсутствие физических ориентиров, выворачивание наизнанку синтаксиса и, несмотря на это, желание выразиться искренне и экспрессивно».⁸

Библиография

1 Alain Rey Lexi-com'. De bravitude a Bling-Bling. P., Fayard, 2008, p202-204. Это слово произошло от шведского слова «log» - полено, которое древние мореплаватели бросали за борт для определения течений, потом эта информация заносилась в судовой журнал, который также стал называться «log» в том числе в английском языке. С развитием Интернета домашний журнал пользователей окрестили Web log, а затем в результате игры слов получилось «blog» с выпадением «we». В 2002 г. пользователи Интернета в Квебеке придали этому слову французскую орфографию: «blogue». Французская комиссия по терминологии предлагала заменить его французскими эквивалентами «bloc-note» или «bloc», которые не прижились, зато во французском языке уже появились производные от «blogue»: «bloguer», «blogueur».

2 Marcienne Martin Le langage sur l'Internet, un savoir-faire ancien numérisé. P., L'Harmattan, 2007

3 Odile Ambry Internautes, bas les masques ! In : Le français dans le monde. 2008. N360, p.64

4 Долинин К.А. Стилистика французского языка. М., Просвещение, 1978, с.280-282

5 <http://www.sri.ucl.ac.be/SRI/rfc1855.fr> (site présentant les règles de la Netiquette)

6 <http://www.dicodunet.com> (site dédié à la réalisation d'un dictionnaire dit « collaboratif »),

<http://www.linux-france.org/prj/jargonfr> (site mettant en ligne un dictionnaire informatique francophone),

<http://www.ordiworl.fr/jargon/P/partagiciel.html> (site dédié au relevage taxinomique de terme en usage sur l'Internet),

7 <http://www.chez.com/smiley>

Dico SMS 1, P., Michel Lafon, 2001

Dico SMS 2, P., Michel Lafon, 2001

Dico SMS 3, P., Michel Lafon, 2001

Anis Jacques Parlez-vous texto? Guide des nouveaux langages du réseau. P., Le Cherche Midi, 2001

8 Idem, p. 29

Reflecții asupra limbajului juridic modern

Nicoleta BAGHICI

Universitatea de Stat „A. Russo”, Bălți

Résumé : Dans la présente communication, nous proposons de redéfinir ou de faire quelques réflexions sur le langage juridique moderne ou les langues de spécialités. Celles-ci sont rarement abordées avec des préoccupations des théorie linguistique. Depuis une évolution générale de la « linguistique appliquée » depuis la démocratisation de notre pays, on s'est soucié de statistique, de didactique, mais pas des langues spécialisées et des terminologies.

« Nimic nu-i mai puțin cunoscut ca ceea ce toată lumea trebuie să cunoască :

LEGEA ! »

H. de Balzac

Legile, ordonanțele, hotărârile, al căror conținut este transmis utilizatorilor, în expresie scrisă, prin publicare în Monitorul Oficial, reprezintă mesajele normative ale statului. Modalitatea de redactare a unui astfel de mesaj s-a dezvoltat și perfecționat de-a lungul timpului¹. În prezent, peste hotare au apărut o multitudine de ghiduri de redactare destinate profesioniștilor în elaborarea actelor normative. Nici un aspect nu le-a scăpat acestora: structură, elementele constitutive ale actului normativ (preambul, titlu, articole, definiții, enumerări, dispoziții anexe etc.); sintaxă și stil (diateza și timpurile verbelor, folosirea singularului și pluralului, a masculinului și a femininului, chestiuni privind sinonimia, neologismele, împrumuturile din limbi străine, prescurtările etc.); prezentarea formală (punctuație, paranteze, folosirea majusculilor etc.). Această parte a legisticii este apropiată de dreptul lingvistic.

Enunțurile juridice transpuse în texte pot fi: texte de lege (în sens larg, de act normativ), decizii sau hotărâri ale instanțelor, contracte etc. Actul normativ care expune motivele și enunță dispoziții, articol cu articol, hotărârea judecătorească care enunță motivele și dispune măsuri, contractul care formulează prevederile, clauză cu clauză, toate serealizează cu ajutorul unui limbaj specific, numit limbaj juridic.

În sensul său primar¹, limbajul este facultatea naturală de a vorbi, folosirea cuvintelor, a vorbelor (în sensul în care se spune că „limbajul este propriu oamenilor”). O limbă este modalitatea particulară prin care această facultate este pusă în practică într-o comunitate lingvistică, un idiom, în special un idiom național, adesea numită limbă comună sau limbă naturală (în acest sens româna, engleza, franceza sunt limbi). Dacă se admit aceste definiții curente, limbajul dreptului n-ar fi nici limbaj în sens primar, nici limbă. Numai că se mai utilizează denumirea de limbaj, în cadrul unei limbi,

¹ **Gérard Cornu** – *Linguistique juridique*, 3-e édition, Paris, Montchrestien, 2005:15

și pentru a desemna modalitatea particulară în care limba este vorbită într-un grup sau într-un sector de activitate, dacă această modalitate prezintă suficiente proprietăți lingvistice pentru a fi izolată ca un fel de exprimare specială.

În cadrul unei limbi naturale există un enorm fond de noțiuni care sunt comune tuturor disciplinelor și alte grupuri de noțiuni specifice limbajelor specializate. Limbajele specializate sau terminologiile sunt diversificate, individuale, relativ independente.

Distincția între limbaj comun și limbaj specializat presupune raportarea la totalitatea limbajului unei limbi. Delimitarea ține seama de mai multe criterii interdependente : circulația sau frecvența cuvintelor, factorul stilistico-funcțional (interesul grupelor de vorbitori în funcție de profesia și apartenența social-culturală). Este evidentă importanța unui nucleu lexical comun oricărei comunicări dintr-o limbă dată, indiferent dacă este numit : limbă generală, vocabular comun, vocabular fundamental sau, mai precis, fond principal lexical sau vocabular reprezentativ.

Limbajele specializate sau terminologiile sunt diversificate, individuale, relativ independente. Studiul lor presupune, deci, o abordare specială, proprie fiecărei terminologii care își identifică, în primul rând, trăsăturile definitorii.

Ca parte integrantă a lexicului, terminologia lingvistică prezintă elemente comune cu ale lexicului general dar și elemente specifice terminologiilor, în cazul nostru terminologiei juridice. Elementul comun constă în tipul de mobilitate, care spre deosebire de gramatică, este de tip cantitativ, manifestându-se în creșterea numerică a inventarului de termeni și inventarului de sensuri.

Limba comună este reprezentată de totalitatea cuvintelor și îmbinărilor de cuvinte care se folosesc în mod curent, în timp ce limbajului specializat îi aparțin toate elementele lexicale care sunt, într-un mod sau altul, legate de o activitate specifică, de un domeniu științifico-profesional, și care sunt folosite de un grup de vorbitori în comunicarea lor scrisă sau orală, în cadrul unui domeniu al existenței sociale,

profesionale și culturale. El are o sferă de întrebuințare limitată și, în consecință, este înțeles doar de un grup social strict determinat. De asemenea, relațiile existente între limbajul comun și cel specializat fac posibilă deplasarea unităților lexicale dintr-un registru în celălalt. Pe de o parte, vocabularul specializat atrage prin specializare și transfer elemente curente ale lexicului comun, iar pe de altă parte, el împrumută altor arii lexicale termeni, care pot fi supuși unei alte specializări sau unui nou transfer

metaforic. În principal, prin limitarea câmpului obiectual-noțional, cuvintele din lexicul comun pot trece în componența lexicului specializat. În cazul limbajului juridic, o legătură foarte strânsă între acesta și limba comună se stabilește la nivelul cuvintelor care au unul sau mai multe sensuri comune și un sens specializat : este vorba de cuvinte, în general, polisemantice, create fie prin dezvoltarea unui sens juridic, alături de sensul sau sensurile din limba comună (amprentă, incident, parchet), fie prin extensia semantică a anumitor termeni juridici prin excelență (alibi, crimă, pledoarie). Există și termeni care au un sens juridic, precum și unul sau mai multe sensuri aparținând altor limbaje specializate (anchetă, ordonanță, recidivă) și termeni aparținând exclusiv limbajului juridic (achiesa, casație, extrăda)².

2 G. Cornu, *Linguistique juridique*, Paris, Montchrestien, (1990 : 20).

În prezent, vocabularele specializate sunt studiate în cadrul disciplinei mai noi, terminologia³, care analizează logica cunoștințelor, ierarhia conceptelor, codajul lingvistic și non-lingvistic și problemele creației de cuvinte necesare diverselor domenii profesionale. Aceasta reprezintă de asemenea și un ansamblu de termeni sau cuvinte specializate aparținând unui subsistem lingvistic, termenii caracterizându-se prin univocitate, non-ambiguitate și relații lexico-semantice proprii.

Se delimitează astfel, în primul rând, terminologia ca știință interdisciplinară și terminologiile, limbaje de specialitate cu un corpus de termeni corespunzând diverselor domenii de activitate.

Alături de terminologie, semnalăm și disciplina care este numită lingvistică juridică sau jurilingvistică⁴, inițiată în spațiul francofon de Gérard Cornu, Jean-Claude

Gémar, Louis Jolicoeur, care își atribuie ca obiect de studiu, limbajul juridic sub cele două aspecte care îl definesc, și anume : terminologia juridică și discursul juridic.

Terminologia juridică se constituie într-un univers de potențialități lingvistice oferite *in intellectu*, în timp ce discursul juridic se organizează *in actu* reprezentând individualizarea acestor potențialități în enunțuri care au ca scop aplicarea dreptului.

Discursul juridic înglobează deci toate manifestările lingvistice care intervin în crearea și instaurarea socială a dreptului, constituindu-se într-un act lingvistic și în același timp într-un act juridic.

Ca orice terminologie științifică actuală, manifestă o permeabilitate față de împrumut de o vocație internațională, pătruns sub toate formele și aflat în toate etapele de adaptare. Formele în care limba română împrumută termeni juridici străini, pune în evidență: neologizmele, neologizmele, anglicizmele, francizarea, calchierea. Tendința față de aceste împrumuturi poate avea o explicație de rapiditate, de comoditate sau una psihologică.⁵ G. Pană-Dindelegan susține că competiția ascunsă între teorii și scoli lingvistice se manifestă și pe plan terminologic, migrația termenilor de la un cercetător la altul, de la o țară la alta, este semnul prestigiului științific, pe care școala, cercetătorul, teoria îl dețin.

Raportând-ne la relațiile semantice care se stabilesc între termeni, observăm că una dintre trasăturile de bază a termenilor juridici este polisemia. Astfel, trebuie făcută distincția între două categorii diferite de termeni din structura limbajului juridic :

- termeni care aparțin în același timp limbii comune și limbajului specializat

:

Sunt cuvinte, în general polisemantice, create fie prin dezvoltarea unui sens juridic, alături de sensul sau sensurile limbii comune, fie prin extensia semantică a anumitor termeni juridici prin excelență. Fac parte din această categorie termenii juridici intrași în limba curentă prin extensie de sens sau prin dezvoltarea unui sens figurat ex: *alibi* — este un cuvânt latinesc însemnând „în altă parte”, derivat adverbial de la *alius*

3 Angela Bidu-Vrânceanu, *Terminologiile științifice din perspectivă interdisciplinară*, in AUB, Facultatea de Litere, (2002:31–44).

4 G. Cornu, (2005: 13). Termenul *jurilingvistică* (< fr. jurilinguistique) a fost creat după modelul unor termeni precum : *etnolingvistică*, *psiholingvistică*, *sociolingvistică*.

5 Gabriela Pană-Dindelegan-„Terminologia lingvistică actuală ,între tradiție și inovație - Limba și Literatura, vol. II, 1997, Buc.”

„altul”. A trecut în franceză cu sensurile de „faptul de a fi fost în alt loc în momentul unei infracțiuni” și de „subterfugiu” (secolul al XVIII-lea), distincte de întrebuintărea din secolul al XIX-lea, cu sensul de „activitate sau circumstanță care permite disculparea”, simțit ca sens figurat al sensului juridic (DHLF, s. v.). Juridic, termenul are sensul de „dovadă de nevinovăție care rezultă din prezența unei persoane în momentul infracțiunii, în altă parte decât locul în care s-a produs infracțiunea ; mijloc de apărare care se fondează pe un alibi” (DEX, s. v.).

Tot în această categorie se și înscriu termenii polisemantici din limba comună care au dezvoltat un sens juridic : a *achita* (fr. acquitter) „a declara prin hotărâre judecătorească, nevinovăția persoanei chemate în justiție ; a plăti o obligație financiară, materială sau morală” (DEX, s. v.) În limba franceză, verbul *acquitter* este derivat al adjectivului *quitte* (împrumutat din lat. med. *quittus* „eliberat de o obligație juridică sau financiară”). *Acquitter* avea în franceza vechesensurile de : « *délivrer un pays, en combattant, conquérir* », « *tirer quelqu'un d'embarras* », « *dépasser quelqu'un par une qualité* », « *vaincre* », « *remplir une obligation morale* », « *céder à quelqu'un, se soumettre à quelqu'un* » (DHLF, s.v.). Primul sens atestat de dicționarele românești este cel juridic și continuă sensul care apare în franceză din 1829 — « *déclarer (prisonnier) noncoupable* ». Semnificația de „a plăti o datorie” și-a pierdut orice aluzie juridică, însemnând doar „a plăti”. În română, mai există și al treilea sens, argotic, care derivă din cel juridic, „a ucide”.

Semnalăm, de asemenea, și termenii polisemantici cu un sens juridic și cu unul sau mai multe sensuri aparținând altor limbaje specializate : *anchetă* „activitate constând în strângerea de dovezi necesare constatării unei încălcări a legii și a stabilirii responsabilității vinovatului” (DPP, s. v.), „cercetare științifică făcută pe teren : anchetă lingvistică, socială etc.” (DEX, s. v.) ; *recidivă* (fr. *récidive*), jur. „acțiune prin care aceeași persoană comite o nouă infracțiune” ; med. „reparația unei maladii după vindecarea sa clinică” (DEX, s. v.) etc.

-termeni utilizați exclusiv de specialiștii în drept ; ex. *rechizitoriu* (fr. *réquisitoire*) „discurs al procurorului, înaintea instanței, unde s-au expus argumentele asupra cărora se fondează acuzarea”. Prin metonimie, devine „actul prin care procurorul începe o acțiune penală împotriva inculpatului” (DPP, s. v.) ; *contumacie* „absență nejustificată de la judecată a inculpatului”, expresia *în contumacie* „în lipsă, fără a fi fost prezent la proces” (DPP, s. v.) ; *dol* „acțiune făcută cu rea-credință, cu viclenie, pentru a determina pe cineva să încheie un contract nefavorabil sau să admită o clauză defavorabilă într-un contract” (DPP, s.v.) etc.

Atât termenii din prima, cât și cei din cea de a doua categorie, când sunt utilizați ca elemente lexicale, proprii limbajului juridic, adoptă particularitățile fiecărei terminologii specializate, adică devin univoci și nu mai intră în relație de sinonimie cu alți termeni.

Limbajul legislativ reprezintă un compromis între exigența preciziei și principiul primordial al înțelegerii depline a textelor juridice. Legiuitorul poate să precizeze unele expresii din limba naturală, să le schimbe semnificațiile, în anumite cazuri să introducă expresii noi pe care le creează el însuși sau le împrumută din limbajele specializate. Cu toate acestea, legiuitorul trebuie să formuleze textele actelor normative într-o

manieră care să asigure înțelegerea de către destinatarii săi, adică în limba naturală care reprezintă limba înțelegerii generale în grupul lingvistic avut în vedere. Acest factor pragmatic influențează mai degrabă semantica decât sintaxa limbii. De aceea, se acordă o așa de mare importanță vocabularului actelor normative. Prin alegerea cu grijă a termenilor folosiți se evită și apariția legilor de interpretare, atât de nerecomandate de tehnica legislativă. Desigur limbajul străzii nu este un limbaj de dorit pentru actele normative. Totuși legiuitorul, ca deținător al legitimității, nu se poate sustrage de la a prezenta normele sale și a le face să fie înțelese de toată lumea, căci el nu se adresează doar unui singur individ. Valorile societății sunt traduse mai întâi în reguli juridice și aceste reguli sunt apoi transpuse în cuvinte și în fraze. Claritatea și precizia limbajului juridic folosit în domeniul juridic se obține din analiza și utilizarea cât mai adecvată a termenilor și expresiilor ținând seama de semnificația lor în mod curent, precum și de respectarea cerințelor gramaticale și de ortografie, realizându-se asigurarea unității terminologice a stilului juridic.

Bibliografia:

1. Cornu Gérard – *Linguistique juridique*, 3-e édition, Paris, Montchrestien, 2005.
2. Cornu G. *Linguistique juridique*, Paris, Montchrestien, 1990.
3. Bidu-Vrănceanu Angela, *Terminologiile științifice din perspectivă interdisciplinară*.
4. Pană-Dindelegan Gabriela-„*Terminologia lingvistică actuală ,între tradiție și inovație* Limba și Literatura, vol.II, 1997, Buc.”.
5. *Dictionnaire historique de la langue française*, t. I–II, Dictionnaires « Le Robert », Paris, l'édition de 1992.
6. *Dicționar de procedură penală*, București, EȘE, 1988.
7. *Dicționarul explicativ al limbii române*, București, EA, 1975.

La comparaison détaillée comme moyen de réalisation de la cohésion lexicale du texte

Elena DRAGAN

Université Alecu Russo, Bălți, Moldavie

Dès l'époque de son apparition la comparaison, comme moyen effectif de concevoir le monde, a pu susciter des effets esthétiques et exercer, auprès de sa fonction ornementale, la fonction de liaison entre les éléments constitutifs du discours. Déjà la comparaison homérique, type très ample de comparaison rhétorique, a pu entraîner le lecteur par la richesse de son contenu et le pouvoir d'enchaîner les parties du discours. Ainsi, dans l'Iliade, au Chant XIII, le narrateur évoque Idoménée, chef des Crétois, attendant l'assaut d'Enée, en le comparant longuement à un sanglier et en développant les deux éléments de sa comparaison : « On croirait voir un sanglier sûr de sa force qui, dans un lieu désert de la montagne, attend l'assaut tumultueux d'une troupe nombreuse, ses yeux sont embrasés et son dos se hérissé ; il aiguise ses dents, brûlant de repousser les hommes et les chiens : c'est ainsi que l'illustre Idoménée attend, sans reculer d'un pas, l'assaut du preux Enée arrivant en renfort » (Pléiade, p. 318, trad. par Robert Flacelière). Dans l'Odyssée, au Chant VI, Ulysse affamé, arrivant à Ithaque et se présentant à Nausicaa, est ainsi figuré : « Tel un lion des monts, qui compte sur sa force, s'en va, les yeux en feu, par la pluie et le vent, se jeter sur les bœufs et les moutons, ou court, forcer les daims sauvages, c'est le ventre qui parle. Tel, en sa nudité, Ulysse s'avavançait vers ces filles bouclées : le besoin le poussait » (p. 636, trad. par Victor Bérard) [cité d'après Grève, Marcel de, Dictionnaire International des Termes Littéraires]. La comparaison peut parfois constituer à elle seule tout un poème. Il en est ainsi chez Ronsard, dans « Les amours de Cassandre » et dans « Les amours de Marie ».

Parmi les types de cohésion textuelle supportés par la comparaison on dit remarquer la cohésion lexicale assurée par le vocabulaire sous deux aspects :

- la réitération
- la collocation.

La réitération. Dans son article « Repetition as a cohesive means at the dialogic level », Laurenția Dascălu Jinga affirme que la fonction cohésive de la répétition est bien connue. Pour confirmer cette idée elle cite Halliday et Hasan : « They include repetition among the parameters which produce « textual cohesion », and point out its importance in creating discursive coherence. » (Ces auteurs placent la répétition parmi les paramètres qui produisent la cohésion textuelle et mettent en évidence son importance dans la création de la cohérence discursive.) [Studii și cercetări lingvistice, vil, 1999, p. 287 - 288]

Parmi les types les plus importants de réitération, Laurența Dascălu Jinga cite :

- la répétition d'une même unité lexicale ;
- la synonymie (ou la quasi-synonymie) ;
- la hiérarchie lexicale (hyponymes et hypéronymes) ;
- les mots génériques, etc. [Ibidem, p. 290]

La comparaison peut assurer ce type de cohésion aux trois niveaux, phrastique, inter-phrase et dans le cadre des unités super-phrase. Les répétitions servent à renforcer l'accent sur un élément antérieur. Elles sont très expressives et servent d'importants outils stylistiques. Les unités lexicales répétées peuvent se présenter sous forme de structures séparées.

Cf. *Ce regard coupait bras et jambes à Jacquot. Il ne savait pas si elle était belle. Sa bouche ressemblait à la bouche de telle ou telle vedette. Il ne voyait plus très bien laquelle. En plus grand ou en plus petit. On ne se rend pas très bien compte sur les journaux. Une bouche large et mobile, des lèvres épaisses.* (Chabrol J.-P., *Le Bout Galeux*, 1955, p.156).

Cf. *Il parlait calmement, sans élever le ton, sans rompre le rythme monotone de son récit qui coulait de lui comme une source un peu épaisse.* » (Bernard Clavel, *La saison des loups*, p. 76)

C'était vraiment une source dont nulle saison ne troublait le cours régulier et monocorde. (Bernard Clavel, *La saison des loups*, p. 77)

Elles peuvent de même entrer dans le cadre d'une proposition, d'une phrase ou de toute une séquence en y ajoutant des détails en progression.

Cf. *Tout procédait, donc, comme il l'avait voulu, ou du moins comme il trouvait naturel que les choses se passent. Néanmoins, il se sentait pris au piège. Pris au piège comme il l'avait été lorsque, pour contrecarrer les projets de sa mère, qui voyait en lui son régisseur futur, destiné comme son père avant lui à entendre les doléances des fermiers et à discuter de nouveaux baux, il s'était, sans crier gare, engagé dans l'armée (...). Pris au piège comme lorsqu'il avait quitté l'armée également sans crier gare, à cause du joli visage d'une Anglaise. Pris au piège comme lorsqu'il avait consenti, pour faire plaisir à son père atteint d'une maladie qui ne pardonne pas, à rompre cette liaison déjà longue. (...) pour épouser Mademoiselle de L, personne que tout assortissait à lui, la situation sociale, d'anciennes alliances entre les deux familles, et davantage encore le goût du cheval et de ce que sa mère appelait la vie à grandes guides (...). A quarante neuf ans il se retrouvait comme pris au piège à côté d'une femme pour laquelle il avait des sentiments affectueux, avec une pointe d'irritation, et d'un enfant dont on ne sait encore rien, sinon qu'on s'attachera à lui, pour en arriver sans doute si c'est un garçon, à des désappointements et à des disputes, si c'est une fille à la donner en grande pompe à un étranger avec qui elle ira coucher.* » (Marguerite Yourcenar, *Souvenir pieux*, p. 217).

Dans cette séquence, on observe comment celui qui crée le texte entrelace ses pensées, les complète. L'emploi de ces structures dépend de l'intention communicative de l'auteur : accentuer quelque chose ou ajouter des détails qu'il « a oublié » de mentionner plus tôt. Formellement ces constructions sont indépendantes puisqu'elles suivent après le point, mais sémantiquement elles sont dépendantes de leur antécédent.

Dans les dialogues il y a des cas où les unités répétées ne représentent pas seulement un élément comparé mais la comparaison entière : selon la classification de Laurenția Dascălu Jinga [Studii și cercetări lingvistice, 1999, p.288], l'unité lexicale ou la phrase tout entière est répétée par le collocuteur :

Cf. *Léo, à Madeleine : Yvonne est très susceptible. Michel était tout à vous, ce qui est*

normal. Soyez attentif, mes enfants...

Madeleine : Justement, je craignais de l'avoir mise en fuite.

*Georges : Pas le moins du monde. **Léo, ne présente pas Yvonne comme un loup-garou.***

l'intérêt de la petite. Il ne faudrait pas rendre Yvonne jalouse. (Jean Cocteau , Les parents terribles, p.163).

La répétition peut se présenter soit sous la forme de la répétition d'une unité lexicale, soit sous celle d'une phrase entière qui dans la séquence suivante est placée en tête.

*Cf. ... **Mais comme des puits d'eau fraîche** tu découvriras sur ta route les signes de l'immensité perdue. Et ces signes tu les reconnaîtras à l'étrange et brumeuse lumière qui les baigne et adoucit leurs contours. (Christian Charrière, Mayapura, p. 215)*

*Cf. **C'était le vide. Le vide en lui comme sur ce plateau** que la nuit dérobaît à la vue mais que l'on devinait à la course du vent. (B. Clavel, La saison des loups, p. 57)*

Quand les répétitions lexicales forment une chaîne, dans la première phrase le mot sert de thème et dans la suivante il est déjà rhème. Cette alternance thème - rhème sert de liaison entre les éléments constitutifs de la super-phrase. Dans la première phrase le mot qui va être répété désigne le dénoté. Dans la phrase suivante il va être désigné soit par le même mot, soit par un mot de la même famille qui conserve la racine du premier :

*Cf. Alors il **s'immobilisa** comme un homme qui veut reprendre sa respiration. Mais son **immobilité** n'était pas parfaite : il **oscillait** comme un ivrogne. Et tout **en oscillant** il leva la tête et, au-dessus des créneaux de pierre grise, il vit le ciel, un ciel d'un bleu puissant qu'aucun nuage n'encombraît. (Christian Charrière, Mayapura, p.257).*

On doit remarquer encore le cas d'une répétition distancée à plusieurs reprises qui a toujours le but de réaliser le tissage du texte.

*Cf. A peine perceptible, le bruit de l'énorme pompe à muire qui se trouvait loin sous leurs pieds était **pareil à un battement de cœur** assourdi. (B. Clavel, La saison des loups, p. 28)*

*L'écho revint, puis ce fut de nouveau le silence avec **ce battement de cœur** de la terre que Mathieu percevait comme s'il eût plaqué son oreille sur la poitrine d'un malade. (Ibidem, p. 29)*

*Le bruit était bien là, régulier et tenace. Trop régulier et trop tenace. Quelques minutes suffirent à Mathieu pour l'identifier. **Ce battement pareil au pouls d'un homme sans fièvre**, c'était l'énorme pompe du puits à muire. (Ibidem, p. 264)*

*Il se remit à transpirer, s'arrêta, retint sa respiration pour écouter encore **cette pompe** qui était bien le cœur vivant de la terre.*

*A présent, il lui semblait que **ce bruit devenait énorme. Il résonnait en lui comme sous les voûtes de pierre**, mais dix fois, cent fois plus fort. Et le charretier finit par laisser tomber sa tête sur ses genoux et par se boucher les oreilles de ses mains pour ne plus entendre **ce battement** qui lui semblait marquer le rythme d'un chant de vie et de liberté. » (Bernard Clavel, La saison des loups, p. 265)*

On observe ici la répétition du mot « *battement* » qui dans le premier exemple sert de thème et dans les exemples suivants devient rhème, assurant ainsi une liaison

qui dépasse bien les limites d'une super-phrase. L'image qui se trouve au centre de cette comparaison détaillée, *le rythme d'un chant de vie et de liberté*, comme le mentionne Bernard Clavel dans son ouvrage (*La saison des loups*, p. 265), est reprise plusieurs fois à travers le texte, au commencement et même à sa fin, et crée ainsi une image-symbole. Ce type de comparaison sert à figer le texte, assure son intégrité sémantique. En utilisant le terme de Маслова on peut nommer cette comparaison comme « une comparaison – texte » [Маслова В. А., 2001, p. 149], dont la fonction est de réaliser la cohésion textuelle et de souder son tissage.

Une autre répétition sert à présenter les traits spécifiques d'un personnage repris plusieurs fois dans le roman « La saison des loups ».

Cf. ***L'autre éclata d'un rire qui rappelait celui d'un pic vert. Un rire haut perché qui descendait avec des kiakiakia en cascade jusque dans les graves les plus sourds.*** (Bernard Clavel, *La saison des loups*, p. 162)

Cf. ***Le regard de Marie au moment où il avait été question de la peste lui revenait sans cesse comme revenait le rire d'oiseau et le nom merveilleux du compagnon.*** (Bernard Clavel, *La saison des loups*, p. 269)

Dans les exemples cités antérieurement l'auteur reprend un des éléments de la comparaison et celle-ci exerce ainsi sa fonction cohésive à différents niveaux, l'élément comparatif étant repris premièrement dans la phrase suivante, ensuite dans la dernière partie du roman, créant une liaison entre les parties constitutives du texte. Le mot repris « *battement* », est remplacé par « *bruit* » qui dans le contexte lui sert de synonyme. Ce qui est spécifique pour cette réitération c'est que ce mot est présenté toujours dans le cadre d'une nouvelle comparaison détaillée. L'effet stylistique est indiscutable, puisque le battement de cette pompe devient un symbole « *de vie et de liberté* » pour le héros principal ; mais l'emploi de cette comparaison dans la première partie comme une ouverture (thème) et sa reprise dans la dernière comme une clôture (rhème), contribue à la réalisation de l'intégrité sémantique de tout le texte et même de l'œuvre entière.

▪ La réitération par synonymes

Cf. *Les familles donnent volontiers leurs filles à Dieu (on ne peut les marier toutes), mais l'entrée d'un fils dans les ordres est presque toujours ressentie comme un lourd sacrifice. C'est chez les petits gens qu'un prêtre dans la famille est considéré comme un avantage spirituel et aussi comme une forme d'ascension sociale ; les séminaires contiennent, toutes proportions gardées, plus de fils de fermiers que de grands propriétaires. Le curé du village occupe dans la hiérarchie une position équivoque, à peine plus élevée que celle du docteur, et quelquefois moindre ; on l'invite régulièrement à dîner le dimanche, mais on manifeste à l'égard de cet homme, de la main de qui on reçoit Dieu, une certaine condescendance : son père n'étant après tout que le père Un Tel.* (Marguerite Yourcenar, *Souvenir pieux*, p.197)

▪ La réitération en hiérarchie (hyponymes et hypéronymes)

Cf. *Lui qui avait vécu des courses à travers tout le pays, lui qui s'était senti prisonnier chaque fois qu'on l'avait retenu quelque part pour deux ou trois jours, voilà qu'il regardait son cachot comme un univers immense dont il n'envisageait même pas d'entreprendre une exploration.* (Bernard Clavel, *La saison des loups*, p. 261)

Cf. *Mais ces loges apparaissaient à Mathieu comme un village trop neuf et trop bien aligné de part et d'autre de ce chemin qui filait droit vers l'horizon.* (Bernard Clavel, *La saison des loups*, p. 51)

▪ **La collocation** englobe toute paire de lexèmes qui entretiennent une certaine relation sémantique. Pour Halliday et Hasan, par exemple, « there is obviously a semantic relationship between a pair of words such as boy and girl ; they are related by a particular type of oppositeness. » (Evidemment il y a une relation sémantique entre une paire de mots comme *garçon et fille* ; leur parentage est réalisé par un type particulier d'opposition). [Martin Brigitte, 2001, p. 23]

Cf. *Mathieu eut envie de crier, mais d'un coup, il s'aperçut qu'il avait contemplé ce Christ en croix une bonne partie de la nuit sans penser un seul instant qu'il s'agissait aussi d'un condamné à mort et que la crucifixion devait être plus terrible que la pendaison.* » (Bernard Clavel, *La saison des loups*, p. 273)

Cf. *Cette immobilité pesait sur lui. Il était comme pris dans un grand gel où tout s'était figé sauf la douleur des malades.* (Ibidem, p. 111)

Brigitte Martin accepte la classification des types de cohésion de Halliday et Hasan en s'arrêtant en détails sur les relations marquées par ceux-ci. Elle distingue, à l'instar de Halliday et Hasan, deux types de cohésion : grammaticale et sémantique. Le premier type est marqué entre autres par les pronoms et les temps grammaticaux, le second par le lexique. Elle distingue les relations suivantes de cohésion lexicale qu'elle regroupe en deux catégories générales :

- statiques
- dynamiques [Brigitte Martin, 2001, p. 23-24].

Les relations qui impliquent une progression linéaire temporelle, une suite causale, sont de type dynamique, mais celles d'identité, d'opposition, d'analogie, de particularisation/généralisation, sont de type statique.

On peut définir globalement la particularisation comme un mouvement du général vers le particulier, la généralisation étant le mouvement contraire. D'un côté, le passage de la multiplicité à l'unité, de l'autre, de l'individuel à l'universel. (Petit Robert, 1991, p.31)

L'exemple qui va suivre sera combiné : **particularisation/généralisation**. La particularisation est faite à l'aide d'une série de comparaisons qui présentent les détails du portrait de la Vouivre, pour arriver à la fin à lui donner une caractéristique générale – **un monstre** :

« La Vouivre? Mais la Vouivre, mon petit, c'est un serpent. Enfin, quand je dis serpent, il ne faut pas imaginer quelque chose qui ressemble à une vipère ou à une couleuvre. Non. Et pour commencer : elle est bien plus grande. Plus grande qu'une vipère et même plus grande qu'un homme. Je ne sais pas au juste, mais au moins longue comme la moitié de la cuisine, et capable de se dresser toute droite sur sa queue. En plus, elle a des ailes noires, comme celles d'une chauve-souris, mais cent fois plus larges. Est-ce que tu as déjà vu des images de croisés? Oui. Eh bien, le corps de la Vouivre est comme habillé d'une cote de mailles en acier. Et quand elle est en colère, les mailles se mettent à onduler et à jeter des étincelles. Sa gueule, c'est la même chose, elle peut te lancer un jet de feu à plusieurs mètres. Sa langue est aussi longue et pointue que la langue d'une épée. Une langue verte, avec

des reflets de métal, et qui sort d'une gorge toute rouge. Et puis, cette bête-là n'a qu'un œil. Un gros œil de rubis.

Un monstre quoi! » (Bernard Clavel, 1980, p. 11 - 12)

On assiste au commencement au mouvement de particularisation. L'auteur décrit un personnage étrange - la Vouivre - en la mettant en analogie avec des comparants qui sont plus connus du lecteur - serpent, vipère, couleuvre - et les détails sont ajoutés de même à l'aide des comparaisons. Cette description est finie par une généralisation.

▪ **L'opposition** est un rapport général de deux choses opposées. On peut relever plusieurs couples argumentatifs basés sur une opposition, parmi lesquels on pourrait identifier le couple **apparence / réalité** :

Cf. *Enfin, quand je dis serpent, il ne faudrait pas imaginer quelque chose qui ressemble à une vipère ou à une couleuvre. Non.* (Bernard Clavel, La Vouivre, p. 11)

▪ **La temporalité** situe des événements, des objets ou des personnes dans une durée passée, présente ou future par rapport au moment de la parole ou par rapport à un autre repère. Cette relation cohésive se réalise à l'aide de conjonctions, de formes verbales, mais elle peut aussi être réalisée par une comparaison dont les éléments comparatifs sont des adverbes de temps :

Cf **A nouveau et comme autrefois**, *les lointains étaient proches.* (Christian Charrière, Mayapura, p. 90)

Toutes les relations cohésives citées ci-dessus peuvent être réalisées à tous les niveaux à l'aide « des comparaisons figuratives » qui abondent dans les œuvres littéraires. Mais la cohésion peut de même être réalisée par « les comparaisons simples ». La terminologie est empruntée à Marcel de Grève, qui donne l'explication suivante : « La comparaison simple est très fréquente dans le langage courant. On peut aussi la rencontrer dans les œuvres littéraires, mais sans qu'elle soit destinée à provoquer un effet esthétique particulier. Elle rapproche des éléments qui appartiennent au même système référentiel, à la même isotopie. Ce type de comparaison sert à mesurer. » [Grève, Marcel de, Dictionnaire International des Termes Littéraires, p.34]. Pour exemplifier la fonction cohésive de ce type de comparaison nous avons puisé des exemples dans les « Légendes des lacs et rivières » de Bernard Clavel où la voix du conteur est celle du peuple. Dans la préface du livre Clavel dit : «... Cependant, il m'a paru intéressant de retrouver la Vouivre telle qu'elle était avant lui (Marcel Aymé), c'est-à-dire telle que me la racontait ma mère qui, bien entendu, n'avait pas lu son livre. Mais il est évident que, retrouvant dans la mémoire les propos de ma mère, je les ai certainement adoptés, comme elle les avait adoptés de sa mère et sa mère avant elle. Car nous ne vivons pas le même temps, et nous n'avons pas le même tempérament. Ils (les héros) parlent une langue accessible à tous, et je sais bien qu'ils ne me reprocheront pas d'avoir parfois apporté un peu de nouveauté dans leur longue existence que tant de conteurs, avant moi, ont déjà pétrié. » (Bernard Clavel, Avant-Propos des « Légendes des lacs et rivières », p. 9)

Les « comparaisons figuratives » sont presque absentes dans ces légendes. L'effet désiré est obtenu par les « comparaisons simples ». Dans la description de la Vouivre, citée plus haut, la cohésion inter-phrastique (relation de particularisation) est as-

surée par une série de « comparaisons simples ». L'intégrité sémantique de la légende est renforcée par une autre comparaison simple qui est apportée à la fin comme une morale et dont le deuxième élément représente une reprise.

Cf. *Mieux vaut un petit bonheur tranquille qu'une aventure où l'on risque de laisser sa vie.* (Bernard Clavel, *La Vouivre*, 1980, p.65)

Comme suite à cette analyse, on peut, donc, affirmer que la cohésion (surtout la lexicale) peut être réalisée par des unités lexicales assez vastes, parmi les plus relevantes on pourrait citer les « comparaisons figuratives » détaillées. Le texte littéraire est polyfonctionnel. Il reflète la réalité, exprime l'attitude envers elle et s'adresse au lecteur dans le but d'influencer son attitude envers ce qu'il a lu, c'est-à-dire son comportement. Le spécifique du texte consiste en ce qu'après de l'information sémantique il contient encore une information littéraire qui est inséparable de la structure du texte. Chaque élément de cette structure est important puisque son insertion présuppose la réalisation d'une certaine fonction dans le cadre du texte. Les éléments du texte et les moyens de liaison entre eux sont sélectionnés dans la totalité des moyens d'une langue donnée en fonction du but communicatif du texte. Nous venons de spécifier que la fonction heuristique et cohésive des comparaisons est exercée par les comparaisons simples dans le langage parlé, dans les légendes, par exemple, étant donné la simplicité du langage destiné aux lecteurs de tous les niveaux, et par les comparaisons figuratives dans les œuvres littéraires qui ne tiennent pas du folklore et qui s'adressent à un lecteur mieux préparé.

Le choix et la fonction des éléments constitutifs du texte et les liens structuraux entre eux représentent l'intégrité sémantique du texte. Dans la construction du plan du contenu du texte la comparaison peut tenir parfois la place centrale. C'est le cas de la « comparaison-texte » [Маслова В. А., 2001, p. 149]. Les particularités linguistiques de ce type de comparaisons leur permettent de réaliser auprès des moyens grammaticaux et lexicaux des liens entre les parties constitutives du texte, de le figer, d'assurer son intégrité sémantique.

Sources bibliographiques

1. Grève, Marcel de, *Dictionnaire International des Termes Littéraires*, 2000, Rijksuniversiteit Gent, (<http://www.ditl.info/artest/art1253.php>)
2. Маслова, В. А., *Лингвокультурология*, Москва, 2001
3. *Studii și cercetări lingvistice*, n°2, București, 1999
4. Martin, Brigitte, *Organisation textuelle de l'éditorial :une comparaison France/Québec*, Stuttgart, 2001, (<http://elib.uni-stuttgart.de/opus/voll/texte/2001/846>)

Locul ocupat de limba franceză pe Internet

Jean FIRICĂ

Universitatea din Craiova, Craiova, Dolj

Manuel Cristian FIRICĂ

Universitatea Spiru Haret, Craiova, Dolj

Stabilirea motorului de căutare pentru această cercetare

În măsurarea locului ocupat de limba franceză pe Internet am utilizat motorul de căutare Google. În alegerea acestui motor de căutare am avut în vedere dimensiunea indexului său, coerența rezultatelor și volumul informațiilor disponibile (de exemplu, Google Watch). Un avantaj suplimentar îl constituie rapiditatea sa de răspuns în tratarea căutărilor.

Rezultate relative cu privire la prezența în anul 2002 pe Internet în raport cu limba engleză: GERMANĂ 14,41%, SPANIOLĂ 11,60%, FRANCEZĂ 9,60%, ITALIANĂ 6,51%, PORTUGHEZĂ 5,62%, ROMÂNĂ 0,33%.

Prin comparația datelor și a valorilor se observă un **regres net al limbilor latine în raport cu limba engleză**.

Tabelul următor prezintă o viziune mai generală a evoluției procentajului relativ la limbile latine în raport cu limba engleză în cursul ultimilor 5 ani.

Evoluția limbii germane și a limbilor latine între 1999-2004 în raport cu limba engleză:

	1999	2004
GERMANĂ	5 %	13,2 %
SPANIOLĂ	3,7 %	11,8 %
FRANCEZĂ	3,9 %	9,8%
ITALIANĂ	2 %	6,4 %
PORTUGHEZĂ	1 %	5,8 %
ROMÂNĂ	0,1 %	6,4 %

Din tabelul prezentat mai sus observă că evoluția limbii germane și a limbilor latine între 1999-2004 în raport cu limba engleză a decurs astfel: limba germană în 1999 era de 5% și a crescut până la 13,2 % în 2004; limba spaniolă în 1999 era de 3,7% și a crescut până la 11,8 % în 2004; limba franceză în 1999 era de 3,9% și a crescut până la 9,8 % în 2004; limba italiană în 1999 era de 2 % și a crescut până la 6,4 % în 2004; limba portugheză în 1999 era de 1 % și a crescut până la 5,8 % în 2004; limba română în 1999 era de 0,1 % și a crescut până la 6,4 % în 2004.

Evoluția limbilor latine și a limbii germane în raport cu limba engleză a trecut prin trei etape:

- dezvoltare semnificativă între 1999 și 2000 (începând cu anul 1999 limba franceză a depășit limba spaniolă);
- stagnare în 2001;

- regres începând cu anul 2002.

Perspectivile evoluției

După eliminarea erorilor în utilizarea motoarelor de căutare din 2002, nici Google, nici AlltheWeb nu prezentau rezultate consistente. Semnele diacritice nu au fost tratate satisfăcător și rezultatele erau aleatorii. După o perioadă a urmat o nouă serie de măsurători, fapt ce evidențiază că Google prezenta din nou rezultate coerente pentru cercetarea noastră.

Scăderea și regresul ponderii limbilor latine și a limbii germane pe Internet începând cu 2003 o explicăm prin intermediul următoarelor caracteristici:

- scăderea simțitoare a producției de pagini web în diferitele sectoare lingvistice latine și germanofone.

- influența indirectă a limbilor neluate în considerație în această cercetare;

- creșterea semnificativă a numărului de pagini în limba engleză.

- situații particulare legate de motoarele de căutare.

Diminuerarea producției de pagini web în diferitele sectoare lingvistice cercetate

Scăderea producției în țările de limbă latină sau germanică este puțin probabilă. De multă vreme Global Reach desfășoară o activitate de compilare privind numărul de utilizatori Internet clasati pe limbi și pe țări. Chiar dacă sursele utilizate nu sunt destul de consistente pentru a construi indicatorii respectivi (cărora le conferim o încredere de $\pm 20\%$), acesta rămâne un instrument suficient de fiabil pentru determinarea tendințele. Datele ne arată că proporția de internați de limbă latină sau germanofonă nu a încetat să crească începând cu 2001.

După reactualizarea datelor de către Global Reach s-a estimat că numărul total de utilizatori conectați la Internet în 2003 a ajuns la 622 milioane, față de cele 452 milioane în 2001. În acest interval de timp proporția de internați anglofoni trece de la 47% la 37%, în timp ce proporția de locutori de limbi latine sau germanice trece de la 20% la 26%, ceea ce implică o reducere a distanței de mai bine de 15%. Cercetările recente au subliniat o corelație aproape lineară între proporția de pagini produse într-o limbă dată și proporția de internați vorbitori ai acestei limbi. Scăderea constantă al limbilor studiate în raport cu limba engleză ne dovedește că trebuie căutată în altă parte cauza acestui nou fenomen.

Influența limbilor neluate în considerație

În ultimii ani ponderea limbilor non-europene pe Internet a crescut în mod sensibil. Global Reach susține că numi în decurs de un an proporția de internați vorbitori de limbi netrate de noi în această cercetare a trecut de la 32% la 37%, recordul este înregistrat de către populația chineză de internați, cu o cifră de peste 70 de milioane (mai mult de 10% din populația totală). Datele și cifrele avute la dispoziție decurg din relația dintre limbile latine și limba engleză, iar producția de pagini în alte limbi nu ar trebui să aibă o influență directă.

Cu toate acestea, suntem de acord cu observația conform căreia populația de noi internați (provenită mai ales din Asia) ar determina producerea paginilor în limba engleză în mod semnificativ. Astfel, o prezență de ordinul a 5% din paginile în limba

engleză aparținând domeniul chinez (.cn) ar avea o creștere semnificativă, având în vedere viteza de dezvoltare a acestui domeniu. Această cifră avansată ar fi admisă atunci când internații vorbitori de limbă chineză reprezintă în momentul de față mai mult de 10% din populația mondială de internați, ceea ce ar determina creșterea numărului de pagini în limba engleză, fapt ce explică în același timp scăderea relativă a rezultatelor în limba germană și limbile latine. Supoziția generală asupra repartiției lingvistice a Internetului în limba engleză între diferitele domenii vizate, dar mai ales a celor din Coreea și China, .kr și .cn, au fost infirmate. Ultimele rezultatele ne arată că producția de pagini în limba engleză în afara domeniilor generice (.com, .net, .edu) și a domeniilor naționale ale principalelor țări anglofone (.us, .uk, .au, .ca) sunt destul de reduse, de exemplu, numai 0,25% din paginile web în limba engleză aparțin domeniului .cn.

Creșterea numărului de pagini în limba engleză

Clarificarea acestei situații a fost oferită de relativa creștere a producției de pagini web în limba engleză a țărilor anglofone (Statele Unite, Canada, Marea Britanie și Australia), în măsura în care acest fapt s-ar traduce printr-o scădere uniformă a proporției de pagini în celelalte limbi. Așadar, nimic nu ar permite explicarea unui asemenea fenomen, mai ales în condițiile în care proporția de internați anglofoni este în continuă scădere. Irevocabil nu vom reuși să înlăturăm definitiv posibilitatea unei creșteri a producției de pagini web în limba engleză, fapt ne determină să emitem ipoteza cu privire la situația indusă de utilizarea motoarelor de căutare în metodologia propusă.

Situația motoarelor de căutare

Până în prezent nu deținem date exacte referitoare la numărul total al paginilor existente pe Internet. În urma studiilor efectuate de curând observăm că Internetul conține mai bine de 2 miliarde de pagini în creștere exponențială. Pe baza altor studii se poate evalua că dimensiunea Internetului a trecut de pragul a 20 de miliarde de pagini. Potrivit studiilor BrightPlanet fenomenul "web-ului invizibil", parte din Internet ne-indexată de către motoarele de căutare, datele ne demonstrează că este dimensiunea Internet-ului este de 400 de ori mai importantă numeric decât partea indexată de aceste motoare. Web-ul invizibil cuprinde paginile web despre care nu există referințe (nici un link nu indică aceste pagini), pagini protejate prin parolă, documente în formate ne-indexabile, numeroasele baze de date, precum și rețelele Intranet) și evalua numărul paginilor web la mai bine de 500 de miliarde.

Evaluarea motorului de căutare se realizează pe baza numărului de pagini existente pe Internet. Dacă observăm cifrele cu privire la dimensiunea indexului din ultima vreme, considerăm că Google indexează aproape jumătate din paginile prezente pe Internet la această dată (coeficientul propus era același pentru Altavista în același interval de timp). Cu o anumită certitudine vom deduce că indexul motoarelor de căutare oferea o bună imagine statistică a repartiției limbilor pe Internet. În ultimul timp, din cele peste 20 de miliarde de pagini existente pe Internet motorul de căutare Google nu mai indexează decât 15% din totalitatea spațiului web vizibil.

În această situație este limpede că proprietățile statistice ale eșantionului indexat vor avea o puternică influență asupra rezultatelor noastre, în condițiile în care ceea ce măsurăm în mod obiectiv este procentajul de pagini indexate într-o limbă

dată în raport cu paginile indexate în limba engleză. Utilizatorii nedumeriți de aceste mijloace metodice, în situația în care motoarele de căutare sunt ele însele capabile să recunoască limbile și când le este posibil, cu puțină ingeniozitate, să producă propriul lor calcul al paginilor pe limbi, le vom transmite că cercetările noastre au demonstrat în mod consistent că acești algoritmi nu sunt fiabili sau insuficient de fiabili pentru a măsura locul limbilor pe Internet.

Metoda de indexare Google se bazează pe criteriul de popularitate al unei pagini și depinde de numărul celorlalte pagini care fac referință la ea (număr de link-uri), de popularitatea site-ului de la care sunt stabilite aceste referințe și de originalitatea metodei bazată pe recurența indirectă introdusă. Pe baza acestui criteriu obiectivul urmărit constă în favorizarea celor mai vizitate pagini și citate în ordinea prezentării răspunsurilor la o căutare. Prin urmare, una din consecințele folosirii acestui criteriu este eliminarea din spațiul de căutare a paginilor spre care numărului de link-uri este foarte redus sau provine de la site-uri considerate ele însele drept puțin populare. În același timp, indiscutabil aceasta metoda are tendința de a amplifica distanțele în ambele sensuri sau de a accelera vizibilitatea paginilor bine citate și de a limita progresul paginilor ne-indexate. Totodată, această metodă favorizează paginile cele mai vechi – care au avut timp să își constituie o rețea de popularitate – și penalizează paginile recente, mai ales în cazul limbilor mai puțin răspândite, probabilitatea de a desemna link-urile dorite este cu atât mai redusă.

Dacă comunitatea de internauți anglofoni este cea mai numeroasă și cu cea mai mare tradiție pe Internet, vom observa că paginile în limba engleză au o probabilitate mai mare de a fi prezente în cadrul unei indexări parțiale a paginilor web.

Deoarece motoarele de căutare indexează un procentaj din ce în ce mai redus de pagini, considerăm că Internetul în limba engleză este din ce în ce mai favorizat. Acest aspect ar fi răspunsul plauzibil pentru explicarea scăderii relative a ponderii limbilor latine și a limbii germane față de limba engleză observat și de noi în cadrul studiilor. Această deviere a motoarelor de căutare ridică problema validității ultimelor rezultate ale acestui studiu și a metodologiei utilizate.

Aceste situații le vom lămuri dacă vom ține seama de faptul că:

- cercetarea de față transmite informații cu păstrarea transparenței, metodelor și a procedurilor folosite;

- trebuie cunoscută existența reală a unei pagini web ne-indexate de motoarele de căutare, iar utilizatorii sunt nevoiți să cunoască viziunea motoarelor de căutare asupra Internetului, deoarece o pagină ne-indexată este *virtual* inexistentă, chiar dacă ea există în *spațiul virtual*.

Rezultatele actuale ale Internetului nu mai prezintă repartiția lingvistică, ci repartiția lingvistică a Internetului vizibilă de către motoarele de căutare. Neîndoielnic constatarea are importante implicații asupra politicilor eficace referitoare la producția de conținuturi într-o limbă dată, cum va fi explicat în ultima parte a cercetării.

Rezultate și concluzii

Distribuirea absolută a limbii engleze, a limbilor latine și a limbii germane pe Internet este determinată de aceste cifre relative obținute și de următorii factori:

- numărul de internauți pe limbă;

- compararea cu rezultatele precedente;
- alte studii paralele (estimarea fiabilă a rezultatelor cu o marjă de eroare aproximativă de 10%);

Prezență absolută pe Web este dată de următoarea statistică: engleză 45,0%, germană 6,24%, spaniolă 4,87%, franceză 3,97%, italiană 2,38%, portugheză 2,05%, română 0,10%, și alte limbi 35,39%

Relația dintre numărul de locuitori și prezența acestora pe Internet

Valorile cu privire la prezența absolută nu reprezintă un indicator perfect al vigoriei unei limbi în cadrul rețelelor. În obținerea rezultatelor importante valorile care exprimă prezența limbilor pe Internet o adaptăm la dimensiunile prezenței acestora în lumea reală.

Prezența relativă a acestor limbi a fost calculată fără a avea în vedere neapărat de factorul "plurilingvism" și prezintă anumite dificultăți în metodele de prelucrare.

Ponderea limbilor studiate și cifrele rotunjite calculate în milioane de locuitori se prezintă astfel: engleză 630, spaniolă 375, portugheză 190, franceză 130, germană 120, italiană 60, română 30 .

Prezența relativă calculată în procentaj mondial reflectă: engleză 10,50%, spaniolă 6,25%, franceză 2,17%, italiană 21% , portugheză 3,17%, română 0,50%, germană 2%. (*Sursa: Uniunea Latină*).

În tabelul de mai jos reprezentăm prezența ponderată pe Internet

	Prezență ponderată			Prezență absolută
	1999	2000	2003	2003
ENGLEZĂ	7,14	5,71	4,29	45%
SPANIOLĂ	0,40	0,78	0,78	4,87%
GERMANĂ	Indisponibil	3,15	3,12	6,24%
FRANCEZĂ	1,30	2,02	1,83	3,97%
ITALIANĂ	1,50	2,77	2,38	2,38%
PORTUGHEZĂ	0,26	0,68	0,65	2,05%
ROMÂNĂ	0,30	0,38	0,21	0,10%

Un coeficient egal cu 1 este considerat drept un rezultat "normal"; dacă este mai mic decât 1, este considerat drept redus iar dacă este mai mare decât 1, drept respectabil.

Dinamica producției de informații a internauților pe limbi

După Global Reach valorile numărul de inernauți clasați pe limbi și calculați în procente reprezintă: engleză 37%, spaniolă 8%, franceză și italiană 4 %, portugheză 3%, română 0% și celelalte limbi 37%.

Dacă vom raporta aceste rezultate la cele obținute în cadrul studiului nostru, vom deduce segmentele lingvistice care produc cele mai multe informații pe Internet.

Productivitatea locutorilor

	Pagini	Internauți	P/I
ENGLEZĂ	45%	37%	1,22
GERMANĂ	6,24%	6,8%	0,92
SPANIOLĂ	4,87%	7,6%	0,64
FRANCEZĂ	3,97 %	4.2 %	0,95
ITALIANĂ	2,38%	3,9%	0,62
PORTUGHEZĂ	2,05%	3,1%	0,67
ROMÂNĂ	0,10%	0,4%	0,28

Așadar, în raport cu numărul de internauți francofoni, după engleză , franceza este limba cea mai bine plasată pe Internet.

Surse bibliografice:

<http://www.greach.com/globstats/>.

<http://www.mediametrie.fr>

<http://www.brightplanet.com/>.

<http://www.brightplanet.com/deepcontent/tutorials/DeepWeb/index.asp>.

<http://www.funredes.org/LC/francais/L3.html>),

[www.unilat.org/dtil/lenguainternet/ro/limba/limba_anexa#ANEXA 2](http://www.unilat.org/dtil/lenguainternet/ro/limba/limba_anexa#ANEXA_2) .

<http://www.greach.com/globstats>

Trop de bruit pour rien !

Constantin FROSIN

Université Danubius, Galati, Roumanie

Des tonnes d'encre, des centaines d'hectares de forêts abattues et transformées en papier, vouées à héberger les plus loufoques et parfois dingues théories de la traduction, de la traductologie, etc. A quoi bon tous ces excès de zèle, à quoi bon ces tomes publiés en quantités industrielles (sic !), si les praticiens de la traduction, les vrais professionnels du domaine n'y prêtent aucune attention, n'en font aucun cas, parfois ! En dépit de certains audacieux qui prétendent, de plein fouet ! que *les théories poétiques de la traduction sont les seules de taille à éclairer les chemins/parcours du traducteur littéraire*. On aura tout lu, on aura tout vu !

Pourquoi est-ce que le Grand Architecte a permis que les incapables de construire, détruisent, que les écrivillons deviennent des critiques littéraires, et que les incapables de traduire, ne fût-ce qu'une ligne en une langue étrangère, deviennent des experts en fait de théorie de la traduction ? Et les professionnels de la traduction, alors ? A-t-on demandé leur avis là-dessus ? Qui est-ce qui appelle de ses vœux un tel renversement, voire bouleversement des valeurs, des hiérarchies, de l'ordre résulté du sens commun des peuples et civilisations modernes ?

Que viennent faire dans cette affaire de traduction des inepties du genre : **manipulation**, émanation d'une certaine Ecole de la Manipulation (des universitaires hollandais en mal de copie, probablement, qui n'ont plus rien à investiguer, aucun domaine de recherche et s'en prennent à la traduction) ? Et Théo Hermans, qui affirme : « *Du point de vue de la littérature réceptrice, toute traduction implique un degré de manipulation du texte source dans un certain but* »¹ - est-il payé pour le savoir, l'a-t-il déjà fait et y a-t-il pris du goût, sait-il des choses que nous autres traducteurs ignorons ? C'est à en rester bouché bée, que de lire de telles cruautés de pensée, voire de langage... Faut-il vraiment de tout pour faire un théoricien de la traduction ? Ou un ouvrage sur la traduction ?

Entend-on remplacer *les belles infidèles* par de *laidies infidèles* ? Car de telles affirmations, qui impliquent préméditation, arrière-pensée, politique, manipulation, etc. sont incompatibles, voire nuisent au domaine en question. Qu'est-ce qui leur prend, à ces messieurs, quelle mouche les pique, sur quelle herbe ont-ils marché pour s'adonner à l'ivresse d'affirmations sans couverture - sans rime ni raison, plutôt !

D'autres « théories » décrivent la traduction comme, attention : « *pratique théorique (sic !)* de l'homogénéité entre signifiant et signifié »². Alors là, la belle mixture que cette *pratique théorique*, quelque chose comme un *start* final ou le début de la fin, qui nous renvoie à l'éternelle question : qui fut d'abord, l'œuf ou la poule ? ! Ou ambitionne-t-on de faire de l'alchimie verbale, voire écrite, pour nous en mettre plein la vue, à

1 Theo Hermans apud Mary Snell-Hornby, *Translation – An Integrated Approach*, John Benjamins, Amsterdam, 1988., p.23

2 Henri Meschonnic, *Pour la poétique II*, Gallimard, Paris, 1973, p. 307.

nous autres traducteurs ? A propos, qui fut d'abord, chers théoriciens, la théorie de la traduction ou la traduction ? Le théoricien de la traduction ou le traducteur ?

Et Meschonnic de continuer, dans la même foulée : « *Dans cette vision, la traduction littéraire devient une question de poésie* »³ – nous n'en revenons pas, nous qui avons traduit env. 200 livres en français et des centaines de poèmes sur les revues françaises et francophones, les bras nous en tombent ! C'est à en rester perplexe et en abandonner la traduction, car nous préférons demeurer, si possible, traducteur, plutôt que de devenir poéticien ! Nous sommes poète, auteur de 17 recueils de poèmes, mais nous ne mélangeons jamais poésie ou poétique et traduction, en osant parler de poéticité de la traduction. Enfin, le papier supporte n'importe quoi et les lecteurs, qui ne savent plus à quel saint se vouer, y croient et boivent de l'eau – c'est cela leur lot, justement ; rien de plus facile que de passer comme une lettre à la poste, comme une nouvelle théorie de la traduction dans les âmes et consciences des lecteurs... ou sur les revues, ces vraies *opera aperta*, qui ignorent parfois qu'une porte, voire une œuvre – à tout le moins celle portant sur la traduction – doit être ouverte ou fermée.

Que l'on nous passe cette décharge d'adrénaline, mais nous n'en pouvons plus d'écouter ou de lire ces faux auteurs, haut(-traduc-)teurs, ces traducteurs hauts en couleurs qui battent pavillon traductologie ou théorie de la traduction, **en trahissant**, oui, c'est cela le mot, tant les intérêts de la traduction, que les visées et mérites des plus grands traducteurs – et il y en a, bon Dieu, à en faire prendre ombrage à toutes ces multitudes de théoriciens... Oui, nous osons prendre le pied – non pas de la lettre ni de la traduction en tant que science ou art, mais de ces importuns, voire trouble-fête qui se prennent les pieds et les bras dans les couloirs plus ou moins secrets de la traduction ! C'est bien un **art**, avec ses **ar(-t)-canes** et ses **artisans**, avec ses **artefacts** et ses **artifices** – nous le disons et le signons : **artistiquement** vôtre !

Voyez-vous ça : *Un texte est toujours poésie de sa grammaire* !!! Vous n'avez pas regardé Meschonnic – où prend-il ses trucs qui n'ont rien à voir avec la réalité du terrain de la traduction ?! Pour des trouvailles, oui, ça peut en être une, mais selon le principe (?) *Se non è vero, è ben trovato* – rien de plus ! Et la grammaire du chinois – serait-elle la poésie de ses pictogrammes ? *Ut pictura poesis*, alors, cher bibliomane ? Jusqu'où irez-vous de vos bigotrus iconoclastes ? En quoi voulez-vous transformer la traduction ? Tenez-vous absolument et à ce point effrayer tous les apprentis de la traduction, à les dissuader de choisir la traduction comme gagne-pain ? Reprochez-vous aux traducteurs d'avoir (déjà) dévoilé certains secrets qui devaient rester inconnus ? Lesquels donc ?!

Ne s'arrêtera-t-on donc jamais de broder sur le canevas de la traduction, d'inventer des trucs à la noix là-dessus ? Qu'est-ce qu'on nous chante là, lorsqu'on affirme : « *le poème est l'infini du sens* » ? Meschonnic dixit ! *L'hein* fini du sens ? Ou bien a-t-il puisé un sens plus obscur à l'allemand et renvoie-t-il à *Un = ein* ? Donc « *l'hein* fini du sens » ? On obtient alors « *l'Un* fini du sens », car il y a un sens primordial, quoi qu'on dise ! Pense-t-il alors au Verbe, ou au silence initial, se trouvant à l'origine de tout discours humain, ne fût-ce que le temps de réfléchir... Peut-être, mais ou il est trop subtil, voire encrypté, ou il parle/écrit pour ne rien dire/écrire... En tout cas, selon nous, la

³ *Ibidem*, p. 308.

Traduction est pour lui une *Terra incognita*, ou, en tout cas, la Terre promise, où il se croit tout permis ! Il a pris pour lettre d'Évangile la rengaine *No limits* !

Nous avons publié (entre autres) un petit article sur la Traduction : « *La Traduction entre Art et Métier* » sur *French Studies Bulletin*⁴ (Oxford Journals), et, à notre grande surprise, il figure parmi les 50 articles les plus lus de cette revue ! Voilà le site de la revue respective : [The 50 Most-Frequently Read Articles in Fr Stud Bull](#), Oxford Journals Humanities; **French Studies Bulletin. Constantin Frosin. LA TRADUCTION ENTRE ART ET MÉTIER**. Current issue ... fsb.oxfordjournals.org/reports/mfr1.dtl.

Mais nous n'y battons ni la campagne, ni la breloque, n'inventons pas le fil à couper le mot ou la phrase, comme le font nos chers (oui, ils nous coûtent cher !) théoriciens de la traduction, dont Meschonnic, entre autres. Mais il n'est pas le seul à qui nous en voulons de dévider l'écheveau de leurs doutes ou frustrations personnelles au point d'en faire des fantaisies à tout va... *Quo vadis, Traduttore*, pardon, Théoriciens de la Traduction ? Vous êtes-vous trompés de planète, de langue ou de lecteurs ? Pour qui nous prend-on ? A lire leurs ouvrages, on s'imagine que les traducteurs sont de pauvres hères, dignes de pitié, non pas d'admiration, qu'il vaut mieux ne pas fréquenter... Dont il faut en fuir le commerce !...

Pour la cocasse cause qu'ils déplaisent aux critiques de la traduction que tendent à devenir ces théoriciens de la traduction, à l'instar des critiques littéraires qui n'en peuvent mais à cause des écrivains, qui n'écrivent jamais, hélas ! à leur goût... ou à leur sens... et alors, ça n'a pas de sens... ça ne rime à rien... pas même la rime, les vers rimés, parfois la poésie elle-même – serait-ce donc pour cela que les éditeurs fuient la poésie comme la peste ? ! Et si, un jour, à force de critiquer traduction et traducteurs, on voit les éditeurs abhorrer les traductions, fermer la porte au nez des traducteurs, revenir sous le vase clos des littératures nationales et nationalistes – et les choses pourraient empirer, voire ! Et, par voie de (in-) conséquence : à bas l'Union Européenne, à bas la mondialisation, Lustucru !

Plus c'est compliqué, plus c'est *inférieurement complexant* – pour parler comme Meschonnic, qui DES(S)étatise, qui DES(S)équilibre la théorie de la science de la traduction et abolit la beauté de l'Art qu'est la Traduction, plus les gens se signeront et diront : *Comme c'est bien écrit, pépère ! Il parle comme dans les livres, çui-là ! Il doit avoir raison, pour sûr ! Je vous le donne en mille ! En tout cas, faut absolument y croire, car c'est du chinois pour moi, voire de l'hébreu...*

Si un jour nos chers commerçants s'avisent de nous faire *la théorie de l'allumette* (cette expression figée signifie, en roumain : *pinailier, ergoter sur des vétilles, couper les cheveux en quatre*) et attachaient à chaque œuf ou bouteille de lait un pavé de trois ou quatre cent pages, expliquant toutes les formules chimiques, les calories, les maladies que cela peut guérir, mais aussi et surtout les maladies que l'excès d'œufs ou de lait pourrait provoquer, personne ne s'aviserait plus d'acheter ni œufs ni lait... Et ainsi de suite ! Pourquoi rendre incompréhensible ce qui tombe sous les sens, voire saute aux yeux : 1. On est tous des traducteurs, car nous traduisons tous nos pensées, sentiments, ressentiments, etc. ; 2. Tout ce qui a un sens, peut être traduit ; ce qui ne

4 *La Traduction entre Art et Métier*, Constantin FROSIN, in : *French Studies Bulletin*, Volume 29, Number 108, 2008

peut être traduit, n'a pas de sens ; 3. Pour traduire la poésie, il faut être poète, pour traduire un traité de médecine, il faut absolument être médecin ou prof dans une fac de médecine ! Toutes les bonnes choses sont trois, n'est-ce pas ?

Les voilà donc, chers théoriciens de la traduction, qui faites bonne chaire des traducteurs et de vos lecteurs, qui tombent souvent les quatre fers en l'air, devant votre perspicacité, devant les vivacité et créativité de votre esprit, devant la richesse de vos fantaisies orales ou écrites, qui mettent, le plus souvent, des bâtons dans les jambes des traducteurs, voire du sens des traductions, que vous rendez floues, équivoques, dont vous banalisez toute la portée et tout l'effort de traduire, car il résulte, selon vous, que la Traduction est une science de l'avenir, qu'elle a trait, pour le moment, à la Science-fiction, que personne donc ici-bas ne saurait traduire la moindre ligne, car tout est si compliqué, selon vous...

Le pauvre lecteur, dépaysé et désarçonné, n'aura plus le courage d'acheter de livres traduits, car la traduction est impossible – ce sont les plus grands théoriciens de la traduction qui le disent, NESS-pas ? Cela vous jette un froid, n'est-ce pas ? On a un froid dans le dos, voire dans le dodo, métro, boulot, pourquoi pas, car cela risque de muer en cauchemar à tous azimuts, un jour... A propos, comment cela se fait-il que vous ignorez les proverbes français (et non seulement), tel : *Trop parler* (de la traduction ou de n'importe quoi d'autre) *nuît*, et, plus récemment : *Qui trop écrit* sur la traduction, *nuît*, ne fait que tourner autour du pot, par manque de pot, embêter et emberlificoter les lecteurs ou auditeurs de conférences sur la traduction... A la fin (des fins), cela revient à dire : Parler/Ecrire pour ne rien dire/écrire, perdre sa salive ou son encre, bavarder à perte d'ouïe, de patience ! Vos bavures : le bourrage de crânes ! la mise à la porte des traducteurs ! l'exclusion des traductions ! l'isolement ! faire oublier que *l'Unité fait la force* ! désunir et *Divide et impera* ! On ne saurait régner en maître sur un monde fort de ses lectures, des traductions d'autres littératures, alors que c'est plus confortable de régner sur un monde DESS-tabilisé, Dés-agrégé, d'Est-truc-thuré ! A bon entendeur, salut !

Mais continuons notre périple dans le pays des merveilles – les trouvailles des théoriciens de la traduction. Pour Antoine Berman, la traduction est une épreuve de l'étranger (c'est, du reste, le titre de son célèbre livre sur la traduction⁵, où il nous livre ses notes, ses propres livres, nous livre à la merci de cette Bête qu'est la Traduction, autrement dit, il ne nous en dé-livre mie...). Selon lui, la traduction est une expérience (?) fondamentale, où se définit notre rapport à l'Autre, à l'Etranger – nous en convenons, voire nous y consentons. Mais lorsqu'il nous fait penser à une certaine xénophobie des temps passés, en affirmant, noir sur blanc : la réaction naturelle à l'étranger est la résistance, le refus, l'ethnocentrisme, nous crions haro sur cette bêtise : comment a-t-il inféré que ce sont les réactions normales vis-à-vis d'un étranger ou de ce qui vient de l'étranger ? Tant s'en faut, Antoine Berman, Dieu ait votre âme ! Pour les gens du commun, du normal, voire le commun du mortel, la vraie réaction est l'attraction de l'inconnu, la tentation de voir, connaître, goûter à quelque chose de nouveau, une propension à accepter ce qui vient d'ailleurs, car mieux fait, conçu, *designed*. Résistance, refus, ethnocentrisme – ce sont là autant de réactions spécifiques des militai-

5 Antoine Berman, *L'Epreuve de l'étranger*, Gallimard, Paris, 1984

res, des gens d'armes, des politiciens, des poly-tics, des forcenés ou déraisonnables également... Mais les traducteurs ne sont point ni fous, ni obsédés, ni forcenés : ils sont des gens intelligents, qui connaissent plusieurs langues, justement parce qu'ils aiment l'étranger, qu'ils sont eux-mêmes, le plus souvent, des écrivains de haut vol, des personnalités récompensées pour leur amour du prochain, du semblable, pour leur tolérance ! Alors, quelle est cette idée maboule de refus, d'inacceptation, de résistance – peut-être pense-t-il au maquis aussi, qui sait ?!

A l'instar de Meschonnic, lit-on, Berman propose une traduction basée non pas sur une relation de subordination de la langue étrangère par la langue réceptrice, mais sur une relation d'égalité, « *un rapport dialogique entre la langue étrangère et sa propre langue* »⁶. Là, nous ne pouvons que croiser les bras : pourquoi fallait-il que Berman propose un tel rapport dialogique, puisqu'il est de notoriété publique que toute traduction n'est que le fruit du dialogue entre deux cultures/littératures/livres//auteurs (ou plusieurs) ?! S' imagine-t-il avoir découvert le pot aux roses ? Truisme, lapalissade, le secret de Polichinelle – voilà ce qu'il nous livre dans cette phrase, clé de voûte de son livre... Qu'est-ce que la traduction, sinon un rapport dialogique entre deux cultures, un débat livres et cœurs sur table, en tablant sur les valeurs communes, qui pourraient rapprocher encore plus les deux cultures/peuples, mais en acceptant comme utiles et intéressantes les différences, celles dont peut découler l'identité de chacun, au fond ; ce qui nous personnalise, nous distingue les uns des autres, c'est bien la différence, et la traduction pourrait être redéfinie comme l'accueil de l'Autre, et l'acceptation de sa/ses différence(-s). La où il n'y pas dialogue, où la communication fait défaut, lorsqu'on n'a rien à mettre en commun et à partager (le partage de l'Autre), aucune communion n'est possible, quelques efforts que les traducteurs fassent et tentent de faire, parfois à leurs risques et périls...

Nous tenons à souligner que nous respectons tous les traducteurs cités ici, à cela près que nous ne saurions accepter toutes leurs trouvailles, parfois des plus malheureuses, hélas ! Et puis, l'on ne peut contenter tout le monde et son père... Quoi qu'on fasse, il y aura toujours à redire par ci par là, d'autant plus qu'ils fournissent des armes contre eux-mêmes, létales le plus souvent – pour la traduction d'abord, ensuite pour eux en tant que théoriciens. Ceci dit, continuons notre périple...

Généreusement formulée comme relation d'égalité entre deux langues, la traduction décentralisatrice apparaît, de par ses prémisses mêmes, comme un nouveau type d'annexion, de subordination de la langue réceptrice par la langue source. On exige de la langue réceptrice non seulement d'« *accueillir la langue étrangère, mais, qui plus est, de se recréer d'après le modèle de celle-ci, transformer son propre caractère, forcer sa propre structure jusqu'à la limite de l'intelligibilité et de la tolérance grammaticale* »⁷ – tel que le préconisait, avant même les théoriciens français, le grand Ortega y Gasset⁸.

Avant de finir, voyons une affirmation du Britannique Peter Newmark : « *La traduction est tout d'abord une science, qui suppose la connaissance et la vérification des faits et de la langue qui les décrit ; ensuite, c'est une aptitude relevant de l'utilisation d'un*

6 Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Gallimard, Paris, 1984, p. 23.

7 *Ibidem*, p. 23.

8 J. Ortega y Gasset, *Miseria y esplendor de la traducción*, apud Amparo Hurtado Albir, *La notion de fidélité en traduction*, Didier, Paris, 1990, p. 20.

langage adéquat et généralement accepté ; troisièmement, c'est un art qui distingue entre la littérature de bonne qualité et celle de qualité inférieure – c'est là où la traduction devient créatrice, intuitive et, parfois, même inspirée ; dernièrement, la traduction est une problématique de goût : les arguments s'y taisent et ce sont les préférences qui parlent, les traductions méritoires étant le reflet des différences individuelles »⁹.

Désolé, mais cette ultime borne de notre parcours traductologique *non initiatique*, - Peter Newmark, n'évite pas, lui non plus, les écueils de la grisaille qui enveloppe l'ivresse de la ratiocination : 1. que la traduction soit une science, oui, c'est vrai - nous irons jusqu'à dire qu'elle est la somme de toutes les sciences de la langue et du discours à la fois, en tant que langue seconde, accompagnant la langue source et en empruntant, voire en épousant tous ses méandres ; 2. la seconde affirmation recèle une inexactitude : pour une aptitude, étayée par un talent plus ou moins marqué, oui, elle l'est ; mais quant au langage adéquat et généralement accepté, nous ne sommes pas d'accord, car la stylistique et le style sont, justement, déviation de la norme et du langage courant, quasi stéréo-typique, et c'est cela qui est porteur de la différence, qui individualise en distinguant auteur et traducteur, œuvre traduite et œuvre originale - Peter Newmark se contredit, en nous offrant une contradiction en termes, hélas ! ; 3. La traduction est un art, en effet (il ne sait pas si bien dire !), mais qui ne saurait faire la distinction/différence entre la littérature de bonne qualité et celle de qualité inférieure, comme notre exégète veut le faire entendre, mais nous ne l'entendons pas de cette oreille-là : la Traduction se fait Art grâce au Traducteur, à son acquis, au cas où il ne traduit pas par manière d'acquit ou par acquit de conscience. Si le Traducteur est un Artiste lui-même, donc un Professionnel de cet Art, le fruit de son labeur sera une forme d'Art aussi. Mais son Art à lui, déposé dans cet objet d'Art qu'est sa traduction, ne saurait rien faire que demeurer, pendant un certain temps, de l'Art pur et simple, mais lequel n'est nullement susceptible d'opérer aucune différence... Ce sera selon l'Artiste=le Traducteur s'il a visé juste et a procédé correctement, mais aussi selon ses visées, ambitions et objectifs ; d'autre part, si la littérature qu'il a choisi de traduire est familière, populaire ou argotique, donc d'une qualité inférieure aux yeux des puristes de la langue, sa traduction restera elle aussi à la hauteur de l'œuvre originale, donc inférieure ! Si le Traducteur digne de ce nom a choisi de traduire une œuvre classique d'un grand auteur, son art à lui fera de cette traduction une œuvre d'art dans la langue cible - d'arrivée, sinon, il aura raté son coup, c'est tout ! Mais ces échecs ne sont nullement imputables à la Traduction en tant qu'Art... ! ; 4. la traduction serait-elle une affaire de goût ? Que nenni, cher Collègue ! Une fois de plus, vous n'avez pas fait mouche, d'autant moins dans le mille, hélas ! Ce sont les lecteurs de la dite traduction qui pourront se prononcer sur la qualité de la traduction, ce sera pour eux que ce sera une question de goût ou non - s'ils goûtent ou pas la traduction respective. Et puis, quels sont vos critères pour distinguer la littérature de qualité d'avec celle d'une qualité inférieure ? Et puis, il faut de tout pour faire une littérature, et votre distinction sera tout bonnement une discrimination : au fil du temps et des courants littéraires, il y eut des mouvements de révolte contre le langage, des écrivains non conformistes qui se sont adonnés à la littérature des banlieues, voire des parias, comme Louis Ferdinand

⁹ Peter Newmark, *A Textbook of Translation*, Prentice Hall International, Singapore, 1988, p. 6.

Céline, Alfred Simonin et d'autres qui ont écrit en argot ou en français populaire, par exemple. Peut-on accuser un Francis Carco d'avoir écrit la plupart de ses romans en français populaire et en argot ? Franchement, non. Cette dernière remarque de Peter Newmark est, pour la plupart, gratuite !

En guise de conclusion, nous dirons que nous ne sommes pas du tout d'accord avec cet acharnement à tâter de l'alchimie verbale pour compliquer les choses, alors qu'elles sont très, très simples ! A quoi bon tous ces baragouins, ces comptes d'apothicaires qui dénombrent syllabes, pieds métriques, etc. ?!

Le structuralisme avait vu grand, il avait même *pété plus haut que son cul*, comme on dit. Qu'en est-il maintenant ? Personne ne s'en souvient même plus... A présent, c'est l'inverse : on ambitionne de déstructurer, de décentraliser, d'annexer, de dilapider même, de ruiner l'effort des traducteurs de bonne foi, en déconstruisant – à cela près que l'on n'aura rien à faire des débris qui en résultent, et qui n'évoquent même plus les œuvres initiales. A quoi visent donc ces terribles théoriciens de la traduction : à faire œuvre d'érudite, à s'inscrire sur l'airain de la mémoire des bibliothèques, à brouiller les pistes en gardant pour eux la solution antidote... à s'ériger probablement aussi en *factotum*, mais, tout d'abord, ils veulent se faire un nom à tout prix, en feignant d'ignorer le prix qu'ils auront à payer le moment venu... Pour le moment, ils nous coûtent cher, à nous tous, à nos forêts et maisons d'éditions, jusqu'à nos poches en souffrent parfois.

Et tout ce bruit est pour rien, car les professionnels de la traduction, les artistes du domaine n'y jettent même pas un coup d'œil, ils n'y manifestent aucun intérêt, car ils trouvent ce charabia dépourvu du moindre intérêt... Combien des grands théoriciens de la traduction ont traduit plus d'une douzaine de livres avant de se mettre à nous endoctriner, combien de leurs traductions se sont avérées des livres à succès ? Le professionnel est un type fort doué, parfois surdoué pour ce métier frisant l'art – finalement, l'art remplace le métier. Il travaille énormément, a un talent inouï, y compris celui de perdre ses nuits à polir et repolir ses traductions, il est motivé par la fibre d'artiste, le *feeling* comme on l'appelle ces derniers temps, il est lui-même un écrivain plus ou moins, ayant déjà publié des livres. D'autre part, les traductions sont elles aussi des livres, parfois des pavés sur lesquels on bosse à longueur d'années, mais sans jamais feuilleter, entre-temps, aucun des bouquins inventant de toutes pièces des théories de la traduction...

Il serait préférable de réunir en volumes collectifs les impressions, notes et remarques des grands traducteurs, susceptibles d'éclairer les futurs grands traducteurs... Néanmoins, quand auront-ils voix au chapitre ? Qui leur demande l'heure ? Car ça risque de devenir un leurre, voire un heurt... Comme ils ne seront jamais traduits (on se plaît à le dire, avec malice), ils seront trahis, tout au plus. Pour le reste, on peut s'en passer, cela ne peut éveiller que notre curiosité, vite déçue ! Allant du sophisme à la gratuité des spéculations (parfois prétendument *métaphysiques*), ces bouquins ne servent guère aux praticiens... Les vrais traducteurs préfèrent l'acte à la parole, les faits aux mots/maux !

Bibliografie

1. Berman, Antoine, *L'épreuve de l'étranger: Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Gallimard, 1984
2. Cordonnier, Jean-Louis, *Traduction et culture*, Hatier-Didier, 1995
3. Delisle, Jean, *La Traduction raisonnée*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993
4. Frosin, Constantin, *La Traduction entre Mythe et Réalité*, Le Brontosauve, Les Granges-le-Roi, 2003
5. Ladmiral, Jean-René, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Payot, 1979
6. Meschonnic, Henri, *Pour la poétique II: Epistémologie de l'écriture, poétique de la traduction*, Gallimard, 1973
7. Mounin, Georges, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, 1963
8. Ricoeur, Paul, *Sur la traduction*, Bayard, 2004
9. Steiner, George, tr. Lucienne Lotringer, *Après Babel: Une poétique du dire et de la traduction*, Albin Michel, 1978

Prezențe moldo-vlaho-române în dicționarele și enciclopediile franceze

Valentin JITARU

Lucian JITARU

Universitatea de Stat "Alecu Russo" din Bălți

Notorietatea stă la baza includerii unui nume propriu (personalitate sau localitate) într-un dicționar sau enciclopedie. Aprecierea importanței unui nume conține *volens nolens* o doză mai mare sau mai mică de subiectivism. Oricum, prezența unei personalități într-o asemenea lucrare fundamentală științifică denotă o recunoaștere europeană a valorii sale. Se știe că Franța este una din țările cele mai receptive la schimbările social-politice și culturale care au loc în lume. Ne-am convins de acest adevăr consultând o serie de dicționare ("Le Petit Robert des noms propres", Paris, 2004, "Le Petit Larousse en couleurs", Paris, 1995, "Dictionnaire des auteurs français", Paris, 1969, "Dictionnaire du cinéma", Paris, 1962, "Dictionnaire Hachette 2008", QUID 2005), ce conțin un șir de articole cu referire la geografia, istoria și cultura românilor.

Cele mai multe articole (peste 140) de acest fel sunt incluse în "Dictionnaire des noms propres 2004". Pentru noi, românii basarabeni, un interes deosebit prezintă numele de persoane având indicațiile :

a) *roumain* : **Aleksandri** (Vasile), **Antonescu** (Ion), **Bacovia** (Gheorghe Dimitrie), **Barbu** (Eugen), **Blaga** (Lucian), **Bogdan I, Bogdan II, Bogdan III, Brătianu** (Ion), **Brătianu** (Ion, *dit* Ionel), (Gheorghe Vasiliu, *dit* George), **Cantacuzène** • Famille byzantine dont sont issus... des hospodars de principautés roumaines (Moldavie, Valachie) et des hommes politiques dont George **Cantacuzène**, président du Conseil de Roumanie de 1904 à 1907; **Caragiale** (Ion Luca), **Carol I, Carol II, Călinescu** (George), **Ceașescu** (Nicolae), **Celibidache** (Sergiu), **Comaneci** (Nadia), **Creangă** (Ion), **Cuza** (Alexandre), **Eliade** (Mircea), **Enescu** (George), **Ferdinand I, Gheorghiu-Dej** (Gheorghe), **Grigorescu** (Nicolae), **Iorga** (Nicolae), **Istrati** (Panait), **Lipatti** (Dinu), **Maioreanu** (Titu), **Michel I, Racoviță** (Emil), **Rebreanu** (Liviu), **Sadoveanu** (Mihail), **Georgescu** (Georges), **Brediceanu** (Mihai), **Ohanessian** (David), **Cotrubas** (Ileana), **Cortez** (Viorica), **Slatinaru** (Maria), **Zamfir** (Gheorghe), **Gheorghiu** (Valentin), **Lupu** (Radu), **Voicu** (Ion) etc.

b) *d'origine roumaine* : **Brancusi** ou **Brâncuși** (Constantin), **Brauner** (Victor), în QUID acest pictor este prezentat ca pictor român, **Celan** (Paul Antschel, dit Paul), **Cioran** (Emil Michel), **Radulescu** (Horatiu) – du roum. (corect du russe) *rad* «joyeux», **Miereanu** (Costin) și **Mihailovici** (Marcel), compozitori francezi de origine română ; **Palade** (George Emil), medic și biolog american de origine română. Este considerat unicul român, laureat al Premiul Nobel pentru fiziologie și medicină, deși, după părerea noastră mai sunt doi savanți de origine română cărora li s-a conferit Premiul Nobel : **Kapitsa / Kapița** (Piotr Leonidovitch), fizician rus, și **Mecnikov** (Ilia Ilici), microbiolog rus, strănepotul lui Nicolae Milescu Spătarul.

Ortografia numelor de localități din Republica Moldova se deosebesc de cele si-

milare, publicate în edițiile anterioare, prin faptul că țin cont de schimbările (în diverse domenii) ce au avut loc în lume, inclusiv în spațiul dintre Nistru și Prut. De exemplu, denumirile de localități: Bălți, Chișinău, Iași, Tighina sunt ortografiate în original, având în paranteze mențiunile respective - fostele Beltzy, Kichinev, Iassy, Tighina (Bendery). De menționat că în Dicționarele enciclopedice franceze (Le Petit Larousse, Le Petit Robert) din ultimii ani numele geografice din spațiul ex-sovietic, inclusiv Republica Moldova, sunt notate déjà fără parantezele respective cu denumirile rusificate. Se atestă, de asemenea, că limba oficială a Republicii Moldova este limba română.

Republica Moldova este prezentată doar prin 7 articole: Republica Moldova, Chișinău, Tiraspol, Bălți, Tighina, Dniestr și Prout. Sunt incluse, de asemenea, câteva nume de localități și nume de persoane ce se referă la spațiul Moldovei feudale și la cel anexat de Imperiul Rus (**Bogdan I, Bogdan II, Bogdan III, Bessarabie, Etienne III le Grand, Dimitrie Cantemir**).

Unele articole sunt scrise de pe pozițiile istoriografiei sovieto-rusești. De exemplu: **Bucovine** – „... En 1940, le N. de la Bucovine fut intégré à l'Union soviétique (accords de juin 1940); après l'occupation roumaine (1941-1944), cette région redevint soviétique, avec le traité de paix de 1947. ” / În 1940, Nordul Bucovinei fuse integrat în Uniunea Sovietică (acordurile din iunie 1940); după ocupația română (1941-1944) această regiune redevine sovietică, conform Tratatului de pace din 1947 / (traducerea ne aparține). Aceste episoade istorice dramatice pentru Țară sunt redată veridic în Enciclopedia QUID: „**1940-26-6** l'U.R.S.S., après ultimatum, **occupe** (sublinierea noastră) Bessarabie (45 650 km²) et Bukovine du N. (10 432 km²) [env. 4 000 000 h.], le roi Carol II cède et ignorant que l'U.R.S.S. agit conformément au protocole secret signé avec l'Allemagne le 23-8-1939 laisse faire le rapprochement avec l'Allemagne”.

Bessarabie n.f. – de *Basaraba* n. des princes valaques régnant depuis le XVe s. [probablement tatar = père (*aba*) dominateur (*basar*)]. • Région d'Europe orientale comprise entre le Dniestr au N. et à l'E., et le Prout à l'O. Elle est auj. partagée entre les rép. de Moldavie et d'Ukraine • v. princ.: Chisinau, Balti, Bendery (corect Bender) (Moldavie), Belgorod, Dniestrovski (corect Belgorod-Dniestrovski), Izmail, Khotine (Ukraine). • **hist.** Partie de la Dacie romaine sous Trajan, la Bessarabie fut successivement envahie par les Wisigoths, les Huns et les Bulgares, les Avars, les Hongrois et les Petchenègues, puis réunie à la Moldavie v. 1367. À la fin du XVe s. elle passa sous domination ottomane, mais les Russes l'envahirent à plusieurs reprises entre 1711 et 1812 et l'occupèrent entièrement après le congrès de Berlin (1878). Par le plébiscite de 1920, toute la région fut annexée à la Roumanie qui la céda à l'URSS en 1940, la reconquit de 1941 à 1944 et l'abandonna à la Russie par le traité de Paris en 1947. Depuis 1990, elle est l'enjeu de combats entre Moldaves et Russes sécessionnistes / Regiune a Europei orientale cuprinsă între Nistru la N și E și Prut la V. În prezent ea este divizată între rep. Moldova și Ucraina • or. princ. : Chișinău, Bălți, Bender (Moldova), Belgorod-Dniestrovski / Cetatea Albă, Izmail / Ismail, Hotin (Ucraina). • **ist.** Parte a Daciei romane sub Traian, Basarabia fuse succesiv ocupată de vizigoți, huni și bulgari, avari, maghiari și pecenegi, apoi reunită la Moldova către 1367. La sf. sec. XV ea a trecut sub dominația otomană, dar rușii au cucerit-o de mai multe ori între 1711 și 1812, ocupând-o în întregime potrivit hotărârilor Congresului de la Berlin (1878). În urma plebiscitului din 1920,

toată regiunea a fost anexată României, care a cedat-o URSS în 1940, au recucerit-o din 1941 până în 1944, cedând-o apoi Rusiei în urma Tratatului de la Paris (1947). Începând cu 1990, ea este miza confruntărilor dintre moldoveni și rușii secesionisti”.

Se cerea de menționat, în primul rând, că Basarabia este o regiune istorică românească, constituind doar zona de sud a teritoriului pruto-nistean. La început această fâșie de pământ a aparținut Țării Românești, apoi, după 1359, a intrat în componența Moldovei. După 1812 întreg teritoriul interfluvial pruto-nistean este anexat de Rusia țaristă, fiind denumit oficial Basarabia. Plebiscitul din 1920 care, cică, ar fi avut loc în urma căruia toată regiunea se reunește la România nu corespunde adevărului. Datorită poziției ferme a guvernului român, atât numeroasele încercări ale Rusiei sovietice de a organiza un plebiscit doar în unele județe ale Basarabiei, cât și cele ale guvernului Uniunii Sovietice de a desfășura un plebiscit în întreaga Basarabie s-au soldat cu un eșec total, deoarece plebiscitul poate fi folosit numai într-o țară în care n-ar exista o mare majoritate națională. Referendumul scontat era doar un pretext de a nu recunoaște dreptatea cauzei românești, urmând politica imperială a țarilor.

Moldavie n. f. ... en moldave (corect en roumain) Republica Moldova. ... *Langues*: roumain (off.), russe, ukrainien, turc (corect gagaouze). *Population*: Moldaves, 64%; Ukrainiens, 14%; Russes, 13%; Gagaouzes, 3,5%; Juifs, 2%... *Histoire*. Constituée en 1940 à partir de l'anc. république autonome de Moldavie (8 400 km², créée en 1924) qui faisait partie de l'Ukraine, et d'une grande partie de la Bessarabie enlevée à la Roumanie par l'URSS, la Moldavie, occupée par les armées roumaine et allemande de 1941 à 1944, fit retour à l'URSS en 1944. La Roumanie y renonça au traité de Paris en 1947. Pe harta Moldovei, p. 1461, s-au strecurat două greșeli: Prutul (corect Prut), Tigina (corect Tighina).

Dar iată cum este prezentată republica noastră în cea mai recentă lucrare lexicologică enciclopedică *Dictionnaire Hachette Édition 2008*. Atât articolul, cât și harta țării au același titlu **Moldavie (république de)** (*Republica Moldovenească*) (corect Republica Moldova)... 4,2 millions d'hab. (corect circa 4 milioane de locuitori, inclusiv cei din Transnistria). *Nature de l'État*: rép. parlementaire. *Langue off.* roumain. *Pop.*: Moldaves (64,4%), Ukrainiens, 13,9%; Russes, 12,9%. Spre regret, s-a comis o eroare evidentă, uimitoare pentru un dicționar atât de prestigios. Numărul procentelor naționalităților e aproape identic recensământului din 1989. Conform recensământului din 2005 în Republica Moldova locuiesc: moldoveni/români, 78,2%; ucraineni, 8,4%; ruși, 5,8%; găgăuzi, 4,4%; bulgari, 1,9%. S-au comis greșeli și pe harta R.Moldova: Yedintsy (corect Edineț), Bessarabka (corect Basarabeasca), Cagul (corect Cahul), Tighina (Bendery) (corect Tighina (Bender)).

O serie de articole referitoare la cele două state românești conțin diverse inexactități. De exemplu: **Averescu** (Alexandre) • Maréchal et homme politique roumain (Ismail, auj. Izmail 1859 – Bucarest 1938)... , il fit deux fois chef de gouvernement (1920-1921 et 1926). Corect : Al. Averescu s-a născut în s. Babele, Ismail... el a fost nu de două, ci de trei ori prim-ministru (ian.-mart. 1918, 1920-1921 și 1926-1927); **Bi-bescu** ou **Bibesco** (Gheorghe Dimitrie) • (Nicopolis 1804 – Paris 1873). Hospodar de Valachie (1842-1848). Corect : Gh. D. Bibescu, domn al Țării Românești, s-a născut nu la Nicopolis (azi Nikopol, Bulgaria), ci la Craiova, și nu în 1804, ci în 1802; **Bălti** – anc.

Beltzy, en roum. Bălți • V. de Moldavie... sucrerie. Construc. mécaniques. Pelleteries. Corect: după 1991 Combinatul de Blănuri, Uzina Electrotehnică, Uzina „Lenin” au dat faliment. Fabrica de Zahăr a fost închisă ceva mai înainte; Constantin **Brancuși** s-a născut la Hobița, Dolj nu la Pestișani, cum e indicat în dicționar; **Eminescu** (Mihail Eminovici, dit Mihai) • Poète roumain (Ipotești, près de Botoșani 1850 – Bucarest 1889). Apropos, poetul s-a născut nu la Ipotești, ci la Botoșani; Grigori **Potiomkin** a murit în satul Rădenii Vechi, nu la Skaliany, Basarabia, cum e scris în articolul despre cneazul rus. Orașul Brașov e înregistrat sub denumirea **Brașov Stalin** (sic!) cu indicația (din 1950 până la 1960 orașul Stalin).

Nu poate fi motivată lipsa unor astfel de personalități notorii ca: Nicolae **Paulescu** (principalul precursor în descoperirea insulinei), Eugen **Coșeriu** (unul dintre cei mai mari lingviști ai lumii din toate timpurile), **Michel le Brave / Mihai Viteazul**, despre care contemporanul său, Henric al IV-lea, regele Franței, a spus “Dacă a fost vreodată vreun principe în lume demn de glorie pentru acțiuni eroice, acesta e signor Mihai, Principele Valahiei”, prințesa Marta **Bibescu** (alături de Panait **Istrati** și Anna de **Noailles**) e una dintre cele mai mari scriitoare române, care au scris în limba franceză, Vintilă **Horia** (scriitor, laureat al Premiului Goncourt), Traian **Vuia** (inventator, în 1905, la Montesson, Franța, a efectuat cu avionul său inventat primul zbor din lume, realizat exclusiv cu mijloacele proprii de bord ale aparatului), Ciprian **Porumbescu**, George de **Bothezat** (inventator american de origine română, constructorul unui elicopter de concepție proprie (1920-1921); calculele sale privind traiectoriile Pământ-Lună și-au găsit aplicații în cadrul programului Apollo), Henri **Coandă** (pionier al aviației mondiale), Ion **Popescu-Gopo**, figură proeminentă a animației mondiale, încununat cu *Palme d’or* la Cannes (1957), primul cineast din lume care a îmbinat personajele reale cu cele din filmele cu desene animate; **Vladimir Cosma**, compozitor francez de origine română, unul din cei mai fecunzi semnatari ai coloanei sonore la numeroase filme franceze. Acest nume cunoscut pe întregul mapamond lipsește, de asemenea, în «Dicționarul enciclopedic» român.

Cu regret, nici-o personalitate de după 1940 din spațiul prito-nistean nu a fost inclusă în această prestigioasă lucrare enciclopedică. După părerea noastră, Eugen **Doga**, Grigore **Vieru**, Mihai **Grecu**, Emil **Loteanu**, Maria **Bieșu**, Ion **Bostan**, Eugeniu **Grebennicov**, Ion **Druță**, Mihai **Volontir**, Mihai **Cimpoi** etc. prin creațiile lor sunt personalități de talie universală și ar merita atenția autorilor unor surse de referință deschise spre universalitate. Această listă de personalități ar fi incompletă fără numele reputațiilor noștri lingviști basarabeni de talie europeană și mondială: Eugen **Coșeriu** (lingvistica generală și cea romanică nu poate fi concepută fără operele coșeriene), Silviu **Berejan**, Anatol **Ciobanu**, Grigore **Cincilei**, care a studiat în profunzime realitatea limbii franceze. El a reușit să valorifice maximal potențialul explicativ al unui întreg șir de noțiuni ale lingvisticii funcționale franceze, atribuindu-le noi valențe, noi dimensiuni, propunând noi termeni, noi abordări originale, fără de care e greu să ne imaginăm astăzi o cercetare nuanțată a unităților semnificative, și mai întâi în aspect derivațional. De menționat că unele lucrări științifice savantul Gr. Cincilei le-a scris în limba franceză.

Pentru a diminua la minimum impreciziile, omisiunile și chiar erorile inerente

unor astfel de opere complexe, dificile și delicate, în genere, pentru a prezenta cât mai obiectiv și veridic imaginea republicii noastre în Dicționarele și Enciclopediile franceze e nevoie de eforturile în comun ale reprezentantului Republicii Moldova la UNESCO (dl Constantin Rusnac) și, bineînțeles, a Ambasadei țării noastre la Paris. Fără a include în colegiul de redacție al acestor cărți de prestigiu, responsabil de informațiile despre Republica Moldova (atât localitățile, cât și personalitățile) vom rămâne în continuare o pată albă pe harta Europei, a întregului mapamond.

Observations diachroniques sur l'influence de la langue française sur le lexique de la langue roumaine

Constantin-Ioan MLADIN

Université 1 Decembrie 1918, Alba-Iulia, Roumanie

§ 1. Perspectives historiques et culturelles

L'influence exercée par la culture et la civilisation françaises sur la culture et la civilisation roumaines est bien connue. C'est pourquoi ce premier paragraphe n'est qu'un bref jalonnement d'un long itinéraire culturel qui a marqué profondément et substantiellement la configuration de la langue roumaine moderne.

En effet, l'influence française sur notre culture a débuté aux environs de 1750 lorsque l'aristocratie autochtone a fait du français une langue de communication (interne et avec les communautés similaires de l'étranger) tout à fait privilégiée¹. Cette ouverture d'esprit envers la culture française était fortement soutenue et encouragée d'une manière très concrète par l'État français : à partir du XVIII^e siècle, des officiels français sont de plus en plus présents dans les Principautés Roumaines pour essayer de contrecarrer l'influence turque² ; après la Révolution de 1789, un nombre appréciable de nobles et d'officiers français trouvent asile en Valachie ou en Moldavie ; des services consulaires français sont inaugurés en 1794 à Bucarest et deux ans plus tard à Iassy ; la France reconnaît l'Union des Principautés Roumaines en 1859, influence l'obtention de l'indépendance de la Roumanie en 1877 et soutient l'Unification définitive de la Roumanie en 1918 ; vite entrée dans les écoles roumaines³, la langue française est enseignée par des professeurs français... Cette attitude toujours extrêmement bienveillante envers la Roumanie a facilité sensiblement l'emprunt bénévole de maints éléments français dans les mentalités, dans les comportements sociaux, dans l'organisation administrative, dans les goûts et les attitudes artistiques... Ceux-ci sont devenus définitoires pour la culture et pour la civilisation moderne des Roumains.

D'autre part, les élites roumaines étaient à cette époque en quête d'une référence en matière de civilisation et de culture moderne qui soit en même temps en harmonie avec leur héritage latin⁴. Or, avec un peuple entièrement unifié, ayant une législation démocrate et efficiente, ainsi qu'une organisation sociale moderne et fonctionnelle, et bénéficiant d'un prestige culturel (intellectuel, artistique) unanimement reconnu, la France était devenue un modèle exemplaire et sans égal.

C'est ainsi que depuis 1830 jusqu'à la première moitié du XX^e siècle, la classe

1 Au début, cette influence s'est manifestée indirectement, par l'intermédiaire des Phanariotes et des aristocrates et officiers russes (pendant les guerres russo-turques).

2 Et, plus tard, de limiter l'influence allemande et russe aux bouches du Danube.

3 À l'« Académie Mihăileană » de Iassy, avant 1836 et presque simultanément au Collège « St. Sava » de Bucarest et après 1859 dans deux autres collèges bucarestois : « Matei Basarab » et « Gheorghe Lazăr ».

4 Le Code civil roumain de 1865 a pris pour modèle le Code Napoléon (1804), la Constitution roumaine de 1923 s'est inspirée de la Constitution française, sous la direction du général Henri-Mathias Berthelot, La Mission Militaire Française a complètement réorganisé l'armée roumaine en 1916...

intellectuelle roumaine, en majorité francophone et francophile, s'est imprégnée de l'esprit et du goût français⁵.

Cela dit, parler de l'influence exercée par le français sur le roumain en train de se moderniser pourrait paraître fastidieux (si l'on se réfère surtout à la relation que ces deux langues ont eue au XIX^e siècle) ou peu séduisant et sans pertinence (si l'on se réfère à l'époque actuelle). Tout ce qu'il y avait à discuter sur la période « classique » du contact entre ces deux langues a été déjà discuté, tandis que sur la manière dont se déroule de nos jours ce contact il n'y a plus grand-chose à dire, paraît-il, vu le fait que la place occupée autrefois par le français a été dramatiquement prise par l'anglais.

En partant de la constatation que les études sur les influences franco-roumaines occupent une place marginale dans la recherche linguistique roumaine (excepté les démarches didactiques), cette intervention voudrait offrir un jugement objectif, à l'aide d'une statistique ordinaire, sur l'impact de la langue française sur le lexique roumain à la fin du XX^e siècle (deuxième partie de l'article), après avoir passé sommairement en revue le rôle joué par le français dans la formation du roumain moderne – principalement de son lexique (première partie de l'article).

§ 2. Considérations linguistiques

§ 2. 1. Tout au long de son développement et de sa modernisation, le roumain a su tirer profit de ses contacts avec le français en empruntant un nombre impressionnant d'unités lexicales (sans ou, dans la plupart des cas, avec leur altération phonétique-phonologique, sémantique et morphologique – plus ou moins importante⁶). L'emprunt savant (cultivé)⁷, oral ou écrit⁸ (DGS (2000²)), a affecté tous les sous-

5 « Rarement l'action d'un peuple sur un autre fut plus complète, plus envahissante, plus enveloppante que l'influence française en Roumanie... on la reconnaît dans toutes les manifestations de l'esprit roumain, en politique aussi bien qu'en législation, dans la littérature aussi bien que dans sa conception administrative ou dans la vie sociale. » (Pompiliu Eliade, 1898 : 87)

6 Pour les avatars des mots français au cours de leur adaptation au système linguistique roumain, voir Elena Barboricã, 1977 : 107-108 : **(1)** éclaircissement de certains phraséologismes par leurs équivalents roumains : (**a** *trata sau cum s-ar zice a se târgui* ; **etudiant** sau **școlar** ; **ilegale** – **nepravilnice**) ; **(2)** emploi pléonastique des termes néologiques, insuffisamment ou mal compris (*șef de căpetenie, secret tainic, a revoca îndărăt*) ; **(3)** traitement phonétique dialectal (surtout en Moldavie : *comisiie, opsârvație, răspectiv, săcret*).

L'adaptation des termes français pose aujourd'hui moins de problèmes aux locuteurs roumains, ces difficultés étant le plus souvent des impropriétés sémantiques – *i. e.* : *doleanță* (fr. *dolérance* < lat. *doleo, -ère* « plainte, réclamation, revendication », est utilisé avec le sens « désir » (Theodor Hristea, 2000 : 336) ; *colocviu*, dont la forme s'explique par le lat. *colloquium* « entretien » et le sens par le fr. *colloque*, devient parfois « examen de moindre importance », avec des déviations du type *colocviu scris* – *colloque écrit ou *colocviu la educație fizică* – *colloque en éducation physique (Theodor Hristea, 2000 : 338-339).

Pour des informations plus détaillées sur l'adaptation des éléments français au système sémantique et morphologique du roumain, voir les contributions de Sanda Reinheimer Râpeanu (1985 et 1987).

7 Résultat du contact indirect (contact qui ne suppose pas une unité territoriale et qui s'explique par des phénomènes de diffusion culturelle ou par des relations économiques et politiques) entre les deux langues (Marius Sala, 1997 : 33).

8 La voie écrite semble être préférée aujourd'hui. Pour des exemples de mots entrés par voie orale, au début des contacts établis entre le français et le roumain, formes qui ont été abandonnées ultérieurement, voir Elena Barboricã, 1977 : p. 107 : pl. *memoare* (fr. *mémoire*), *sertificat* (fr. *certificat*), *circulară* (fr. *circulaire*)

systèmes de la langue roumaine⁹, mais le lexique a été le plus réceptif, étant donné que le vocabulaire est un sous-système primaire et élémentaire, insuffisamment organisé par comparaison aux autres sous-systèmes – secondaires et homogènes (Ion Coteanu, 1960 : 47). C'est ainsi que les unités lexicales occupent une position avantageuse par rapport aux unités phonologiques ou morphologiques, et qu'elles se diffusent facilement au moindre contact entre deux langues (Marius Sala, 1997 : 236).

§ 2. 2. Si jusqu'à 1808-1810 les emprunts latins et romans avaient une circulation très limitée dans le cadre du langage courant, les néologismes étant uniquement l'attribut de la langue de culture et concernant spécialement les technocrates, leur quantité, les domaines qu'ils affectent et leur fréquence augmentent considérablement entre 1820 et 1830. À partir de 1830 et jusqu'en 1840 les éléments néologiques qui prédominent dans le roumain sont d'origine romane : française et italienne (Alexandru Niculescu, 1978 : 123-137). Ce processus a été continué sans interruption et de toutes les langues qui ont contribué dans la plus grande mesure à la modernisation du lexique roumain c'est le français qui est passé en premier, suivi du latin, du grec moderne, de l'italien et de l'allemand (Ion Coteanu et Marius Sala, 1987 : 149)¹⁰.

Au cours du siècle dernier, les termes français, ainsi que les emprunts latins venus par la filière des autres langues romanes (et parfois non romanes), étaient majoritaires dans la terminologie technique et scientifique roumaine. Une statistique effectuée par Dimitrie Macrea en 1966 (Dimitrie Macrea, 1970 : 21-22¹¹) sur plusieurs dictionnaires roumains (*Le Dictionnaire Technique polyglotte* – 1963, *Le Dictionnaire Encyclopédique Roumain* – 1962-1966, *Le Dictionnaire de la Langue Roumaine Moderne* – 1958) relève que le lexique scientifique et technique contient entre 62 et 95% d'éléments d'origine (directe ou indirecte) latine, une place privilégiée revenant au français. Bien sûr, dans une étape ultérieure, un bon nombre de ces termes se sont infiltrés par détermination dans le lexique commun¹².

§ 2. 3. En ce qui concerne précisément les mots auxquels on attribue une origine française, les informations suivantes nous paraissent indispensables :

(1) En réalité, les vocables que nos dictionnaires considèrent comme des reflets du français ne proviennent pas tous de cette langue. Il faut en éliminer **(a)** les faux ou les pseudo-mots d'origine française, c'est-à-dire des mots qui n'existent pas en français, mais qui ont été créés dans d'autres langues par la combinaison de thèmes et

9 Voir ELR : 223 pour l'influence du français sur la morphologie et la syntaxe du roumain.

10 L'emprunt abusif de mots français, surtout lorsque le roumain disposait d'équivalents satisfaisants a été critiqué par des écrivains comme C. Bălcescu, C. Facca, C. Negruzzi, V. Alecsandri, I. L. Caragiale ou par des linguistes, comme Al. Graur (1954 : 34-37 et 1968 : 278-281).

11 Mettant en jeu d'autres critères, des recherches plus récentes confèrent un autre poids aux éléments français. Le VLRL (1988), par exemple, apprécie que : 71, 66% du lexique roumain moderne est représenté par des éléments romans, dont 30,33% sont hérités du latin, 15,26% proviennent du latin savant, 3,95% de l'italien et 22,12% du français.

12 Cependant, il ne faut pas croire que la néologie d'origine française ait touché exclusivement la terminologie et le lexique commun. L'argot, par exemple, en a eu sa part : *bonjour* « la poche de derrière des pantalons » (dans l'argot des pickpockets), *mal!* « cartes faussement distribuées pendant une partie » (dans le jargon des accros aux cartes), *paspartu* « passe-partout, crochet », *amplioiar* « employé », *tapeur* « professeur », *tapeză* « 1. prostituée ; 2. amante », (*de*) *pamplizir* « astucieusement ; formellement, par amusement » (Adriana Stoichițoiu-Ichim, 2001 : 129).

d'éléments formatifs d'origine française : *saveraj* « différence d'essais », *grandomanie* « mégalomanie », *frizer* « coiffeur, barbier », *grimeur* « maquilleur », *longeviv* « qui vit / qui dure longtemps », *picaş* « piqué » (Theodor Hristea, 1979 : 491-492, 494-503) et **(b)** les mots apparemment français, des formations dont l'existence en français est exclue, puisqu'il n'y a pas de base dérivative qui puisse les expliquer, mais qui disposent toutefois d'une sonorité française : *achizitor* < **acquisiteur*, *balneologie* < **balnéologie*, *şofa* < **chauffer*, *conspirativ* < **conspiratif*, *dedicaţie* < **dédication*, *dezinsecţie* < **désinsection*, *ofertă* < **offerte*, *riscant* < **risquant* (*ibidem* : 494, 495-496).

(2) D'autre part, pour expliquer un bon nombre de mots roumains, généralement considérés comme des produits autochtones, il s'avère utile de ne pas se limiter au français parlé en France, mais de prendre en considération aussi la variante belge et suisse du français – e. g. : au roum. *achizitor* correspond le fr. suisse *acquisiteur*, au roum. *calcaros* correspond le fr. belge *calcareux* (Mioara Avram, 1982 : 258-259).

§ 2. 4. Le roumain a emprunté du français non seulement des lexèmes simples, mais aussi un grand nombre de phraséologismes, comme toutes les langues européennes d'ailleurs¹³. Assurément, la plupart des phraséologismes roumains sont de provenance française. Ainsi, on peut distinguer aujourd'hui : **(1)** des phraséologismes parfaitement assimilés par le roumain (*artist liric*, *controlor general*, *critic literar*, *director general*, *jurnal de bord*, *pareză intestinală*, *petrol lampant*, *poet liric*, *tur de scrutin*) ; **(2)** des phraséologismes maintenus avec leur forme d'origine – des gallicismes (*à contre-cœur*, *à la légère*, *comme ci comme ça*, *mise en scène*, *parti pris*) ; **(3)** des phraséologismes intermédiaires (*mouton doré* > *mouton dorel* – par étymologie populaire) (Theodor Hristea, 1977 : 593, 591-592).

§ 2. 5. Les traitements subis par les mots d'origine française en vue de leur adaptation au système roumain (phonétique-phonologique, morphologique, graphématique ou sémantique) ont été décrits de façon exhaustive dans la littérature linguistique roumaine. Il ne nous reste qu'à rappeler les plus usuels, en les illustrant avec quelques exemples empruntés au lexique de la mode (*apud* Monica Iovănescu et Anda Rădulescu, 2000 : 43-44) : (1) les mots roumains gardent une forme identique à celle du français (*deux pièces*, *prêt-à-porter*) ; (2) les mots roumains acquièrent une forme adaptée à la graphie roumaine (*bej*, *oranj*, *mantou*) ; (3) les mots roumains se contentent d'une forme hybride franco-roumaine (*tăiat în biais*, *catifea dévoré*) ; (4) les mots roumains innovent en matière de catégories grammaticales (l'opposition singulier vs. pluriel : *un* / *două deux-pièces*) ; (5) les mots roumains représentent la forme tronquée des termes français (*sutien* – fr. *soutien-gorge*, *ruj* – fr. *rouge-à-lèvres*) ; (6) les mots roumains s'enrichissent d'un / de plusieurs sens différent(s) par rapport au(x) sens des mots français (*jupă* « une sorte de sous-vêtement » – fr. *jupe* « pièce de vêtement destinée aux femmes, qui recouvre la partie inférieure de leur corps » ; le roum. *vestă* correspond au fr. *gilet*¹⁴).

13 Voir Liviu Groza, 2004.

14 Le fr. *veste* correspond au roum. *haină*.

§ 3. Expérience statistique

§ 3. 1. Pour vérifier dans quelle mesure le français a exercé son influence sur le lexique du roumain ces dernières décennies et pour voir si les sombres présages des francophiles sur l'avenir des contacts entre ces deux langues se confirment ou non, nous avons vérifié l'étymologie des mots répertoriés dans un dictionnaire roumain de mots récents (DCR (1997²)) (uniquement les mots commençant par la lettre **A**).

Les 188 mots(-titre) roumains auxquels on attribue une origine française ou qui sont expliqués par une influence quelconque venue de la part de cette langue, sur un total de 462 entrées pour la lettre A, ont été hiérarchisés de la façon suivante, selon le poids reconnu (accordé) au français. Ainsi, on a identifié :

§ 3. 2. Des mots (90 unités) à étymologie exclusivement française : *acupunctură* (acupuncture), *acvacultură / acvicultură* (aquaculture / aquiculture), *adaptor* (adapteur), *aditiv* (additif), *aeroclub* (aéro-club), *aerofilatelie* (aérophilatélie), *aerofotografie* (aéro-photographie), *aerogară* (aérogare), *aeroion* (id.), *aerometric* (aérométrie), *aeronaval* (aéronaval), *aeroportuar* (aéroportuaire), *aerospațial* (aérospatial), *aeroterma* (aérotherme), *afrikaner* (id.), *agent (de) publicitate* (agent de publicité), *agent de influență* (agent d'influence), *alcaloidic* (alcaloïdique), *alcoolemie* (alcoolémie), *alcoholomanie* (alcoolomanie), *alcoolest* (alcoolest), *alegoriza* (allégoriser), *alergologic* (allergologique), *alergologie* (allergologie), *alerta* (alerter), *algolog* (algologie), *algologie* (id.), *alimenta* (alimenter), *aliteratură* (alittérature), *ambiofonie* (ambiophonie), *ambuteia* (embouteiller), *ambuteiaj* (embouteillage), *amfetamină / amphetamină* (amphétamine), *anabazin* (anabasine), *anabioză* (anabiose), *androginie* (androgynie), *anesteziologie* (anesthésiologie), *angeografie / angiografie* (angiographie), *aniset* (anisette), *anoxie* (id.), *antama* (entamer), *antiasmatic* (antiasthmatique), *anticipativ* (anticipatif), *anticoncepțional* (anticonceptionnel), *antidrog* (antidrogue), *antielectron* (antiélectron), *antigenic* (antigénique), *antihemoragic* (antihémorragique), *antihormon* (antihormone), *antiinflaționist* (anti-inflationniste), *antiparticulă* (antiparticule), *antipiesă* (antipièce), *antiproton* (id.), *antisolar* (antisolaire), *antisubmarin* (anti-sous-marin), *antitabac* (antitabac), *antiterorist* (antiterroriste), *antropo* (anthrop[*o*]), *apatită* (apatite), *apendicectomie* (appendicectomie), *aproviziona* (approvisionner), *apunta* (apponter), *arheografie* (archéographie), *arteriopatie* (artériopathie), *articlier* (articlier), *artropatie* (arthropathie), *aspartam* (aspartam(e)), *astenosferă* (asténosphère), *astroclimat* (astroclimat), *astrofizician* (astrophysicien), *atașant* (attachant), *aterogeneză* (athérogénèse), *ateromatoză* (athéromatose), *atomoelectric* (atomoélectrique), *audiofonologie* (audiophonologie), *audiomat* (audiomat), *audiovizual* (audio-visuel), *autism* (autisme), *auto²* (auto[mobile]), *autoacuzare* (auto-accusation), *autoadeziv* (authoadésif), *autocolant* (autocollant), *autocușetă* (auto-couchette), *autoimun* (auto-immune), *autoprotejat* (autoprotégé), *autoreclamă* (autoréclame), *autorutier* (autoroutier), *autostop* (auto-stop), *aven* (id.), *azotemie* (azotémie).

§ 3. 3. Des mots (24 unités) à étymologie multiple (y compris à étymologie française) : *activist* (cf. *activiste*, + russe *aktivist*), *acvanaut* (aquanaute, + angl.), *aerobic* (aérobique, + angl. amér.), *aerolog* (aérologue, + it.), *aerotren* (aérotrain, + it., angl.), *afro* (id., + angl.), *afroamerican* (afro-américain, + angl.), *after-shave* (id., + angl.), *airbus* (id.,

+ angl.), *albedo* (*albédo*, + angl., allem., russe), *ambiental* (*id.*, + it.), *ambitus* (*id.*, + lat., allem.), *antidoping* (*id.*, + angl.), *antidumping* (*id.*, + angl.), *antiroman* (*id.*, + angl.), *antiteatru* (*antithéâtre*, + angl.), *antitrust* (*id.*, + angl.), *antiviral* (*id.*, + angl.), *aparatchic* (*aparatchik*, + russe), *art deco* (*art(s) déco(ratifs)*, + angl.), *atenuator* (*atténuateur*, + angl., russe), *audit* (*id.*, + angl.), *auto¹*- (*id.*, + it.), *auto³* (*id.*, + it., allem.)¹⁵.

Des calques de structure (morphématique et sémantique) intégraux ou partiels (14 unités) : *aiurisant* (selon *ahurissant*), *analist-programator* (selon *analyste-programmeur*), *aneantiza* (selon *anéantir*), *anticancerigen* (selon *anticancéreux* ; cf. *cancérigène*), *antiglisant* (selon *antiglisse*), *antirachetă* (selon *antiengin*, *antimissile*), *antizgomot* (selon *antibruit*), *aripă zburătoare* (selon *aile volante*), *aripioară* – techn. (selon *ailette*), *autostopist* (selon *auto-stoppeur*), *avantajos* (formellement selon *avantajeux*), *avicultor* (formellement selon *aviculteur*), *avion-cargou* (selon *avion-cargo*), *avion-cisternă* (selon *avion-citerne*).

À ceux-ci on ajoute deux mots où le modèle d'une autre langue peut également être pris en considération : *adolescentin* (selon *enfantin*, + it.), *antivedetă* (selon *anti-star*, + angl.).

§ 3. 4. Des mots (30 unités) à statut ambigu, qui peuvent être considérés soit le produit de l'action des lois de dérivation ou de composition propres à la langue roumaine (éventuellement avec le soutien du modèle français), soit des emprunts (proprement dits ou calques) du français : *acord-cadru* (cf. *accord-cadre*), *agrarianism* (cf. *agrarianisme*), *agroalimentar* (cf. *agro-alimentaire*), *agroindustrial* (cf. *agro-industriel*), *alfabetizator* (cf. *alphabétisateur/alphabétiseur*), *alfanumeric* (cf. *alphanumérique*), *alunizare* (cf. *alunissage*), *anticoroziv* (cf. *anticorrosif*), *antidepresiv* (cf. *anti-dépressif*), *antigang[ster]* (cf. [*brigade*] *antigang*), *antiglont* (cf. *pareballe*), *antinicotinic* (cf. *anti-tabac/anticotinique*), *antipoluare* (cf. *antipollution*), *antisudorific* (cf. *antisudorifique*), *antitusiv* (cf. *antitussif*), *antologist* (cf. *anthologiste*), *aronda* (cf. *arrondir*), *asper sare* (cf. *aspersion*), *atenționa* (cf. *attentionner*), *autoconducere* (cf. *autogestion*), *autocontempla* (cf. *autocontempler*), *autogestiune* (cf. *autogestion*), *autogrefă* (cf. *autogreffe*), *automedicație* (cf. *automédication*), *automobil-capcană* (cf. *voiture piégée*), *autoobserva* (cf. *auto-observer*), *autosifon* (cf. *autosiphon*), *autotransplant* (cf. *id.*), *autovaccin* (cf. *id.*), *avion-spion* (cf. *avion espion*).

§ 3. 5. Des mots (13 unités) où l'influence d'autres langues (à côté du français) peut être prise en considération : *advent* (cf. *avent*, + lat.), *agroturism* (cf. *agro-tourisme*, + it.), *alteritate* (cf. *altérité*, + lat.), *amplitudine* (cf. *amplitude*, + it.), *antifurt* (cf. *antivol*, + it.), *austral* (cf. *id.*, + esp.), *autocontrol* (cf. *autocontrôle*, + angl.), *autodisciplină* (cf. *autodiscipline*, + it.), *autogol* (cf. *autogoal*, + angl.), *automacara* (cf. *auto-grue*, + allem., russe), *autoscopie* (cf. *id.*, + angl.), *avenue* (cf. *id.*, + angl.), *azulejos* (cf. *azulejos*, + esp.).

§ 3. 6. Des mots (8 unités) qui existaient déjà dans le roumain mais qui ont emprunté du français des sens nouveaux : *acvaplan* (*aquaplane*) « embarcation », avec l'ancien sens (sport.) « planche en bois, tirée sur l'eau par un bateau à moteur sur laquelle on se tient debout » (DEX 1996², DN 1978³) ; *adițională* (*additionnel*) « communication téléphonique supplémentaire par rapport au nombre de crédits inclus dans

15 Des mots d'une autre origine peuvent entrer en roumain par filière française (*apartheid* < afrikaans par filière fr., angl.).

le prix fixe de l'abonnement », avec l'ancien sens « qui s'ajoute / qui doit être ajouté à qqch. » (DEX 1996²), « ajouté à la fin » (DN 1978³) ; *aleatorism (aléatorisme)* « hasard », avec l'ancien / les anciens sens « caractère aléatoire » (DEX 1996²) ; **1.** « procédé de création... », **2.** mouvement artistique dans la musique... » (DN 1978³) ; *analogism (analogisme)*¹⁶ « analogie, équivalence », avec les anciens sens **1.** « raisonnement par analogie », **2.** « ancienne théorie orthographique roumaine, proposée par A. Pumnul » (DN 1978³) ; *animație (animation)*¹⁷ « technique consistant à filmer image par image des dessins, des marionnettes, etc., que leur projection à 24 images par seconde fera paraître animés », avec l'ancien sens « mouvement continu et bruyant ; enthousiasme » (DEX 1996²) ; *animator (animateur)* « créateur de dessins animés », avec l'ancien sens « (personne) qui anime, qui initie une activité, une action ; dame de compagnie » (DEX 1996²) ; « qui anime, qui divertit ; vivifiant » (DN 1978³) ; *antenă (antenne)* « filiale, succursale », avec les anciens sens **1.** « organe allongé, mobile et pair, situé sur la tête des insectes et des crustacés, siège de fonctions sensorielles », **2.** « élément du dispositif d'émission ou de réception des ondes radioélectriques », **3.** « vergue oblique qui soutient les voiles d'un navire » ; **4.** « source d'informations » (DEX 1996²) ; les sens inscrits sous **1.** – **3.** (DN 1978³) ; *avantajos* « paiement en devises » (*avantageux*) « qui offre un avantage, convenable(ment) » (DEX 1996²), « id. + utile » (DN 1978³).

§ 3. 7. Pour s'appropriier les mots français le roumain estime que tous les moyens sont bons : **(1)** traitement des noms propres comme des noms communs, avec changement de sens (*Alain Delon* > « sorte de manteau de fourrure ») ; **(2)** troncation (*antigang[ster]* < [*brigade*] *antigang* ; *antipolio[mielitic]* < *antipoliomyélitique*) ; **(3)** traduction (*apă plată* – *eau plate*) ; **(4)** suppression du suffixe (*arthroscop* – *arthroscopie*) ; **(5)** changement de catégorie grammaticale (*aspersa* < *aspersor* < *asperger*) ; **(6)** procédés mixtes (*autoradiocasetofon* < *autoradio* + *cassetophone*).

§ 4. Conclusions

Certes, dans l'état actuel de notre recherche, nous ne nous risquons pas à émettre des conclusions péremptoires et définitives, à valeur de généralités, cette prudence étant justifiée avant tout par les raisons suivantes : **(1)** eu égard à la méthode appliquée, le corpus soumis à l'examen reste assez chétif ; **(2)** une rigueur scientifique minimale ne peut ignorer qu'il y a un important décalage entre le stade de la langue reflété par le dictionnaire choisi comme témoin¹⁸ et celui de la langue d'aujourd'hui¹⁹. Une analyse sur un corpus plus vaste et actualisé (corroboré avec d'autres sources) conduira inévitablement à des résultats plus ou moins différents mais indubitable-

¹⁶ DEX 1996² enregistre le sens.

¹⁷ DN 1978³ enregistre le sens.

¹⁸ Publié en 1997, la deuxième édition de ce dictionnaire (la version qu'on a utilisée ici) enregistre les nouveaux mots (à structure simple ou syntagmatique) ou les nouveaux sens des mots plus anciens entrés en roumain entre 1960 et 1996. Son corpus a été recueilli dans la presse (écrite ou parlée), éventuellement le langage familier et argotique.

¹⁹ On sait que le taux de croissance du nombre des unités du vocabulaire commun et des terminologies ayant des chances de s'adapter dans une langue est de 10% par décennie (P. Ivić, 1963, *apud* Victor Vascenco, 1975 : 637 ; J. Rey-Debove, 1971 : 41).

ment plus fiables.

Cependant, pour conclure, on peut observer que, quoique ces mots n'aient pas tous la même importance (le même rang) dans le lexique actuel²⁰, les francophones n'ont rien à craindre à l'égard de l'influence potentielle du français sur le lexique roumain. La terminologie surtout y est bien représentée puisque les terminologues se sont donné pour but de préférer le français (et les autres langues romanes) comme langue(s)-source(s), au détriment des autres langues possibles (notamment aux dépens de l'anglo-américain)²¹. Il est donc prématuré de parler du déclin de la langue française dans les sciences (cf. Claude Hagège, 1987 : 216-221), si ce n'est davantage, dans le cas de la langue roumaine.

Bibliographie

- Avram, Mioara. (1982) « Contacte între română și alte limbi romanice » In *Studii și cercetări lingvistice*, XXXIII, n° 3 : 253-259.
- Barborică, Elena. (1977). « Momentul 1848 : circulația neologismelor ». In *Beträge zur Geschichte des Politisch-Sozialen Wortschatzes der Rumänischen Sprache*, Leipzig, Karl-Marx-Universität : 105-110.
- Coteanu, Ion et Marius Sala. (1987). *Etimologia și limba română*. București : Editura Academiei RSR.
- Coteanu, Ion. (1960). « În legătură cu sistemul vocabularului ». In *Probleme de lingvistică generală*, II : 33-48.
- DCR (1997²) = Dimitrescu, Florica. *Dicționar de cuvinte recente*. [București] : Editura Logos.
- DEX (1996²) = *Dicționarul explicativ al limbii române*, București : Editura Univers Enciclopedic.
- DGS (2000²) = Bidu-Vrâncianu, Angela, Cristina Călărășu, Liliana Ionescu-Ruxândoiu, Mihaela Mancaș, Gabriela Pană Dindelegan, *Dicționar general de științe. Științe ale limbii*. București : Editura Nemira.
- DN (1978³) = Marcu, Florin et Constant Maneca. *Dicționar de neologisme*. București : EARSR.
- Drouhet, Charles. (1920). *La culture française en Roumanie*. Paris : La Minerve Française.
- Eliade, Pompiliu (1898). *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie (étude sur l'état de la société roumaine à l'époque des règnes phanariotes)*. Paris : Ernest Leroux, Libraire Éditeur.
- ELR (2001) = *Enciclopedia limbii române*. (coord. Marius Sala). București : Ed. Univers Enciclopedic.
- Graur, Al. (1954). *Încercare asupra fondului principal lexical al limbii române*. [București] : Editura Academiei RPR.
- Graur, Al. (1968). *Tendențe actuale ale limbii române*. București : Editura științifică.
- Groza, Liviu. (2004). « Aspecte ale influenței franceze asupra frazeologiei românești ». In *Tradiție și inovație în studiul limbii române*. [București] : Editura Universității din București : 285-290.
- Hagège, Claude. (1987). *Le français et les siècles*. Éd. Odile Jacob.
- Hristea, Theodor. (1977). « Contribuții la studiul etimologic al frazeologiei românești moderne ».

²⁰ Il y a des mots plutôt exotiques, très rares et dont l'emploi est restreint à certains sous-systèmes (termes techniques) et des mots (moins nombreux) qui connaissent une utilisation plus large. Intentionnellement, on n'a pas fait la différence entre néologismes et néonymes, ni entre emprunts de nécessité et emprunts de luxe.

²¹ Voir Dan Matei 1996 pour des détails relatifs à cet aspect.

În *Limba română*, XXVI, n° 6 : 587-598.

Hristea, Theodor. (1979). « Franțuzisme aparente și pseudofranțuzisme în limba română ». În *Limba română*, XXVIII, n° 5 : 491-503.

Hristea, Theodor. (1984). « Structura generală a lexicului românesc ». În Theodor Hristea (coord.), Mioara Avram, Grigore Brâncuș, Gheorghe Bulgăr, Georgeta Ciompec, Ion Diaconescu, Rodica Bogza-Irimie, Flora Șuteu, *Sinteze de limba română*, București.

Hristea, Theodor. (2000). « Neologisme de origine latino-romanică impropriu folosite ». În *Studii și cercetări lingvistice*, LI, n° 2 : 335-348.

Iovănescu, Monica et Anda Rădulescu. (2000). « La terminologie de la mode – entre l'emprunt au français et la création autochtone ». În *Revue roumaine de linguistique*, XLV, n° 1-4 : 41-45.

Luchian Deaconu, « Români în Franța - itinerarii de suflet » (partea I). În *Observatorul*, 27 janvier 2006.

Macrea, D. (1966). « Terminologia științifică și tehnică în limba română contemporană ». În *Cercetări de lingvistică*, XI, n° 1 : 17-23.

Matei, Dan. (1996). « Banca de date terminologice a TERMROM și problemele ei neologice ». În *Limba și Tehnologie*. (editeur : Dan Tuفیș). București : Editura Academiei Române : 53-66.

Niculescu, Alexandru. (1978). « Difuzarea neologismelor latino-romanice în prima jumătate a secolului al XIX-lea ». În Alexandru Niculescu, *Individualitatea limbii române între limbile romanice. 2. Contribuții socioculturale*. București : Editura științifică și enciclopedică.

Reinheimer Râpeanu, Sanda. (1987). « Genul substantivelor împrumutate de română din franceză ». În *Limba română*, XXXVI, n° 1 : 46-55.

Reinheimer Râpeanu, Sanda. (1985). « Despre semantica împrumuturilor franceze în limba română ». În *Studii și cercetări lingvistice*, XXXVI, n° 5 448-450.

Sala, Marius. (1997). *Limbi în contact*. București : Editura enciclopedică.

Stoichițoiu-Ichim, Adriana. (2001). *Vocabularul limbii române actuale. Dinamică, influențe, creativitate*. [București] : All.

Vascenco, Victor. (1975). *Probleme de terminologie lingvistică*. București : Editura științifică și enciclopedică.

VLRL (1988) = Marius Sala (coord.), Mihaela Bîrlădeanu, Maria Iliescu, Liliana Macarie, Ioana Nichita, Mariana Ploae-Hanganu, Maria Theban et Ioana Vintilă-Rădulescu, *Vocabularul reprezentativ al limbilor romanice*. București : Editura Științifică și Enciclopedică.

L'influence française sur la cuisine et le vocabulaire gastronomique roumains au XIX-ème siècle

Mariana PITAR

Université de l'Ouest, Timișoara, Roumanie

L'influence française sur le peuple roumain - son histoire, sa langue, ses mœurs, son esprit - est un des éléments majeurs dont on parle quand il s'agit de l'évolution de la société roumaine du XIX-ème siècle. Parmi les nombreuses influences exercées par la France sur nos pays, mais aussi sur tous les pays de l'Europe, la cuisine occupe une place importante, tout au long des deux derniers siècles. Elle est généralement recon- nue comme un des domaines qui font la renommée de la civilisation de ce pays et qui ont réussi à susciter l'intérêt et l'admiration de l'étranger. L'influence française qui s'exerce sur la cuisine roumaine est le reflet de l'influence de la France sur la vie sociale, politique et culturelle roumaine. Elle a lieu à deux niveaux: d'une part, au niveau de la civilisation, par les recettes et les mets adoptés, d'autre part, au niveau de la langue qui adopte des termes français qui restent dans le domaine de la cuisine ou qui entrent dans le langage courant.

Un des plus grands admirateurs de la culture et de la civilisation françaises, Păstorel Teodoreanu, gastronome et critique gastronomique roumain, affirme dans ce sens :

... când zici civilizație pur și simplu în cea mai înaltă accepție a cuvântului, civilizație ca noțiune abstractă, gîndul te duce în Franța și te oprește acolo. (...) nu există popor care să fi păstrat mai multă măsură, echilibru și simetrie în dezvoltare ca poporul francez. Prin aceasta, fără îndoială, s-a impus atenției universale, începînd cu limba și literatura și sfîrșind cu parfumul, ciorapul de mătase și gastronomia. Ca în toate domeniile în care specializarea merge pîna la nuanță și semiton, în gastronomie francezii au atins perfecțiuni uluitoare și incomparabile. (Păstorel Teodoreanu, 1977 : 12)¹

Pourtant la cuisine française ne s'impose sur le plan européen que vers le XVII-ème siècle. Il est vrai que les premiers livres de cuisine apparaissent au XVI-ème siècle, par la publication des manuscrits médiévaux du XIV-ème siècle, mais, malgré un certain succès, ils évoluent lentement restant sous le niveau des recettes italiennes. Les plus connus dans cette période sont *Le petit traité*, *Le viandier de Taillevent* et *Le ménagier de Paris*.

Le développement sera ensuite très rapide. La cuisine française connaît des évolutions de plus en plus marquantes à travers des courants qui vont en parallèle avec les courants de l'art ou de la philosophie jusqu'à des niveaux de raffinement ex-

¹ « Quand on parle de la civilisation, dans la plus haute acception du mot, de la civilisation comme notion abstraite, on pense tout de suite à la France... il n'y a aucun autre peuple qui ait gardé tant de mesure, d'équilibre et de symétrie dans le développement que le peuple français. C'est par cela qu'il s'est imposé sans doute à l'attention universelle, en commençant par la langue et la littérature et jusqu'au parfum, au bas de soie et à la gastronomie. Comme dans tous les domaines dans lesquels la spécialisation va jusqu'à la nuance et au demi-ton, dans la gastronomie les Français ont atteint des perfections étonnantes et incomparables. » (n.t.)

trême. Nous allons rappeler dans ce sens quelques cuisiniers et gastronomes très connus: Menon, Grimod, Carême, Brillat Savarin. Le mot même *gastronomie* apparaît en France en 1801, étant utilisé pour la première fois par un magistrat.

Chacun des gastronomes mentionnés a révolutionné d'une manière ou d'une autre l'art de la cuisine, mais le plus connu par son originalité semble être Carême. Il était épris d'architecture et toutes ses compositions culinaires sont inspirées par cet art². Il a eu plusieurs disciples qui ont continué ce genre de cuisine.

La suprématie de Carême dure jusqu'au XX-ème siècle, quand il est remplacé par la Nouvelle Cuisine qui introduit des principes contraires à la richesse et au monumental des menus bourgeois. Tout se simplifie, s'approche du goût et de la forme naturelle du produit. Tout est minimal: la cuisson, la présentation, la valeur nutritive. Un essai de poétisation et de technologisation vient récompenser et compléter la simplicité.

En ce qui concerne la cuisine roumaine, une histoire de la discipline est assez difficile à faire avant le XIX-ème siècle, car les sources écrites dans ce domaine sont assez tardives.

Le premier texte connu date de la fin du XVII-ème siècle - début du XVIII-ème siècle. Il s'agit d'un manuscrit qui appartenait à Constantin Cantacuzino, chargé de la préparation des cérémonies de la Cour, intitulé *Carte întru care se scriu mîncările de pește i raci, stridii, melci, legumi, erburi și alte mîncări de sec și de dulce, după orânduiala lor*. Ce manuscrit fait partie d'une longue tradition de livres de cuisine manuscrits qui étaient légués de mère en fille au fil des générations, tradition qui devient caduque avec les premiers livres de cuisine de Negruzzi et Kogălniceanu au XIX-ème siècle. Le texte est lui aussi une copie d'après un texte antérieur ce qui fait que ce recueil de recette ait environ 300 ans.

Le manuscrit a été imprimé en 1997 sous le titre *O lume într-o carte de bucate. Manuscris din epoca brîncovenească*.

À cette époque, l'influence française était à ses débuts. Le français était entré dans les Pays Roumains par l'intermédiaire des Grecs (en Valachie) et des Russes (en Moldavie). Peu à peu il devient une des langues apprises à la cour des princes régnants et des boyards roumains et en 1766 il est introduit officiellement dans l'école par Alexandru Ipsilanti, prince phanariote qui aimait beaucoup les Français avec leurs mœurs et leur cuisine.

Le français est apporté chez nous par des secrétaires et des précepteurs français, mais aussi par des cuisiniers. L'existence des cuisiniers français à la cour des princes régnants avant même le XVIII-ème siècle est attestée dans les mémoires des voyageurs étrangers ou des personnes ayant certaines fonctions dans les principautés. Nous en citerons seulement un : Franco Sivori, conseiller italien à la Cour de Petru Cercel (XVI-ème siècle) qui écrivait :

Muntenii obișnuiesc să facă mese mari cu multă mîncare și băutură, și la banchetele lor e multă muzică după obiceiul lor, mai curînd barbară decât alminteri. Mîncărurile lor sunt bine alese și bine gătite; cu toate acestea, principele (Petru Cercel) obișnuia să mînce totdeauna feluri gătite italienește și ținea în acest scop servitori italieni și francezi foarte

2 Cf. Michel Onfray, 2001:118.

iscusiți. (M. Holban, P. Cernavodeanu, 1971:17-18. apud M. Cazacu : 1977)³

Le manuscrit de Constantin Cantacuzino, que nous avons déjà mentionné, connaît surtout des influences de la cuisine italienne, influences qui se faisaient sentir aussi dans d'autres domaines de la vie du temps de Constantin Brîncoveanu : architecture, astrologie, philosophie et science etc. Il y a pourtant quelques néologismes provenant du français tels que : *rosolin franțuzesc, infuzion, fuzie, fusil, vin musilez* etc. Cela prouve que le recueil contenait aussi des recettes étrangères traduites.

À part cela, il faut remarquer quelques points communs avec les livres du même genre du Moyen Âge : les titres longs, les conseils mélangés aux recettes et une certaine manière de concevoir la composition des plats.

Pour illustrer la préférence pour les titres longs dans les livres de cuisine de cette période, nous présentons le titre complet du traité de Taillevent : *Petit traité auquel verrez la manière de faire cuisine comment on doit abiller toutes sortes de viandes fort utile a ung chascun*. À celui-ci s'ajoute une liste de conseils intitulée : «*mémoire quand tu voudras faire ung banquet regarde en ce chapitre: tu trouveras des mémoires pour faire ton escripteau*».

La forme commune de «ménagier» de ces livres se retrouve aussi dans le manuscrit roumain par la présence de conseils avec des titres longs tels que : «*învățături de a face spete de râmător, limbi, cârnați groși și suptiri*», «*învățătură de a spăla arginturile, vase de cositor i de alamă i de cioaie*», «*învățătură de a face cerneală de scris bună*» etc.

Un autre point commun avec les recettes de cette période de l'Europe est la présence des épices orientales, le mélange entre le doux et l'aigre et la présence presque perpétuelle de l'eau de rose et du verjus. Pour ce qui est de la cuisine roumaine, l'influence orientale est due plutôt aux relations politiques et commerciales entre nos provinces et l'Orient qu'à une influence occidentale. Les recettes de ce type deviennent une caractéristique de la cuisine roumaine.

Une influence plus marquée de la France a lieu au début du XIX-ème siècle jusqu'à la révolution de 1848. Les mœurs, l'activité culturelle et sociale roumaines deviennent de plus en plus proches de la civilisation française. On emprunte tout et on importe beaucoup. C'est la période dans laquelle apparaissent les premiers livres de cuisine. Le plus connu est le livre de Mihail Kogălniceanu et Costache Negruzzi intitulé *200 de rețete cercate de bucate, prăjituri și alte trebi gospodărești* paru à lassy en 1841 qui semble avoir eu un grand succès étant donné les deux éditions successives qui ont suivi en 1842 et 1846. Dans la même période, toujours en Moldavie, paraît un autre livre qui constitue une traduction intégrale d'un livre de cuisine français. Il s'agit du livre appartenant à Manolache Drăghici intitulé *Rețete cercate în număr de 500 din bucătăria cea mare a lui Robert întiul bucătar a Curții Franței, potrivit pentru toate stările tradus de Post. Manolache Drăghici*.

La parution des premiers livres de cuisine en Moldavie prouve le fait que l'in-

3 « Les Valaques ont l'habitude d'organiser de grands festins, avec beaucoup de nourriture et de boissons, accompagnés par leur musique spécifique, qui est plutôt barbare. Leurs mets sont bien choisis et cuits ; malgré tout cela le prince Petru Cercel préférait toujours les mets italiens et il tenait à sa cour de très bons cuisiniers italiens et français. » (n.t.)

fluence de la cuisine française est plus forte là par rapport aux autres régions.

Le livre de Kogălniceanu et Negruzzi est un recueil dans lequel les recettes autochtones roumaines et les recettes étrangères se mélangent. Les recettes autochtones ne sont pas très différentes des recettes du manuscrit mentionné plus haut, qui avait déjà cent ans. Les recettes provenant de la cuisine française ou allemande se reconnaissent le plus souvent par le nom. Voici quelques exemples de recettes d'origine française : *Supă franțuzască, Ouă franțuzești; pui au cotton, budincă de raci ce se chiamă meridon, hulubi în papiloturi, budincă cu șoto, blamanje, sufle, consome* etc.

Certaines de ces recettes se maintiennent telles quelles jusqu'à nos jours, comme par exemple *consome, șodou, sufleu*.

Beaucoup de ces recettes représentent des sucreries, des desserts, des pâtes (*gelatine, sufleuri, budinci, aluaturi de « pastetă », babe, blamanje-uri*) et des sauces. Le terme *sos* (du fr. *sauce*) se trouve dans ce livre en concurrence avec le terme plus vieux *salce*. L'utilisation des deux termes constitue un autre critère dans l'établissement des origines des recettes : *salce* pour les recettes traditionnelles (*salce de hrean, salce de muștariu*) et *sos* pour les recettes empruntées (*sos de ciuperçi, sos de smintină, sos de unt* etc.). Le terme *salce* va disparaître du vocabulaire gastronomique roumain pendant que *sos* se maintient jusqu'à nos jours.

Toujours de provenance française nous semblent les recettes qui contiennent des ingrédients nouveaux pour cette époque, comme les *truffes*, appelés *triuțe* ou certains aliments qui étaient récemment entrés dans la cuisine roumaine, tels que les pommes de terre (*cartofele*) ou les tomates (*patlagele roșii*). Cultivées dès le début du siècle dans les deux provinces roumaines, elles entrent dans l'alimentation courante en à peine trois ou quatre décennies⁴. Cela prouve que les recettes qui contenaient ces aliments étaient des traductions du français ou de l'allemand et elles pouvaient sembler étranges ou même exotiques à l'époque. Ces aliments se retrouvent dans des recettes telles que *Supă franțuzască, Curcan umplut, Budincă de cartofe, Cartofe cu sardele* etc.

Un calque d'après le français est le terme *canelă* (du fr. *cannelle*) qui apparaît dans les recettes traduites, pendant que dans les recettes roumaines le terme correspondant est *scorțișoară* qui va se maintenir dans la langue jusqu'à nos jours.

À part les recettes proprement dites nous avons remarqué aussi une influence française dans un syntagme qui se rapporte à une opération culinaire. Il s'agit de *omătul de la albușe* ce qui rappelle les blancs d'oeuf « battus en neige ».

Ce livre continue aussi la tradition des conseils qui se mélangent avec les recettes : *mijloc de a scoate din vin mirosul de poloboc, mijloc ca să se ouă găinile în fieștecare vreme a anului, mijloc de a ține nucile proaspete un an întreg* etc.

Mais l'influence française dans ce domaine est remarquée non seulement dans les livres de cuisine, assez peu nombreux dans cette période, mais aussi dans la littérature. Nous allons citer dans ce sens deux fragments qui mettent en opposition deux types de cuisine: une cuisine traditionnelle, de provenance plutôt orientale, et une autre, moderne et à la mode, de provenance française. Les textes soulignent en fait l'opposition entre deux générations :

4 Cf. Ioana Constantinescu, 1997: 88

Le premier fragment appartient à Brînzoi, un personnage comique des œuvres d'Alecsandri:

*Las că dumneaei cucoana nu să mai catadicsăște să caute de gospodărie ... să facă cozonaci, pască, păstrămuri, dulceți, vutci, vișinapuri ... ca la casa omului ... sau măcar să-mi facă la masă vrun cheșchet, vro plachie, vro musaca, vro capama, vro baclava ... vro ciulama ... bucate creștinești .. sănătoasă și ușoare ... Unde! Săde toată ziua pe tandur, la tauletă și din **blanmanjăle**, din **bulionuri**, din garnituri nămțăști nu mă slăbește ... Auzi? Blanmanjăle? Bulionuri? Borș și alivenci ... că cu astea am crescut în casa părintească ...»*
(n.s) (Vasile Alecsandri, 1986 : 200)

Même protestation de la part de Stihescu dans le livre *Tainele inimii* de Kogălniceanu contre la révolution de la cuisine traditionnelle roumaine:

*Si la masă știți ce mi-au dat? În loc de un potroc bun de curcan, de un stufat de clapon, de o rață cu curechi, de găscă friptă, de niște alivenci cum mi le face vătăjița la moșie, mi-a trîntit niște blide cu **bulion**, **bifteacă**, **fricăsă**, **volovăi** și alte multe chisălițe, sta-ar în gîtul șvabilor ce le-au născocit. (n.s) (1964 : 116)*

Dans la même histoire de Kogălniceanu on retrouve les nouveaux produits de confiserie :

*El (Felix Barla) a introdus în Moldova **biscotele**, **lisele**, **pastilele**, **dragelele**, **orjatele**, **limonadele** și **înghețatele**; pentru că înainte de el părinții noștri nu cunoșteau decît curmale, nohot, smochine, coarne de mare, alune; singurele zaharicale era pe atunce ceva confete boite de migdale și sîmburi de zarzăre.... În loc de **înghețate**, **orjate**, **limonade** se întrebuița sorbetele turcești, braha moldovinească; în loc de **lisă**, **gugoșele**, în loc de **marțepan**, **simiții**; în loc de **torte**, **plăcintele** cu carne și cu brînză, și în loc de **pîne de Spania**, **covrigii** ... trii la para.» (n.s.) (1964: 111)*

On remarque ici quelques produits de provenance française : *biscotele* < fr. biscotte, *dragelele* (*drageurile*) < fr. dragée, *pîne de Spania* < fr. pain d'Espagne, *orjate* (*oranjade*) < fr. orangeade, *limonade* < fr. limonade, *fricăsă* < fr. fricassé, *volovan* < fr. vol au vent.

Ces écrivains faisaient partie d'une couche d'intellectuels qui se dirigeaient vers la France comme symbole de la culture et de la civilisation. Beaucoup de mots et d'expressions français présents dans l'œuvre de ces écrivains, comme preuve de la culture des personnages ou comme prétextes de l'exagération dans l'imitation des étrangers, se maintiendront jusqu'au début du XX-ème siècle en trouvant leur apogée dans l'œuvre de Păstorel Teodoreanu le dernier représentant du goût exquis de l'ancien régime.

Avec tout cet effort pour se diriger vers une civilisation plus développée, l'héritage culturel roumain n'est pourtant pas ignoré. Il y a ainsi deux courants qui se mélangent et qui se manifestent parfois dans une opposition ouverte autant en langue qu'en culture. Beaucoup d'écrivains, parmi lesquels Caragiale est le plus connu, critiquent souvent l'imitation sans scrupules des éléments de surface de la culture étrangère. Le danger de tomber en superficialité est surpris même au début du XIX-

ème siècle.

Ayant beaucoup voyagé en Europe, esprit ouvert vers le nouveau, Kogălniceanu essaie de maintenir un équilibre entre les acquisitions de la civilisation étrangère et les héritages de la tradition ce qui se reflète aussi dans son livre de cuisine.

Ces deux tendances contraires se manifestent aussi au niveau de la langue, les deux aspects s'entrelacent en permanence. Al. Niculescu affirme dans ce sens :

Această dublă apartenență se prelungește, de altfel, în cursul secolelor, prin mișcări în două sensuri contrare: pe de o parte, dorința de a se integra lumii occidentale (...), pe de altă parte, voința puternică - totală - de a păstra o identitate profundă și unică. Româna reprezintă astfel, un fenomen sui generis. (Alexandru Niculescu, 1999: 69)⁵.

À l'époque moderne la plus répandue des lois de sélection des mots nouveaux a été celle qui exigeait que les néologismes soient adoptés seulement quand il s'agissait d'une notion nouvelle et quand le roumain n'offrait pas les ressources lexicales nécessaires ce qui explique le nombre relativement réduit de mots dans ce domaine, malgré l'influence importante de la culture et de la civilisation françaises chez nous.

Ce mélange intéressant entre emprunt et exploitation de ressources lexicales propres est illustré, d'une manière qui mérite une étude plus approfondie, par la traduction (déjà mentionnée) par Manolache Drăghici d'un livre de cuisine français parue en 1846 à Lassay, mais qui n'a pas connu d'éditions ultérieures. Il s'agit de *Rețete cercate în număr de 500 din bucătăria cea mare a lui Robert în anul bucătar a Curții Franței, potrivit pentru toate stările*. Tradus de Post. Manolache Drăghici.

Bien que notre langue se trouve à un moment de carrefour, l'auteur réussit à trouver des équivalents roumains pour presque tous les mots - opérations et ingrédients - des recettes françaises, ce qui prouve que ces mots se trouvaient déjà en roumain.

Les titres des recettes présentent des solutions de traductions intéressantes. Malheureusement, nous ne connaissons pas le livre-source de la traduction ce qui rend difficile une analyse correcte de celle-ci.

Beaucoup de titres de recettes contiennent le nom de la localité ou du pays de provenance ce qui signifie que même dans le livre-source une partie des recettes étaient reprises de la cuisine d'autres peuples ou plutôt qu'elles faisaient partie d'une sorte de cuisine internationale. Voilà quelques titres dans ce sens : *sos nemțesc, olandez, indian, genovez, spaniolesc, englezesc, italianesc, chiftele piemonteze, piftici englezești, pine de orez americană, supă cu gălușcele italienești* etc.

Odile Redon (1993) remarquait d'ailleurs l'immigration des recettes dès le Moyen Âge⁶.

En ce qui concerne les titres de certaines recettes qui contiennent un nom de localité, ils sont parfois difficilement reconnaissables parce que l'auteur emploie

5 « Cette double appartenance se prolonge d'ailleurs, au cours des siècles, par un mouvement en deux sens contraires : d'une part, le désir de s'intégrer au monde occidental, d'autre part, la volonté puissante et totale de garder une identité profonde et unique. De cette façon le roumain représente un phénomène sui generis ». (n.t.)

6 En 1604 paraît à Liège *L'Ouverture de cuisine* de Lancelot de Casteau, le premier livre de cuisine qui regroupait des recettes internationales.

l'adaptation roumaine du nom de la localité. Il y a ainsi : *mîncare de la Tuluza* (Toulouse), *mîncare leoniză* (lyonnaise?), *sos numit de orlian* (d'Orléans), *cîrnați precum să fac la Bulonia* (Boulogne). Une des difficultés rencontrées dans la reconnaissance des noms propres dans le titre de la recette est constituée par la graphie cyrillique et par l'emploi arbitraire des majuscules: *sîlamuri ca la Lion* (Lyon), *sos robert, cărnăciori numiți a lui rișăliu* (Richelieu), *mîncare numită subiză* (Soubise), *mîncare numită șambure* (?), *plăcintă cu migdale numită Pitivieră* (Pithiviers).

Une modalité de traduction des titres qui n'ont pas d'équivalent en roumain est l'emploi du syntagme «numit(ă)» (*nommé(e)*) : *sos în vin cu verdețuri numit matinion, mîncare numită niverneză, mîncare de rărunchi numită singara*. Parfois le syntagme est explicatif et fait le lien entre une dénomination libre, donnée par le traducteur et la dénomination du texte d'origine: *mîncare de epure franțuzască numită sive* (pentru «civet de lièvre»).

On peut remarquer l'emploi de trois modalités dans la traduction des noms de recettes :

- La forme d'attribut adjectival par la transformation du nom de la localité en adjectif - là où elle est possible : «mîncare leoniză», «coteleti bordeleze»;
- A l'aide de la préposition *de*, *de la* ou *ca la* : *galetă de Lorena* < fr. galette de Lorraine, *maiuri de gîscă ca la Strasbur* <fr. foie gras (à la, de?) Strasbourg;
- Par le syntagme «numită» : *mîncare numită provențială, mîncare numită subiză, aluat numit ghemov* («guimauve»).
- Par le syntagme *precum se face la* : *cîrnați precum să fac la Bulonia*.

Faute de l'original nous n'avons pas pu nous rendre compte s'il s'agit de calques sur la structure française construite avec la préposition *de* ou avec la préposition à spécifique au langage gastronomique, présente dans toutes les langues et reprise telle quelle dans la cuisine roumaine à partir de Păstorel Teodoreanu.

Une telle structure fait le passage vers des titres qui constituent des emprunts partiels (*mîncare de limbi în papeloturi, șartrezi de mere* (<fr. chartreuse), *conde de zarzăre, cremă meringheză* (<fr. meringue), *galantină de purcel* (<fr. galantine), *fricasă* (<fr. fricassée) *franțuzească de pui*) ou totaux (*gato, babe, jălele, flan, galetă, remoladă, biscotină, coteleti, gofri, jambon, blanchete, pastetă, tartă, compot, esență, cremă*) du français.

Une partie de ces mots ont une forme influencée par le dialecte moldave (*jălele, cotelete, remoladă*), mais la plupart se retrouvent de nos jours sans de grandes modifications.

Le traducteur renonce parfois à l'adaptation phonétique du terme et le reprend tel quel : *civet de lièvre*.

Certains termes-types de recettes utilisés dans ce livre vont disparaître dans le vocabulaire gastronomique, comme par exemple *gato*⁷ ou *galete*.

Il y a des recettes pour lesquelles le traducteur offre des solutions plus proches de

⁷ Le mot *gato*, traduit aujourd'hui par le terme *prăjitură*, n'avait pas la même signification à cette époque, car les deux termes *gato* et *prăjitură* apparaissent tous les deux dans le livre, parfois ensemble comme dans la recette *compiene prăjitură*, ce qui prouve le sens différent des deux termes ; *prăjitura* n'était pas forcément un mets doux pouvant être en fait l'équivalent du terme actuel *plăcintă* dont les farces peuvent être aussi salées.

la langue roumaine par leur traduction, comme par exemple *sos tătărăsc* (<fr. *tartare*), ou *macedoneancă* (<fr. *macédoine*), mais qui ne sont plus employées aujourd'hui.

Parfois les termes pour lesquels le traducteur ne trouve pas l'équivalent adéquat ou pour lesquels il emploie un mot supposé inconnu des lecteurs sont expliqués soit dans la recette, comme dans cet exemple «*esenția, adecă prin care îi dai gustul și mirosul, precum de pildă, voind a o face pe ciocolată, razi jumătate fundă de ciocolată...*» (p. 216), soit dans une note de sous-sol comme pour le terme *întrată*: «*întrată să zice mîncarea aceea care să întrebuițezeă înlăuntru unei prăjituri de aluat, precum pastiță sau alte prăjituri în care să pun mîncările, putîndu-o întrebuița și ca garnitură împrejurul altui fel*» (p.46).

Les solutions trouvées dans la traduction des ustensiles sont parfois amusantes pour le lecteur de nos jours : *lingura cea cu borte* pour *spumieră* («*écumoire*»), ou *măturice de sârmă* pour *tel* («*fouet à oeufs* »).

Cette traduction massive met le traducteur devant des problèmes de traduction spécifiques. Il s'agit parfois d'objets nouveaux comme pour les ustensiles déjà mentionnés. Il essaie de trouver une solution proche de la langue roumaine en utilisant les ressources linguistiques existantes. Il adapte le plus souvent possible le lexique français à la langue roumaine en essayant de cette façon de maintenir un équilibre entre emprunt et traduction. On rencontre ici beaucoup de termes qui se retrouvent dans le vocabulaire de spécialité de nos jours.

Entre ces livres de cuisine et les suivants, de Păstorel Teodoreanu, il y a une pause d'un demi-siècle. Même si dans cette période il n'y a pas de nouveaux livres de cuisine, les recettes se perpétuent dans des revues et des almanachs à côté des conseils ménagers.

Le début du XX-ème siècle va marquer un épanouissement du genre surtout par l'activité éditoriale de Păstorel Teodoreanu qui est considéré un classique de la critique gastronomique. Ses articles, parus sur une période d'environ trente ans, sont orientés dans deux directions différentes: d'une part, l'apologie de la cuisine française, en tant que modèle absolu, d'autre part l'apologie de la cuisine spécifique roumaine. Les grands cuisiniers ou gastronomes français, tels que Carême ou Brillat-Savarin, sont très bien connus étant souvent mentionnés dans ses articles. Si le XIX-ème constitue le point de départ de ce mouvement, le début du XX-ème siècle sera l'épanouissement et l'accomplissement de celui-ci.

Il y a plusieurs livres de recettes dans la première partie du XX-ème siècle. Ils peuvent se grouper en général en deux catégories: des recettes plus traditionnelles, dont le destinataire est la femme simple, et des livres contenant des recettes plus raffinées, destinées à une élite, des recettes qu'on trouvait dans les restaurants de luxe ou qui étaient servies aux tables sélectes.

Ce mélange permanent entre les deux courants, observé à travers tous les livres de cuisine, est caractéristique non seulement de la cuisine roumaine, mais aussi des autres cuisines nationales et elle est due à une circulation des recettes qui commence dès le Moyen Age (le premier recueil de recettes internationales paraît en 1604). Nous pouvons remarquer cette circulation internationale des recettes autant dans le livre traduit

par Manole Draghici (1846) - *sos nemțesc, sos olandez, sos indiean, genovez, spaniolesc, englezesc, italianesc, chiftele piemonteze, piftici englezești, pîne de orez americană, supă cu gălușcele italienești* etc. que, cent ans plus tard, dans les recettes du livre *Buna manajeră* (1914) - *pișcoturi de Elveția, posmagi de Roma, piine de Spania, supă unguească, budincă englezească, sos olandez, varză românească, friptură italienească, scrob nemțesc, baclava turcească, aluat rusc, grog-(băutură caldă americană)*.

Même si les livres de cuisine semblent peu nombreux au XIX-ème siècle par rapport aux livres imprimés en France, l'activité éditoriale dans ce domaine est remarquable, vu le fait que c'est pour la première fois qu'on publie de tels livres. La gastronomie fait ainsi partie de la civilisation moderne qui venait de l'Occident. Le Roumain sait emprunter ce qui lui est nécessaire et, en même temps, mettre en valeur ce qui lui est propre. Par les noms de recettes et les autres mots du vocabulaire gastronomique empruntés à cette époque, auxquels s'ajoutent ceux du XX-ème, la Roumanie entre dans une sphère de « l'international » qui est propre à la cuisine de notre époque.

Bibliographie

- Adamescu, Gheorghe. (1938). *Adaptarea la mediu a neologismelor*. București : Monitorul oficial și imprimeriile statului.
- Cazacu, Matei. (1997). « Studiu introductiv » in *O lume într-o carte de bucate. Manuscris din epoca brâncovenească*. București : Editura Fundației Culturale Române, 5-82.
- Constantinescu, Ioana. (1997). « Prefață » in *O lume într-o carte de bucate. Manuscris din epoca brâncovenească*. București : Editura Fundației Culturale Române, 83-91.
- Eliade, Pompiliu. (2000). *Influența franceză asupra spiritului public în România. Originile*. București : Humanitas
- Gillet, Philippe. (1987). *Le goût et les mots. Littérature et gastronomie, 14-e - 20-e siècle*. Paris : Payot.
- Goldiș-Poalelungi, Ana. (1973). *L'influence du français sur le roumain*. Paris : Société les Belles Lettres.
- Graur, Alexandru. (1963). *Etimologii românești*. București : Editura Academiei Republicii Populare Române.
- Iorga, Nicolae. (1981). *Istoria românilor prin călători*. București : Editura Eminescu.
- Lambert, Carole. (1992). *Du manuscrit à la table, Essais sur la cuisine au Moyen âge et répertoire des manuscrits médiévaux contenant des recettes culinaires*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- Niculescu, Alexandru. (1978). *Individualitatea limbii române între limbile romanice, Vol 2, Contribuții socio-culturale*. București : ESE.
- Niculescu, Alexandru. (1999). *Individualitatea limbii române între limbile romanice, Vol 3. Noi contribuții*. Cluj-Napoca : Clusium.
- Onfray, Michel. (2001). *Rațiunea gurmândă, filozofia gustului*, București : Nemira.
- Pitar, Mariana. (2001). « Păstorel Teodoreanu et la littérature gastronomique ou à cheval entre deux civilisations » in *Mélanges offerts au professeur Eugen Tănase*. Timișoara : Editura Universității de Vest, 247-259.
- Pitar, Mariana. (2007). *Genurile textului injonctiv*. Timișoara : Excelsior Art.
- Redon, Odile & alii (1993). *La gastronomie au Moyen Age, 150 recettes de France et d'Italie*. Paris : Stock

Weaton, Barbara. (1984). *L'office et la bouche, Histoire des mœurs de la table en France 1300-1789*. Paris : Calmann-Lévy.

Livres de cuisine

*** (1997). *O lume într-o carte de bucate. Manuscris din epoca brâncovenească*. București : Editura fundației culturale române.

Colonel Steriad, Ecaterina. (1914). *Buna menajeră. Carte de bucate practică*. București : Editura Librăriei Alcalay & comp.

Drăghici, Manole. (1846). *Rețete cercate în număr de 500 din bucătăria cea mare a lui Robert- întâiul bucătar al Curții Franței, potrivit pentru toate stările*. Iași : Institutul Albinei.

Kogălniceanu, Mihail, Negruzzi, Costache. (1998). *Carte de bucate boierești. 200 rețete cercate de bucate, prăjituri și alte trebi gospodărești*. Cluj-Napoca : Dacia.

Teodoreanu, Al.O. (1973). *Gastronomie*. București : Editura pentru turism.

Teodoreanu, Al. O. (1977). *De re culinaria*. București : Editura Sport-turism.

Œuvres littéraires

Alecsandri, Vasile. (1986). *Comedii și drame*. Cluj- Napoca : Dacia.

Kogălniceanu, Mihail. (1964). *Tainele inimei*. București : Editura BPT.

L'Internet – moyen universalisé d'immersion linguistique et culturelle dans la Francophonie

Nicolae SELAGE
Adriana VIZENTAL

Université Aurel Vlaicu, Arad, Roumanie

Au moment de sa mise en service public, l'Internet était défini comme un vaste réseau d'échanges informatiques entre les ordinateurs du monde entier, connectés entre eux par des lignes de communication et dialoguant par l'intermédiaire d'un langage commun¹. Pour l'essentiel, cette définition reste encore valable aujourd'hui, mais la dynamique et l'ampleur quasi incommensurable que ce phénomène technique et scientifique a connues en moins de vingt ans, suite à une avalanche ininterrompue d'innovations et d'applications spectaculaires dans tous les domaines, nous oblige à regarder l'Internet avant tout par les transformations extraordinaires qu'il a opérées dans l'ensemble de la société et par les opportunités qu'il nous réserve encore dans le plan de la communication et de la civilisation globale. Ce n'est ni le lieu ni dans la compétence d'un seul homme de les énumérer et de les illustrer de manière complète. Par conséquent, nous nous bornerons dans ce qui suit à mettre en évidence l'opportunité sans pareil que l'Internet offre aux langues de se faire mieux connaître à l'échelle planétaire, de consolider leur statut et leur survie, et – en ce qui concerne les communautés linguistiques –, d'interagir et de promouvoir leurs valeurs identitaires dans une compétition libre et pacifique.

Il faut souligner d'emblée que certains pays n'ont pas compris dès le début les bénéfiques immenses que l'Internet pouvait apporter à leur politique générale et à celle linguistique et culturelle en particulier, qu'ils étaient néanmoins à gros renfort de moyens traditionnels. En ce sens, le cas le plus illustre est peut-être celui de la France, pays qui se trouve encore en situation de rattrapage accéléré, suite à un retard préjudiciable à son essor et au prestige de la Francophonie. La création du système *Minitel*², un réseau très performant de communication nationale, facilitant l'accès à une riche base de données et de services informatifs et éducatifs, a produit un sentiment légitime de prospérité et d'autosatisfaction dans le public français. À long terme pourtant, ce système TIC particulièrement commode et pratique, utilisé encore par une partie de ses abonnés, a dévoilé un manque de vision universaliste surprenant de la part de ce peuple réputé pour sa combativité et sa générosité à promouvoir des idéaux sans frontières. La signification de cet isolement trouve une première explication dans un orgueil national retrouvé et dans une politique plus ample d'indépendance, que la France a remplie avec un succès éclatant dans nombre de domaines et de techniques de pointe (l'atome, la défense, la technologie aérospatiale, le transport, l'agroalimentaire etc.). Une deuxième explication vient du monde du business (le monopole des lignes téléphoniques) et de l'efficacité économique immédiate (taxes

1 Encyclopédie Théma Larousse, vol. 3, Sciences et Techniques, p. 474, Paris, Larousse/HER 2000.

2 Wikipedia, article *Internet*.

élevées et accès rigoureusement contrôlé). Tous ces avantages réunis ont laissé pourtant la France insuffisamment branchée au renouveau explosif des technologies TIC qui avait lieu à une vitesse inouïe au-delà de l'Atlantique. Parmi les conséquences les plus visibles il en est une qui met très à mal la sensibilité des Français: le statut international de la langue française en est sorti encore plus affaibli. Elle partage d'ailleurs le sort des autres langues qui toutes ont eu une contribution tellement négligeable à une terminologie américaine écrasante dans le domaine qu'elles ont dû supporter une pression néologique sans précédent de la part de l'anglais, promu par le déferlement des nouvelles technologies en une position encore plus confortable de *lingua franca* du monde.

Finalement les Français ont compris que le Minitel était un instrument sans visibilité externe et impropre à soutenir la politique d'affirmation de la France sur la mappemonde, dans la compétition déclanchée par le processus de globalisation, que l'Internet a facilité et accéléré au profit presque exclusif des pays anglophones. Les dernières statistiques relatives au développement des réseaux d'Internet et aux langues le plus actives ou sollicitées par les internautes présentent un changement radical d'attitude de la part des Français et une dynamique très prometteuse de l'intérêt qu'on manifeste un peu partout pour les sites et les services véhiculés en français. Au mois d'avril 2007, plus de la moitié des Français étaient connectés à la Toile et les services « haut débit » (ADSL, en premier lieu) connaissent une rapide extension dans l'Hexagone³.

Une autre statistique nous enseigne qu'en juin 2008 le français occupait la 5^e place parmi les dix premières langues utilisées sur le web:

Top Ten Languages Used in the Web
(Number of Internet Users by Language)

TOP TEN LANGUAGES IN THE INTERNET	% of all Internet Users	Internet Users by Language	Internet Penetration by Language	Language Growth in Internet (2000 - 2008)	2008 Estimated World Population for the Language
English	29.4 %	430,802,172	21.1 %	203.5 %	2,039,114,892
Chinese	18.9 %	276,216,713	20.2 %	755.1 %	1,365,053,177
Spanish	8.5 %	124,714,378	27.6 %	405.3 %	451,910,690
Japanese	6.4 %	94,000,000	73.8 %	99.7 %	127,288,419
French	4.7 %	68,152,447	16.6 %	458.7 %	410,498,144
German	4.2 %	61,213,160	63.5 %	121.0 %	96,402,649
Arabic	4.1 %	59,853,630	16.8 %	2,063.7 %	357,271,398
Portuguese	4.0 %	58,180,960	24.3 %	668.0 %	239,646,701
Korean	2.4 %	34,820,000	47.9 %	82.9 %	72,711,933
Italian	2.4 %	34,708,144	59.7 %	162.9 %	58,175,843
TOP 10 LANGUAGES	84.9 %	1,242,661,604	23.8 %	278.3 %	5,218,073,846

3 http://fr.wikipedia.org/wiki/Internet_en_France

Rest of the Languages	15.1 %	220,970,757	15.2 %	580.4 %	1,458,046,442
World Total	100.0 %	1,463,632,361	21.9 %	305.5 %	6,676,120,288

Copyright © 2008, Miniwatts Marketing Group⁴

Il y avait donc, à cette date, au sein d'une population de 410.498.144 personnes parlant ou ayant des connaissances de français, 68.152.447 utilisateurs francophones d'Internet, représentant 4,7% de l'ensemble des utilisateurs au niveau mondial (1 milliard 463 millions). Le tableau nous fait remarquer également le taux élevé de pénétration des nouvelles technologies de communication chez les intéressés francophones, le pourcentage d'augmentation de 458,7% enregistré pour la période 2000-2008⁵ étant plus proche de celui connu plutôt dans les pays émergents, tels la Roumanie ou la Moldavie, par exemple, qui avaient opté dès le début et massivement pour les derniers types d'interconnexion.

Pour une population francophone d'environ 175 millions, selon le Haut Conseil de la Francophonie (2004)⁶, la 5^e place occupée par la langue française dans la hiérarchie des idiomes support de l'Internet est tout à fait honorable, si nous la rapportons aux populations bien plus nombreuses parlant l'anglais, le chinois ou l'espagnol. Pour ce qui est de l'avance du japonais, celle-ci est motivée par le taux plus élevé de pénétration de l'Internet au sein de la communauté nipponne. On sait que la grandeur de ce taux dépend non seulement des décisions des autorités ou de la contribution rémunérée de divers organismes ou compagnies, petits ou grands, mais aussi de la contribution à base de volontariat de la part des utilisateurs individuels, contribution très développée et visible surtout dans le monde anglophone, où *The Online Book Page* (<http://digital.library.upenn.edu/books/>), *Wikipedia.org* ou *Gutenberg.org* représentent quelques-unes des réalisations majeures des volontaires passionnés du savoir et de la diffusion gratuite des connaissances partout dans le monde. La France, en échange, n'est pas si généreuse, loin s'en faut, avec son patrimoine public et nous attendons encore de voir venir le jour où nous pourrions lire intégralement ses meilleurs journaux, à la manière dont on peut déjà le faire avec les plus prestigieux quotidiens américains, britanniques, espagnols, etc. La forte présence sur la Toile de la communauté francophone du Québec nous oblige à croire que la France possède des ressources encore plus importantes pour le faire, si elle avait une volonté comparable d'offrir aux intéressés l'immense littérature et archive média tenant du domaine public. L'absence d'une action concertée en ce sens de la part des multiples organismes de la Francophonie se traduit par un nombre réduit d'ouvrages libres d'accès. Loin d'être toujours les plus représentatifs (les premières œuvres complètes d'un auteur français sur la Toile étaient celles du Marquis de Sade, ce qui en dit long sur le manque d'objectifs, sur les débuts anarchiques et sur un certain cynisme initial des contributions françaises), on dénombre parmi ceux-ci des titres appartenant plutôt à ce que les Français eux-

4 <http://www.internetworldstats.com/stats7.htm>

5 *ibidem*.

6 Dominique Wolton, *Demain la Francophonie*, Paris, Flammarion, 2006, p.18.

mêmes appellent « *le savoir inutile* ». Dans l'espace francophone, il faut le dire, on ne voit pas se manifester une solidarité de langue et de culture comparable à celle qu'on peut observer entre les pays anglophones, situation de nature à perpétuer certains retards dans la valorisation sur la Toile du génie français.

Avec ces observations nous touchons aux doléances légitimes de ceux qui, loin de la France, mais les regards encore dirigés vers elle, s'obstinent à se déclarer, au moins en partie, citoyens du monde francophone. Dans le prolongement d'une puissante sympathie générale à l'égard d'un idiome et d'une culture qui ont fondé et transformé au XIX^e et au XX^e siècles les plus jeunes États du monde, les adultes d'aujourd'hui ont appris le français en un temps où l'accès aux ressources en cette langue était extrêmement réduit et contrôlé, limité à des manuels ternes, aux contenus vétustes. Quelle image de la France et des autres pays francophones pouvaient-ils en extraire? Un vague absolu était couvert par un sommaire mythe jacobin, napoléonien ou gaulliste, par quelques noms sonores de l'histoire et de la culture françaises, connus presque exclusivement par des traductions. Les changements survenus après le démantèlement des barrières idéologiques et surtout après la disparition des frontières et des interdits de circulation en Europe et dans le monde semblent tenir plutôt du miracle que de la volonté des humains. Des millions de personnes de l'Europe de l'Est sont entrées en contact direct avec les langues d'autres peuples, se sont vues obligées de confronter leur monde à d'autres formes de civilisation, de se plier à d'autres manières de penser et d'organiser leur vie, de s'adapter à une autre géographie humaine et culturelle, plus diversifiée et plus dynamique. Le nombre grandissant de ceux qui mettent à profit leurs connaissances en langues étrangères par des liaisons d'amitié ou professionnelles, pendant leurs voyages touristiques ou suite à leur installation de longue durée ou définitive en d'autres contrées, génère une forte motivation pour l'étude des langues, pour le multilinguisme. Mais l'apprentissage d'une langue seconde connaît aussi un engouement non négligeable chez ceux, plus nombreux encore, n'ayant point l'intention d'émigrer, mais plutôt le désir d'élargir leur horizon de savoir en profitant des immenses moyens d'information et de communication que l'Internet met actuellement à leur disposition. Car aux connexions multiples et instantanées que celui-ci assure dans tous les coins de la Terre, s'ajoutent chaque jour des milliards de pages web nouvelles et consultables d'un simple clic de souris ou de touche d'écran. L'Internet est devenu déjà, par ses dimensions gigantesques, la Grande Bibliothèque du monde, le Musée de tous les musées, la Grande Archive de l'humanité, le support de tous les média. Et les langues servant au stockage de ces trésors de savoirs multiples ne sont pas nécessairement représentées sur la Toile en proportion directe avec les populations parlant ces langues, mais, comme on l'a déjà vu, dans la mesure où les communautés linguistiques ont mieux et plus tôt compris les enjeux politiques et économiques de l'Internet, et par voie de conséquence, dans la mesure où elles ont mobilisé des ressources pour son développement.

En termes d'appréciation sommaire et quantitative, le territoire virtuel francophone contient des services et un matériel informatif considérables, mais il est loin de répondre aux attentes de ses bénéficiaires acquis ou potentiels. Nous étayons notre affirmation sur la constatation que le français continue d'être la deuxième langue

étrangère étudiée sur tous les continents du monde⁷. Cet intérêt toujours vivant que l'humanité manifeste à l'égard de la France et, par extension, de la Francophonie en son ensemble, confère au français un atout important dans la compétition acerbée sur l'Internet, tant en sa qualité de véhicule informationnel et communicationnel opposé à une politique linguistique monopoliste et monocole, qu'en sa qualité d'exemple à suivre dans le combat engagé ces dernières années pour la défense du spécifique culturel de chaque nation.

En partant de ces assises avantageuses, il y a de fortes chances que l'Internet en français, par la qualité de ses informations et l'excellence de ses services, soit de plus en plus sollicité et que la langue française y trouve à son tour un appui inespéré dans ses efforts de récupérer et de reconsolider son statut de langue de circulation planétaire⁸. Ce sont du moins les objectifs prioritaires de la Francophonie qui pourrait ainsi mieux valoriser ses ressources de solidarité et ses moyens d'action dans l'ère de la globalisation.

L'augmentation fulgurante du nombre d'internautes en France métropolitaine et d'outre-mer, tout comme dans d'autres pays où le français est la langue nationale ou officielle (29 États), peut et doit créer cette pression interne de nature à aboutir à une présence plus généreuse, plus articulée et plus efficace de la Francophonie sur l'Internet, bénéfique en égale mesure à l'homme d'affaires, au savant et au débutant dans l'apprentissage du français. Nous oserions même accorder la priorité à ce dernier, car l'apprentissage d'une langue étrangère veut dire beaucoup d'efforts et de persévérance, veut dire aussi récompenses et encouragements constants. On a besoin de se convaincre de l'utilité de cet effort, du gain spirituel que peut apporter une langue nouvelle même lorsque les distances géographiques ou les coûts matériels sont trop grands pour visiter un pays francophone, ou quand les livres et les ouvrages de référence en français restent trop chers ou inaccessibles. Il faut reconnaître que c'est la condition de la plupart de ceux qui, par simple curiosité écolière ou intellectuelle, se penchent assidûment sur les grammaires et les dictionnaires de la langue française. Pas de satisfaction plus grande, rien de plus fascinant pour cette catégorie majoritaire de francophiles que la possibilité de découvrir dans l'Internet le seul outil leur permettant une ample immersion dans l'espace francophone, par la lecture quotidienne d'un journal ou d'une revue culturelle, le téléchargement sur l'ordinateur personnel d'une œuvre littéraire, la consultation à volonté du *Trésor de la Langue Française Informatisé*⁹ ou de la plus récente édition de l'encyclopédie *Quid*¹⁰, la socialisation orale et/ou visuelle avec des personnes lointaines partageant les mêmes goûts ou les mêmes soucis professionnels, l'écoute de la musique préférée, la visualisation de films et de documents vidéo dans la langue étudiée, la comparaison des communautés et des civilisations, des visages et des attitudes, des événements et des réactions, dans toute leur étendue et diversité.

7 Dominique Wolton, *Demain la francophonie*, Paris, Éditions Flammarion, 2006, p. 92.

8 Statut qu'en fait elle n'a jamais perdu qu'aux yeux des statisticiens qui confondent trop vite chiffres et valeurs. Henri Meschonnic: «*En termes de culture, qui incluent la littérature, il n'y a aucun sens à parler du déclin de la langue française*» (*Dans le bois de la langue*, Paris, Éditions Laurence Teper, 2008, p. 253).

9 <http://atilf.atilf.fr/>

10 www.quid.fr

De nos jours, quand un ordinateur banal et à la portée de tous devient à la fois un auxiliaire de travail incontournable et un laboratoire média quasi complet, quand l'Internet abolit presque toutes les distances dans la communication entre particuliers et institutions, l'apprentissage des langues reçoit un appui incomparable à tout ce qui existait auparavant. Les encyclopédies, les outils de traduction, les bibliothèques en ligne, les explications grammaticales et lexicales, les exercices interactifs, la multitude infinie de textes authentiques, appartenant à toutes les époques, à tous les registres et à tous les jargons professionnels, représentent indubitablement des auxiliaires idéals d'initiation aux langues et d'approfondissement des connaissances les plus diverses. Nous en ressentons douloureusement l'absence, dans notre jeunesse. Voilà pourquoi il est de notre devoir de faire connaître aux adolescents et à tous ceux qui, à tout âge, veulent apprendre une langue étrangère ces virtualités sans égal de l'Internet, afin de ne pas laisser se répéter le sentiment de déception que l'on nourrit aujourd'hui à l'égard de la presse et de la télévision qui, pleines de promesses éducatives et formatives il n'y a pas si longtemps, véhiculent le plus souvent une subculture effarante depuis qu'elles sont devenues victimes trop consentantes d'une publicité agressive et de la chasse au profit à n'importe quel prix.

Le fait que, à l'opposé de la télévision, l'Internet encourage abondamment une attitude participative et fasse place à l'esprit critique est de nature à assurer à la Toile un intérêt croissant de la part des internautes curieux et actifs. En parallèle, les langues support peuvent gagner une place toujours plus attrayante et plus étendue dans cette fabuleuse création moderne qu'est l'espace pratiquement illimité de l'univers cybernétique.

Pour la Francophonie, l'Internet représente une chance unique de passer de la bataille d'arrière-garde¹¹ qu'elle mène depuis quelques décennies sur un terrain perdu, à un combat d'avant-garde sur un terrain cette fois libre d'obstacles extérieurs et sur lequel elle seule peut limiter sa présence et son génie, à ses risques et périls.

Bibliographie

Encyclopédie Théma Larousse, vol. 3, Sciences et Techniques, Paris, Larousse/HER 2000.

Internet World Stats, <http://www.internetworldstats.com/stats7.htm>

Meschonnic, Henri, *Dans le bois de la langue*, Paris, Éditions Laurence Teper, 2008.

Tréan, Claire, *La Francophonie. Histoire et civilisation*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2006.

Wolton, Dominique, *Demain la francophonie*, Paris, Éditions Flammarion, 2006.

Wikipedia, article *Internet*, www.wikipedia.org

11 Dominique Wolton, *Demain la Francophonie*, Paris, Flammarion, 2006, p.15.

Language dilemma in France

Inga STOIANOVA

Free International University of Moldova, Chisinau

Une langue n'a d'autre raison de vie que son utilité.
 Diminuer l'utilité d'une langue, c'est diminuer ses droits à la vie.
 Lui donner sur son propre territoire des langues concurrentes,
 c'est amoindrir son importance dans des proportions incalculables.
 Rémy de Gourmont

Worldwide, French is the first language of some 109 million people, fewer than those who primarily speak English, Spanish or even Portuguese. Last century W.S. Maugham correctly called French «the common language of educated men». Until recently it was the world's diplomatic language. Today that distinction incontestably goes to English in the fields of science, technology, economics and finance, not to mention movies, rock music and air travel.

It is known that a degree of cross-linguistic contamination has always been inevitable between such close neighbors as Britain and France. Historically the process has been a two-way one, with French enriching English with such usages as «*comme il faut*», «*nouvelle cuisine*», «*femme fatale*», «*rendez-vous*», «*maître d'hôtel*», «*adieu*», «*pas de deux*», «*blanch*», «*chic*» etc.

Along with the other major languages of Western Europe, both English and French are descendants of proto-Indo-European. English is a Teutonic language, derivative of proto-Germanic via West Germanic (along with Dutch, Yiddish and German). French is a Romance language, derivative of proto-Italic via Latin (along with Italian, Spanish, Portuguese, Catalan and Romanian). Though French and English are long-since separated on the Indo-European genealogy, the complex history of the English and French language development and the role they play in each other create a few interesting issues in the aspect of the languages' interrelations.

It is known that historically English constantly borrowed lexical units from its neighbor country, France. Old English started out as the language of various tribes of northern Europe (the Jutes, Angles, and Saxons) who strayed to the British Isles and dislodged the Celts. Once the Normans had appropriated England in 1066, Norman French became the language of the royal court, relegating English to the lingo of the common folks. As usage was confined to the day-to-day in this time period, English pared itself down and turned into Middle English, the language of Geoffrey Chaucer. The Normans retained command of the British throne for more than 300 years and, as they reigned, many words rolled into English. By the time English got back into favor as the main language of the Isles, it had metamorphosed into Early Modern English, the language in which William Shakespeare composed his sonnets and dramas. It is reckoned that from one quarter to one third of modern-day English vocabulary is descended from French [A. Riquer, 2002]. Thus, the result of French → English process of

borrowing has a positive character.

Speaking about the relationship English → French, one should mention a great controversy of opinions and even «a language war» it provoked. Recently, the question of cross-language contamination has taken on a clearly specific dimension, as the prime source of borrowed words in French - as in all other languages - is no longer Britain, but the United States, since 1989 the planet's sole hegemonic power.

The international role of the English language at the moment is nothing but controversial. We are fast entering a situation where the most significant division among the worlds' languages is that between English, the master-language, on the one hand, and all other languages, on the other. Reactions to this development vary from the triumphalist (an attitude typical among native Anglophones) to the defensively hostile (a position found notably among some, but by no means all, speakers of other European languages) [Ch.Rollason, 2001]. Below we shall pay attention to the reasons which provoked such a negative attitude to the invasion of Americanisms in French as well as the general features of modern street French, called *Franglais* (Frenglish).

The French have always struggled to keep their language pure, but in the 80s-90s of the XX-th century the effort became a top national priority. In 1987 the former French president François Mitterrand said «France is engaged in a "war" with Anglo-Saxon» [W.Doerner, 1987]. The Paris government now boasts a Secretary of State for Francophone Affairs that The Tourbon Law, passed in 1994, was an attempt to restrict an outrageous flow of English words in French. According to it French is compulsory in the government publication, most workplaces, advertisements, parts of the media and state-funded schools. Since 1977 the General Association for the Users of the French Language has won modest civil-court damages from some 40 companies and other groups for violating a 1911 law that forbids the use of English words in the conduct of business when French equivalents exist [N.Hallows, 2008].

Moreover, in 2004 the first example of a new lexicographic genre, the anti-anglicisms dictionary, «Évitez le franglais, parlez français» compiled by Yves Laroche-Claire was published [Y. Laroche-Claire, 2004]. This polemical volume testifies to the passions raised, at least in some circles of the French intelligentsia, by the invasion of Americanisms. In the preface one can read: « If [words], which make up our heritage, our sensibility, our imagination, our identity, are thrown out to be replaced by others that come from a history which is no more or less respectable than our own but is not our own, are we not being forced into a cultural mutation which we haven't asked for?» /« *Si [les mots] qui constituent notre patrimoine, notre sensibilité, notre imaginaire, notre identité sont boutés dehors pour laisser la place à d'autres, qui relèvent d'une histoire ni plus ni moins respectable que la nôtre, mais qui n'est pas la nôtre, ne sommes-nous pas contraints à une mutation culturelle que nous n'avons pas souhaitée?* »[B. Pivot, 2004].

The question is «Why are French so angry with the words of British/American origin?». The motives seem to be the following: English is taking over the world and French is not. English does not need defending, but French, once the European language of freedom and culture, does. Moreover, English is to some extent a symbol of American cultural imperialism, the language of junk food [N.Hallows, 2008].

And, surely, some might be quite irritated being imposed to speak not the beautiful language of Racine, Hugo, Maupassant, namely the language characterized by Mark Twain in his Notebook nr. 18, in February- September 1879 as “the language for lying compliment, for illicit love and for the conveying of exquisitely nice shades of meaning in bright graceful and trivial conversations- the conveying, especially of double-meanings, a decent and indecent one so blended as- nudity thinly veiled, but gauzily and lovelily”, but the language which represents an incorrect mixture of the two languages called Frenghish (for English speakers) or Franglais (for French): *Ah, bien, je must aller, au revoir. Avez vous un cuppa? J’ai fait le planning pour le rooming list et j’ai noté le welcome drink sera au même temps du babysitter qui vient après le coffee break” (sic).*

The word Franglais (or Frenghish), a portmanteau combining the French words «Français» and «Anglais». Franglais was created in French in 1959. It referred to the dilution of the purity of the French language through the uncontrolled introduction of such Americanisms (or what were considered to be Americanisms) as *le weekend, le melting-pot, le snack-bar* and *le striptease*. It first appeared in “Parlez-vous Franglais” by the Professor of comparative languages at the Sorbonne René Étiemble.

Thus, the language spoken in France is not proper French, but a mixture of two languages English and French. In Canada the status of Franglais is at variance. Here Franglais helps French and English speakers co-exist, even if it’s a shoddy compromise for some. In France it is something different. It is considered to be cultural attack.

Franglais is known to be a slang term for an interlanguage, although the word has different overtones in French and English.

In English, Frenghish means a confused combination of English and French, produced either by poor knowledge of one or the other language or for humorous effect. Frenghish usually consists of either filling in gaps in one’s knowledge of French with English words, using false friends with their incorrect meaning or speaking French in such a manner that would be incomprehensible to a French-speaker who does not also have a knowledge of English (for example, by using a literal translation of English idiomatic phrases): *Je suis tired. – I am tired. Je ne care pas. – I don’t care. J’agree. – I agree.* [www.en.wikipedia.org]

In French, Franglais refers to the use of English words for which there are French equivalents; the most notorious of these anglicisms (which are sometimes regarded as unwelcome imports or as bad slang) is *le weekend*. The term also refers to nouns created from Anglo-Saxon roots, often by adding “-ing” at the end of a popular word (e.g. un *parking* (a car park or parking lot), un *camping* (a campground), un shopping (a shopping mall), shampooing (shampoo, but pronounced [ʃɑ̃pwɛ̃]). A few words that have entered use in French are derived from English roots but are not found at all in English, such as un *relooking* (a makeover) and un *déstockage* (a clearance sale). Others are based either on mistaken ideas of English words (e.g. *footing* meaning jogging), grammar (e.g. un *pin’s* (with the apostrophe in both singular and plural) meaning a collectable lapel pin) or word order (e.g. *talkie-walkie* meaning a walkie-talkie, a hand-held two-way radio).

However, the juxtaposition of English and French in the framework of the term

«Franglais» extends well beyond language and linguistics. A quick search for «Franglais» on the Internet produces thousands of hits in several languages. An American travel columnist uses «Franglais» to describe the hybrid breakfasts served in European inns. An architect presents a paper to the Association of Art Historians entitled «*Architectural Franglais in Late Twelfth-Century England*». European social commentators speak of the «Franglais» connection. Thus, the word “franglais” seems to be a polysemantic one.

Continuing speaking on Franglais as a linguistic phenomenon, one has to state that nowadays French newspapers speak of *call-girls*, *cliff-dwellers*, *containment*, *fairways*, *missile-gaps*, *uppercuts*. French sociologists analyze *le melting-pot*, *out-groups*, *ego-involvement*. French business roils with words like *boom*, *le boss*, *fifty-fifty*, *soft-approach* and *supermarket*.

The news channel France 24 (jointly owned by the public broadcaster and TF1, a private station, set up in 2007 as a result of French exasperation at American dominance of the airwaves) uses *le Talk de Paris*, *zooming*, *webvolution*, *sur le net*, while in the titles of Courier International one can find *génération low cost*, *dumping social*; on commenting the parade on July, 14 they use *command-car*, *garden-party*, whilst TV channel France has a show «*Saturday Night Comedies*». Below there are some more examples of Americanisms (followed by their French equivalents) successfully used by the Franglais speakers:

➤ abstract	résumé, abrégé	➤ dealer	revendeur, trafiquant
➤ after-shave	après-rasage	➤ feeling	sentiment
➤ audit	vérification	➤ freezer	congélateur, glacière
➤ baby-boom	printemps démographique	➤ hot-dog	croque-saucisse
➤ barbecue	grille-au-vent, braisier	➤ jelly	gelée
➤ scanner	scruteur, tomographe	➤ waterproof	étanche
➤ best-seller	livre à succès	➤ new look	nouvelle vogue
➤ congressman	membres du congrès	➤ ping pong	tennis de table
➤ the end	fin, rideau	➤ zoom	gros plan, focal

Moreover, despite rules requiring advertising slogans in English to be sub-titled, French manufactures brazenly borrow English words to confect brands in Franglais. L’Oreal, a cosmetic group, promotes *Age Re-Perfect Pro-Calcium Nuit* and *Revitalift Double Lifting Yeux*. France’s fashion press is another cross-dresser, writing of «*Vive la fashion attitude*» or «*Le Hit des It Bag*». In a post-modern twist, teenagers are importing American slang via heavily North African *banlieues*, where hip-hop flourishes and street dress is styled on the Bronx.

The question is: Why does this language-hybrid have such deep roots in the French culture? The argument in favor of Franglais is simple: linguistic cross-pollination is as old as time and most languages have remained vibrant thanks to the influx of new words, new meanings, and new discoveries. French is no exception. Over the cen-

turies, it has extensively borrowed from Latin and Greek, of course, but also from Italian (*fanal, grotesque, gondole*), Dutch (*flèche*), Chinese (*ginseng*), Arabic (*harem, henné*), and Inuit (*iglou*), among others [Mayotte, 2000].

The argument against *Franglais* is given by Prof. R. Étiemble : «The French language is a treasure, to violate it is a crime. People should be punished for degrading the language» [P. Iyer, 1990]. First of all, language is not simply a set of key words which definitions have been agreed upon by the selected individuals. It is also a complex system of historical, cultural, psychological, and philosophical references. Language carries a certain amount of tradition that defines us as individuals and as societies. Knowing the vocabulary, idioms, grammar, and origins of our language helps us to know ourselves. *Franglais* is not so much a revitalization of the French language as the result of two cultures cohabiting on an unequal footing [Mayotte, 2000].

Centuries ago, people borrowed new words to describe, for example, places, animals, plants, and foods discovered by explorers, by soldiers of the Holy Wars, by pilgrims. Today, we need words to describe new technology, new medical treatments, new sociological trends. The French technical contribution, as it was lamented in the news magazine «Le Point», stopped with the word «*chauffeur*» [W. Doerner, 1998]. Borrowing the word «*gondole*» to describe the boats designed to travel the narrow canals of Venice or «*laser*» to describe a new process is one thing, whereas saying «*J'va parker mon truck dans ton driveway*» is quite another.

On September, 11th, 2008 the on-line version of “Economist” magazine displayed an article «*Franglais resurgent*» where it is stated that «it is a point of a national pride to defend *l'exception française* and to protect ...it from the corrupting influence of English». Meanwhile, it is also affirmed that the French gives up the struggle, the evidence provided being the announcement of the French Minister of education Xavier Darcos on the increase of English-teaching in the curriculum, while the Minister of Foreign Trade affirmed: «We would be certainly taken more seriously if we became Angliciste» [www.economist.com]. Moreover, it was for the first time when France entered a song in English at Eurovision -2008 song contest, at the same time as for many young French musicians singing in English is now *de rigueur*.

Thus, the issue is the following. Will the French succeed to preserve their language in the form of the previous centuries – full of grace, expressiveness, and beauty that made Mark Twain exclaim: “It has always been a marvel to me - that French language; it has always been a puzzle to me. How beautiful that language is! How expressive it seems to be! How full of grace it is!?” Or will they follow the destiny the majority of the European languages have, being suppressed by an avalanche of lexical units coming from the super-powerful country over the ocean?

Bibliografie

- Doerner, William, Rademaekers, William. (1987) *Language Troubles of a Tongue en Crise* [on-line] // www.time.com/time/magazine/article/0,9171,965438.html (accessed 04.01.2009).
- Franglais resurgent* (2008) [on-line] // www.economist.com/world/europe/story-id=12208926 (accessed 03.01.2009).
- Hallows, Neil. (2008) *Au revoir Mister Franglais* [on-line]// www.news.bbc.co.uk/go/pr/fr/-/1/hi/

magazine/ 7221918.stm (accessed 05.01.2009).

Iyer, Pico. (1990) *Excusez-moi! Speakez-Vous Franglais?* [on-line] //www.time.com/time/magazine/ article/0,9171,970511-2,00.html (accessed 04.01.2009).

Laroche-Claire Yves. (2004) *Évitez le franglais, parlez français*. Paris: Albin Michel.

Mayotte Anne-Marie. (2000) *Franglais in Canada – does it facilitate or impede clear expression?* (on-line) // www.writersblock.com/ archive (accessed 10.01.2009).

Pivot Bernard. (2004) 'Préface' to Yves Laroche-Claire, *Évitez le franglais, parlez français* (q.v.).

Riquer Armando. (2002) *French/English Translation: The Unusual History of the English Language* (2008) //www.verbumsoft.com/articles/180.htm (accessed 04.01.2009).

Rollason Christopher. (2001) *Language borrowings in a context of Unequal systems: Anglicisms in French and Spanish* ([on-line]// www.sekilos.com.ar/Angliscism.html (accessed 04.01.2009).

www.en.wikipedia.org/anglicism (accessed 10.01.2009).

www.twainquotes.com/French.html (accessed 05.01.2009).

Le français sur objectifs spécifiques (FOS) et la formation des traducteurs professionnels

Angelica VÂLCU

Université Dunărea de Jos, Galați, Roumanie

Qu'est-ce que le FOS ? Le Français sur Objectifs Spécifiques (FOS) s'adresse à un public qui est obligé d'acquérir, le plus rapidement possible, des savoirs, des savoir-faire et des comportements qui leur permettent de faire face à la diversité des situations de la vie sociale et professionnelle. Dans ce contexte l'élaboration de référentiels de compétences langagières de la vie professionnelle et des programmes de FOS s'avère de plus en plus nécessaire.

De nos jours, dans l'enseignement du français de spécialité, on emploie la dénomination *Français sur Objectifs Spécifiques* (FOS), proposée par H. Portine dès 1990. Cette dénomination constitue un calque de l'anglais *Languages for Specific Purposes* (LSP).

À ce sujet, il est intéressant de reprendre les dernières réflexions parues sur la distinction entre le *Français de Spécialité* et le *Français sur Objectif Spécifique*. J.-M. Mangiante et C. Parpette les définissent en ces termes¹ : « Le Français de Spécialité a été historiquement le premier à désigner des méthodes destinées à des publics spécifiques étudiant le français dans une perspective professionnelle ou universitaire. [...] Le terme Français sur Objectif Spécifique, en revanche, a l'avantage de couvrir toutes les situations, que celles-ci soient ancrées ou non dans une spécialité. »

Jean-Marc Mangiante et Chantal Parpette² distinguent entre Français de Spécialité et Français sur Objectifs Spécifiques en affirmant que ces deux types de formations s'inscrivent dans une logique différente : il s'agit de *demande* dans le cas du Français sur Objectifs Spécifiques et d'*offre* dans le cas du Français de Spécialité. Les deux spécialistes en traduction affirment : « le terme *demande* recouvre le cas où un besoin extérieur précis, pour un public dûment identifié, est à l'origine du programme de formation. Celui d'*offre* recouvre les cas où une institution propose une formation à des publics potentiels. Ainsi, les cas cités ci-dessus dans les domaines de la santé ou de l'entreprise s'inscrivent clairement dans une démarche de **Français sur Objectifs Spécifiques (FOS)**. Mais lorsqu'un centre de formation en FLE propose, en plus de ses cours généraux, des cours de « Français des affaires », « Français juridique », « Français du tourisme » ou de « Français scientifique », dans le but de diversifier son offre de formation, c'est le terme de **Français de Spécialité** qui s'applique»³.

Nature de la traduction. Selon Daniel Gouadec, est **spécialisée** la traduction qui

1 Mangiante, J., -M. et Parpette, C., *Le français sur Objectif Spécifique. De l'analyse des besoins à l'élaboration d'un cours*, Hachette, 2004, p. 16

2 Mangiante, J., -M. et Parpette, C., *Le français sur Objectif Spécifique. De l'analyse des besoins à l'élaboration d'un cours*, Hachette, 2004, pp.10-19

3 Abry, Dominique (dir.), *Le Français sur Objectifs spécifiques et la classe de langue*, CLE international, Paris, 2007, p. 19

traite un matériau qui « relève d'un **genre** ou d'un **type** spécialisé et/ou se rapporte à un **champ** ou **domaine** spécialisé pointu (...) et/ou se présente dans des **formats** et sur des **supports** particuliers (...) et/ou appelle la mise en œuvre de **procédures** et/ou d'**outils**, de **protocoles** ou de **techniques** spécifiques (...) »⁴.

L'enseignement de la traduction ne peut pas se limiter à la reproduction d'une expérience quelque réussie qu'elle soit. C'est en ce sens qu'il est impossible de proposer un modèle, un programme idéal duquel se rapprocher au plus près dans l'enseignement de la traduction. Adopter l'idée de l'existence d'un tel modèle signifierait que la traduction est une activité singulière, homogène, bien définie et clairement délimitée. La réalité est que la traduction est une activité plurielle et multidimensionnelle ; c'est en ce sens que pour imaginer un cadre explicite pour l'enseignement de la traduction il faudra se demander dans quelles conditions et circonstances se déroulera une telle activité et situer le traducteur dans le contexte des services linguistiques.

Selon la nature de la spécialisation on distingue les traducteurs généralistes, les traducteurs spécialisés, les traducteurs techniques, juridiques, etc., et une catégorie particulière qui est celle des traducteurs littéraires.

Selon les contextes où s'exerce le métier de traducteur⁵, on distingue les traducteurs d'édition, les traducteurs d'entreprise, les traducteurs de bureau de traduction, les traducteurs d'administration, les traducteurs libéraux, etc. Daniel Gouadec⁶ ajoute à ces catégories quelques cas particuliers tels que les traducteurs jurés ou traducteurs experts auprès des tribunaux et les traducteurs de navire. Nous dirons avec les spécialistes en traductologie que ces dénominations visent une délimitation plus claire des domaines de spécialité des traducteurs même si elles ne correspondent pas du tout à autant de catégories professionnelles et qu'en fait elles représentent une sorte d'enseignement commerciale.

La traduction est un processus et toute traduction est un produit qui résulte de ce processus. Le processus de la traduction a pour objet la suppression du barrage des frontières linguistiques et culturelles et vise à rendre universelle la diffusion de ces produits.

On se pose la question : pourquoi est-il nécessaire de diriger notre attention plutôt vers les traducteurs que sur le produit traduction ? Une première raison serait celle que, souvent, on rencontre des traductions sans traducteurs : journalistes, diplomates, avocats, enseignants de n'importe quelle spécialité sont, à la rigueur, auteurs de traductions.

Deuxièmement, être traducteur suppose posséder des connaissances dans des domaines très divers, même si ces connaissances ne sont pas utilisées dans chaque type de traduction. Le traducteur doit s'intéresser aussi à la mise en page, à l'adaptation, à la synthèse, à la révision du texte, etc. « Le processus de traduction engage une substitution (visible) de formes linguistiques recouvrant et générant une substitution

4 Gouadec, Daniel, *Profession : Traducteur*. Paris : La Maison du Dictionnaire, 2002 (les mots en gras appartiennent à l'auteur), <http://www.qualitrad.net>, site consulté le 30 décembre 2008

5 Gouadec, Daniel, *Le traducteur, la traduction et l'entreprise*, AFNOR GESTION, Paris, 1989, Avant-propos, p. XIII

6 *ibidem*

(moins visible) de modes et schémas de pensée, de modes d'organisation des documents, de systèmes de valeurs, de modalités d'analyse et de représentation des objets, des concepts, et des processus »⁷.

Tous les types de traduction, commerciale, scientifique, juridique ou administrative, doivent obéir aux principes de la communication efficace car la « fidélité » du traducteur est une fidélité de « fins » et non une fidélité de « moyens » affirme Daniel Gouadec dans l'ouvrage cité ci-dessus.

Objectifs de l'enseignement de la traduction. L'enseignement de la traduction à l'université peut avoir en vue quatre objectifs principaux⁸ :

- enseigner une langue étrangère ;
- former de futurs professeurs de langue;
- former de futurs traducteurs professionnels ;
- former de futurs formateurs de traducteurs.

1. Pour ce qui est du premier objectif, l'enseignement d'une langue étrangère, l'exercice de la traduction est une activité centrée sur la langue car la traduction est vue comme la mise en rapport de deux langues. Dans ce cas, la stratégie adoptée par l'enseignant est de nature contrastive, la traduction mettant en lumière les différences entre les lexiques, les structures syntaxiques, etc. des deux langues étudiées.

En évaluant les traductions effectuées par les apprenants, l'enseignant peut se rendre compte du degré d'efficacité de son enseignement car l'opération de traduction convertit un code linguistique (langue de départ) en un autre code linguistique (langue cible).

2. Dans notre pays, l'apprentissage des langues étrangères se fait surtout à l'école générale et au lycée. Il faudra donc former les futurs professeurs de français en tenant compte du fait qu'ils vont enseigner à l'école générale et au lycée. D'ailleurs, les examens pour l'obtention du titre « définitif » ou pour l'obtention du « deuxième degré » dans l'enseignement préuniversitaire comportent une épreuve de traduction écrite (version + thème) pour « le IIème degré » et un volet écrit et oral à l'examen pour l'obtention du degré « définitif ».

L'enseignement de la traduction dans les cours de formation des futurs professeurs de langue doit suivre une stratégie selon laquelle le futur professeur s'approprie un savoir-faire : celui d'exécuter des traductions satisfaisantes et de faire exécuter des traductions satisfaisantes⁹.

Dans l'enseignement de la traduction pour la formation des futurs professeurs de langue, la composante méthodologique est particulièrement importante parce qu'on peut très bien maîtriser un savoir-faire sans pouvoir l'enseigner efficacement.

3. L'enseignement de la traduction en vue de la formation des traducteurs professionnels se trouve sur un autre plan par rapport aux deux objectifs précédents. Il s'agit du fait que la traduction n'est plus considérée comme un « transfert interlinguistique mais comme un acte de communication »¹⁰. Cette fois, il s'agit de la mise

7 *ibidem*

8 Durieux, Christine, « L'enseignement de la traduction : enjeux et démarches », *Meta*, vol.50, nr. 1, mars 2005, pp. 36-47

9 *Idem*, p. 11

10 *Idem*, p.13

en contact des individus, à savoir l'auteur d'un texte et l'utilisateur de la traduction de ce texte.

À l'école, le seul lecteur/utilisateur de la traduction réalisée par l'élève est l'enseignant tandis que « dans la réalité du métier de traducteur, la traduction s'adresse à des lecteurs qui en ont besoin pour s'informer ou pour agir. La traduction professionnelle, par opposition à la traduction pédagogique, présente donc une dimension fonctionnelle. Le traducteur intervient comme un relais dans la chaîne de communication, son rôle est de « comprendre pour faire comprendre »¹¹.

La stratégie méthodologique dans la formation des traducteurs professionnels est soutenue par la théorie interprétative de la traduction. Selon cette théorie, le sens n'est pas attaché aux mots mais se construit à partir des mots. Pour interpréter le sens du texte à traduire, le traducteur utilisera ses connaissances linguistiques, ses connaissances sur le sujet traité, ses connaissances collatérales et prendra en compte le contexte de production du texte.

La méthode d'enseignement dans la formation des traducteurs professionnels est conçue en deux étapes. La première étape est celle de l'approche méthodologique de l'opération traduisante.

Dans cette étape les apprentis-traducteurs acquièrent la compétence de travailler efficacement dans l'exercice de la traduction. L'enseignant choisit, par exemple, un sujet sur un thème de débat : la recherche médicale, la protection des animaux, la pollution, etc. Dans le domaine retenu pour le débat, l'enseignant établit plusieurs thèmes sous-jacents sur lesquels les apprentis-traducteurs travailleront comme s'ils se préparaient pour une traduction spécialisée. À propos du débat sur la protection des animaux, par exemple, plusieurs thèmes sont à identifier : les animaux sauvages, les animaux domestiques, les animaux protégés par la loi, l'hygiène des animaux, l'hygiène et la protection de l'environnement, les dispositions prises par la communauté internationale, etc.

Ce type d'activité a comme objectif la familiarisation des apprenants avec les méthodes de recherche documentaire et d'exploitation de toute documentation liée au sujet traité. En maîtrisant la méthode de travail, l'apprenti-traducteur pourra l'appliquer à n'importe quel sujet à traiter.

La deuxième étape est celle « de l'entraînement à l'exécution de la traduction de textes représentatifs, de ceux auxquels les apprentis-traducteurs seront le plus probablement confrontés dans leur vie professionnelle »¹².

4. Les futurs formateurs de traducteurs sont le plus souvent des professeurs de langue qui se spécialisent en professeurs de traduction. La maîtrise de la méthode pour faire des traductions satisfaisantes est un premier pas dans la formation des formateurs de traducteurs.

Une étape essentielle, après l'acquisition de la méthode à appliquer dans l'enseignement de la traduction, est celle du choix des textes de travail. Les textes de travail doivent être très bien sélectionnés, adaptés au niveau des étudiants et suivre

11 Durieux, C., *Apprendre à traduire, prérequis et tests*, Paris, La Maison du Dictionnaire, (1995), p.15.

12 Durieux, Christine, « L'enseignement de la traduction : enjeux et démarches », *Meta*, vol.50, nr. 1, mars 2005, p. 24

une certaine progression.

L'élaboration d'un modèle de formation des traducteurs implique la réponse à deux questions :

- quelles fonctions accomplit le produit *traduction* ? (quelles sont les fonctions du traducteur ?) ;
- quelle formation doit avoir le traducteur pour pouvoir accomplir ses fonctions ? (le traducteur doit être convaincu que ses traductions accompliront elles-mêmes, à tout moment, les fonctions escomptées).

La compétence de traduction de l'apprenti-traducteur a plusieurs caractéristiques qui s'expriment en savoir-faire et qui appartiennent au point de vue du formateur¹³.

a) Un savoir-faire qui vise l'analyse de la macrostructure du texte à traduire ; pour traduire convenablement un texte il faut connaître sa macrostructure, c'est-à-dire le type de texte, son auteur, la fonction du texte, la situation sociale au moment de la production du texte, le destinataire de la traduction, etc. Ces éléments interviennent dans la perception et l'expression du contenu du texte original. On sait bien que la typologie des textes influence les stratégies de traduction : la connaissance du type de texte aide à éviter la lecture linéaire et à se concentrer sur les structures textuelles locales : mots, phrases, en un mot sur la microstructure du texte.

b) Un savoir-faire qui vise la compréhension de la microstructure du texte : tout texte à traduire doit, tout d'abord, être analysé minutieusement à tous les niveaux d'analyse.

Un premier niveau est le *niveau lexicologique* ; l'étudiant doit être capable de faire la différence entre la signification hors contexte et la signification actualisée en contexte d'une unité lexicale. Cette phase est particulièrement importante car le sens, la signification est l'aspect essentiel qui doit être transmis en langue cible.

C'est pourquoi la tâche principale du formateur sera de demander à l'apprenti-traductologue de savoir reconnaître, en premier lieu, la signification adéquate des mots et des syntagmes lexicaux. Van Dai Vu considère qu'à ce niveau les étudiants doivent identifier les mots à forte charge culturelle. Cette identification « vise un double objectif : [elle] oriente, d'une part, l'appréhension du sens et permet de déterminer une stratégie de traduction, d'autre part. Nous appelons les mots à forte charge culturelle ceux qui évoquent un fait de culture et dont l'interprétation exige qu'on aille au-delà des formes linguistiques »¹⁴.

Le savoir-faire qui concerne l'analyse du *niveau morphologique* suppose la compétence de reconnaître les mots-supports, les contraintes grammaticales (genre, nombre, accord, etc.) et surtout les formes grammaticales et leurs valeurs. De ce point de vue, par exemple, pour les étudiants roumains, la concordance des temps représente un problème assez délicat dans le processus de traduction du français en roumain.

L'analyse du niveau syntactique impose aux étudiants de repérer les rapports entre les segments du texte, étant donné le fait que les structures syntactiques

13 Voir l'article de Van Dai Vu, «Le savoir-faire en traduction », Université des langues étrangères Thanh Xuan, Hanoi, Vietnam, http://www.litere.usv.ro/atelier_de_traduction_5_6.pdf, site consulté le 29 décembre 2008

14 *ibidem*

représentent le support de la composante sémantique du texte. Une analyse correcte des fonctions syntactiques des mots est l'élément essentiel dans la construction du sens de l'énoncé.

Finalement, une analyse pertinente au niveau de la pragmatique du texte permet à l'apprenant de déterminer la valeur pragmatique du texte. C'est à lui d'établir s'il s'agit d'un texte procédural ou explicatif ou descriptif, implicite ou explicite si « *le dire correspond ou pas au vouloir dire. Ce niveau d'analyse permet de choisir une bonne stratégie de traduction* »¹⁵.

Le traducteur professionnel vise à transférer des contenus et non pas à calquer des formes. Parfois il peut traduire seulement une partie du document initial si cela l'aide à mieux atteindre les objectifs proposés. Les pratiques de traduction professionnelle sont extrêmement variées, complexes et les contraintes sont, le plus souvent, multiples.

Dans la traduction de textes de spécialité il est très important, pour le futur traducteur professionnel, de bien s'approprier les caractéristiques générales des langues de spécialité et d'avoir une grande capacité d'adaptation lors du passage d'une spécialité à l'autre. L'emploi généralisé de la forme passive, des formes pronominales, l'importance des articulations logiques, la nominalisation, etc. ne sont qu'une partie des problèmes qui seront inclus dans un cours de traductologie.

Conclusions. De nos jours, l'idée d'interdisciplinarité est un phénomène qui influence fortement non seulement l'étude des langues mais aussi l'étude de toutes les disciplines. Dans ce contexte, la traduction assure un contact plus rapide et plus simple entre les différentes spécialités, étant, depuis toujours, liée au transfert d'informations entre les types et les genres de texte. Ce pouvoir de transfert d'information est très important pour la traduction spécialisée – scientifique, technique, juridique, médicale, économique, etc. – surtout qu'il n'existe pas d'activité qui nécessite une relation si étroite avec le monde, avec les connaissances techniques et scientifiques, que la traduction.

Bibliographie

- Abry, Dominique (dir.), (2007), *Le Français sur Objectifs spécifiques et la classe de langue*, CLE International, Paris
- Cristea, Teodora, (1998), *Stratégies de la traduction*, Editura Fundației « România de Măine », București
- Delisle, Jean, (1981), *L'enseignement de l'interprétation et de la traduction*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa
- Durieux, Christine, (1988) : *Fondement didactique de la traduction technique*, Didier Erudition, Paris
- Durieux, C., (1995) *Apprendre à traduire, prérequis et tests*, La Maison du Dictionnaire, Paris
- Durieux, C., (2000a) : « Traduction littéraire et traduction technique : même démarche », *Revue des Lettres et de Traduction*, no 6, USEK, Liban, p. 13-25
- Gouadec, Daniel, (1989) *Le traducteur, la traduction et l'entreprise*, AFNOR GESTION, Paris, p. 16

15 *ibidem*

Ladmiral, J.R., (1979), *Traduire, théorèmes pour la traduction*. Paris, Payot

Larose, R., (1989), *Théories contemporaines de la traduction*. 2e éd. Presses de l'Université du Québec

Mounin, G., (1963), *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 296 p.

Sitographie

http://www.litere.usv.ro/atelier_de_traduction_5_6.pdf

<http://www.erudit.org/revue/meta/2005/v50/n1/010656ar.html>

<http://tesiscap3.htm>